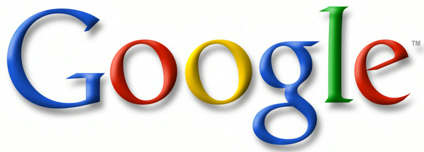
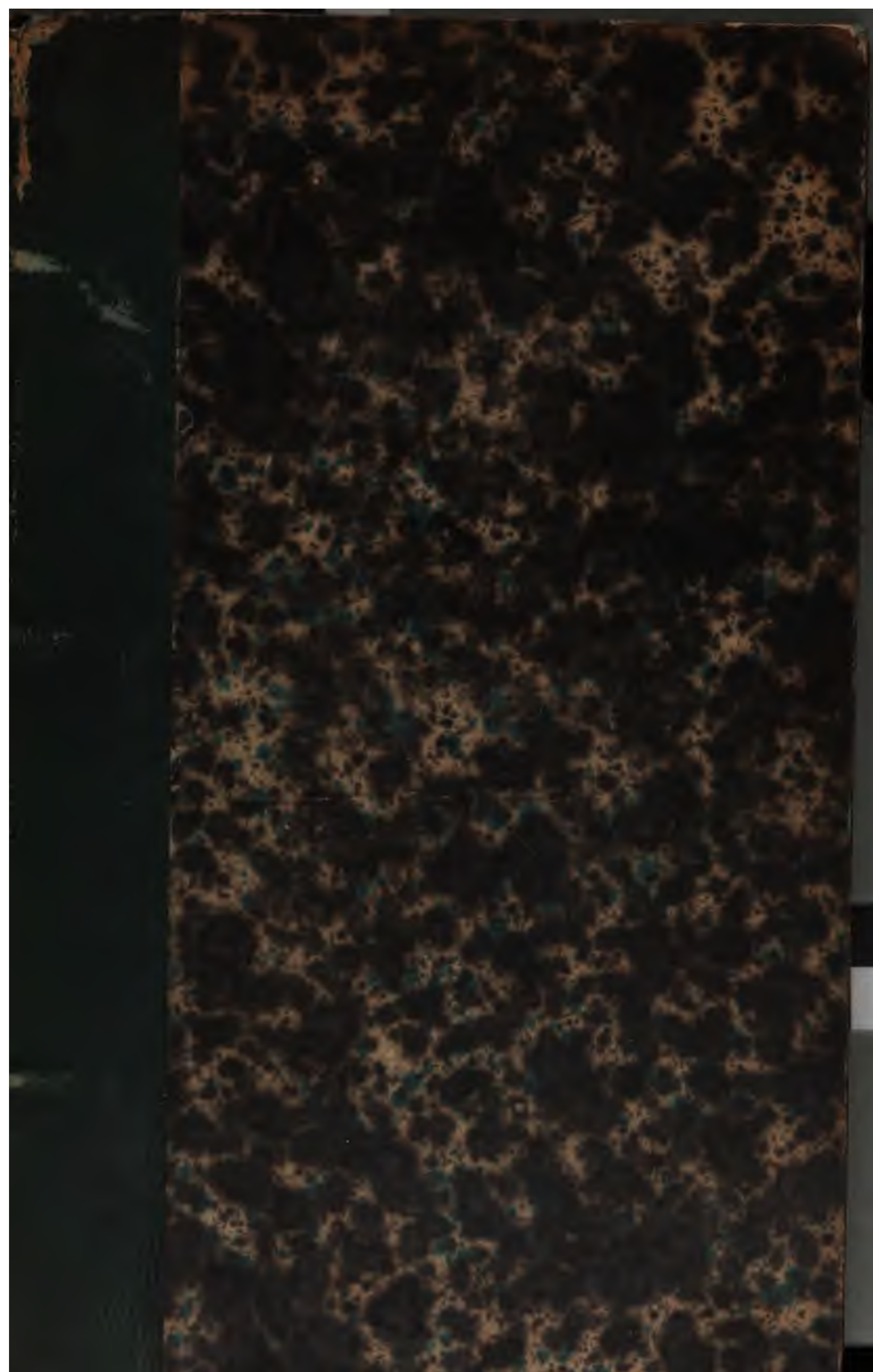
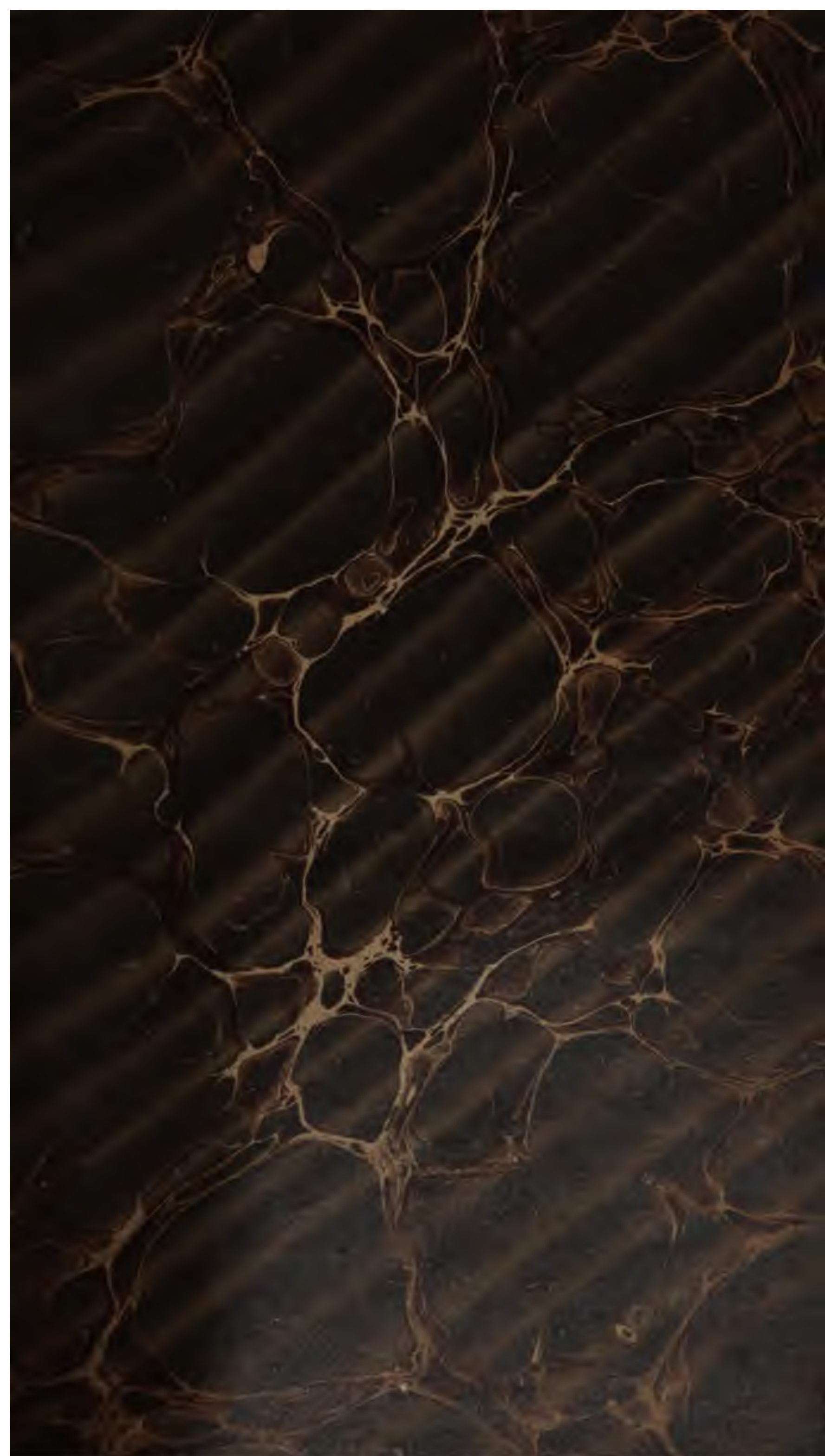





SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM THE
SUBSCRIPTION FUND
BEGUN IN 1858.
26 Jan., 1885.



HISTOIRE

DE

DÉMOSTHÈNE

Meulan, imprimerie de A. Masson

HISTOIRE

DE

DÉMOSTHÈNE

ACCOMPAGNÉE DE

NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES

AVEC UN CHOIX DE MAXIMES EXTRAITES DE SES DISCOURS

ET DE JUGEMENTS PORTÉS SUR SON CARACTÈRE ET SES OUVRAGES

PAR

M. A. BOULLÉE

ANCIEN MAGISTRAT

Nemo est orator qui se Demosthenis similem esse nolit.

(Cic. *de Opt. gen. orat.* cap. 1.)

SECONDE ÉDITION

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

QUAI DES AUGUSTINS, 35

1867

PRÉFACE

En publiant, il y a trente-deux ans, la première édition de cet ouvrage, je m'étonnais de la rareté relative des écrits qu'avait fait éclore la vie du plus illustre des orateurs grecs, du noble rival dont la renommée a grandi de siècle en siècle parallèlement à celle de Cicéron. Tandis qu'aucun genre d'hommage littéraire et bibliographique, disais-je, n'a été refusé au consul romain (1), à peine l'éloquent adversaire de Philippe, le plus ferme et le dernier appui de la liberté d'Athènes, le vaillant atlhète dont le nom réveille au plus haut degré l'idée du

(1) Indépendamment de sa Vie par Plutarque, on possède les *Histoires de Cicéron* par Fabricius (Cologne, 1563), de Meicrotto (Berlin, 1783) et deux monographies encore, diversement estimées : l'une est de l'anglais Middleton (Dublin, 1741), l'autre a été publiée en français par Morabin (1745), auteur d'une *Histoire de l'exil de Cicéron.* L'abbé Macé avait donné en 1714 et en 1715 une *Histoire des quatre Cicéron.*

patriotisme allié à l'unité dans la foi politique et au génie oratoire, a-t-il rencontré jusqu'à ce jour un biographe digne de lui. Qui se bornerait à étudier sa vie dans Plutarque, ajoutais-je à ce propos, n'aurait qu'une idée fort imparfaite des actions et des événements qui la remplirent. En négligeant trop d'enchaîner ces actions et ces événements à l'histoire générale de la Macédoine et de la Grèce, le philosophe de Chéronée en a beaucoup affaibli l'importance. Sa narration, si recommandable d'ailleurs par le mérite de la fidélité et l'intérêt des détails, manque, en général, de ces notions approfondies, de ces investigations lumineuses à l'aide desquelles l'historien prépare l'opinion de son lecteur sur les hommes et sur les choses. L'absence d'ordre dans la présentation des faits, de critique et de discernement dans le choix des particularités, s'y laisse trop fréquemment apercevoir. Photius, Zosime et Suidas n'ont produit sur Démosthène que des fragments incomplets, dignes tout au plus du nom de notices. Libanius a bien moins été son biographe que son panégyriste. Ses *Déclamations*, fécondes en traits d'enthousiasme, en accents d'admiration, fournissent peu de notions sérieuses sur la personne

de l'orateur. Les mêmes observations s'appliquent à Lucien, en admettant que cet ingénieux polygraphe soit réellement l'auteur de l'*Éloge de Démosthène* qui nous a été transmis sous son nom. Denys d'Halicarnasse, enfin, s'est plus attaché à faire ressortir les qualités de son style et la perfection de son éloquence qu'à décrire ses mœurs et les particularités de son histoire.

C'est à la littérature germanique, particulièment, qu'il était réservé de combler, de nos jours, la lacune que je signalais. L'ouvrage de M. le docteur Becker, intitulé *Démosthène considéré comme homme d'État et comme orateur* (1), sans constituer une biographie proprement dite de l'illustre Athénien, est la première monographie importante qui lui ait été consacrée depuis Plutarque. Mais ce travail n'a été que le précurseur du livre tout autrement complet publié à Leipzig en 1856 et 1858, en 4 volumes in-8°, sous ce titre : *Démosthènes ünd seine Zeit (Démosthène et son temps)*, par M. Arnold Schae-

(1) *Demosthenes als Staatsmann ünd Redner*. La première édition de la monographie de M. Becker a été publiée en 1815 (Hall ünd Leipzig), 2 vol. in-8° ; la seconde a paru en 1830 — 1832. Cet ouvrage n'a pas été traduit en français.

fer (1), livre d'un haut savoir, qui ne laisse plus rien à dire, ce semble, sur l'orateur grec, et dont l'apparition m'aurait condamné au plus absolu silence, si j'avais prétendu soumettre au public ce qu'on appelle un ouvrage d'érudition.

Telle n'a point été mon intention en publiant cette nouvelle édition fort développée de mon premier essai, et dégagée des erreurs ou des inexactitudes qu'une critique aussi savante qu'impartiale y avait relevées (2).

Offrir aux hommes du monde et spécialement à la jeunesse studieuse un tableau exact et précis de la vie, du caractère, des actions du grand citoyen dont les nobles élans ont exalté l'imagination des lecteurs de tous les âges; caractériser son génie politique et oratoire, soit par quelques appréciations sommaires dans le cours de mon récit, soit en dehors de ma narration

(1) M. Schaefer, professeur à l'Université de Greifswald, s'était déjà fait connaître par des recherches approfondies sur le prince des orateurs grecs, dans son *Apparatus criticus et exegeticus ad Demosthenem* (Leipzig, 1824—1827, 5 vol. in-8°).

(2) Je place au premier rang de ces critiques le savant auteur de l'*Histoire de l'éloquence chez les Grecs*, M. Antoine Westermann, qui, dans le Journal de Leipzig intitulé les *Nouvelles Éphémérides philologiques*, a bien voulu me consacrer un article étendu et raisonné.

par un choix de jugements empruntés aux meilleurs critiques anciens et modernes; produire un livre essentiellement classique, s'il se peut, et propre à entretenir ou à ranimer parmi nous le goût de cette éloquence délibérative si bien assortie à nos mœurs nationales, voilà le but qui, aujourd'hui comme en 1834, a inspiré mes modestes efforts.

S'il est un personnage dont l'historien éprouve une satisfaction sans mélange à propager la renommée, c'est assurément ce patriote illustre qui consacra à défendre l'indépendance et l'honneur de son pays toutes les conquêtes qu'un labeur opiniâtre lui fit remporter sur l'inclémence de la nature, qui déconcerta les séductions de Philippe par les éclats de son incorruptible éloquence, et dédaigna de survivre à l'asservissement de la Grèce; caractère dans lequel le patriotisme et le génie se mêlent en une égale proportion, et qui enfanta dans le sentiment du droit et du devoir ces immortels chefs-d'œuvre qu'on ne saurait trop proposer à l'exemple et à l'admiration de la postérité.

L'esprit qui domine dans les discours de Démosthène est, en général, celui d'un dévouement absolu et sincère aux intérêts de la patrie.

Ce n'est point par d'ignobles adulations que l'orateur aspire à captiver le peuple frivole qui l'écoute, c'est par des reproches empreints d'une véracité énergique et piquante qu'il réussit à dominer son attention et à maîtriser ses conseils. Censeur austère de ses concitoyens, il ne se refuse aucun mouvement, aucune comparaison, aucune image propre à stimuler leur langueur et à les faire rougir de leur inertie. L'âpre indépendance de ses reproches étonne, et s'explique toutefois, soit par l'habileté avec laquelle, à l'aide de louanges opportunes et délicates, il relève, de temps à autre, les Athéniens à leurs propres yeux, soit par la conviction profonde de son patriotisme et de sa bonne foi qu'il sait répandre à propos autour de lui, conviction si propre à désarmer les susceptibilités ombrageuses que son inflexible franchise pouvait soulever (1). Quel citoyen était en droit de se plaindre d'un orateur qui déclarait hau-

(1) « Le mouvement que Démosthène exprime le plus souvent, dit madame de Staël, c'est l'indignation que lui inspirent les Athéniens; cette colère contre le peuple, assez naturelle peut-être dans une démocratie, revient sans cesse dans les discours de Démosthène. Il parle de lui-même d'une manière digne, c'est-à-dire rapide et indifférente. » (*De la Littérature*, etc. Chap. IV.)

tement « qu'il n'avait jamais cherché à flatter les Athéniens aux dépens de leurs intérêts (1) » et qui leur présentait comme un hommage rendu à une impérieuse nécessité l'obligation de les entretenir de lui-même (2)!

Quant au caractère particulier de l'éloquence de Démosthène, il a été souvent et heureusement défini. Ce qui frappe en elle, c'est moins encore la véhémence soutenue, la pompe du style, le luxe des images, que le sens simple et naturel des idées et des déductions dont elle se compose : c'est le tissu logique des arguments que l'orateur accumule à l'appui de son système, c'est le tour vif et pressant des raisonnements qu'il appelle à la démonstration d'une proposition culminante. Quoiqu'une seule pensée, pour ainsi dire, serve de base à ses discours, telle est la richesse de ses formes oratoires et la variété des faces sous lesquelles il la représente, qu'à peine, au bout d'une méditation assidue, la sensation de l'uniformité s'offre-t-elle à l'esprit du lecteur, bien plus pénétré de la vivacité des impressions qui préoccupent l'ora-

(1) Première Philippique.
(2) Exorde de la cinquième Philippique.

teur, que de sa constance opiniâtre à développer, à reproduire, à poursuivre la même idée. La légitimité de ses griefs une fois admise, et qui pourrait ne pas l'admettre! il semble que ce ne soit plus qu'un jeu pour lui de nous faire partager ses sollicitudes, ses haines, ses emportements, et jusqu'aux imprécations formidables dans lesquelles ces mouvements s'exhalent. Jamais orateur ne porta aussi loin l'art de mettre ses auditeurs de moitié dans toutes les affections dont il est dominé. Ses prévisions, ses défiances, ses admonitions sévères, ses espérances ou ses alarmes patriotiques, tout nous persuade, tout nous subjugue. Ce ne sont plus ses intuitions qu'il nous communique; ce sont, pour ainsi dire, nos propres impressions qu'il pressent et qu'il exprime, tant il réussit à nous faire entrer dans sa pensée, tant il déduit avec art, d'une affirmation acceptée ou incontestable, toutes les conséquences qui s'y enchaînent invinciblement. Son génie, par un sublime excès, s'efface, en quelque sorte, devant la raison qui s'y substitue, raison vive, puissante, palpable, douée d'un ascendant d'autant plus irrésistible qu'elle ne fournit rien à ce rude logicien qui excède la portée d'une intelligence vulgaire,

rien qui n'ait été prévu et deviné par elle. Tel est le secret du prestige de cette admirable éloquence, prestige propre à toutes les œuvres oratoires de Démosthène, mais qui n'éclate nulle part à un plus haut degré que dans ses immortelles Philippiques.

Mais ce n'est pas seulement pour les qualités positives qu'elles présentent qu'il convient de louer les œuvres parlementaires de Démosthène : c'est autant et surtout peut-être pour la tempérance même de ces qualités. Orateur démocrate et je dirai libéral dans la moderne acception du terme, il n'est point orateur démagogue, et jamais chez lui les allures de la liberté ne prennent les entraînements de la licence. Sa politique est essentiellement défensive et fondée sur le respect des lois et de la justice. Jamais la chaleur avec laquelle il dénonce les entreprises les plus criminelles de son adversaire ne l'induit à conseiller aux Athéniens d'odieuses et pourtant de justes représailles. « Ce n'est pas sur l'iniquité, sur le parjure, sur le mensonge, dit-il quelque part, que se fonde une puissance durable... Comme dans un édifice, dans un vaisseau, les parties inférieures doivent être les plus solides, de même, donnons pour fonde-

ments à la politique, la justice et la vérité (1). » Ailleurs, cette prédilection marquée pour les inspirations droites et honnêtes, s'élève jusqu'à la hauteur du plus pur amour de l'humanité. Ce sentiment est même un de ceux qui se reproduisent le plus fréquemment dans les discours de Démosthène. « Il faut dans la prospérité, répète-t-il sans cesse, montrer toujours une grande bienveillance aux malheureux, puisque l'avenir est voilé pour tous les hommes (2). » Jamais tribun populaire ne conserva un langage plus noble, un sentiment plus soutenu du respect de tous les intérêts sociaux. Aussi remarquons, et ce trait seul suffirait à sa gloire, que jamais son nom ne s'est rencontré dans le vocabulaire démagogique d'aucune nation moderne, et n'a servi de symbole aux prédications anarchiques qui se sont abritées sous la protection patronymique de Brutus, des Gracques, de Marius et de Jean-Jacques Rousseau lui-même.

Indispensable au débutant qui aspire à se fortifier dans l'art de la parole, la méditation des ouvrages de Démosthène offre au moraliste

(1) Seconde Philippique.
(2) Discours sur la *Liberté des Rhodiens*.

des aperçus plein de justesse et de sagacité sur les mouvements secrets et les faiblesses du cœur humain. Mais ils recèlent surtout une source inépuisable d'instruction pour l'administrateur et pour l'homme d'État. On ne saurait parcourir ses harangues sans être frappé de son intelligence en matière d'économie politique, ni ses plaidoyers sans admirer à quel point il a su se rendre familiers les procédés les plus compliqués de la comptabilité commerciale, science déjà très-développée chez les Athéniens. Il n'est pas jusqu'à l'écrivain qui n'ait un fruit immense à retirer d'un style dont Denys d'Halicarnasse et M. Brougham ont si bien analysé le mécanisme et démontré la remarquable perfection. Démosthène est le manuel des orateurs politiques comme Tacite est le manuel des princes et des historiens, et c'est une vérité dont l'illustre lord que je viens de citer était bien pénétré, lorsqu'il exhortait instamment, il y a quelques années, les jeunes gens qui se destinent à la carrière parlementaire, à étudier avec soin la langue grecque, afin de lire dans l'original même ces admirables harangues dont aucune traduction ne saurait rendre exactement la force et la beauté.

Il me reste à donner quelques explications sur les divers éléments que j'ai fait entrer dans cette composition historique.

Je n'ai rien négligé pour que la biographie de l'orateur, qui forme le plus essentiel de ces éléments, fût tenue au niveau des notions conquises par la science moderne sur cet âge intéressant de la Grèce. Dire que Plutarque a été mon principal guide, c'est offrir à mes lecteurs une garantie imposante de l'exactitude et de la fidélité que j'ai voulu faire présider à mon travail. Mais sa Vie de Démosthène, ainsi que je l'ai remarqué, est loin de présenter une exposition détaillée, un ensemble satisfaisant des événements qui se rattachent à l'existence politique et parlementaire de ce grand homme. J'ai complété sa narration à l'aide des documents substantiels que m'ont fournis les historiens qui ont écrit sur l'époque où fleurit Démosthène, et surtout les harangues mêmes de cet orateur et d'Eschine, et de quelques notions caractéristiques que j'ai empruntées aux sophistes grecs appartenant à des temps moins éloignés. Parmi les écrivains modernes que j'ai mis à contribution, je dois citer, dans MM. Beulé et Egger, deux hommes qui font honneur à l'érudition fran-

çaise, les savants économistes Schoemann, Heeren et Boeckh, MM. Jager et Stiévenart, les deux plus récents interprètes français de Démosthène, ses deux derniers biographes, Becker et Schaefer, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, enfin, MM. Gillies, et surtout Thilwall et W. Grote, auteurs des histoires les plus complètes de la Grèce que nous possédions jusqu'à ce jour.

Je ne parlerai pas du style de cette œuvre historique : c'est au public à le juger. J'ai tâché de lui conserver cette simplicité vraie, le seul ornement qui convienne à la biographie d'un personnage antique, et cette clarté qui permet au lecteur de saisir sans contention d'esprit la chaîne variée des événements qui se déroulent sous ses yeux.

J'ai relégué dans des notes nombreuses et parfois étendues, tous les faits d'un ordre secondaire, ainsi que les explications ou les développements historiques qui m'ont paru nécessaires à l'intelligence du récit. Parmi ces notes, il en est une surtout qui se recommande à l'intérêt du lecteur, èt que, soit par ce motif, soit à raison de son importance matérielle, j'ai cru devoir séparer du texte de ma narration :

c'est celle qui a trait à l'état moderne de l'île de Calaurie, où périt Démosthène; je la dois à l'obligeance spéciale d'un savant aussi distingué que modeste, M. Vietty, membre de la Commission scientifique envoyée en Morée.

Je ne me dissimule pas que ce système d'annotation, appliqué à un ouvrage d'histoire, peut souffrir quelques objections critiques. On lui trouvera le tort d'affaiblir, en le divisant, l'intérêt de la narration et d'appauvrir la substance même du récit de lumières utiles à son développement.

Ce reproche n'est peut-être pas sans conséquence. Mais, quand je n'aurais pas en ma faveur la grave autorité de Bayle, qui a employé cette méthode avec succès dans son Dictionnaire, et celle de quelques historiens modernes, je me croirais justifié par l'esprit même d'une publication dont le but a surtout été d'être utile, et de rassembler le plus grand nombre de notions qu'un cadre aussi intéressant, aussi vaste, pouvait raisonnablement comporter. Or, l'usage des notes m'a paru favoriser pleinement l'exécution de cette idée. Les détails et les particularités d'un certain ordre et d'une certaine limite sont déplacés dans un texte historique; ils al-

tèrent l'unité du sujet et nuisent également à la dignité et au mouvement de la narration. A une époque d'ailleurs où la littérature classique ne jouit pas malheureusement d'une faveur universelle, quel critique pourrait me blâmer d'avoir séparé deux choses fort distinctes de leur nature, à savoir, le drame historique qui s'adresse à toutes les classes du public, et cet appareil scientifique, qu'on est convenu d'appeler de l'érudition, objet d'une insouciance plus insurmontable que réfléchie de la part du commun des lecteurs?

Un choix judicieux et impartial parmi les nombreux jugements, tant anciens que modernes, portés sur le caractère et les ouvrages de Démosthène, répondait naturellement à l'esprit de cette composition. Après avoir mis le lecteur en mesure de prendre une opinion sur cet homme d'État par un exposé fidèle des circonstances de sa vie; après lui avoir fourni, pour ainsi dire, l'occasion de se faire juger lui-même par de nombreuses citations de ses ouvrages et par l'expression personnelle de sa philosophie politique, il n'était pas sans intérêt de recueillir les appréciations que sa conduite et ses écrits ont pu inspirer aux écrivains des âges

successeurs. Mais, pour faire produire à cette revue critique et philologique son véritable fruit, pour empreindre les rapprochements qu'elle présente du degré de valeur dont ils sont susceptibles, il importait de la restreindre dans de justes bornes, d'éviter d'inutiles redites, et de ne mettre en relief que les opinions formulées sur les points dominants du caractère public ou personnel ou du talent oratoire de Démosthène. C'est l'économie que j'ai fait présider à ce travail. Quelques-uns des jugements qui y figurent sont peu connus; j'ai pensé que cette circonstance même aurait, par un intérêt de comparaison, quelque prix pour la classe lettrée à laquelle mon livre est destiné. Il ne saurait être indifférent d'ailleurs d'étudier les impressions exprimées sur cette grande figure de l'antiquité par des critiques d'écoles ou de mérites divers, par des appréciateurs d'un ordre plus ou moins élevé. Plusieurs de ces jugements sont conçus sous la forme de parallèles, forme essentiellement favorable à la production de tout sentiment qui a pour objet d'apprécier un talent ou un caractère (1).

(1) L'usage de recueillir les jugements publiés sur un écrivain

Enfin, j'ai cru devoir enrichir cette nouvelle édition d'un certain nombre de pensées et de maximes extraites des discours de Démosthène. Ce genre de travail ne saurait se comparer en aucune façon à celui que l'abbé d'Olivet a pratiqué avec une incontestable utilité sur les œuvres de Cicéron. Le philosophe romain était plus sentencieux que l'orateur grec, et ses méditations ont embrassé surtout une bien autre variété de sujets. Cependant, il y a dans les maximes du démocrate athénien un cachet de profondeur et de concision qui les signale à l'attention particulière de l'observateur, et ce sentiment s'accroît quand on songe à l'influence qu'elles ont exercée sur les destinées de la Grèce, et à la haute sanction qui leur a été imprimée par l'expérience des siècles postérieurs.

Tel est le plan, tels sont l'objet et l'esprit du livre que j'abandonne de nouveau au jugement du public. Puisse ce faible mais consciencieux hommage rendu à une des plus hautes illustra-

de l'antiquité était autrefois très-répandu parmi les savants, qui désignaient ce genre de compilation sous le titre de *Testimonia*. Il a été appliqué en particulier à Démosthène par J. Wolff, un des plus élégants traducteurs de ses harangues, et, plus récemment, par M. Ch. Durand, dans son *Cours d'éloquence*, publié en 1828.

tions de l'antiquité, ne point sembler trop indigne du grand nom sous la protection duquel il se présente, et mériter à ce titre l'indulgence des amis des études classiques, source féconde et pure de tout ce que les arts et la littérature modernes ont enfanté de grand et de beau !

HISTOIRE

DE

DÉMOSTHÈNE

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE ET NAISSANCE DE DÉMOSTHÈNE. SES PREMIÈRES ANNÉES. SES PROCÈS CONTRE SES TUTEURS.

L'époque précise de la naissance de Démosthène est devenue un sujet de nombreuses controverses entre les savants. Denys d'Halicarnasse la rapporte à la 4e année de la 99e olympiade, sous l'archonte Démophile ; Barthélemy le fait naître la 3e année de la 98e olympiade, 385 avant l'ère chrétienne (1). Le P. Corsini, dans ses *Fasti attici* (2), calcule, par le rapprochement des dates et par le témoignage de Démosthène lui-même, qu'il naquit la 4e année de la même olympiade, 385 avant Jésus-Christ, et cet avis est aussi celui du docteur Becker, dans sa savante monographie (3). A la suite d'études récentes sur quelques points de l'histoire d'Athènes, M. Boeckh (4) établit que

(1) *Voyage d'Anacharsis*, table 1re.
(2) *Dissertat. XI*, § VI.
(3) *Demosthenes als Staatsmann*, etc. I, p. 7.
(4) Préface aux Cours de l'Université de Berlin, *De Ephebis atticis*. — Chronologie de la *Harangue contre Midias*.

l'orateur reçut le jour au milieu de la 99e olympiade, vers l'année 382, trois ans après Aristote, et cette opinion, qui est celle du chronologiste Lenglet-Dufresnoy, a été adoptée de nos jours par l'historien le plus complet de l'ancienne Grèce (1) ; mais ce sentiment n'est pas celui du dernier et érudit biographe de Démosthène (2) qui, à la suite d'une dissertation très-approfondie, place sa naissance en l'an 384 de notre ère. Quoi qu'il en soit de ces incertitudes, limitées, comme on voit, dans un cercle restreint, Démosthène vint au monde à Péanée, bourg ou dême de l'Attique dépendant de la tribu Pandionide. Son père, qu'il perdit vers l'âge de sept ans, possédait à Athènes deux manufactures d'armes, dont l'une occupait trente-deux esclaves fourbisseurs, et l'autre vingt esclaves ouvriers en lits. Commerçant estimé, il avait rempli, avec honneur, une des triérarchies de la République.

L'origine maternelle de Démosthène paraît moins recommandable. Cléobule, sa mère, était fille de Gylon de Céramique, qui avait livré à l'ennemi la forteresse de Nymphée, dans le Pont, dont le commandement lui était confié. Gylon, enrichi par sa trahison, s'était enfui en Scythie, où il avait épousé une femme barbare. De deux filles nées de cette union, l'une s'était mariée à Démocharès; l'autre avait apporté au père de Démosthène une dot évaluée à cinquante mines (3), par quelques écrivains, mais qui dut

(1) W. Grote.

(2) *Demosthenes ünd seine Zeit;* von Arnold Schaefer, dritter Band, II, 38.

(3) La mine valait, selon Bathélemy (table XIe), 90 fr., et suivant M. Letronne (*Eclairc. histor.*) 91, 66 de notre monnaie, et la drachme 18 sous, d'après le premier de ces savants, et 92 c., selon l'autre.

être plus considérable, si l'on en croit l'affirmation non contredite de son principal antagoniste (1). Le père de notre orateur avait laissé une fortune que Plutarque porte à quinze talents (2), dont l'emploi était soigneusement déterminé par ses dispositions testamentaires. Il confiait l'administration de son patrimoine et l'éducation de son fils à trois tuteurs appelés Aphobus, Démophon et Thérippide : les deux premiers neveux du testateur, et le troisième son ami d'enfance. Il avait légué à Thérippide 70 mines pour en jouir jusqu'à ce que son fils prît la robe virile, à Démophon sa fille, sœur cadette de Démosthène, avec une dot de deux talents et la jouissance de tous les meubles de sa maison, jouissance qui ne devait prendre fin également qu'à la majorité de son fils (3). Enfin, il avait constitué à sa veuve un douaire de trente mines, à la condition d'épouser Aphobus.

Les trois tuteurs s'approprièrent tous les avantages pécuniaires que leur avait faits le testateur, sans remplir aucune des obligations qu'il leur avait imposées, et poussèrent

(1) Discours d'Eschine contre Ctésiphon, 56.

(2) La valeur exacte du talent d'argent est assez difficile à déterminer, parce qu'elle variait suivant les temps et les localités. Le talent attique était de 5,600 fr. selon Romé de l'Isle (*Métrologie*, Paris, 1789, in-4°), et de 5,750 selon la *Métrologie* de M. Saigey. L'auteur du *Dictionnaire pour servir à l'intelligence des auteurs classiques* l'élève à 6,000 fr. M. Letronne, dans ses *Considérations sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines* (Paris, 1817, in-4°), la réduit à 5,500 fr. M. Alexandre, dans son *Dictionnaire grec français* (1830), et M. Bouillet, dans son *Dictionnaire classique de l'antiquité*, la portent à 5,560 fr. 90 c., et l'auteur du *Voyage d'Anacharsis* à 5,400 fr. C'est cette dernière estimation qu'adopte M. Boeckh dans son savant ouvrage sur l'*Économie politique des Athéniens*, tome 1, ch. IV. En prenant pour base la moyenne de ces différentes évaluations, on voit que l'héritage du père de Démosthène pouvait, en définitive, s'élever de 80,000 à 90,000 fr.

(3) C'est-à-dire lors de son admission dans la classe des Éphèbes, qui avait lieu à dix-huit ans.

l'infidélité jusqu'à dérober au jeune Démosthène la connaissance du testament de son père (1). Ils négligèrent l'éducation de leur pupille et laissèrent dépérir son patrimoine. Comme d'ailleurs Démosthène était d'une complexion faible et délicate, sa mère ne voulut pas qu'il s'adonnât à l'étude avec trop d'assiduité. Il consuma donc dans l'oisiveté et la débauche les premières années de sa jeunesse et reçut de ses camarades le surnom injurieux de *Battalus*. Ce sobriquet était fort décrié chez les Athéniens, qui l'employaient par allusion soit à l'auteur de certaines poésies licencieuses, soit à un joueur de flûte efféminé contre lequel le poète Antiphon avait composé une petite comédie burlesque. Plutarque nous apprend qu'on lui donna aussi, mais probablement beaucoup plus tard, le surnom d'*Argas*, qui exprimait la malignité ou l'âpreté sauvage de celui à qui on l'appliquait. Tels furent les commencements de cet homme dont le génie ferme et vigoureux devait influer si puissamment un jour sur les destinées de sa patrie.

Une circonstance mémorable vint arrêter les progrès de cette honteuse dégradation. Démosthène avait appris que Callistrate, général habile, avocat renommé, devait plaider en justice un procès concernant la ville d'Orope. Cette ville (2), située aux confins de l'Attique et de la Béotie, du côté de l'Eubée, à l'embouchure de l'Asopus, appartenait aux Athéniens, qui y entretenaient une garnison. Sa position topographique la rendait une source continuelle de

(1) Démosthène, premier plaidoyer contre Aphobus.
(2) Aujourd'hui Oropo, village de la Livadie.

collisions entre ces peuples limitrophes. Le sujet particulier du débat était intéressant. Il s'agissait d'une accusation de trahison portée par le peuple athénien contre le général Chabrias, pour avoir mal défendu la ville d'Orope contre les tyrans Thémison et Théodore, qui s'en étaient emparés à la tête d'une troupe d'exilés : Callistrate était chargé de développer cette accusation. Démosthène, âgé de dix-sept ou dix-huit ans, obtint la permission d'assister à l'audience. Il fut témoin de l'affluence extraordinaire qu'avait attirée l'orateur, de l'admiration universelle avec laquelle sa harangue fut accueillie, de l'empressement que plusieurs de ses auditeurs mirent à l'accompagner jusqu'à sa demeure. Tous ces témoignages du merveilleux empire de l'éloquence émurent vivement la jeune imagination de Démosthène. Il comprit dès lors tout le prestige que l'art de bien dire pouvait exercer sur les hommes assemblés, et résolut de marcher sur les traces de Callistrate.

Démosthène s'appliqua sans relâche aux études et aux exercices nécessaires pour acquérir la science oratoire. Les premiers préceptes lui en furent enseignés par Isée, rhéteur habile, avocat disert, qui florissait dans Athènes depuis un certain nombre d'années. Né à Chalcis, en Eubée, Isée avait été disciple de Lysias, et était particulièrement recommandé pour son expérience dans les questions d'héritage. Ce fut, dit-on, le principal motif de la préférence que lui donna Démosthène, qui se préparait à actionner ses tuteurs en reddition des comptes de la succession paternelle. Ces leçons portèrent leurs fruits, et jamais peut-être disciple ne s'assimila plus complètement la substance de l'enseignement qu'il fut appelé à recueillir. On remarqua

plus tard dans ses harangues l'imitation marquée du style pur et concis, de l'argumentation puissante et de la belle ordonnance de son maître, dont il reproduit souvent jusqu'aux expressions littérales (1), et l'on supposa, non sans vraisemblance, qu'Isée l'avait secondé dans la composition de ses discours judiciaires. Quelques écrivains, et notamment Plutarque, ont prétendu qu'il songea à compléter ses études par les conseils d'Isocrate, orateur auquel une diction harmonieuse et fleurie, un caractère estimable et beaucoup de savoir avaient procuré une renommée différente, mais au moins égale à celle de Lysias. Mais Isocrate, ajoute-t-on, ne demandait pas moins de mille drachmes pour prix de ses leçons. Démosthène ne pouvant disposer de cette somme, lui offrit, dit-on, deux cents drachmes pour apprendre la cinquième partie de l'art oratoire; mais Isocrate lui répondit que son art « ne se morcelait pas comme les gros poissons. » Cette anecdote bizarre (2) se concilie mal avec le désintéressement d'Isocrate qui, selon Plutarque lui-même, n'exigeait aucun salaire de ses disciples athéniens. Ce qui paraît plus vraisemblable, c'est que Démosthène étudia le traité de l'art oratoire d'Isocrate et celui du rhéteur Alcidamas, qui florissait près d'un siècle auparavant, et dont les ouvrages, cités avec éloge par Diogène Laërce, par Quintilien et par Suidas, ne nous ont

(1) Les considérations sur la torture exposées par Démosthène dans son premier plaidoyer contre Onétor, sont copiées littéralement du plaidoyer d'Isée dans le procès de la succession de Ciron.

(2) Cet incident, fort insignifiant d'ailleurs de l'éducation oratoire de Démosthène, est en opposition avec le témoignage de Plutarque, qui prétend que Démosthène compta *dix mille* drachmes à Isée (Photius dit *deux mille*) pour honoraires de son enseignement.

pas été conservés. Il paraît constant aussi qu'il fréquenta l'école de Platon (1), et les leçons de ce beau génie contribuèrent puissamment sans doute à l'élévation de son éloquence et à la perfection de son style. Il copia huit fois, si l'on en croit Lucien (2), l'Histoire de Thucydide, dont la diction était réputée, dès l'antiquité, le type d'une concision mâle et substantielle. Enfin on a prétendu, mais avec moins de fondement, qu'il étudia la rhétorique dans Aristote, dont les traités ne furent publiés que pendant la vieillesse de ce philosophe, c'est-à-dire à une époque où Démosthène était plus en mesure de donner des préceptes que d'en recevoir.

Démosthène songea d'abord à tirer parti, dans son intérêt personnel, des études auxquelles il s'était si laborieusement livré. Il entreprit de poursuivre ses tuteurs pour l'infidélité de leur gestion, et de les contraindre à l'exécution du testament de son père. L'œuvre était difficile et laborieuse, à raison de la puissance relative de ses adversaires et de la complication des intérêts qu'il avait à débattre. Il se laissa persuader par Aphobus de prendre pour arbitres trois citoyens d'Athènes appelés Archénéos, Dracontide et Phanos; mais Démosthène, suspectant leur

(1) « Quem studiosissimum Platonis auditorem memoriæ proditum est. » (*Dial. de Oratoribus*, 32.)

(2) Le texte de Lucien, dit M. Daunou, n'est pas sans embarras. Il pourrait signifier également que ces huit copies de Thucydide furent trouvées chez Démosthène ou par Démosthène. On conçoit difficilement que ce grand orateur, qui connaissait déjà le prix du temps, se soit condamné à huit transcriptions du même texte, quelqu'intérêt qu'il attachât d'ailleurs à reproduire, comme il l'a fait, les principales qualités de ce grand écrivain. Quant à la version de Zosime, qui rapporte que l'œuvre de Thucydide ayant péri dans un incendie, Démosthène en aurait fait faire plusieurs copies en la dictant de mémoire, nous croyons qu'elle ne mérite aucune considération.

impartialité, les abandonna bientôt pour porter le débat devant le diétète (1), espèce de juge de paix chargé d'essayer la conciliation des parties contendantes. Ce magistrat décida en sa faveur ; mais Aphobus ayant décliné sa juridiction, Démosthène obtint de l'archonte Timocrate la permission de l'assigner devant lui, et ce fut à cette occasion que Démosthène prononça son premier discours.

Il établit sans peine les malversations dont ses tuteurs s'étaient rendus coupables pendant leur gestion de dix années, et conclut contre eux à la restitution d'une somme de dix talents, qui lui fut adjugée. Mais lorsqu'il voulut se mettre en possession de l'héritage paternel, il eut à surmonter de nouveaux et plus sérieux obstacles. Onétor, beau-frère d'Aphobus, objecta qu'une terre et une maison qui faisaient partie de cet héritage étaient engagées dans la dot de sa sœur, divorcée d'avec son mari. Or, comme cette dot n'avait point été remboursée, ces immeubles devaient en représenter la valeur (2). Démosthène se vit forcé de prouver que ce prétendn divorce était sans réalité, qu'Onétor n'avait compté aucune dot à la femme d'Aphobus, et que ce n'était que par suite d'une collusion frauduleuse avec ce dernier qu'il persistait à détenir un immeuble sur lequel il n'avait aucun droit.

(1) Les *diétètes* étaient tirées au sort annuellement au nombre de 40 ou de 440, 1 ou 44, dans chaque tribu. Ils devaient être âgés de 50 à 60 ans. Les plaideurs pouvaient indifféremment saisir cette juridiction ou s'adresser directement aux juges ou héliastes qui statuaient en dernier ressort sur appel de ses décisions. Les plaideurs pouvaient, en cas de forfaiture, accuser les diétètes devant les logistes, lesquels, si l'accusation était justifiée, les déclaraient *infâmes* (*atimoi*). Le délai pour exercer cette action était de dix jours, à partir de l'expiration de la charge. (Schoemann, *Antiq. juris publici Græcor*, p. 266.)

(2) Boeck, *Corpus Inscript. Græcor.* — Inscript. Atticæ, cl. x.

Démosthène triompha vraisemblablement encore sur ce nouvel incident. Mais tout indique que le resultat pécuniaire de ces luttes répétées fut de peu d'importance. Ses infidèles tuteurs ne lui rendirent qu'une fortune très-amoindrie, que quelques historiens réduisent à deux talents, dont il fit l'abandon, suivant d'autres. Ce faible succès attira à Démosthène l'inimitié de Midias, citoyen riche, fastueux et puissant, orateur accrédité dans Athènes, dont le nom avait été indirectement mêlé au procès. Accompagné de son frère Thrasylaque, Midias pénétra de force dans la maison de Démosthène, et l'accabla, en présence de sa mère et de sa sœur, des insultes les plus grossières. Démosthène intenta à son agresseur pardevant arbitres une action pour fait d'injures et pour violation de domicile, et le fit condamner à une amende de mille drachmes. Mais celui-ci réussit par ses artifices et son audace à éluder cette condamnation, et sa double offense conserva une pleine et scandaleuse impunité. Midias mit le comble à ses mauvais procédés, en soudoyant un nomme Euktémon pour accuser Démosthène de s'être enfui de la bataille de Tamines, livrée en Eubée par Phocion contre le traître Plutarque. Nous verrons plus tard ce vindicatif adversaire exhaler son ressentiment par un acte d'hostilité plus éclatant encore et plus dommageable à la considération de notre orateur.

Les cinq plaidoyers que Démosthène prononça pour la revendication de l'héritage paternel, ne sauraient compter parmi les fondements sérieux de sa renommée. Ces discours dénotent toutefois un mérite incontestable de discussion, et

(1) *Vies des Dix Orateurs*, attribuée à Plutarque. — Photius, *in Demosth.*

se distinguent surtout par une sobriété d'ornements fort appréciable à l'âge de l'orateur. Mais rien n'y fait pressentir cette puissance d'argumentation qui constituera bientôt la qualité dominante de son génie. « L'imagination, dit à ce propos Tacite, s'agrandit avec les objets, et il est impossible à l'éloquence de paraître dans toute sa pompe et dans tout son éclat, si le sujet ne la seconde. Ce qui fait la gloire de Démosthène, ce ne sont pas, j'imagine, ses discours contre ses tuteurs; ce qui fait celle de Cicéron, ce n'est pas non plus le plaidoyer pour Quintius ou pour Archias (1). »

Nous nous bornerons à reproduire la péroraison du premier de ces plaidoyers : « Vous, Athéniens, lorsque vous condamnez un criminel d'État, vous ne lui ôtez pas toute sa fortune; vous lui en laissez une partie par compassion pour sa femme et ses enfants. Bien différent de vous, les hommes à qui nous avons fait des donations pour qu'ils se montrassent intègres dans leur tutelle, nous ont traités de la manière la plus indigne... Pour moi, le plus infortuné des hommes, je me trouve dans un cruel embarras. Je ne sais comment marier ma sœur, ni comment traiter mes autres affaires... Aujourd'hui que je veux retrouver mon patrimoine, je me vois exposé aux plus grands risques; car si, pour mon malheur, Aphobus est absous, je serai condamné à lui payer une somme de cent mines (2); lui, en cas de condamnation, verra sa peine subordonnée à la discrétion

(1) « Non, opinor, Demosthenem orationes illustrant quas adversus tutores suos composuit, nec Ciceronem magnum oratorem P. Quintius defensus aut Licinius Archias faciunt. » (*Dial. de Oratoribus*, 37.)

(2) Le plaideur déclaré mal fondé dans une accusation qui impliquait l'honneur ou la considération de son adversaire, était condamné à lui payer le sixième de la somme à laquelle s'élevait la demande. Cette amende s'appelait *Epôbelia*.

du juge, et il prendra, pour me payer, sur mon patrimoine et non sur ses biens. Au lieu que moi, ma peine est réglée par les lois ; et si vous n'êtes pas touchés de mon sort, non-seulement je serai privé de mon patrimoine, mais, de plus, je serai déshonoré. » Dans ce langage timide et suppliant, on ne découvre point, il faut en convenir, le germe de cette mâle éloquence qui devait, quelques années plus tard, tonner contre l'ambition macédonienne et convier les Athéniens à s'armer pour l'honneur, l'indépendance et le salut de la Grèce. Cependant le patriotisme de l'orateur se révèle déjà par le trait suivant qui termine son second plaidoyer contre Aphobus, et qui nous a paru intéressant à recueillir : « Vous ne savez pas encore, dit-il à ses juges, ce que je puis être pour l'État ; mais, croyez-moi, je ne lui serai pas moins utile que mon père. »

CHAPITRE II

ÉCHECS ET EXERCICES ORATOIRES DE DÉMOSTHÈNE.

Démosthène entreprit enfin d'aborder la tribune et d'user du droit commun à tout citoyen libre d'Athènes en faisant entendre publiquement sa voix sur le gouvernement de l'État. A quelle occasion prit-il ainsi la parole? Quel fut l'objet de son discours? Nous l'ignorons. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce premier essai ne fut pas heureux. Peu accoutumé au tumulte des assemblées, étranger à l'art de la déclamation, Démosthène ne put commander le silence de la multitude, il se troubla et fut couvert de huées. Sa méthode d'élocution parut généralement défectueuse. Il usait de longues phrases, de raisonnements confus, et enveloppait ses propositions de tant d'arguments accumulés qu'on ne pouvait l'entendre sans fatigue. La nature opposait d'ailleurs de grands obstacles à ses succès. La brièveté de sa respiration ne lui permettait pas de débiter d'un seul trait des périodes de quelque étendue. Un défaut d'organe l'empêchait d'articuler la première lettre du nom de son art (1); l'habitude vicieuse qu'il avait prise de lever

(1) La lettre *r* qui commence le mot ΡΗΤΟΡΙΚΗ, *rhétorique*.

sans cesse une épaule le rendait ridicule aux yeux d'un peuple délicat et railleur.

Cet échec et ces désavantages répandirent dans l'âme de Démosthène un abattement profond. Il ne mesura plus qu'avec dégoût la carrière dans laquelle il était entré d'abord avec tant d'ardeur, et se retira plein de découragement au port du Pirée. Là, un vieillard thriasien (1) appelé Eunomus, qui avait entendu autrefois Périclès (2), entreprit de relever son courage en l'assurant que son débit ressemblait beaucoup à celui de ce grand citoyen. Il l'exhorta à ne point désespérer de lui-même, à opposer à ses désavantages naturels les ressources de l'art et du travail, à surmonter, par des exercices appropriés, le tumulte des assemblées, et à fortifier son physique de manière à endurer les fatigues inséparables des harangues publiques.

Ces conseils, auxquels l'âge et l'expérience d'Eunomus devaient donner un grand poids, exercèrent sur l'esprit de Démosthène une influence salutaire. Il reprit ses études avec zèle, et reparut bientôt à la tribune, mais sans plus de succès que la première fois. Les sifflets et les huées étouffèrent encore sa voix, et il lui fut impossible d'obtenir l'attention qu'il s'efforçait de reconquérir. Comme il regagnait sa demeure douloureusement pénétré de la honte que lui causait ce nouvel échec, il y fut suivi par le comédien Satyrus, un de ses amis, homme d'un talent distingué et d'un caractère estimable. Démosthène se plaignit amèrement de la stérilité des efforts qu'il avait employés pour plaire

(1) Thrias était un des bourgs ou *dêmes* de l'Attique.
(2) Périclès était mort l'an 429 avant J.-C.

à la multitude, tandis que d'autres orateurs qui vivaient dans la débauche et les plaisirs, et des gens même de la classe populaire sans instruction, sans études, réussissaient à se faire écouter et applaudir à cette tribune, où lui ne recueillait que des mépris. « Tes plaintes sont fondées, lui répondit Satyrus; garde-toi cependant de céder au découragement; je puis t'aider à vaincre les obstacles qui t'affligent; mais il faut avant tout que tu me récites par cœur quelques vers d'Euripide ou de Sophocle. » Démosthène en déclama sur-le-champ plusieurs, et Satyrus, les répétant après lui, leur donna tant de charme par la justesse de l'inflexion, que Démosthène étonné les trouva tout autres qu'ils lui avaient paru d'abord. Il sentit dès ce moment combien l'action ajoutait de puissance et de prestige au discours, et jugea que c'était peu de s'exprimer avec élégance et correction, si l'attrait du débit n'était point en rapport avec le mérite de la composition.

Ce fut alors que Démosthène eut recours à cette ingénieuse et infatigable persévérance dont les prodigieux effets, tant de fois cités, ne sauraient être trop souvent proposés en exemple à la jeunesse. Il mit en pratique cette belle maxime qu'on retrouve dans un de ses discours : « Toute vertu commence par une résolution, et la fin de la vertu n'est que la constance dans cette résolution. »

Pour n'être point distrait de ses travaux, Démosthène fit construire un cabinet souterrain dans la maison qu'il habitait à Athènes. Là, chaque jour, par des exercices répétés de déclamation, il s'appliquait à former son organe, à régler ses gestes et sa prononciation. L'ardeur qu'il mettait à ces exercices devint bientôt tellement grande que souvent il se

confinait des mois entiers dans sa laborieuse retraite. Afin de résister plus sûrement à la tentation d'en sortir, il prenait soin de se faire raser la moitié de la tête. Il étudiait en même temps tous les procédés capables d'imprimer à son langage un tour oratoire, préparant des morceaux pour toute occasion, répétant pour lui-même les discours qu'il avait entendus, ou les écrivant de mémoire avec les variantes de rédaction qu'il jugeait propres à former son style et à donner à sa diction, par l'emploi des analogies, le relief et la souplesse convenables. Satyrus dirigeait toutes ces épreuves, et ne cessait de régler, par ses conseils, le débit et les inflexions oratoires de son élève.

Plutarque assure que le cabinet de Démosthène existait encore en entier de son temps. Lysicrate, citoyen d'Athènes, fit élever plus tard, vers l'an 335 avant J.-C., sur l'emplacement que lui assignait la tradition, un monument, l'un des mieux conservés de la Grèce, et qu'on a communément appelé depuis la *Lanterne de Démosthène* (φανάρι τοῦ Δημοσθένους). Ce monument, destiné à perpétuer le souvenir des jeux publics auxquels Lysicrate avait présidé, est de forme circulaire et construit en marbre blanc. C'est, dit Pittakys, *un chef-d'œuvre d'architecture*, auquel une inscription, récemment découverte, annonce que Praxitèle a mis la main (1). Six colonnes d'ordre corinthien en supportent le faîte. Son diamètre intérieur est de six pieds environ, et sa hauteur de près de vingt pieds. Une pierre orbiculaire qui embrasse toute l'étendue de la construction, surmonte les colonnes.

(1) *L'ancienne Athènes*, par K. S. Pittakys; Athènes, 1835, in-8°. Quelques savants révoquent fortement en doute l'authenticité de cette inscription.

Le sommet présente la forme emblématique d'une lampe, par allusion aux laborieuses veilles de l'orateur. Une inscription placée entre la voûte et les colonnes indique l'objet de la fondation et le nom du fondateur (1). L'édifice chorégraphique de Lysicrate, enfermé depuis longtemps dans l'enceinte du couvent des capucins d'Athènes, fut acheté en 1669 par le Père Simon, missionnaire français, pour la somme de 150 écus. La propriété fut contestée par les Grecs et confirmée par le cadi d'Athènes, à la condition toutefois que le révérend père montrerait ce monument aux étrangers et aux curieux, condition qui ne tarda pas à tomber en désuétude. La *Lanterne de Démosthène* fut complètement restaurée vers la fin du siècle dernier, sur les dessins de l'architecte Legrand, et Trabucchi exécuta en terre cuite une reproduction de ce léger édifice, qui, depuis soixante ans environ, décore le point culminant du parc de Saint-Cloud (2).

Là ne se bornèrent point les efforts de Démosthène. Il combattit les vices de sa prononciation avec une persistance tellement opiniâtre, que nul bientôt ne put lui disputer l'avantage de l'articulation la plus nette et la plus expressive. Par un exercice constant, il ramena à une intonation forte et agréable sa voix qu'un timbre aigu, joint à une extrême faiblesse, rendait presque insupportable à l'oreille.

(1) Georges Wheler, *Itinér. en Grèce*, I, 5. — Braun, p. 109. — Spon, *Voyage de Grèce*, et *Relation de l'état présent d'Athènes* (1674, 1856).— Léon de Laborde, *Athènes aux quinzième et seizième siècles*, tome 1, p. 201.

(2) *Correspondance d'Orient*, par MM. Michaud et Poujoulat, tome 1, p. 157 et 158. — *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par M. de Chateaubriand, tome 1, p. 224 et 225. Cette reproduction a reçu communément, mais mal à propos, le nom de *Lanterne de Diogène.*

Pour y parvenir, il récitait tout d'une haleine un grand nombre de vers, et les prononçait avec rapidité en élevant la voix sur différents tons. Placé sur le rivage de la mer, il opposait sa déclamation aux flots mugissants, afin d'aguerrir ses oreilles au bruit tumultueux des assemblées populaires (1). Enfin il avait pris l'habitude de parler beaucoup et longtemps en tenant de petits cailloux dans sa bouche, afin qu'elle articulât avec plus de netteté, quand elle serait libre (2). Pour vaincre le mouvement déréglé de son épaule, mouvement qui tenait à l'extrême irritabilité de ses nerfs, il s'exerçait à gesticuler devant un miroir ou dans une tribune étroite sous la pointe d'une épée nue dont la piqûre réprimait douloureusement cette espèce d'écart. (3). Ce fut ainsi qu'il lutta avec avantage contre une nature rebelle, dont il sut dompter l'inclémence par l'énergie de son caractère, et l'on peut dire, avec l'historien auquel j'emprunte la plupart de ces détails, que « si sa mère mit au jour un Démosthène, l'art en enfanta un autre. » (4)

Ces efforts et ces résultats ont été trop attestés à toutes les phases de l'antiquité pour pouvoir être révoqués en doute. Il règne plus d'incertitude sur la personne même du professeur dont les encouragements et les conseils portèrent de tels fruits. Malgré le dire si formel de Plutarque, c'est à un comédien du nom d'Andronicus, que Quintilien

(1) Quintilien, *Instit. orat.* liv. x, ch. 3. — *Cic. de orat.* lib. I.
(2) Ibid. liv. XI, ch. 3.
(3) Apul. *Apolog.* — Quintil. *Instit. orat.* liv. XI, ch. 3.
(4) « Alterum Demosthenem mater, alterum industria enixa est. » (Val. Maxim. lib. VIII, cap. 7).

attribue le mérite d'avoir fixé la vocation du plus grand orateur de la Grèce. Photius et le biographe inconnu des *Dix Orateurs* font honneur de ce succès à un rhéteur obscur appelé Néoptolème. Photius ajoute que Démosthène compta dix mille drachmes à ce rhéteur pour l'indication d'un procédé à l'aide duquel il parvint à corriger la brièveté de sa respiration : particularité peu digne d'une contradiction sérieuse. Nous tenons pour l'affirmation de Plutarque, et notre opinion ne repose pas seulement sur la précision de son témoignage ; elle dérive encore de la liaison qui existait entre Démosthène et Satyrus, et qui seule, à notre avis, pouvait comporter une sollicitude aussi vive et aussi persévérante. Satyrus, comédien habile, était doué d'une véritable élévation d'âme. On en jugera sur le trait suivant rapporté par Démosthène lui-même, confirmé par Diodore de Sicile, et que l'histoire aime à reproduire. Quelques années plus tard, Philippe, roi de Macédoine, célébrait des jeux publics à la suite et vraisemblablement à l'occasion de la paix d'Olynthe. Il avait réuni à cette fête et admis à sa table les plus fameux acteurs de la Grèce. Satyrus, qui faisait partie des convives, fut le seul qui ne se présenta pas pour recevoir le prix que décernait le monarque à ceux qui s'étaient distingués. Philippe, surpris, lui en demanda la cause. « Je n'ai besoin, lui répondit Satyrus, d'aucun des présents que désirent les autres. Il n'en est qu'un, qui me serait le plus agréable de tous, mais je crains d'éprouver un refus. » Le roi l'ayant engagé à s'expliquer : « J'avais à Pydna, reprit Satyrus, un ami nommé Apollophane, que les calomnies de ses ennemis ont conduit à la mort. Ses proches, craignant pour le sort de ses filles en bas âge, les

ont envoyées à Olynthe ; elles y sont captives, ne me refusez pas leur liberté. Mon seul but est de les doter convenablement et de les établir d'une manière digne de leur père et de moi. » Philippe, ému, lui accorda sa demande, quoique Apollophane eût été l'un des meurtriers de son frère Alexandre. (1)

Tel fut l'ami et l'instituteur de Démosthène.

Cette seconde nature que se donna Démosthène, cette espèce d'éducation qu'il fit subir à son talent oratoire, parut, de son temps, offrir quelque prétexte aux déclamations de l'envie. On ne manqua pas de prétendre que son éloquence était le produit du travail et de l'art, et non point un don naturel, et que ses harangues *sentaient l'huile*. Ces détractions se fortifièrent plus tard de la remarque qui fut faite que presque jamais on ne vit Démosthène se livrer à l'improvisation, et que, pressé par le peuple de donner son avis sur les objets mis en délibération, il refusa constamment de le faire avant d'avoir médité avec soin et à loisir sur ce qu'il aurait à dire. Le fait seul de la possession de plusieurs discours non prononcés de ce grand orateur, tels que ses plaidoyers contre Midias et contre Androtion, établit invinciblement que son éloquence était le plus souvent une éloquence écrite, préparée et non improvisée. Lui-même, au rapport de Plutarque, convenait que rarement il se présentait à la tribune sans avoir accordé quelque préparation à la harangue qu'il devait prononcer, et c'est encore par lui que nous apprenons que ses discours n'ont été ni entièrement composés par écrit, ni complète-

(1) Harangue *sur la Fausse ambassade*, 57.

ment dépourvus de rédaction préparatoire. Mais il croyait donner en cela, disait-il, un témoignage de déférence au peuple athénien, peu flatté sans doute qu'un orateur l'entretînt sans avoir mûrement réfléchi sur la question soumise à son examen, et sensible au contraire aux soins qu'on prenait pour lui plaire et pour conquérir ses suffrages. (1)

Quelqu'opinion qu'on prenne du mérite ou de la sincérité de ces explications, il ne serait pas raisonnable de contester que l'absence du don d'improviser privait le talent de Démosthène d'un avantage précieux. Plutarque, qui lui est d'ailleurs si favorable, ne dissimule pas qu'il était sous ce rapport inférieur à Démade, orateur contemporain, et que *bien souvent* ce dernier, *parlant à l'imprévu, renversait sens dessus dessous toutes les raisons que Démosthène avait étudiées, prévues et préméditées de longue main* (2). C'est en ce sens aussi qu'il faut admettre le jugement attribué par cet écrivain à Théophraste (3) qui, consulté sur le mérite respectif de ces deux orateurs, n'hésitait pas à assigner un rang supérieur à Démade. Et l'on peut s'étonner qu'un désavantage aussi notable ait échappé à la plupart des critiques qui se sont appliqués à analyser l'éloquence de Démosthène.

Indépendamment du motif que j'ai rappelé plus haut, le philosophe de Chéronée explique par une conjecture qui paraît frivole et peu digne du caractère de Démosthène

(1) Plutarque, *Vie de Démosthène.*
(2) Ibid.
(3) Probablement l'auteur des *Caractères*, qui vivait l'an 322 avant J.-C. et qui enseignait la philosophie et l'éloquence d'après la doctrine de Platon et d'Aristote, dont il avait longtemps suivi les leçons.

l'affectation de cet orateur à employer l'éloquence étudiée et à user sobrement du secours de l'improvisation. Démosthène, dit-il, avait résolu dès son début de prendre Périclès pour modèle et d'adopter, dans la réserve oratoire de ce grand homme, le principe de son importance politique et de sa haute renommée.

Une considération plus puissante rendrait bien mieux raison, à notre avis, des procédés oratoires de Démosthène et de la circonspection avec laquelle il aborda généralement la tribune. Il avait à s'adresser au peuple le plus délicat de la terre, le plus renommé pour son bon goût et sa civilisation. Les Athéniens, dit un écrivain moderne, étaient aussi avides d'éloquence comme art et comme jouissance que comme moyen politique. Ils venaient écouter un orateur de même que nous nous pressons aujourd'hui aux représentations d'un artiste célèbre. Ajoutons que ce peuple libre et frivole était dominé par un penchant irrésistible à la raillerie, lequel, s'alliant à ce sentiment exquis des bienséances dont il était éminemment doué, rendait imposante et redoutable une assemblée composée de l'élite de ses citoyens. Il n'est point étonnant que Démosthène, qui deux fois déjà en avait éprouvé les rigueurs, hésitât à fier inconsidérément à de tels auditeurs sa réputation croissante, et ne crût pas avoir trop avoir acheté par des études longues et assidues le privilège de s'en faire écouter favorablement.

Telle est, suivant nous, la véritable explication de ces déférences populaires que lui attribue son principal biographe, et cette supposition est d'autant plus plausible qu'on aurait tort de croire que ce grand orateur fût entiè-

rement destitué du don de l'improvisation. Plutarque cite deux circonstances dans lesquelles Démosthène usa de cette faculté précieuse, l'une, en répondant à l'orateur Python de Byzance, partisan passionné du roi Philippe auquel il avait vendu son talent; l'autre, lorsqu'aux Jeux olympiques, il confondit par une véhémente apostrophe, dans un discours qui nous manque également, Lamachus, apologiste éhonté de ce monarque, qu'il contraignit à fuir pour se soustraire au courroux du peuple. Plutarque ajoute que les harangues improvisées de Démosthène se faisaient remarquer par un caractère de hardiesse et d'énergie que ses autres discours n'offraient point au même degré, et son témoignage à cet égard nous a été confirmé par deux écrivains graves, Erastothène et Démétrius de Phalère.

Il faut donc reconnaître que le privilège si rare de répondre sur le champ à un orateur ou de développer une opinion spontanément conçue était chez Démosthène une ressource subsidiaire de son génie, un moyen extrême qu'il tenait en réserve pour les circonstances impérieuses, mais qu'il ne compta jamais parmi les éléments essentiels de sa renommée (1). La postérité ne saurait se plaindre d'ailleurs de la rareté de cette disposition oratoire, puisqu'elle lui est redevable de la conservation de ces immortelles harangues qui compteront toujours parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Non que les anciens fussent

(1) Souvent aussi Démosthène retouchait ses harangues après les avoir prononcées. C'est ce qui explique les variantes plus ou moins considérables qu'on remarque entre ses discours tels qu'ils nous ont été transmis, et les données que nous fournissent les écrivains contemporains sur la plupart de ces morceaux oratoires.

étrangers à l'art précieux de la sténographie. Les Grecs la connurent et probablement l'inventèrent. Plutarque parle des signes dont se servait Xénophon pour recueillir les leçons de Socrate, et Diogène de Laërte fait mention de *tachygraphes* ou *sténographes* qui existaient de son temps. Mais les ressources de cette méthode étaient alors très-bornées; et si l'éloquence de Démosthène eût été purement improvisée, il est vraisemblable que ses compositions oratoires auraient subi le sort des discours de Périclès, de Cimon, de Démade, d'Hypéride, de Phocion et de tant d'autres dont la perte, sous le double point de vue de l'art et de l'histoire, est une source intarissable de regrets.

Résumons ce long exposé par la conclusion suivante que nous empruntons à l'un des plus élégants biographes de notre orateur : « Loin d'exprimer l'absence ou la médiocrité du talent, dit M. Villemain, l'ardente opiniâtreté de Démosthène montrait son génie. La nature ne commande si impérieusement qu'à ceux qu'elle favorise, et cette force de persévérance est peut-être le plus rare de ses dons (1). »

(1) *Biographie universelle*, art. DÉMOSTHÈNE.

CHAPITRE III

DÉBUTS DE DÉMOSTHÈNE A LA TRIBUNE. SES DISCOURS CONTRE LA LOI DE LEPTINE ET CONTRE ANDROTION.

Démosthène était âgé de vingt-six ou de vingt-sept ans, lorsqu'une occasion éclatante lui fut offerte de réaliser enfin les ressources qu'il avait amassées à l'aide de ses longues et laborieuses études. Quelques notions sur l'organisation des charges publiques gratuites à Athènes serviront de préliminaires au récit de cet épisode.

Ces charges, appelées *liturgies*, étaient de deux sortes. Les unes s'exerçaient à des intervalles déterminés et périodiques; d'autres ne recevaient qu'un accomplissement accidentel et en vertu d'un ordre spécial.

Aux liturgies périodiques appartenaient les *Chorèges*, dont l'obligation consistait à faire instruire et à entretenir à leurs frais les troupes de danseurs ou de musiciens chargés de la célébration des fêtes et de l'amusement du peuple; les *Gymnasiargues*, qui surveillaient les écoles et les exercices destinés à la jeunesse athénienne, qui présidaient aux jeux sacrés ou fournissaient le matériel nécessaire à la célébration des fêtes de nuit; enfin les *Hestiateurs*, choisis parmi les citoyens riches de chaque tribu pour donner à la

ribu un repas de fête indépendant des banquets publics qui avaient lieu aux dépens de l'État. Nous négligeons à dessein quelques liturges inférieurs, tels que les *Pédotribes*, chargés de former les jeunes gens aux exercices gymnastiques, les *Cosmètes*, préposés à la surveillance de l'éducation et de l'instruction des Ephèbes, les *Lampadarques*, qui pourvoyaient à l'éclairage des courses de nuit, et plusieurs autres.

Aux liturgies *Commandées* ressortissaient les *Triérarques*, chargés de contribuer à l'armement et, au besoin, à la construction des vaisseaux de guerre. Cette liturgie était la plus dispendieuse de toutes, et ne pouvait être déclinée par le citoyen jouissant d'un certain revenu, que moyennant l'abandon de son bien à tout autre citoyen qui lui succédait à ce prix. La même catégorie comprenait *l'avance de l'impôt sur les biens*. Cette sorte de capitation extraordinaire levée en cas de guerre sur les citoyens aisés, trouvait son dédommagement dans la considération attachée aux magistratures onéreuses, bien qu'elle ne constituât point une charge proprement dite. Les *métèques* ou étrangers domiciliés, et les *isotèles* ou étrangers jouissant d'une partie des droits civiques, étaient soumis à la plupart de ces obligations. Ces charges revenaient en général tous les deux ans, et supposaient une fortune individuelle de trois talents au moins. Nul ne pouvait être contraint à en remplir deux à la fois.

On conçoit facilement que de tels sacrifices devaient sembler lourds à la masse de la population, et que les citoyens tinssent à grande faveur la faculté de s'en faire exempter. Ces exemptions constituaient la plus haute ré-

compense de grands services rendus à la République ; mais elles ne s'étendaient jamais à la triérarchie, ni à l'avance de l'impôt, si ce n'est au profit des archontes ; leur bénéfice était limité aux autres charges publiques. Insensiblement ces immunités se multiplièrent ; l'hérédité les fit souvent passer à des particuliers opulents qui n'y avaient aucun droit personnel, et la conséquence de cet abus fut que les charges tombèrent sur les fortunes médiocres. Frappé des inconvénients d'un tel état de choses, Leptine, citoyen opulent et estimé, proposa et fit adopter une loi portant que nul désormais ne serait exempt des charges publiques, et que quiconque solliciterait l'une ou l'autre des dispenses qu'elle prohibait, serait noté d'infamie et puni des peines les plus sévères. Les descendants d'Harmodius et d'Aristogiton (1) étaient seuls exceptés de ces prescriptions absolues.

Un tel hommage rendu à la mémoire de ces deux martyrs de la liberté ne désarma point les mécontentements que fit naître la loi de Leptine. Bathippe accusa ce citoyen devant l'assemblée du peuple ; mais il mourut avant la discussion du procès. Aphepsion, son fils, et Ctésippe, fils de Chabrias, relevèrent l'accusation, non plus contre la personne de Leptine, que la révolution d'un année avait mis à l'abri de toute poursuite, mais contre sa loi. Ctésippe qui, à raison des services de son père, avait un intérêt per, sonnel à sa révocation, confia sa cause à Démosthène. Ce

(1) Tout le monde connaît le dévouement de ces deux jeunes hommes qui succombèrent dans leur tentative pour soustraire Athènes au joug des Pisistratides. Depuis la chûte de la tyrannie, les Athéniens n'avaient cessé de décerner des honneurs extraordinaires à leur mémoire.

n'était pas une médiocre singularité sans doute que le futur et le plus ferme appui de la démocratie athénienne, ouvrit sa carrière politique en se portant l'adversaire d'une loi qui blessait dans une certaine mesure les intérêts aristocratiques. Mais Démosthène aperçut aisément par quels côtés la cause de Chabrias flattait les instincts nationaux, et l'on verra bientôt avec quel art admirable il sut agrandir et populariser l'accusation dont il s'était constitué l'organe.

Avant d'aborder le récit de ce mémorable débat, il ne sera pas hors de propos d'entrer dans quelques détails sur la marche minutieuse tracée par la constitution d'Athènes pour obtenir l'abrogation d'une loi.

Le peuple athénien, en qui résidait exclusivement la puissance législative, se partageait en dix tribus dont chacune élisait annuellement au sort cinquante de ses membres pour composer le sénat. Ces sénateurs, qui n'entraient en fonctions qu'après un serment solennel et circonstancié, tiraient également au sort trente-cinq *prytanes* chargés de présider l'assemblée, et sept d'entr'eux, désignés aussi par la voie du sort au commencement de chaque semestre, dirigeaient alternativement les opérations sous le nom de *proëdres*.

Le sénat se réunissait chaque jour, excepté les jours de fête ; les assemblées populaires avaient lieu quatre fois par prytanie, c'est-à-dire dans l'espace de trente-cinq jours. Le citoyen qui réclamait l'abolition d'une loi portait sa demande à l'une des premières réunions qui suivaient l'ouverture de la prytanie. En cas d'approbation du sénat, la proposition était soumise à l'assemblée du peuple. Si le peuple s'y montrait favorable, les prytanes en fixaient la

discussion à la troisième séance. Là, après avoir ouï les orateurs inscrits pour et contre, l'assemblée prononçait, mais ce vote n'était encore que préparatoire. Le débat sur l'abrogation avait lieu devant un conseil composé de membres appelés *nomothètes*, choisis au nombre de mille et un parmi les magistrats des divers tribunaux. C'est à cette imposante assemblée qu'appartenait le jugement définitif de la demande en révocation. (1)

Ce grand procès, qui participait à la fois du caractère judiciaire et du genre délibératif, fut plaidé pendant la seconde année de la 106e olympiade, l'an 355 avant J.-C. Démosthène, qui ne parla qu'après Phormion, établit que le décret de Leptine était contraire aux engagements solennels contractés par la République. Il démontra que les immunités qu'il se proposait d'atteindre étaient moins nombreuses qu'on ne pensait, et que leur suppression n'enrichirait pas le trésor public, auquel les dépenses imposées aux liturgies demeuraient généralement étrangères. Ne pas récompenser tout d'abord, observait judicieusement Démosthène, dénote quelquefois une sage discrétion, mais reprendre ce qu'on a donné, c'est le propre de l'envie. Était-il équitable d'enlever les exemptions à ceux qui les méritaient parce que d'autres en jouissaient sans y avoir aucun titre, et de les dépouiller ainsi dans leurs personnes et dans leurs descendants? Si le peuple renonce au droit d'accorder désormais des immunités, il met en péril toutes ses autres prérogatives. Qu'importent des récompenses d'une autre nature à ceux qui ne jouissent que de l'exemption des

(1) F. Schoemann, *Antiquit. juris publici Græcorum*, p. 227 et seq.

charges? La considération de la République sera-t-elle moins atteinte par le retrait des privilèges que par l'abolition de tout autre mode de rémunération nationale? Enfin, l'accusateur soutint que le décret de Leptine avait été rendu d'une façon irrégulière, et qu'abolir les exemptions c'était enfreindre la maxime générale qui attachait un caractère de permanence et d'irrévocabilité aux faveurs populaires. D'après la constitution athénienne, il était défendu de présenter une loi nouvelle avant d'avoir fait réformer la législation existante, lorsqu'elle y était contraire. Démosthène proposa en terminant de remplacer le décret de Leptine par une loi qui permettrait de traduire en justice tous les citoyens qui posséderaient des exemptions sans les avoir méritées.

Un succès complet couronna cette fois les efforts de notre orateur. Il recueillit des applaudissements unanimes et son discours provoqua l'abolition de la loi contre laquelle il s'était si énergiquement élevé. On admire encore aujourd'hui l'abondance et la solidité de ses arguments, la modération persuasive, la bienséance soutenue de son langage et l'éloquence de quelques-uns de ses développements oratoires. Jamais encore le patriotisme n'avait inspiré des accents plus purs et plus pénétrants. On en jugera par ce passage, dans lequel l'orateur se complaît à dépeindre la générosité de ses compatriotes envers la personne ou la mémoire de leurs grands citoyens :

« Notre cité, qui se révolte à toute bassesse, a surtout en horreur le vice inexcusable de l'envie. N'êtes-vous pas, en effet, de tous les peuples le seul qui honore d'une sépulture publique les citoyens morts à la guerre, et qui célèbre

leurs exploits par des éloges funèbres? N'est-ce point là un usage qui caractérise des hommes enthousiastes de la vertu et nullement jaloux des récompenses qu'on lui décerne?.... Ajoutons que jamais Athènes ne s'est laissée surpasser en bienfaits, tant elle a mis de générosité à récompenser les services. A tous ces traits, on ne reconnait que justice, vertu, grandeur d'âme. Ne détruisez donc point ce qui dans tous les temps fut une gloire pour vous, Athéniens, n'allez point, parce que Leptine voudrait ôter un privilège à quelques ennemis personnels, vous dépouiller, vous et la République, de celle belle réputation dont vous avez longtemps joui. » (1)

Il y avait quelque affectation sans doute dans un semblable hommage adressé aux mobiles concitoyens d'Aristide, de Thémistocle et de Cimon. Mais, soit illusion, soit encouragement du patriotisme, le principe en est respectable, et l'orateur n'y maintient les droits du peuple à la distribution illimitée des honneurs publics et des privilèges que pour mieux relever les devoirs qui découlent de cette haute prérogative.

Le succès de l'imitation n'a pas manqué à ce remarquable discours. Lollianus d'Éphèse, disciple d'Isée, publia une *déclamation contre Leptine*, froide copie, dit Belin de Ballu, du morceau que nous venons d'analyser. Aristide, orateur athénien, traita le même sujet dans une harangue qui n'a été mise au jour qu'en 1785, par les soins de l'abbé

(1) Nous empruntons cette citation, comme la plupart de celles qui vont suivre, à l'une ou à l'autre des excellentes traductions publiées en 1834 et en 1853, par l'abbé Jager et par feu M. Stiévenart, professeur de littérature grecque à la Faculté de Dijon.

Morelli, bibliothécaire de Venise, et sur laquelle l'historien critique de l'*Éloquence chez les Grecs* a porté un jugement analogue. Enfin, une autre imitation de la même harangue a été découverte à la date beaucoup plus récente de 1825.

Le plaidoyer que Démosthène composa pour Diodore contre Androtion, se rapporte également à la seconde année de la 106e olympiade. Androtion, citoyen d'Athènes, avait proposé de décerner au sénat une couronne d'or à l'issue de ses fonctions. Diodore contesta cette récompense, en se fondant sur ce que le sénat avait négligé, dans la construction de trois galères à trois rangs de rames, la principale obligation de son exercice. Les défenseurs du sénat opposèrent à ce reproche la disparition frauduleuse du constructeur avec les fonds dont il était dépositaire. Ce conflit, auquel l'inimitié personnelle eut peut-être plus de part que le zèle pour le maintien des lois, paraît avoir eu peu d'éclat. Plusieurs critiques ont loué la subtilité de l'argumentation que Démosthène déploya en cette occasion, ainsi que la véhémence entraînante de sa discussion. Mais il est douteux, suivant quelques écrivains, que le discours qui nous a été conservé soit le texte intégral de sa harangue. Il est même vraisemblable que cette harangue ne fut pas prononcée. La solution de ce procès ne nous est point connue.

CHBPITRE IV

DISCOURS DE DÉMOSTHÈNE SUR LES SYMMORIES. — SUR LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE.

Le discours de Démosthène sur les *Symmories* ou les *Classes des Armateurs* signala sa première apparition dans le domaine de la politique active. Voici à quelle occasion eut lieu ce mémorable début. Deux ans s'étaient écoulés depuis la guerre sociale sans amener aucun événement remarquable du côté de l'Asie, lorsque le bruit se répandit à Athènes que le roi de Perse Artaxerce-Ochus préparait un armement considérable pour une expédition dont l'objet restait ignoré. Les Athéniens, alarmés de ces dispositions, se rappelèrent avec effroi les secours qu'ils avaient récemment prêtés à Artabaze, satrape rebelle, les négociations qu'ils avaient pratiquées avec Mausole, satrape de Carie, principal instigateur de la guerre sociale, et, ne doutant pas d'une invasion prochaine, ils songèrent à la prévenir par une initiative hardie. Le peuple s'assembla en tumulte. Quelques orateurs, interprètes de l'inquiétude générale, firent entendre des cris de guerre et s'efforcèrent de soulever les esprits. Ce fut dans ces circonstances que Démosthène, alors âgé de vingt-huit ans environ, monta

à la tribune. Un coup d'œil sur l'état général de la Grèce et sur la situation particulière de la Macédoine, à cette époque, est indispensable pour l'intelligence des développements dans lesquels nous aurons bientôt à le suivre.

Après la bataille de Mantinée, la Grèce avait perdu la physionomie belliqueuse qu'elle offrait au temps d'Alcibiade et d'Epaminondas. La mort de ce grand capitaine venait de replonger Thèbes dans l'obscurité dont son génie l'avait fait sortir. Argos, Corinthe, Mycènes, l'Elide, l'Arcadie conservaient l'indépendance que leur assurait le traité d'Antalcide.(1) Sparte, humiliée des revers que les derniers combats lui avaient fait essuyer, travaillait en silence à réparer ses pertes. Dénuée de toute puissance d'agression et de conquête, elle n'excitait plus l'envie ni les appréhensions des peuples voisins. Aucune invasion ne paraissait à redouter du côté de l'Orient. Les monarques de ces contrées, si menaçants naguère, semblaient avoir renoncé à toute entreprise ouvertement hostile contre la Grèce. Mais ils s'appliquaient secrètement à amollir, à diviser ses peuples par l'intrigue et la corruption, et à étouffer à force d'or les derniers élans de leur patriotisme.

Cet âge n'était plus celui des héros. A la gloire orageuse des armes avait succédé de toutes parts le culte paisible des muses, des arts et de la philosophie; la volupté remplaçait l'ambition. Dociles à cette impulsion pacifique, les esprits s'élançaient avec ardeur dans les voies nouvelles que la for-

(1) Antalcide, fils de Léon, capitaine de Sparte, avait conclu avec Artaxerce-Memnon, roi de Perse, l'an 387 avant J.-C., un traité dans lequel les intérêts de sa patrie étaient honteusement sacrifiés.

tune ouvrait à la civilisation. Le goût des arts, l'amour du repos, la passion des jeux et des spectacles énervaient rapidement les mœurs et inspiraient une indifférence progressive pour tous les devoirs de la vie politique.

Spectatrice de l'abaissement de Thèbes et de l'humiliation de Sparte, Athènes surtout, Athènes, satisfaite d'avoir recouvré son indépendance, s'était livrée immodérément à cet amour des arts et des plaisirs qui avait dû sa naissance à Périclès; et ce ne fut pas un médiocre sujet d'étonnement pour la Grèce entière que de voir ce peuple naguère si épris de la gloire des armes, détourner après la guerre de Thèbes, au profit des jeux publics et des théâtres, la réserve annuelle de mille talents qu'une sage prévoyance consacrait à l'armement des vaisseaux et à la défense de la patrie. Cette inconcevable résolution fut bientôt sanctionnée par une autre loi qui défendit sous peine de mort la seule proposition de rendre ces fonds à leur première destination. Pleins d'aversion pour les travaux militaires, les Athéniens s'en déchargeaient sur des troupes mercenaires, et, peu jaloux d'exercer ce discernement éclairé dans le choix des chefs qui avait contribué si puissamment à la renommée de leurs glorieux ancêtres, ils abandonnaient à l'intrigue et à la cabale l'élection de leurs généraux et de leurs magistrats. (1) Les lois étaient sans force, l'austérité des anciennes mœurs avait fait place à la mollesse, l'activité à l'inertie, la probité à la corruption. Tandis que la Grèce, énervée, indifférente au sentiment de sa gloire et de sa dignité, laissait ensevelir ainsi dans un honteux repos les der-

(1) Justin, liv. VI, chap. 9.

nières traces de son esprit public, et préparait à l'avidité d'un conquérant une proie facile et brillante, un peuple jusqu'alors obscur et méprisé préludait par des développements aussi rapides qu'imprévus à la haute prépondérance qu'il devait exercer un jour sur les destinées de l'Europe et de l'Asie.

La Macédoine occupait dans la Grèce un vaste territoire que bornaient à l'Orient la mer Egée, à l'Occident la mer Ionienne, au Nord les montagnes de la Mœsie, au Midi l'Épire et la Thessalie. Ses commencements sont peu connus. La contrée qui fut son berceau s'appelait originairement *Emathie*. On la désignait aussi sous les noms d'*Œmérie*, de *Mygdonie*, de *Pœanie* et d'*Œdonie*. Le premier de ses rois dont on parle avec certitude est Caranus, argien de naissance, qui passait pour être le seizième descendant d'Hercule. On croit communément que ce prince, sur l'avis d'un oracle, conduisit quelques-uns de ses compatriotes dans une contrée de l'Asie, où il s'établit en prenant le titre de roi : son règne aurait duré vingt-huit ans. Ses successeurs n'eurent aucune célébrité ; leurs actions n'ont point été recueillies par l'histoire. L'entrée des jeux olympiques ayant été refusée à Alexandre, l'un d'eux, il ne put y être admis qn'après avoir prouvé qu'il était Grec (1) originaire d'Argos et descendant d'Hercule. La Macédoine, tour à tour tributaire de Thèbes, de Sparte et d'Athènes,

(1) Une loi d'Athènes défendait d'admettre aucun étranger aux Jeux publics, sous peine de mille drachmes d'amende à raison de chaque étranger introduit. Un citoyen opulent de cette ville, appelé Démade, poussa l'ostentation jusqu'à donner des spectacles au peuple dans lesquels il admit jusqu'à cent étrangers, se soumettant à acquitter les mille drachmes au paiement desquelles cette frivole contravention devait donner lieu.

avait toujours été traitée avec peu de considération par la dernière de ces républiques. Les Athéniens prodiguaient à ces peuples l'épithète de *Barbare*, laquelle leur était familière d'ailleurs en parlant de toute nation qui n'avait pas son berceau dans la Grèce.

Alexandre mourut au bout d'un an de règne et fut, après bien des traverses, remplacé par son frère Perdiccas. Ce dernier, à peine monté sur le trône, eut à se défendre contre les attaques de Ptolémée, son frère naturel, qui aspirait au pouvoir suprême. Malgré l'illégitimité de sa naissance, un parti considérable se déclara pour lui; mais Pélopidas, général thébain, choisi pour arbitre de leur débat, ayant décidé en faveur de Perdiccas, celui-ci demeura paisible possesseur du trône, et son frère Philippe fut emmené comme otage en Béotie. Cet exil, qui eût abattu une âme vulgaire, devint pour l'esprit observateur de Philippe une source féconde de profit. Ce fut à Thèbes qu'il puisa, à l'école d'Épaminondas et de Pélopidas, cette connaissance précieuse de la science militaire qui prépara ses hautes destinées. Il s'y nourrit aussi dans l'étude des ressorts de la politique, et acquit, dans l'art de les mettre en œuvre, cette dextérité consommée qui contribua si activement par la suite au développement de sa puissance.

Dix ans plus tard, Perdiccas ayant péri dans un combat contre les Illyriens, une révolution éclata en Macédoine. Philippe s'enfuit de Thèbes, accourut en hâte, et, profitant habilement des complications périlleuses où l'État se trouvait engagé, il se fit déclarer régent, puis couronner roi (1)

(1) L'an 360 avant J.-C.

au mépris des droits de son neveu, le jeune Amyntas, fils et héritier légitime du dernier monarque.

Parvenu au trône à vingt-quatre ans, Philippe sut s'y maintenir au milieu des attaques multipliées et formidables de ses ennemis intérieurs et extérieurs, des intrigues de la cour, de l'anarchie qui divisait l'armée, des embarras des finances, du découragement qui assiégeait tous les esprits. Son éloquence, sa tenacité, son adresse, servies par de grands avantages physiques, surmontèrent tous ces obstacles. Cependant de sérieuses contradictions ne tardèrent pas à menacer sa domination naissante. Deux princes, Pausanias et Argée élevèrent des prétentions à la couronne. Le premier était appuyé par les Thraces, le second par les Illyriens et les Athéniens. Philippe triompha successivement de ces deux adversaires, et ce nouvel avantage l'affermit sur un trône qu'aucun rival désormais ne tenta de lui disputer.

Sous son impulsion puissante, bientôt la Macédoine change de face, l'ordre se rétablit dans toutes les parties de l'administration. Philippe augmente les revenus de l'État, assure le règne de la justice, développe le goût des lettres, des arts et de la philosophie par la protection éclairée qu'il leur accorde, envoie partout des ambassadeurs, en reçoit de toutes les contrées, et se met enfin en mesure d'étendre la prépondérance d'un pays préservé par son usurpation d'une décadence imminente.

Le nouveau roi accrut graduellement ses forces militaires, et forma, sur le modèle du bataillon sacré de Thèbes, cette phalange macédonienne demeurée célèbre dans l'histoire. Ce corps présentait, suivant Polybe, l'image d'un carré

long de six mille hommes, ayant seize combattants de profondeur sur cent de front. Les soldats étaient étroitement pressés les uns contre les autres; il en résultait une telle cohésion que les bataillons les mieux aguerris avaient peine à soutenir le choc de cette masse formidable. La phalange macédonienne, composée de fantassins pesamment armés, appelés *hoplites*, et de troupes légères nommées *psilites*, fut portée plus tard à plus de seize mille hommes, et contribua puissamment, dans l'état imparfait de l'art militaire, aux prodigieuses conquêtes de Philippe et d'Alexandre.

Les relations de Philippe avec la République d'Athènes s'étaient maintenues jusqu'à cette époque sur un pied satisfaisant. Lorsqu'il avait taillé en pièces, près de Méthone, le corps d'armée envoyé par cette République au secours d'Argée, il avait généreusement rendu à la liberté les prisonniers demeurés en son pouvoir et s'était montré fort désireux d'obtenir l'amitié du peuple athénien. Cet acte de modération, en gagnant les esprits, avait facilité la conclusion de la paix. Mais Philippe n'observa le traité que pendant le temps qui lui fut nécessaire pour assurer sa domination.

Le premier acte d'hostilité auquel ce prince se livra à l'égard d'Athènes eut pour sujet Amphipolis, ville importante par son commerce et la fertilité de son territoire, fondée vers l'an 424 dans une île à l'embouchure du fleuve Strymon, sur les confins de la Macédoine. (1) Amphipolis avait été occupée jadis par les troupes du roi Perdiccas; mais les Atheniens n'avaient cessé de la revendiquer comme

(1) Plus récemment Chrysopolis, aujourd'hui le bourg d'Iamboli.

une de leurs colonies, et cette prétention n'était pas demeurée étrangère à l'appui que la République avait prêté à la cause d'Argée, compétiteur de Philippe au trône de Macédoine; mais Philippe, en politique habile, s'était empressé de désarmer leur assistance par le retrait de la garnison que Perdiccas y avait établie.

Les Athéniens, engagés alors dans une guerre contre les Thébains par suite de la révolte de l'Eubée, négligèrent d'occuper Amphipolis, évacuée par les Macédoniens. Cette faute devait avoir de graves conséquences. Délivré de tout souci du côté des Péoniens et des Illyriens, Philippe dirigea ses forces sur ce point, et, après avoir sommé Amphipolis de se rendre, il en entreprit le siège avec vigueur. Les habitants se défendirent énergiquement, mais leur résistance commençant à fléchir, ils invoquèrent le secours des Athéniens. Philippe imagina de contreminer cette démarche en écrivant à la République que son intention était de lui restituer Amphipolis aussitôt qu'il s'en serait emparé. Les Athéniens abusés demeurèrent dans l'inaction.

Une fois maître d'Amphipolis, Philippe éluda sa promesse sous divers prétextes, et la République, en proie à d'autres embarras, cessa bientôt d'être en mesure d'en presser l'accomplissement. Toutefois, l'artificieux macédonien n'eut garde d'afficher ouvertement sa conquête. Soit que la conservation d'Amphipolis engageât une portion trop considérable de son armée, soit aussi qu'il craignît, en se désaisissant de ce point important, d'ouvrir à ses ennemis un accès trop facile dans ses États, il déclara cette ville indépendante. Il lui permit de se constituer en république et la plaça ainsi en état d'antagonisme avec ses anciens maîtres,

espérant profiter tôt ou tard des chances favorables que ces divisions, habilement fomentées, pourraient faire naître. Il eut soin en outre de laisser dans Amphipolis des hommes adroits et dévoués qui, peu de temps après, persuadèrent à ses habitants de réclamer le rétablissement de son autorité.

Maître assuré de cette position capitale, Philippe la fortifia solidement, et Amphipolis ne cessa de demeurer dès lors et jusqu'à la conquête des Romains, le plus ferme boulevard de la Macédoine du côté de la Grèce. Enfin, les mines d'or du mont Pangœus, situé à proximité de cette ville, qu'il fit exploiter avec soin, lui livrèrent des revenus énormes (1) au moyen desquels il put entretenir plus tard un corps puissant de troupes étrangères et solder des créatures et des espions dans toutes les villes de la Grèce.

Le succès de cette première tentative dut encourager les entreprises et les usurpations du monarque macédonien.

Ses regards se portèrent sur deux villes situées dans l'isthme de Pallène, et qui tiraient une certaine importance de leur position maritime. Ces villes étaient Potidée et Pydna qui, après avoir originairement appartenu à la Macédoine puis aux Corinthiens, étaient passées depuis l'an 431 sous la domination athénienne. Les agents de Philippe prirent soin d'endormir la vigilance de cette république par la feinte négociation d'un échange entre Pydna et Amphipolis. Lui-même, pendant ce temps, traitait secrètement

(1) Mille talents par an, environ six millions de notre monnaie. (Boeckh, *Écon. polit. des Athéniens*, I, 12.)

avec les Olynthiens, peuple que l'occupation d'Amphipolis, ville voisine de leur territoire, avait justement alarmé, et s'appliquait à exciter leur ressentiment contre Athènes, dont ils avaient vainement imploré l'assistance. Certain de l'inaction des deux peuples, Philippe fit investir inopinément Pydna et Potidée (1), et s'en empara après un siége dont la durée ne servit qu'à signaler l'opiniâtre longanimité des Athéniens. Ce fut ainsi que l'astucieux monarque se rendit maître sans déclaration de guerre et presque sans combat des possessions les plus considérables d'Athènes sur les côtes de la Thrace et de la Macédoine. Cependant il céda peu de temps après Potidée aux Olynthiens, soit en exécution de quelque clause de son traité, soit dans l'espoir de faire naître entre cette ville et les Athéniens des collisions profitables à ses intérêts. A Amphipolis, de même qu'à Pydna, il fit périr les traîtres dont la complicité l'avait aidé à y pénétrer, voulant étouffer ainsi toute révélation propre à atténuer le mérite de ses exploits.

La plupart des événements que nous venons d'exposer avaient eu lieu, quand le bruit des préparatifs menaçants d'Artaxerce vint arracher les Athéniens à leur longue sécurité. Au milieu du trouble que ces démonstrations répandaient dans le peuple, peu d'esprits, et ce point est digne de remarque, semblaient se préoccuper du développement des forces militaires et des envahissements progressifs du roi macédonien. Ces symptômes d'ambition n'avaient point échappé à la vigilance et à la pénétration de Démos-

(1) Aujourd'hui Kitros et Les Portes.

thène, et tout fait supposer qu'il en marquait déjà la véritable portée. Mais la politique commandait de justes ménagements envers un dangereux voisin, dont les projets ne s'étaient encore dévoilés par aucun acte d'hostilité déclarée. Démosthène comprit combien il lui importait de concentrer ses pressentiments en lui-même pour ne leur donner d'essor que quand la République, par un état de défense respectable sur terre et sur mer, se trouverait en mesure de faire face aux périls qu'il appréhendait. (1) Ce fut sous cette double inspiration de la prudence et du patriotisme que le jeune orateur entreprit de faire entendre sa voix à ses concitoyens alarmés. Dans un discours bref et substantiel, où la dignité s'alliait à la modération, il insista sur l'obligation imposée à tous les Grecs et particulièrement aux Athéniens, de veiller à la sécurité extérieure de la Grèce; mais il démontra que cette haute attribution ne pouvait dépendre que de sacrifices individuels et persévérants en hommes et en argent, et s'efforça d'entretenir le courage de ses compatriotes par les exemples et les souvenirs de leurs ancêtres. Tout en reconnaissant le roi de Perse comme l'ennemi commun de la Grèce, il soutint qu'aucune démonstration de sa part n'était assez directe pour autoriser Athènes à la violation des traités existants, qu'une agression inconsidérée fournirait au roi un prétexte pour s'interposer dans les démêlés de la Grèce, et que le devoir de la République était « d'attendre sans bruit, l'épée à la

(1) Non seulement en effet le nom de Philippe n'est pas prononcé dans ces discours, mais il n'y est fait aucune allusion, même éloignée, aux entreprises déjà menaçantes de ce monarque. On lit simplement dans la péroraison cette phrase assez vague : « Faites des préparatifs contre vos ennemis communs. »

main, la confiance dans le cœur. » L'orateur répondant à la proposition faite avant lui de convier la Grèce à une ligue générale contre Artaxerce, établit très-bien que cette tentative n'aurait d'autre effet que de provoquer une agression immédiate, et qu'elle échouerait infailliblement, parce que la plupart des états helléniques n'avaient point conscience, quant à présent, des périls signalés.

Démosthène saisit cette circonstance pour soumettre à l'assemblée un plan de réorganisation maritime, soigneusement élaboré, et dont nous devons faire connaître les principales dispositions.

Une loi rendue en 359 avait réparti les charges de la triérarchie (1) sur les douze-cents citoyens les plus riches de la propriété imposable, distribués en vingt fractions appelées *Symmories*. Sur ce nombre, les trois cents citoyens les plus aisés étaient spécialement investis de l'action dirigeante.

La cotisation de chaque contribuable était naturellement plus forte en raison de la diminution du nombre des associés attachés à une trirème. Les plus riches ne payaient pas davantage que les plus pauvres; souvent ils éludaient par divers moyens le payement de leur cotisation. Quelquefois même les associés malaisés étaient menacés de ruine par les exigences de leur *Symmorie*. Les retards forcés qu'ils apportaient au paiement de leur contribution les exposaient à des peines rigoureuses et assujétissaient

(1) Voyez, page 47 de cette Histoire, en quoi consistaient les fonctions dont se composait la *triérarchie* ou *triérarquie*.

(2) Galère à trois rangs de rames, comprenant, suivant le calcul de Boeckh, environ 200 rameurs ou combattants.

les expéditions maritimes à des délais ou à des insuffisances fort préjudiciables aux intérêts de l'État.

Démosthène proposa de distribuer dans une proportion plus équitable les charges imposées aux membres des Symmories. Chaque citoyen taxé à dix talents était imposé pour la charge de la triérarchie à une galère, et proportionnellement, jusqu'à la limitation de trois galères, quel que fût le chiffre du cens individuel. Les citoyens taxés au-dessous de dix talents étaient groupés en taxes de dix talents ou *Syntélies*, pour supporter la triérarchie d'une galère, au prorata de leur contribution.

Ce système de répartition, que Démosthène ne présenta pas sans avoir eu à lutter contre les séductions les plus puissantes (1) et les menaces les plus directes, fut favorablement accueilli par l'assemblée. Mais les résistances des citoyens opulents en entravèrent l'application jusqu'à l'époque où, promu lui-même à la surintendance du service maritime de la République, il put surmonter de haute lutte les obstacles qui lui étaient opposés. L'amélioration que ce système introduisit dans la marine athénienne ne fut pas sans influence, comme on le verra plus tard, sur les brillants succès de la campagne de l'Hellespont, et se prolongea, sans contradiction sérieuse, jusqu'à la bataille de Chéronée.

On ne peut s'empêcher d'admirer la sagacité des évaluations de l'orateur, ainsi que la précision et la fermeté de calcul dont il fit preuve dans une matière que la nature de

(1) Démosthène fut même poursuivi en justice, à cette occasion, comme *infracteur des lois*, par un nommé Patrocle de Phlyes. Mais son accusateur succomba et fut condamné à une amende de 500 drachmes.

ses études et de ses travaux et le peu d'élévation de son âge semblaient avoir tenue jusqu'alors en dehors de ses méditations habituelles. « C'est peut-être dans cette harangue plus que dans toute autre, dit avec raison Rochefort, qu'on peut apprendre le mieux à connaître l'âme et les talents de Démosthène.... Son génie lui tient lieu d'expérience, et cet amour de la justice qu'il annonce si bien dans ce premier discours et qu'il semble regarder comme l'unique base de la vraie politique, fut en lui un sentiment et un principe dont il ne s'écarta jamais. » (1)

Démosthène continua ses patriotiques efforts par le discours sur le *Gouvernement de la République*, qu'il prononça l'année suivante (353 ans avant J.-C.), et qu'il ne faut considérer que comme le fragment d'un plan de réorganisation de l'armée de terre qui ne nous a point été conservé.

Nous avons parlé précédemment de l'étrange résolution par laquelle, plongée dans une folle sécurité par l'issue de la guerre avec les Thébains, Athènes avait appliqué à l'entretien des jeux publics les fonds originairement consacrés à la défense de son territoire. « Cet usage, fruit de la politique pernicieuse de Périclès, avait introduit dans une petite république, dit un écrivain de nos jours, une profusion qui, proportion gardée, ne le cédait pas au faste de nos cours les plus somptueuses (2). » Outre les trois oboles que le peuple athénien prélevait pour son droit de présence aux assemblées et aux tribunaux, il s'était alloué un salaire pour assister aux spectacles et pour se rétribuer

(1) *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, tome XLVI, p. 51.
(2) Introduction au Discours de Démosthène, par M. Stiévenart.

ainsi de ses propres plaisirs. Démosthène tira habilement parti d'une discussion publique sur la subvention théâtrale pour s'élever contre cette honteuse affectation. Un tel sujet ne pouvait être abordé avec trop de ménagements. Une loi stupide autant que barbare punissait de mort quiconque proposerait en forme de rendre au service de la guerre les fonds usurpés par le théâtre, ce qui réduisait, dit judicieusement Rollin, les plus zélés citoyens à l'alternative ou de se perdre eux-mêmes par un conseil fidèle et courageux, ou de laisser périr leur patrie par un silence timide et prévaricateur.

Le discours de Démosthène se fait remarquer par un mélange heureux de courage et d'adresse : « Je ne trouve difficile, dit-il en débutant, ni de condamner les distributions gratuites des deniers publics, et de se faire par là un mérite auprès des citoyens qui les jugent nuisibles à l'État, ni de les appuyer de ses conseils et de plaire ainsi aux indigents qui les reçoivent... Je ne veux être ni le partisan ni l'adversaire de ces largesses ; réfléchissez seulement que si l'argent sur lequel vous délibérez est peu de chose, la manière de le distribuer est importante. Si vous placez près de ces dons un devoir à remplir, loin de vous faire tort, vous procurerez le plus grand bien à la République et à vous-mêmes. Mais si pour les recevoir, il suffit d'une fête ou du moindre prétexte, si, d'un autre côté, vous refusez les services dont ils doivent être le prix, prenez-y garde : dans la conduite que vous approuvez maintenant, vous verrez un jour une étrange aberration. » Trop avisé pour heurter de front l'abus qu'il deplore, l'orateur se borne à opposer l'Athènes de Thémistocle à l'Athènes de son siècle :

celle-là modeste, mais glorieuse et prospère, celle-ci fastueuse, mais abaissée et corrompue. D'où naît cet affligeant contraste ! Qui sépare l'une de l'autre ? Une misérable subvention de deux oboles. Mais cet abus n'est pas le seul sur lequel s'exerce son inflexible censure. Soit égoïsme, soit fierté d'origine, soit enfin insuffisance de la population indigène, les Athéniens, comme on l'a vu, prodiguaient l'emploi des troupes mercenaires et ménageaient à l'excès leur propre sang. Démosthène s'élève avec force contre cette anomalie, il exhorte ses compatriotes à placer en eux-mêmes l'espoir du succès et à former une armée citoyenne qui ne compte que des Athéniens dans ses rangs. L'austère orateur conclut en invitant le peuple qui l'écoute « à changer de caractère, s'il veut que ses orateurs changent de langage. »

Quels furent les fruits de ces éloquentes exhortations ? C'est ce que l'histoire ne nous a pas appris. Mais l'insistance que Démosthène mit à revenir plus tard sur cet important sujet témoigne assez que le peuple athénien n'adopta point alors les réformes que réclamaient la parole pressante de l'orateur, la nécessité des circonstances et la dignité de la République.

CHAPITRE V

DISCOURS POUR LES MÉGALOPOLITAINS CONTRE TIMOCRATE, CONTRE ARISTOCRATE.

La *Harangue pour les Mégalopolitains*, que Démosthène prononça dans le cours de la même année, ajouta à sa re-renommée comme homme d'État. Voici les événements qui motivèrent cette importante délibération.

La ville de Sparte commençait à se relever de ses ruines et à menacer Thèbes, privée, depuis la bataille de Mantinée, de ses meilleurs généraux. Archidame, fils d'Agésilas, roi de cette contrée, entreprit de réaliser ces démonstrations et de rendre à sa patrie, par une politique habile, la prépondérance dont l'avait fait déchoir le traité d'Antalcide. Il jugea indispensable de se concilier avant tout les républiques influentes de la Grèce, et il se persuada qu'il y réussirait par la distribution de quelques avantages. Son plan consistait à remettre Athènes en possession de la ville maritime d'Orope, qui était demeurée depuis douze ans au pouvoir des Thébains. Thespies, Platée, Orchomène, (1)

(1) Platée est demeurée célèbre par la victoire éclatante que Pausanias et Miltiade, généraux des Spartiates et des Athéniens, remportèrent en 479 avant J.-C. sur le général perse Mardonius, et Orchomène par celle de Sylla sur Archélaüs, lieutenant de Mithridate, l'an 86 de la même ère.

villes de la Béotie, rasées par eux, étaient reconstruites, et recouvraient la plénitude de leur indépendance; Mégalopolis et Messène, barrières élevées par Epaminondas contre Lacédémone, étaient détruites de fond en comble, et leurs habitants dispersés. Ce plan, on le voit, sacrifiait complètement Thèbes, qui perdait dans le port d'Orope un boulevard formidable contre Athènes, et que l'établissement de Thespies et de Platée allait resserrer dans d'étroites limites. La part de Lacédémone devenait au contraire considérable, et, soit qu'elle détruisît Mégalopolis et Messène, soit qu'elle réussît à les incorporer à son territoire, la liberté de ses mouvements lui était rendue.

Archidame commença l'exécution de son plan par l'attaque de Mégalopolis. Cette ville d'Arcadie, patrie de l'historien Polybe, était une ancienne ennemie de Lacédémone, et méritait à ce titre la préférence de ses premiers coups. Mégalopolis menacée députa à Athènes pour implorer son appui; les Lacédémoniens, de leur côté, invoquèrent les traités par lesquels les deux États s'étaient unis depuis les invasions des Thébains dans le Péloponèse. Ils insistèrent avec chaleur, par l'entremise d'une députation spéciale, sur la nécessité de détruire un établissement de leur ennemi commun. Ces considérations rallièrent un parti nombreux, également séduit par la perspective de recouvrer le port d'Orope et d'humilier les Thébains, objets d'une antipathie à peu près générale.

Démosthène prit la parole, et, écartant dès le début de son discours, les incriminations réciproques qui avaient passionné la question, il demanda si Athènes entendait affaiblir les Thébains et agrandir les Spartiates par le sacri-

fice de la cité suppliante. Car, sacrifier Mégalopolis, c'était préparer à Sparte la conquête de la Messénie et peut-être du Péloponèse tout entier. Or, les Athéniens étaient également intéressés à limiter l'ambition de Lacédémone et à combattre toute extension de l'influence thébaine. De là sans doute la nécessité de secourir Mégalopolis. Mais le pouvait-on sans violer les traités existants, sans encourir le reproche d'inconséquence et d'infidélité? Etait-il d'une bonne politique de protéger des alliés de Thèbes, de Thèbes, l'ennemie constante d'Athènes, et de s'aliéner les Spartiates, dont le concours deviendrait bientôt indispensable aux Athéniens pour reprendre Orope sur les Thébains? Voici la ligne de conduite que proposa Démosthène. Mégalopolis serait invitée à rompre son alliance avec Thèbes et à demander aux Lacédémoniens, à ce prix, le maintien de la paix. En cas de refus de ces conditions par l'un des deux États, Athènes porterait des secours à l'autre. Cette combinaison aurait pour effet de contenir Lacédémone, qui cessait de s'agrandir aux dépens de ses voisins; elle prévenait tout danger du côté de Thèbes en conciliant ses alliés à la cause athénienne. « Les Thébains vaincus, concluait Démosthène, Sparte ne saurait prendre assez de puissance pour inspirer de l'ombrage, car l'Arcadie lui servira de contrepoids. Que Thèbes au contraire se relève, elle demeurera faible encore à cause de notre alliance avec la contrée que nous aurons protégée. » Ce discours si judicieusement pensé n'eut d'autre résultat que de maintenir Athènes dans une stricte neutralité. Elle ne secourut ni Sparte ni Mégalopolis; mais Démosthène y déposa le premier germe de cette alliance avec les Thébains qui, con-

clue plus tôt, n'eût point, selon toute apparence, rencontré dans les plaines de Chéronée un dénouement si funeste à la liberté de la Grèce. Archidame échoua dans son attaque sur Mégalopolis, et cet échec fit évanouir ses ambitieux projets.

Ce fut dans la même année que Démosthène composa un plaidoyer contre Timocrate en faveur de Diodore, dont il avait déjà soutenu les intérêts dans une autre occasion (1). Timocrate, citoyen d'Athènes, avait fait rendre un décret tendant à libérer de la contrainte corporelle tout débiteur du trésor public qui présenterait des répondants pour la somme dont il était redevable. Cette exception tirait une défaveur sensible de la circonstance qui l'avait fait naître. Trois Athéniens, Androtion, Mélanopos et Glaucète avaient été députés auprès de Mausole, roi de Carie, pour se plaindre des vexations qu'il faisait éprouver à quelques îles placées sous la protection d'Athènes. Ces députés, ayant rencontré en mer un vaisseau chargé de marchandises, s'étaient emparés de sa cargaison. Mais, au lieu d'en déposer le produit au temple de Minerve et au trésor public, ils l'avaient détourné à leur profit particulier et s'étaient rendus ainsi passibles d'une énorme amende envers la déesse et envers le fisc. La loi provoquée par Timocrate n'avait pas d'autre but que d'affranchir les soustracteurs de la peine qu'ils avaient encourue. Diodore attaqua ce décret comme contraire à la législation existante et à l'intérêt de l'État. Le plaidoyer de Démosthène, qui lui servit d'organe, se distingue par quelques passages d'une grande beauté; on ne saurait démon-

(1) Voyez plus haut, page 53.

trer avec plus d'autorité à quel point le salut des États est étroitement lié à l'observation scrupuleuse des lois établies. Les critiques ont remarqué l'éloquence de ses invectives contre les trois spoliateurs, et contre ce même Androtion que nous avons déjà vu figurer parmi les adversaires de Démosthène. Mais ils lui ont reproché de manquer d'ordre dans la disposition des faits et des arguments, et le principal mérite de ce morceau oratoire, peut-être, est de nous avoir conservé sur la législation attique des notions du plus haut intérêt.

La harangue de Démosthène contre Aristocrate est demeurée justement célèbre. Nous devons entrer dans quelques détails sur ce curieux épisode de l'histoire hellénique.

Charidème, né à Orée dans l'Eubée, après avoir servi contre les Athéniens sous les ordres de Cotys, roi de Thrace, était entré au service d'Athènes, qui avait récompensé par de hautes distinctions sa bravoure et ses talents militaires. Charès, général athénien, dont il était un des lieutenants, manquant d'argent pour payer ses troupes, Charidème se mit à la solde du général persan Artabaze, d'où il passa de nouveau sous le commandement de Cotys. A la mort de Cotys, Charidème obtint la tutelle de Kersobleptès, fils aîné du prince, et de ses deux frères, et fit encore en cette qualité la guerre aux Athéniens. Mais Philippe de Macédoine commençait alors à menacer l'indépendance de la Grèce, Charidème changea encore une fois de parti, et entra dans la ligue qui se formait contre l'ambitieux monarque. Aristocrate, citoyen de cette ville, prétextant qu'il importait à sa patrie de s'attacher par une concession éclatante un tel auxiliaire, et trompé peut-être par quelques promesses il-

lusoires, fit rendre par le Sénat un décret ou préavis ainsi conçu : « Quiconque tuera Charidème pourra être saisi dans toutes les villes de nos alliés. Si un État ou un particulier met obstacle à l'arrestation du meurtrier, qu'il soit exclu des traités. » Cette manœuvre avait un but caché que Démosthène n'eut pas de peine à pénétrer. Deux princes, Bérisadès et Amadokos partageaient avec Kersobleptès l'héritage du roi Cotys. En procurant à Charidème, serviteur dévoué de Kersobleptès, la sauvegarde d'Athènes, ses partisans lui ménageaient un moyen puissant d'écarter ses rivaux et de s'attribuer exclusivement l'autorité suprême. Telle était la combinaison qu'il s'agissait de déjouer. Euthycrate, riche Athénien, attaqua le préavis du Sénat devant l'assemblée du peuple, dans un plaidoyer dont la composition fut confiée à Démosthène.

L'orateur s'appliqua d'abord à démontrer que le préavis sénatorial aurait pour effet d'affaiblir la domination athénienne dans la Chersonèse; il établit ensuite que ce décret était contraire aux lois, pernicieux à la République, et que, loin d'être digne de la faveur qu'il avait obtenue, Charidème méritait au contraire un châtiment exemplaire.

Démosthène dévoila toutes les intrigues ourdies par Charidème pour agiter la Chersonèse et pour assurer à Kersobleptès la domination exclusive de cette province. Abordant ensuite la question de légalité, il limita le caractère public de Charidème à la condition de simple citoyen d'Athènes, et fit sentir la portée exorbitante du privilége dont on proposait de le couvrir : privilége contraire aux règlements reçus dans tous les tribunaux de la République, et que son caractère exceptionnel ne justifiait pas plus aux yeux de

l'équité qu'en regard de la loi. Examinant enfin ce décret dans son sens politique, Démosthène y signala le germe d'un accroissement dangereux de la puissance de Kersobleptès et d'une diminution inévitable de l'influence athénienne. Car la République était éminemment intéressée à la division actuelle de la souveraineté entre les trois héritiers de Cotys. Armé d'une inviolabilité absolue, Charidème devenait un sujet d'inquiétude permanente pour la sécurité de l'État; rien ne répondait qu'un tel aventurier n'allât bientôt grossir le nombre des ennemis de la République. Sous tous ces points de vue, le décret était également illégal, impolitique et immoral.

La troisième partie de l'argumentation de Démosthène offrit les premières traces de cette véhémence puissante qui devait constituer plus tard un des traits dominants de son génie oratoire. Rien de supérieur à l'énergie avec laquelle il s'attache à démasquer les complots de toute nature qui avaient déshonoré la vie passée de Charidème, et à flétrir ses perfidies accumulées envers la République. « Et Athènes, s'écrie l'orateur, ne reculerait pas devant la honte de protéger un tel homme! Votre décret dira-t-il donc aux peuples : Les Athéniens veillent sur les jours de celui qui, pour assouvir sa rapacité, est prêt à se ruer sur vous tous... O mes concitoyens! cette décision est l'opprobre de la République. Quand l'amitié qu'il témoigne en ce moment aux Athéniens serait franche et sincère, cette considération serait insuffisante pour les déterminer à violer leurs serments et à voter contrairement à la justice. » Démosthène reproduisit dans sa péroraison une partie du brillant parallèle entre Athènes antique et Athènes moderne, qui avait terminé son discours

sur le Gouvernement de la République. Mais il y ajouta certains traits d'une éloquence plus pénétrante encore, plus propre à réveiller chez ses concitoyens le sentiment du patriotisme et de la dignité, et dont nous ferons juger par quelques fragments : « Examinez, ô Athéniens, s'écriait l'orateur, comment vos pères recompensaient les étrangers et les citoyens qui leur avaient rendu de véritables services, et, si leur politique vous semble supérieure à la vôtre, imitez-la ; sinon, ne prenez exemple que de vous-mêmes. Ni Thémistocle, vainqueur à Salamine, ni Miltiade, qui avait conduit vos armées à la victoire de Marathon, ni beaucoup d'autres dont les exploits sont supérieurs à ceux des généraux d'aujourd'hui, n'obtinrent de nos ancêtres des statues ; ils n'en furent pas non plus follement aimés. Nos pères étaient-ils donc follement ingrats? Oh ! non! leur reconnaissance était digne d'eux, digne des grands hommes qui les avaient servis. Ils leur décernaient un commandement que le peuple entier eût mérité. Or, aux yeux d'un sage appréciateur, que peut être une statue de bronze, comparée à l'honneur de commander une nation d'élite? Nos ancêtres savaient donc récompenser avec dignité et dans un but d'utilité publique ; et vous, vous le faites sans discernement... Alors, le titre d'Athénien était à si haut prix que, pour l'obtenir, les plus grands services ne coûtaient rien. Avili maintenant, il est jeté à des misérables qui vous ont fait plus de mal que des ennemis déclarés. Toutes vos récompenses sont tombées dans le même mépris, grâce à ces orateurs abominables, sacrilèges et infâmes auteurs des motions les plus criminelles... Oh ! combien gémiraient ces illustres personnages, morts pour

la gloire et pour la liberté, qui vous ont laissé les monuments de tant de hauts faits, s'ils apprenaient qu'Athènes se courbe comme une vile esclave, et qu'ici l'on se demande si l'on montera la garde à la porte de Charidème ! De Charidème, grands Dieux ! »

Ce fut dans cette harangue que Démosthène prononça pour la première fois le nom de Philippe de Macédoine, dont les entreprises menaçantes allaient bientôt fixer exclusivemeut sa sollicitude. Bien qu'il ne l'y mentionne que d'une manière incidente et sommaire, il signale Philippe comme l'ennemi mortel d'Athènes, et qualifie avec une patriotique indignation le siège d'Amphipolis et l'occupation de Potidée. Mais le moment n'était pas venu où il devait déchirer les voiles qui couvraient encore ses ambitieux desseins, et prendre corps à corps, pour ainsi dire, ce formidable adversaire de l'indépendance hellénique.

La Harangue de Démosthène contre Aristocrate a joui d'une grande estime dans l'antiquité. Denys d'Halicarnasse et Hermogène la placent, comme composition judiciaire, à côté du discours de l'orateur sur la Couronne. Les traducteurs modernes de Démosthène en ont également senti tout le prix. « On y voit en même temps, dit Auger, un jurisconsulte habile, qui discute les lois avec toute la chaleur dont une telle discussion est susceptible, un grand homme d'État, qui explique avec intelligence quels doivent être les procédés d'une bonne politique, un orateur véhément qui s'élève avec indignation contre les abus » et M. Stiévenart prodigue de justes éloges à cet art « qui rend une discussion vive et rapide sans lui rien ôter de sa

solditė, à ce coup d'œil ferme et sûr qui est le bon sens appliqué à la politique. »

Ce fut en pure perte que Démosthène dépensa tant d'éloquence. Les Athéniens conservèrent leur confiance à Charidème, et l'on songea sérieusement quelques années plus tard à lui donner le commandement de l'armée qui combattit à Chéronée. Proscrit par Alexandre, qui redoutait ses talents militaires, ce brillant aventurier se rendit à la cour de Darius qui l'accueillit d'abord avec bienveillance. Mais l'orgueil et la liberté de ses conseils ne tardèrent pas à déplaire, et ce monarque irrité fit trancher le cours d'une existence signalée par de honteuses actions et par d'incontestables talents.

CHAPITRE VI

GUERRE SACRÉE. PREMIÈRE PHILIPPIQUE DE DÉMOSTHÈNE.

Depuis que le sort des armes ou les intrigues de Philippe de Macédoine l'avaient mis en possession de Pydna et de Potidée, aucune entreprise importante n'était venue signaler l'activité de son ambition, lorsqu'un événement inattendu lui permit de donner un nouvel et formidable essor à ses projets d'envahissement.

Cet événement fut la vaste et sanglante collision qui, sous le nom de *Guerre sacrée,* arma les uns contre les autres, pendant plus de dix ans, la plupart des peuples de la Grèce.

Voici l'origine la plus accréditée de ce mémorable conflit.

Les Phocidiens, peuplade habitant l'étroite région qui séparait la Béotie de l'Etolie, s'étaient permis de ravager en 358 une partie du territoire béotien, au mépris d'une trêve conclue entre eux et les Thébains. Ceux-ci, mesurant la portée de l'offense au sentiment de leur supériorité, en poursuivirent avec chaleur la réparation devant le tribunal des Amphictyons. Ils comprirent dans la même action les Spartiates, coupables d'avoir, vingt-cinq ans auparavant,

surpris la citadelle de Thèbes, également en violation des traités.

L'institution amphictyonique avait une origine fort ancienne. Elle remontait, suivant la chronique de Paros, à Amphictyus, fils de Deucalion, roi d'Athènes (1), 1562 ans avant l'ère vulgaire. Strabon et Pausanias l'attribuent à Acrisius, roi Argos, qui vivait en l'an 1379. Ce Conseil se composait de délégués des douze États suivants : les Thessaliens, les Béotiens les Doriens, les Ioniens, les Perrhœbes, les Magnètes, les Ioniens, les Étéens, les Achéens, les Maliens, les Phocéens et les Dolopes ou Delphiens. Il se réunissait deux fois par an, d'abord à Delphes, et plus tard aux Thermopyles, quand les dangers qui menaçaient la Grèce leur persuadèrent de rendre plus étroite la surveillance que réclamait ce formidable défilé (2). Tous les quatre ans, les Amphictyons présidaient par eux-mêmes ou par des délégués, à la célébration de la fête de la Pythie de Delphes. Chaque nation représentée comptait pour deux voix dans les délibérations de l'Assemblée, quel que fût le nombre de ses délégués; chaque ville, petite ou grande, contribuait également à former les deux suffrages de la nation à laquelle elle appartenait. Ainsi, Sparte comptait pour une des communautés variées qui formaient la nation dorienne; ainsi, Athènes, dans l'Ionie, n'avait point

(1) Cette origine est formellement contestée par M. Alfred Maury, qui doute qu'il ait jamais existé un personnage de ce nom. Le mot *Amphictyon*, dont la primitive orthographe était *Amphiction*, s'appliquait d'abord à ceux qui venaient s'établir *autour* du temple de Delphes, comme députés de l'assemblée commune des Hellènes. (*Histoire des relig. de la Grèce*, ch. VII.)

(2) Mémoire de M. de Valois dans le *Recueil de l'Acad. des Inscript.*, tome 3, p. 191.

un rang numériquement supérieur à Erythra ou à Priéné, villes obscures de la Grèce.

Les attributions de la Diète amphictyonique, originairement restreintes à l'administration du temple et à la garde des trésors de Delphes, s'étaient étendues par la suite au règlement de toutes les questions qui concernaient le droit public et le culte religieux de la Grèce.

Trois ordres de dignitaires composaient ce Conseil suprême : les *Pylagores*, qui tiraient leur nom (1) du lieu et de la nature délibérante de l'Assemblée, les *hiéromnémons* (2), ou *gardes-notes* de toutes les décisions relatives à la célébration du culte, et les *théores* (3), appelés aussi *Déliastes*, qui étaient envoyés aux jeux publics pour offrir des sacrifices aux dieux.

Chaque État n'élisait régulièrement qu'un seul représentant de chacun des trois ordres; cependant, dans les circonstances graves, toute ville amphictyonique pouvait élire jusqu'à trois pylagores. Mais leurs suffrages, quel qu'en fût le nombre, ne comptaient que pour une voix. Les pylagores délibéraient entr'eux sur les débats particuliers qui leur étaient soumis; réunis aux hiéromnémons, ils jugeaient les affaires d'État; ils récompensaient les services rendus à la Grèce et punissaient d'amende les infractions au droit des gens. Quoique leur titre fût réputé supérieur à celui des hiéromnémons, la présidence était déférée à ceux-ci à tour de rôle, par une sorte de compensation

(2) PUΛAI, Pyles, ville située près du passage des Thermopyles; AΓOPA, sénat, assemblée.

(2) IΕPOS, chose sacrée; MNHMH, mémoire.

(3) ΘEOΣ, dieu; ΩOPA, soin.

avec la prééminence de leurs collègues (1). Les hiéromnémons, appelés quelquefois *Synèdres* (gens siégeant en commun) étaient particulièrement chargés du rapport des affaires religieuses au Conseil qui décidait en dernier ressort. Quelquefois aussi le Conseil ordonnait aux hiéromnémons et aux pylagores de lui soumettre les décrets sur les objets de leur compétence. Les Théores ne faisaient pas nécessairement partie de l'Assemblée amphictyonique ; ils demeuraient en dehors des délibérations qui exigeaient le secret et ne participaient guère qu'aux discussions qui touchaient à la police religieuse. Mais ils étaient les premiers assistants aux séances du Sénat hellénique, et cet honneur appartenait à plusieurs citoyens notables parmi ceux qu'attiraient en très-grand nombre ces assises bisannuelles.

L'institution amphictyonique reposait, comme on le voit, sur une théorie louable : le sceau de la religion imprimé sur une vaste confédération populaire. Mais l'autorité de ce Conseil, toute puissante dans les affaires sacrées, n'avait pas la même importance dans les débats politiques des peuples soumis à sa juridiction (2), excepté en matière de brigandage et de piraterie, où ses décisions recevaient toujours un scrupuleux accomplissement.

Les pylagores étaient élus à la majorité des voix, les hiéromnémons étaient tirés au sort. Avant d'entrer en fonctions, ces délégués prêtaient serment de respecter et faire respecter l'unité de la Grèce et de veiller à la conservation

(1) Voyez sur ce sujet l'intéressant Mémoire de M. Letronne, tome 6, des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, p. 221 et suiv.

(2) Il est à remarquer que Thucydide ne parle pas une seule fois des Amphictyons dans le cours de son Histoire.

des trésors du temple d'Apollon, et ils sanctionnaient ce serment par les imprécations les plus terribles (1).

Telle fut la haute cour à laquelle les Thébains dénoncèrent les violations territoriales dont ils avaient à se plaindre. Les Thessaliens, ces anciens ennemis de la Phocide, vinrent en aide à leurs doléances, et le Conseil amphictyonique punit d'une forte amende les deux peuples infidèles.

Sparte n'éleva aucune opposition. Mais Philomélos, chef des Phocidiens, instigateur ambitieux de l'agression de ses concitoyens, résista ouvertement à la sentence des Amphictyons. Il soutint sur la foi d'un vers d'Homère, que le temple de Delphes dépendait de la Phocide et ne relevait que de l'autorité de son gouvernement. Il excita le peuple à prendre les armes, ranima son courage et s'efforça d'entraîner les Lacédémoniens dans sa rébellion. Mais ceux-ci se bornèrent à l'envoi d'un subside que Philomélos employa à lever des troupes; puis il s'empara du temple de Delphes, fit disparaître le décret amphictyonique, gravé sur une des colonnes, pilla les trésors qu'il contenait, et, à force de séductions ou de menaces, il obtint de la prêtresse d'Apollon un oracle favorable.

Ces actes d'audace et d'impiété mirent la Grèce en feu. Les Thébains, les Ioniens, les Thessaliens, les Béotiens, les Perrhèbes, les Doriens, les Dolopes embrassèrent le parti des Amphictyons; Athènes et Sparte soutinrent secrètement les Phocidiens. Deux ans furent marqués par des engagements plus ou moins considérables, où l'avantage de-

(1) Voir à cet égard les harangues de Démosthène et d'Eschine sur la *Fausse Ambassade*.

meura presque constamment à Philomélos et à son frère Onomarque.

Spectateur en apparence impassible de cette lutte, Philippe profita de l'affaiblissement qu'elle causait aux États belligérants pour étendre ses conquêtes dans l'Illyrie et dans la Thrace. Il fit le blocus des îles de Lemnos et de Lembros dans la mer Égée, enleva aux Athéniens une galère sacrée (1) sur la côte de Marathon, et se rendit maître de Méthone, dont il détruisit les fortifications et distribua le territoire à ses soldats. Mais il épiait surtout avec impatience un prétexte pour intervenir ostensiblement dans la Guerre sacrée.

Ce prétexte lui fut bientôt offert par la révolte des Thessaliens contre leur tyran Lycophron, successeur d'Alexandre de Phères, prince dur et cruel. Les Alévades (2) de Larisse réclamèrent l'assistance du roi macédonien, qui entra aussitôt en Thessalie à la tête d'une forte armée. Il attaqua et vainquit les Phocidiens accourus sous la conduite de Phayllos, frère de Philémelos, qui s'était misérablement suicidé à la suite d'un premier revers. Mais Onomarque, qui avait employé une partie des trésors de Delphes à recruter son armée, reprit vigoureusement l'offensive, défit les Macédoniens dans deux combats successifs et les contraignit à abandonner à Lycophron et à ses alliés la contrée tout entière. Puis, poussant ses succès, il envahit le territoire thébain et s'empara de Chéronée.

(1) On nommait ainsi une galère ou trirème destinée principalement à des usages religieux.

(2) Les *Aleuades* étaient le nom d'une famille aristocratique, descendant d'Alévas, qui s'était établi en Thessalie après l'invasion des Héraclides dans le Péloponèse.

Ces revers accumulés causèrent de grands embarras à Philippe. L'indiscipline, compagne du découragement, commença à se glisser parmi ses soldats et ce ne fut qu'à force d'exhortations ou de menaces qu'il parvint à prévenir une débandade générale. Mais son âme était trop fortement trempée pour fléchir devant ces premiers obstacles. Il reparut bientôt à la tête d'un nouveau corps de troupes et reprit ses opérations contre Lycophron. Ce prince invoqua de rechef l'appui d'Onomarque, qui le rejoignit avec 20,000 fantassins et 700 chevaux. Mais il rencontra en Thessalie plus de résistance qu'auparavant, par suite des mécontements que les vexations de son confédéré y avaient fait naître. Le peuple se prononça hautement en faveur de Philippe. Les deux armées, en nombre à peu près égal, se rencontrèrent dans la presqu'île de Magnésia, située entre le golfe Thermaïque et le golfe Pélasgique, aujourd'hui golfe de Volo. Le monarque macédonien ne négligea rien pour enflammer l'ardeur de ses soldats. « On le vit, dit Justin, attachant lui-même des couronnes de laurier sur leur front, marcher à leur tête, moins comme le vengeur des Thébains que comme le ministre des vengeances du dieu qui le conduisait (1). » Aidé du concours de l'excellente cavalerie thessalienne, il battit complètement Lycophron et Onomarque, dont l'armée n'échappa qu'avec peine à une entière destruction. Onomarque fut mis à mort par ses propres soldats. Philippe affectant d'imprimer à sa victoire le caractère d'une répression religieuse, fit attacher sur une croix le corps de ce chef sa-

(1) « Quasi sacrilegii, non Thebanorum ultor esset... Veluti deo duce in prælium pergit. » (Lib. VIII, 2.)

crilège, et jeter à la mer tous les prisonniers tombés en son pouvoir. Cet important succès (352), sans terminer la Guerre sacrée, soumit à l'influence macédonienne tous les peuples de la Grèce qui combattaient pour les privilèges du temple d'Apollon. Philippe le compléta par le siège et la prise de Phères, qu'il déclara cité libre. Il investit ensuite Pagase, ville maritime considérable de la Thessalie. Pagase implora l'appui des Athéniens, qui se montrèrent disposés à la secourir; mais l'aversion traditionnelle de ce peuple pour le service militaire, et le mauvais armement de ses côtes retardèrent l'envoi des renforts. Pagase se rendit à Philippe, qui y mit garnison.

Ces avantages signalés, la faiblesse de Sparte, l'épuisement de Thèbes, l'indolence d'Athènes, toutes ces faveurs éclatantes de la fortune persuadèrent à l'ambitieux monarque que le moment était enfin venu de réaliser les projets qu'il avait conçus; et, sous prétexte ou dans l'espoir de consommer sur leur propre territoire la défaite des Thébains, il dirigea toutes ses troupes du côté du mont Œta et se mit en devoir d'occuper le passage des Thermopyles (1), la clé de la Grèce et particulièrement de l'Attique. Quoique maîtres de cette gorge formidable, les Phocidiens semblaient trop démoralisés par leur dernier revers pour s'y maintenir longtemps. Mais le bruit d'une telle démonstration, répandu dans Athènes, y causa une alarme générale. Ce peuple frivole comprit l'importance d'arrêter Philippe victorieux sur le seuil d'un défilé qu'il ne pourrait

(1) Défilé célèbre entre le golfe Maliaque et le mont Œta, qui donnait entrée par la Thessalie dans la Locride et la Phocide.

franchir sans menacer de concert avec les Thébains le sud-est du territoire hellénique. Une expédition fut immédiatement organisée pour conjurer ce péril. Cinq mille fantassins et quatre cents cavaliers coururent s'enrôler sous les ordres de Nausiclès, chef intrépide et dévoué. Nausiclès conduisit en hâte cette petite armée sur les Thermopyles, où elle s'établit dans une attitude tellement imposante que Philippe ne songea pas même à l'attaquer. Ce beau mouvement, auquel Démosthène fit allusion depuis, dans plusieurs de ses discours, ne coûta que 200 talents à la République d'Athènes; le patriotisme des citoyens aisés fit le reste.

Déconcerté par cette résistance inattendue, Philippe ne laissa pas de s'affermir en Thessalie et de fortifier les approches des Thermopyles. La conquête de Phères et de Pagase avait considérablement accru sa puissance maritime. A la faveur de cette forte position, ses navires ne cessaient d'insulter les côtes de l'Attique et de troubler le commerce des Athéniens. Mais il ne tarda pas à tourner ses vues sur un autre point. Il dirigea de nouveau ses troupes dans la Thrace, fit alliance avec quelques princes de cette contrée, déposséda quelques autres, et poussa ses excursions jusque dans la Chersonèse de Thrace. Il mit le siège devant Herœon-Teichos, ville qui confinait à cette presqu'île. Ce mouvement, qui menaçait ouvertement les colonies qu'Athènes entretenait dans la Péninsule, répandit de nouveau l'alarme au sein de la République, et l'envoi d'une nouvelle expédition fut aussitôt résolu. Mais Philippe étant alors tombé dangereusement malade par suite d'une blessure qu'il avait reçue au siège de Méthone, on suspendit les préparatifs commencés; les mesures de défense se bor-

nèrent à l'allocation de cinq talents et à l'armement de dix trirèmes, qui furent placées sous les ordres de Charidème, dont le nom a déjà figuré dans cette Histoire.

L'inaction forcée de Philippe toutefois, avait calmé, sans les dissiper, les alarmes des Athéniens. Une sourde inquiétude commençait à succéder à leur longue et aveugle sécurité. Ils ne mesuraient plus sans effroi l'infériorité des ressources qu'ils avaient à opposer à un adversaire astucieux, actif, entreprenant, chef de troupes valeureuses et aguerries, et maître d'un empire déjà formidable.

Un antique usage voulait que, dans les assemblées du peuple, le héraut appelât d'abord à la tribune les orateurs âgés de cinquante ans et plus. Cet usage était peu à peu tombé en désuétude. Cependant les citoyens âgés conservaient le privilège d'être entendus les premiers dans la discussion des affaires publiques. Mais comme les questions qui occupaient alors les esprits avaient été déjà plusieurs fois agitées, Démosthène crut pouvoir aborder la tribune malgré sa jeunesse, et ce fut l'occasion de la première de ses harangues appelées *Philippiques*, du nom du puissant antagoniste contre lequel elles étaient particulièrement dirigées. Trois d'entr'elles furent désignées aussi sous la dénomination d'*Olynthiennes*, parce qu'elles avaient trait à la nécessité de secourir la ville d'Olynthe que menaçait le roi macédonien.

Démosthène divisa son discours en deux propositions principales : importance de mettre promptement un terme aux entreprises du roi de Macédoine, possibilité d'y parvenir par un emploi actif et intelligent des ressources dont la République était à même de disposer. Pénétré de la

nécessité de relever, avant tout, le courage de ses concitoyens, il s'efforça de leur démontrer que la puissance redoutable, mais non invincible de Philippe, ne reconnaissait pas d'autre cause que leur indolence et la déplorable habitude qu'ils avaient prise de se reposer sur autrui de la conduite de leurs propres intérêts. « Ne croyez pas, leur dit-il, que Philippe soit une divinité à laquelle s'attache une prospérité immuable. Il en est qui le haïssent et lui portent envie, même parmi ceux qui semblent lui être le plus dévoués, car il faut bien leur supposer les mêmes passions que nous trouvons dans les autres hommes; mais ces passions ne peuvent éclater : elles restent comprimées sous votre lenteur et sous votre insouciance dont je dis qu'il faut vous corriger dès aujourd'hui même. Voyez, Athéniens, à quel point est parvenue l'arrogance de cet homme qui ne vous laisse plus le choix entre l'action et le repos; il ne se contente pas de ce qu'il a conquis, il s'étend toujours davantage; il vous cerne et vous enveloppe de toutes parts, pendant que vous temporisez et que vous restez sans mouvement. »

Suivent ici de pressantes interpellations et cette vive et piquante apostrophe, si souvent citée : « Ne voulez-vous jamais faire autre chose que vous demander les uns aux autres, en vous promenant sur la place publique : Qu'y a-t-il de nouveau? Et que peut-il y avoir de plus nouveau que de voir un homme de Macédoine qui dompte les Athéniens et qui fait la loi à la Grèce? Philippe est mort, dit quelqu'un. Non, dit un autre, il n'est que malade. Eh! que vous importe! S'il n'existait plus, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe. »

L'orateur gourmandait en ces termes l'incurie et l'imprévoyance de ses concitoyens : « Si l'on vous dit que Philippe est dans la Chersonèse, vous décrétez l'envoi d'un secours dans la Chersonèse ; si l'on vous dit qu'il est aux Thermopyles, vous décrétez l'envoi d'un secours aux Therpyles ; s'il va d'un autre côté, vous suivez tous ses pas à droite et à gauche, vous faites la guerre sous sa conduite ; vous ne savez ni prendre aucune mesure utile au succès de vos armes, ni rien prévoir de ce qui doit arriver, attendant toujours qu'il survienne quelque événement pour sortir de votre inaction. Autrefois, peut-être, vous pouviez impunément vous conduire ainsi ; mais nous voici arrivés au moment qui va décider du sort de la République, et il nous faut absolument changer de conduite. »

Démosthène passait ensuite à l'examen des moyens de résistance dont les Athéniens pouvaient disposer pour arrêter les progrès de l'ennemi, et entrait dans de nombreux détails sur les préparatifs nécessaires à une entrée en campagne immédiate ; il fallait armer cinquante galères, en équiper un nombre suffisant pour la moitié de la cavalerie, et armer en outre assez de navires pour mettre un terme aux brusques excursions maritimes de Philippe. Il importait de rassembler une armée de terre capable de contenir et de harceler sans cesse et de poursuivre ce dangereux voisin. Mais il était indispensable que cette armée fût principalement composée d'Athéniens ; arrière dix mille ou vingt mille mercenaires étrangers qui n'existaient que sur le papier, et qui n'étaient propres qu'à faire illusion au pays sur la véritable mesure de ses forces ! deux mille hommes de pied, deux cents cavaliers avec des bâtiments de trans-

port et des chaloupes légères pour les escorter, voilà tout ce qui était nécessaire en ce moment pour occuper l'ennemi. Puis, venait l'évaluation des ressources destinées à couvrir ces dépenses. Ces voies et moyens, dont le détail échappe à l'histoire, étaient indiqués avec la précision la plus minutieuse, et la prévoyance la plus illimitée, aussi bien que les conditions d'hivernage, les emplacements propres aux opérations militaires, et le moment le plus favorable pour les entreprendre.

L'orateur s'étonna en terminant que cette campagne commencée par la République pour tirer vengeance des insultes de Philippe, n'eût abouti qu'à une honteuse défensive; il insista de nouveau sur cette double proposition que les Athéniens ne pouvaient plus reculer devant la nécessité de faire la guerre au roi de Macédoine, et qu'ils étaient pourvu de ressources suffisantes pour la faire avec honneur et avec succès. « Attaquez seulement, ô Athéniens, concluait-il, dans son bref et incisif langage, la guerre elle-même découvrira l'ulcère gangrené de l'ennemi » (1).

Cette première Philippique, justement célèbre, a recueili depuis l'antiquité jusqu'à nos jours les suffrages les plus éclairés. Nous nous contenterons de rapporter ici celui d'un juge compétent, de W. Grote, qui l'apprécie en ces termes dans sa récente *Histoire de la Grèce* : « Ce n'est pas seulement, dit-il, un admirable morceau oratoire, un appel solennel et pathétique aux émotions de la multitude,

(1) Tacite s'est évidemment inspiré de cette pensée et de cette image, lorsqu'il fait dire par Mucien à Vespasien, qu'il appelait à l'empire : « Aperiet et recludet contecta et tumescentia victricium partium vulnera bellum ipsum. » (*Histor.* II, 77.)

il y éclate un sentiment profond de la dignité hellénique menacée par un monarque étranger. Un sujet non moins digne d'admiration est d'y observer Démosthène, novice dans la carrière publique, caractérisant avec tant de sagacité, quatorze ans avant labataille de Chéronée, les relations politiques d'Athènes avec Philippe, pronostiquant avec une exacte justesse les événements à venir, si l'on ne se hâte de les conjurer par les précautions qu'il conseille, exposant enfin avec une inflexible franchise non seulement les fautes commises par les hommes publics, mais les dispositions défectueuses du peuple auquel il s'adresse, et signalant sous sa propre responsabilité les mesures propres à en combattre les effets » (1).

(1) *History of Greece*, etc. Ch. 87.

CHAPITRE VII

DISCOURS DE DÉMOSTHÈNE POUR LES RHODIENS. — SA SECONDE PHILIPPIQUE OU PREMIÈRE OLYNTHIENNE. — SECONDE ET TROISIÈME OLYNTHIENNES. — PRISE ET DESTRUCTION D'OLYNTHE.

Ces généreux efforts ne tirèrent point les Athéniens de leur engourdissement. Cette nation frivole, qui ne se sentait pas encore attaquée dans ses propres foyers, ferma les yeux sur les progrès de Philippe, et attendit des avertissements plus puissants et plus formidables que les foudres oratoires de Démosthène. Avant de reprendre sa lutte contre ce prince, Démosthène eut à faire valoir auprès de la République les doléances d'un peuple que les événements de la Guerre sociale avaient réduit à implorer son assistance contre de puissants oppresseurs.

L'île de Rhodes, située à l'extrémité méridionale de l'Asie Mineure, avait longtemps joui, sous un régime démocratique, d'une prospérité justifiée par l'industrie de ses habitants. Des rivalités intestines vinrent en traverser le cours, et l'oligarchie rhodienne réussit, sous la protection de Lacédémone, à se substituer pendant quelque temps au pouvoir populaire. Mais ce pouvoir reprit par l'influence

athénienne un ascendant momentané qui fit place de nouveau au règne de l'oligarchie, lequel disparut encore dans une alliance de la République avec les Athéniens. Cet état de choses fut profondément altéré par les exactions que commit sur le territoire de Rhodes et sur ceux de Cos et de Chio le général athénien Charès. La révolte de ces insulaires opprimés devint l'origine de la Guerre sociale dont l'issue amena le triomphe de la faction oligarchique. Le peuple, opprimé par elle, tourna des regards suppliants vers Athènes, objet de ses anciennes hostilités. Cette faction, soutenue par le roi de Perse et par Artémise, veuve de Mausole, roi de Carie, ne laissait pas d'être puissante, et, pour lutter contre elle, l'adresse n'était guère moins indispensable que le courage. La cause des Rhodiens n'excitait point à Athènes les sympathies de la multitude. La tâche de l'orateur consistait à convaincre cette multitude passionnée qu'il y allait de l'honneur et de l'intérêt de la République à leur expédier promptement les secours qu'ils réclamaient.

Démosthène (an 351) s'adressa successivement et avec un art infini au patriotisme, à la dignité, aux instincts démocratiques de ses auditeurs. Il démontra que les intérêts des Rhodiens n'étaient nécessairement liés ni à ceux de la reine Artémise, ni à ceux du roi Artaxerce, et que l'intervention athénienne ne pouvait à leurs yeux constituer un cas de guerre. Dans une cause qui commandait plus que toute autre de larges concessions oratoires, il eut soin d'exalter cet orgueil national auquel son patriotisme infligeait de si rudes leçons quand il s'agissait de réveiller l'indolence de ses concitoyens. Il leur rappela qu'Athènes avait de tout temps offert une protection généreuse aux peuples oppri-

més. Les Rhodiens suppliants furent dépeints comme des ennemis vaincus et désarmés auxquels il était sans danger et pourtant honorable de pardonner. On ignore quel fut le succès de cette éloquente apologie. Il est probable que les Rhodiens ne furent pas secourus; mais la mort d'Artémise, qui eut lieu deux ans plus tard, vint mettre définitivement un terme à leurs souffrances.

Cependant Philippe, après un repos de plusieurs mois, se préparait par de nouvelles conquêtes à justifier les pressentiment réitérés de Démosthène. Une colonie importante des Athéniens, Olynthe (1), ville maritime située entre Pallène et Mécyberna, attira son attention et sa convoitise.

Quelques aperçus sommaires sur l'établissement, le régime et l'utilité des colonies grecques ne paraîtront pas ici hors de propos.

Les colonies grecques avaient été fondées en partie dans des vues politiques ou religieuses (2), en partie pour stimuler l'activité et étendre la sphère du commerce de leurs métropoles.

A la première classe appartenaient les colonies directement établies par la mère-patrie; celles du second ordre tiraient leur existence d'anciennes colonies parvenues par leur développement commercial à une haute prospérité. Les rapports existants entre les colonies et leur métropole étaient déterminés surtout par les motifs de leur établissement. Quand une ville était fondée par des citoyens que le mécontentement ou la violence forçait à sortir de leur

(1) Aujourd'hui Olyntho, ou Agios-Mamas.

(2) *Hist. critique de l'établissement des Colonies grecques*, par M. Raoul Rochette, tome I, p. 3.

pays, son indépendance se trouvait naturellement consacrée; mais le lien de subordination qui unissait les colonies à la métropole était toujours très-faible et très-précaire, parce que si la métropole ne manquait pas de bonne volonté, du moins manquait-elle de puissance pour maintenir sa domination. Il faut ajouter aussi que ce relâchement fut souvent provoqué par la dureté des exactions des villes capitales et par la tyrannie de leur administration, et que la République athénienne fut une des premières à mériter ce reproche, que l'histoire ne lui a pas épargné (1).

Les plus anciennes et, sous beaucoup de rapports, les plus considérables des colonies grecques étaient celles de la côte occidentale de l'Asie Mineure, depuis l'Hellespont jusqu'aux confins de la Cilicie. Là s'étaient établis, après la guerre de Troie, qui leur avait fait connaître ces belles contrées, des Hellènes des trois principales races ou tribus, Œliens, Ioniens et Doriens. Les côtes de la Thrace et de la Macédoine, le long de la mer Égée, étaient pareillement couvertes de colonies grecques qui avaient été fondées par différentes villes, particulièrement par Athènes et Corinthe. Les Athéniens surtout avaient cherché à s'y affermir d'une manière durable, lorsque, dans la guerre des Perses, ils avaient acquis la domination de la mer. Par là, les villes qui dépendaient de ces contrées s'étaient trouvées enveloppées dans les guerres qu'avait fait naître la rivalité de Sparte et d'Athènes, et l'on verra bientôt quel rôle elles remplirent dans la vaste collision dont nous aurons à retracer les progrès.

(1) *Histoire de l'établissement des colonies grecques*, tome I.

Olynthe, ville agricole et commerçante, était située sur une hauteur, dans un canton fertile appelé Sithonie, entre deux cours d'eau, près d'une petite baie au nord-ouest du golfe de Torone, dans le voisinage du mont Pangée. Cette cité, fondée à l'époque du siège de Troyes par Brangas, fils de Strymon, roi de Thrace, qui lui avait donné le nom de son frère Olynthos, avait prospéré rapidement sous l'influence de sa législation libérale envers les étrangers. Cependant sa puissance datait surtout de l'époque où Amyntas, roi de Macédoine, avait étendu le territoire olynthien par la cession de plusieurs villes de ses propres États (1). La république olynthienne, tributaire d'Athènes, s'était affranchie de son patronage au début de la guerre du Péloponèse. Devenus conquérants à leur tour, les Olynthiens firent une irruption dans la Macédoine et ne furent soumis que par les armes de Sparte en 380, après quatre ans de résistance. Traitée avec ménagement par les Lacédémoniens, Olynthe recouvra une partie de son importance, et devint la principale des trente-deux villes qui composaient la Confédération Chalcidique.

Nous avons vu plus haut quelles inquiétudes Philippe avait causées aux Olynthiens par l'occupation d'Amphipolis. En calmant leurs trop justes alarmes au moyen de certaines concessions territoriales, le cauteleux monarque avait travaillé à ranimer la haine invétérée qu'ils portaient à la République d'Athènes; mais ce sentiment s'était affaibli depuis que, chassés des côtes de la Thrace et de la Macédoine après la perte de Méthone, les Athéniens avaient

(1) *Histoire de l'établissement des colonies grecques*, t. III, p. 199.

cessé d'être pour eux d'incommodes voisins. Les Olynthiens commençaient à comprendre que Philippe, qui s'étendait dans la Thrace et l'Illyrie, et qui menaçait les Thermopyles, ne tolérerait pas longtemps l'occupation grecque d'une riche péninsule entre le golfe Thermaïque et le golfe Strymonique. Lorsque les Phocidiens eurent succombé dans leur lutte avec les Thébains, les habitants d'Olynthe firent témoigner au peuple d'Athènes des dispositions amicales, et la paix fut conclue entre les deux nations. La maladie de Philippe ayant rendu aux Athéniens une énergie momentanée, ils proposèrent à leurs voisins de se coaliser par un acte formel contre l'ennemi commun; mais ceux-ci n'eurent garde de compromettre leur sécurité dans une démarche aussi ouvertement agressive. Philippe leur tint peu de compte de cette réserve, et ses démonstrations devinrent de moins en moins pacifiques envers ses anciens alliés. Le motif ou plutôt le prétexte de son mécontentement était tiré de l'hospitalité accordée par les Olynthiens aux deux fils que son père Amyntas avait eus d'une seconde femme, et qu'il soupçonnait d'aspirer au trône de Macédoine. Fidèle toujours aux habitudes de sa politique, il débuta par des voies détournées et se ménagea au sein de la ville d'Olynthe des partisans chargés de disposer les esprits en sa faveur. Mais bientôt, levant le masque, il marcha sur Mécyberna et Torné, dont il s'empara sans résistance; puis il investit Olynthe, attendant que la trahison intérieure vînt seconder l'effet de ses dispositions militaires.

Les Olynthiens menacés députèrent à Athènes pour solliciter de pressants secours. Démosthène appuya leur demande avec force dans l'assemblée du peuple. Ce fut

l'objet de sa première Olynthienne. L'orateur s'appliqua spécialement dans cette harangue à amoindrir aux yeux des Athéniens l'importance de Philippe, et à les convaincre de sa mauvaise foi. « C'est en surprenant, dit-il, et en faisant servir à ses intérêts l'imprudence de ceux qui ne le connaissaient pas, qu'il a préparé son élévation. Mais, comme il s'est élevé en paraissant tout faire pour les autres, il tombera dès qu'on sera convaincu qu'il a tout fait pour lui-même. Si l'on croit que Philippe, maître de tant de places, de tant de postes et de tant d'autres avantages, se soutiendra par la force, on est dans l'erreur. Oui, lorsqu'une confédération est fondée sur la bienveillance et l'utilité commune, les alliés sont disposés à partager les mêmes travaux et les mêmes malheurs, et à persévérer tous dans le parti qu'ils ont pris; mais quand une confédération ne repose, comme celle de Philippe, que sur l'ambition et la perfidie, le premier prétexte, le plus léger choc suffit pour l'ébranler. Ses prospérités cachent aujourd'hui ses turpitudes sous leur ombre, car les succès sont ingénieux à dérober, à masquer de telles infamies; mais au moindre revers, toutes ses souillures seront comptées... De même, ajoutait Démosthène, par une comparaison qui lui était familière, de même que dans le corps humain la source des souffrances passées semble tarie tant qu'on jouit de la santé; mais s'il survient une maladie, fractures, luxations, infirmités de toutes sortes se réveillent : ainsi, tant que la guerre est refoulée en dehors, les maux qui couvent au sein d'une république ou d'une monarchie échappent au vulgaire; mais à peine s'allume-t-elle à la frontière, qu'elle met à nu toutes ces difformités et toutes

ces plaies. » Démosthène insistait en terminant sur la nécessité non-seulement de secourir les Olynthiens, mais encore d'encourager et de fortifier les Thessaliens, qui se montraient disposés à redemander à Philippe la ville de Pagase et à faire valoir leurs droits sur Magnésie.

Moins véhémente, moins renommée que la précédente, bien que composée avec une extrême habileté, cette seconde Philippique ne demeura pas sans résultat. Malgré les efforts de Démade, orateur vendu à la politique macédonienne, elle détermina les Athéniens à expédier au secours de la ville assiégée trente galères et deux mille hommes sous le commandement de Charès. Mais ce général cupide et dissolu, ne remplit que très-imparfaitement la mission qui lui était confiée. Il se borna à effectuer du côté de Pallène une descente qui produisit la dispersion d'un corps de huit cents volontaires au service de Philippe, et il revint à Athènes en prophétisant hautement la chûte du royaume de Macédoine. Charès accrédita cette prédiction en offrant au peuple, pour fêter sa prétendue victoire, un repas somptueux, qu'il solda par un prélèvement sacrilége sur le trésor du temple de Delphes. La multitude abusée lui décerna une couronne d'or.

Cependant la vérité ne tarda pas à se faire jour. Une nouvelle députation des Olynthiens vint proclamer l'opportunité d'un second envoi et l'insuffisance du premier secours. Rappelé à la tribune par cette démarche, Démosthène éleva de nouveau sa voix en faveur de la cité suppliante. Son discours eut particulièrement en vue la recherche des moyens de subvenir aux dépenses dont il entrevoyait la nécessité. Le plus efficace de ces moyens était

sans contredit la restitution à son emploi primitif du fonds que les Athéniens, après la guerre de Thèbes, avaient détourné du service militaire pour l'appliquer à la célébration des fêtes publiques. Comme ces ressources, appelées par les historiens *fonds théorique*, jouent surtout à cette époque un rôle important dans les fastes d'Athènes, nous croyons devoir entrer dans quelques explications à cet égard.

Le fonds théorique n'avait point été originairement établi, comme on l'a prétendu, dans l'intérêt exclusif des plaisirs du peuple athénien. Son caractère véritable, ainsi que son nom l'indique, était une destination religieuse. Mais la religion antique, à Athènes comme dans toutes les villes de la Grèce, comprenait dans ses manifestations les plaisirs civilisés. La *diobélie* (distribution de deux oboles à chaque citoyen riche ou pauvre pour droit de présence) faisait partie de l'emploi de ce fonds. Cette distribution avait pour but de stimuler le zèle religieux et de provoquer le concours du plus grand nombre d'assistants à la célébration des solennités et des sacrifices. Cette affectation n'absorbait nullement d'ailleurs les fonds nécessaires à l'entretien pacifique de l'État. Ni le service maritime, ni les exigences militaires et administratives n'en étaient appauvris, et la République avait pu rigoureusement dépenser l'excédant des deniers de l'administration suivant les inspirations de son goût pour les exercices pieux, pour les représentations théâtrales ou pour les assemblées délibérantes. Mais il eût été d'une sage politique, comme le prescrivaient les anciennes lois, de réserver cet excédant pour les besoins d'une guerre dont le pressentiment devait

assiéger tous les esprits. Les Athéniens aggravèrent cet acte d'imprévoyance en appliquant ces ressources non plus seulement à la distribution des droits de présence, mais encore aux frais mêmes de là célébration des jeux publics. A ces fautes essentielles ils joignirent, comme on l'a déjà dit, le tort plus grand encore de décréter par une loi formelle la peine capitale contre tout citoyen qui proposerait de modifier cette répartition.

Le fonds théorique, en temps de paix, était alimenté sans taxation directe imposée aux citoyens. Mais en cas de guerre, et lorsque le trésor public ne pouvait disposer d'aucune économie, cette réserve devenait insuffisante, et il était indispensable de recourir à une contribution individuelle pour subvenir à l'armement des côtes et à l'entretien des armées. Ce conflit perpétuel entre le désir de conserver intact le fonds festival et la nécesité d'y toucher pour faire face aux frais de la guerre, se reproduit fréquemment dans les Philippiques de Démosthène.

Frappé d'impuissance par la loi absurde et barbare qui punissait de mort la simple proposition d'un retour à l'ancien emploi des fonds publics, Démosthène éluda cet obstacle en sollicitant l'abolition de cette loi par ceux même qui l'avaient établie. « Il n'est pas juste, dit-il, qu'une faveur, prix de tant de blessures portées à la patrie, demeure à ces législateurs coupables, tandis que l'odieux d'une mesure qui peut les guérir punira le citoyen qui vous apporte des paroles de salut. Mais avant cette réforme, persuadez-vous bien que nul, parmi vous, n'est assez puissant pour attaquer impunément de pareilles lois, assez insensé pour se jeter dans un précipice ouvert devant ses

yeux. » Et, prévoyant le cas où l'aveuglement public priverait Athènes de la possibilité de secourir les Olynthiens, l'orateur ajoutait dans un généreux transport : « Non, il n'est pas digne d'une nation jadis si prompte à prendre les armes contre les habitants de Corinthe et de Mégare, de laisser Philippe asservir nos villes, sous prétexte qu'on n'a pas de quoi entretenir le soldat. Cela n'est ni d'un peuple prudent, ni d'un peuple magnanime... Par ces tristes vérités, conclut l'orateur, je ne cherche pas gratuitement des ennemis parmi vous : non, je ne suis point assez insensé, assez malheureux pour vouloir d'une haine que je croirais inutile à ma patrie. Mais je pense que le devoir du vrai citoyen est de faire entendre la parole qui sauve, non la parole adulatrice. » Enfin, après avoir, selon son constant usage, retracé les exemples de véracité, d'héroïsme et de désintéressement que les Athéniens avaient reçus de leurs ancêtres et l'ancienne prospérité de la République, Démosthène terminait son discours par cette rude et sévère apostrophe qui en rappelait l'objet spécial : « Énervés, mutilés dans vos richesses, dans vos alliés, vous voilà comme des surnuméraires, comme des valets, trop heureux si vos dignes chefs vous distribuent les deniers du théâtre, s'ils vous jettent une maigre pitance ; et, pour comble de lâcheté, vous baisez la main qui vous fait largesse de votre bien. Ils vous emprisonnent dans vos propres murs, ils vous amorcent, vous apprivoisent, vous façonnent à leur joug. Or, jamais fierté juvénile, jamais courageuse hardiesse n'enflammèrent des hommes asservis à de misérables et viles actions, car la vie est nécessairement l'image du cœur. »

La courageuse harangue de Démosthène n'obtint qu'un

effet incomplet. Les Athéniens ne purent se persuader que les ressources qui, pendant la paix, alimentaient leur culte et donnaient de l'éclat à leur existence, devînssent insuffisantes pendant une guerre qui menaçait leur indépendance et leur sécurité. Ils laissèrent subsister la loi qui affectait les fonds de la caisse militaire à des distributions théâtrales. Ils octroyèrent cependant aux Olynthiens un contingent de quatre mille soldats étrangers et de cent cinquante chevaux. Ce renfort fut placé sous les ordres de Charidème, de cet aventurier que connaissent déjà les lecteurs de cette Histoire. Charidème ne répondit pas mieux que son prédécesseur Charès à ce témoignage immérité de confiance. Après avoir parcouru les contrées environnantes moins en libérateur qu'en conquérant, il entra dans Olynthe où il se signala par ses désordres et ses intempérances. De nouveaux échecs décidèrent les assiégés à un nouvel appel, et cette invocation fournit à notre infatigable orateur le texte de sa troisième Olynthienne.

Il représenta aux Athéniens que si une partie des villes récemment tombées entre les mains de Philippe eût été secourue à temps, Philippe, aujourd'hui l'objet de leur effroi, se fût prêté à de faciles et honorables négociations. Mais, à force de négliger le présent et de compter sur l'avenir, comme si les affaires de la République devaient réussir d'elles-mêmes, ce sont les Athéniens qui ont élevé cet homme à un degré de puissance où n'est jamais parvenu aucun de ses prédécesseurs. L'orateur conjurait encore une fois ses concitoyens de ne pas négliger, dans la délivrance d'Olynthe, cette suprême occasion que leur offrait la bienveillance des dieux de prévenir l'oppression de la

Grèce. En politique, disait-il, il en est comme de la possession des biens : quand on conserve ceux qu'on a reçus de la fortune, on conserve aussi le sentiment de la reconnaissance; mais quand on les dissipe étourdiment, on perd avec eux jusqu'au souvenir de la gratitude (1). » Démosthéne insista sur la nécessité de secourir Olynthe, non plus par des envois de troupes mercenaires, mais par des renforts de soldats indigènes qu'entretiendraient des sacrifices individuels dont la somme, après tout, serait loin de représenter le dommage auquel Athènes se trouverait exposée par la violation de son propre territoire.

Cette troisième Olynthienne, que W. Grote met au rang des plus beaux monuments de l'éloquence antique, détermina un dernier, mais tardif effort. Charès fut envoyé au secours d'Olynthe avec dix-sept galères, deux mille hommes d'infanterie et trois cents cavaliers, tous Athéniens, comme l'avait demandé l'orateur. Les Olynthiens tentèrent une fois encore la fortune des armes. Ils disputèrent vaillamment à Philippe le passage de la rivière de Sardon; mais cet obstacle secondaire ne put arrêter les progrès des assiégeants. Aidé des manœuvres de ses partisans, parmi lesquels l'historien nomme avec opprobre Euthycrate et Lasthénès, qui lui livrèrent un corps de cinq cents cavaliers dont le commandement leur était confié, Philippe entra dans Olynthe, après avoir subjugué et détruit les trente-deux villes ou bourgades dont se composait la Confédération Chalcidique. Cette occupation eut lieu l'an 347 avant J.-C.

(1) Traduction de M. l'abbé Jager, 1834.

Ce fut par des rigueurs atroces que Philippe se vengea de la résistance que les habitants lui avaient opposée. Il saccagea de fond en comble cette malheureuse cité, réduisit les vaincus en servitude, et n'épargna pas plus qu'à Pydna et à Amphipolis les traîtres qui la lui avaient livrée. Enfin, il acheva de déshonorer sa victoire en faisant mettre à mort les deux princes dont la présence avait servi de prétexte à son ressentiment.

La prise et la destruction d'Olynthe furent pour les Athéniens le sujet d'une vive affliction. Indépendamment du préjudice considérable qu'elle causait à leur commerce, la perte de cette colonie menaçait ouvertement la sécurité des possessions de la République à Imbros, à Lemnos et dans la Chersonèse ; elle ne laissait plus entre le territoire d'Athènes et le territoire macédonien que les Thessaliens, alliés de Philippe, les Thébains, ennemis d'Athènes, et les Phocidiens, trop faibles pour se défendre eux-mêmes. La mise en esclavage d'une partie de la garnison athénienne excita une indignation universelle. Il fallait remonter à un siècle et au-delà pour rencontrer l'exemple d'un traitement aussi barbare, aussi ouvertement contraire au droit des gens (1). Lorsque Charès, ce général vaniteux et prévaricateur, se présenta à la tribune pour rendre compte de la conduite et du résultat de cette guerre, le peuple refusa de l'entendre. L'orateur Eubulus signala avec force les envahissements de Philippe ; il proposa d'envoyer des dé-

(1) Plusieurs de ces captifs furent rachetés des propres deniers de Démosthène, qui avait agi de même à l'égard des prisonniers faits par Philippe à Pydna et à Méthone. Ces actes de générosité sont consignés dans le décret rendu par le peuple athénien après la mort de Démosthène.

putés dans le Péloponèse pour soulever contre ce prince les divers États de la Grèce. Cette proposition fut énergiquement soutenue par un autre orateur, alors engagé dans la même voie politique, mais que les séductions de Philippe devaient bientôt transformer en un antagoniste puissant et presque personnel de Démosthène. Eschine fut désigné pour faire partie de la députation dont lui-même avait conseillé l'envoi. Il partit pour le Péloponèse, visita Mégalopolis, essayant partout d'échauffer le peuple contre le roi de Macédoine, et dénonçant les traîtres vendus à sa politique avec une ardeur que son véhément adversaire n'eut que trop occasion, plus tard, de retourner contre lui-même. Le hasard lui ayant offert une troupe de femmes athéniennes avec leurs enfants, que la prise d'Olynthe avait réduits en esclavage, il manifesta une vive émotion de leur sort et pressa la République d'envoyer des députés en Arcadie pour y dénoncer les manœuvres coupables des agents de la Macédoine. Eschine revint à Athènes au bout de quelques mois d'une mission à peu près infructeuse.

CHAPITRE VIII

AFFAIRE DE MIDIAS.

Une de ces disgrâces personnelles qui n'épargnent pas les existences les plus glorieuses, vint à cette époque ombrager la renommée naissante de Démosthène, et affecter sa considération, pure encore de toute atteinte. Il s'agit de sa trop célèbre querelle avec Midias. Cet épisode exige quelques détails, soit à raison du personnage auquel il a rapport, soit parce qu'il répand certaines lumières sur les usages et les mœurs de la société attique.

Le peuple athénien célébrait annuellement trois fêtes principales en l'honneur de Bacchus. Dans les premiers temps, la multitude, durant ces fêtes, parcourait confusément les carrefours de la ville , se livrait à des jeux , à des danses, à des spectacles, et se couronnait de fleurs. Plus tard, la célébration des bacchanales avait été réglée dans un esprit plus conforme aux progrès de la civilisation. Au lieu de figurer comme acteurs, les citoyens se bornaient à élire dans chaque tribu un d'entr'eux qui, sous le nom de *chorège*, prenait soin de former et d'entretenir les troupes de musiciens et de danseurs consacrées aux divertissements populaires.

Démosthène, alors âgé de trente-deux ans, s'offrit volontairement pour remplir les fonctions de chorège de sa tribu, pendant la célébration des grandes *Dionysies* (1), les plus importantes des trois solennités dont il vient d'être question. Cette demande fut accueillie avec de vifs applaudissements. Il remplit sa charge à la satisfaction générale, et se crut en droit d'obtenir la couronne que le peuple avait coutume de décerner au chorège qui s'était le mieux acquitté de ses fonctions. Un incident fâcheux devait traverser amèrement ses espérances.

On n'a point oublié l'ardente inimitié que Midias lui avait vouée depuis son procès contre ses tuteurs. Midias saisit avec empressement cette occasion de donner à Démosthène un nouveau témoignage de ressentiment. Après avoir entravé par mille vexations l'exercice de sa chorégie, il intrigua activement auprès des juges du concours, et parvint, par son crédit, à frustrer Démosthène de la récompense de ses efforts. Puis, excédant toute mesure, il s'emporta jusqu'à frapper l'orateur au visage en plein théâtre, dans l'exercice même de sa charge, en présence du peuple et des magistrats. Cet acte de violence empruntait un surcroît de gravité au titre d'hippoge (commandant de la cavalerie) dont Midias se trouvait alors revêtu.

L'usage était à Athènes de tenir, après la célébration des fêtes, une assemblée chargée de recevoir les réclamations et les plaintes auxquelles elle avait donné lieu. Cette as-

(1) Les grandes Dyonisies avaient lieu annuellement au mois d'*Elaphébolion*, le cinquième de l'année athénienne, qui correspondait à nos mois de mars et d'avril. Les petites Dyonisies se célébraient dans le mois de Phocidéon, c'est-à-dire à une époque que représentent les derniers mois de l'année julienne.

semblée fut immédiatement saisie de la plainte de Démosthène et, malgré les efforts passionnés d'Eubulus, adversaire personnel de l'orateur, elle prononça contre Midias une condamnation dont celui-ci s'empressa de relever appel devant un tribunal régulier. Mais Démosthène redoutant, au dire de Plutarque, le crédit et les moyens d'influence de son adversaire, consentit à abandonner sa poursuite et à accommoder l'affaire moyennant trois mille drachmes. Nous possédons la harangue étendue et *longuement méditée* (1), que l'orateur avait composée dans l'intervalle de la condamnation populaire au désistement, pour obtenir le maintien de la première sentence. Et quoique, par l'extinction de la procédure, cette harangue, qui ne fut point prononcée, ait perdu une partie de son intérêt, elle touche, sous la forme d'un débat privé, à de hautes considérations d'ordre public, et comporte, à ce point de vue, quelques développements.

Démosthène écarte, avant tout, le reproche de n'avoir pas, dès l'origine, saisi de sa plainte la juridiction privée. Il a cru devoir préférer la procédure qui n'aboutit à aucune condamnation pécuniaire, et on doit lui en tenir compte. Ce n'est point, ajoute-t-il, un simple citoyen que Midias a insulté, c'est un chorège d'Athènes, et il l'a insulté un jour où la législation du pays lui accordait une sauvegarde particulière. Mais, dit-on, des outrages analogues ont été punis de peines moins rigoureuses que celle que réclame le plaignant. Plus ces offenses ont été nombreuses, plus il importe de les réprimer avec un éclat exem-

(1) C'est Démosthène qui la qualifie ainsi dans le cours même de son plaidoyer.

plaire. L'injure dont il s'agit est de celles qui, par la préméditation qu'elles impliquent, doivent provoquer toute la rigueur des lois. Ici, d'ailleurs, l'impiété se joint à l'offense; les chorèges et les chœurs exercent une fonction religieuse, et Midias n'a pas moins outragé le dieu au nom duquel ils s'assemblent, que Démosthène lui-même.

L'orateur, quittant ensuite ce système de défensive, attaque à son tour son agresseur ; l'origine et les antécédents de Midias, son faste, son orgueil, ses abus de crédit et de fortune, ses machinations calomnieuses, son manque de patriotisme et les menées coupables dont il a fait usage jusqu'alors pour échapper aux accusations ou aux condamnations portées contre lui : toutes ces choses sont dévoilées avec une énergie pénétrante et une verve de langage ou plutôt de style dont l'excès ne retranche rien à la solidité de l'argumentation. « Oui, s'écrie Démosthène dans un beau mouvement d'éloquence, si Midias eût réussi à me prendre à un seul de ses pièges, j'aurais tout perdu, jusqu'à ma place dans le tombeau de mes pères... Quelle compassion, conclut l'orateur, un tel homme peut-il attendre des Athéniens? Haine, indignation, châtiment, voilà ce qu'il s'est attiré. »

La péroraison de cette véhémente invective mérite particulièrement d'être citée. Démosthène y rattache avec beaucoup d'habileté son injure personnelle à la cause de chaque citoyen : il montre la sécurité collective intéressée à la répression de l'outrage qu'il a reçu, et, par ces déductions naturelles et sensibles qui lui sont propres, il établit que les lois n'ont de pouvoir et de force que par la fidélité des magistrats chargés de leur application.

« Faites cette réflexion : aussitôt que l'audience sera levée, chacun de vous s'en retournera chez soi d'un pas plus ou moins pressé, sans souci, sans mouvements inquiets, et, soit qu'il rencontre ami ou ennemi, citoyen du premier ou du dernier rang, homme robuste ou faible, sa sécurité sera entière. Pourquoi ? Parce que, plein de confiance dans la police, il a l'intime conviction qu'il ne sera attaqué, frappé, insulté par personne. Et la sécurité qui vous accompagne, vous partirez sans me l'avoir garantie !... Athéniens, ne trahissez pas ma cause, ce serait vous trahir, ce serait trahir les lois. Remontez au principe qui fonde votre ascendant, votre puissance sur cette ville entière ; chaque fois que vous jugez, quel que soit votre nombre, que trouverez-vous ? Le privilège de porter les armes? la force corporelle? la vigueur de l'âge ? Rien de tout cela, mais l'empire de la loi. Et cet empire, quelle en est la source? La loi accourt-elle aux cris des citoyens attaqués ? Non : la loi n'est qu'une lettre morte, impuissante pour agir. Qui donc fait la force ? Vous, si vous la maintenez, vous, si vous la faites toujours exécuter en faveur de celui qui l'implore. Ainsi, vous rendez à la loi le pouvoir que vous en recevez. Il faut donc aller à son secours, comme on va au secours d'un homme attaqué. Toute violation de la loi doit être à vos yeux un crime public, et il n'est ni fonction onéreuse, ni pitié, ni rang, ni intrigue, il n'est rien enfin qui doive assurer l'impunité du coupable (1). »

La plupart des rhéteurs de l'antiquité ont donné de vifs éloges à ce plaidoyer, et cinq siècles plus tard, Pline le

(1) Trad. de M. Stiévenart.

Jeune écrivait à son ami Génitor : « Vous me consolez en comparant l'ouvrage que j'ai composé pour venger la mémoire d'Helvidius à la harangue de Démosthène contre Midias. En vérité, en y travaillant, j'ai eu cette harangue continuellement présente, non pour l'égaler (il y aurait eu de la témérité, peut-être même de la folie à y prétendre) mais pour l'imiter et la suivre autant que le pouvait permettre la distance infinie qui se trouve entre un génie du premier ordre et un esprit du dernier (1). » Les critiques modernes ne se sont pas exprimés avec moins de faveur sur ce morceau oratoire. M. Villemain y voit « une invective admirablement raisonnée (2) et lord Brougham, avec une exagération qui n'a pas besoin d'être signalée, estime que, sous le rapport du génie et de la véhémence, il surpasse peut-être toutes les autres compositions de l'orateur (3). »

On ne saurait dissimuler que la transaction pécuniaire au moyen de laquelle Démosthène consentit au sacrifice de cette énergique harangue, n'ait fait naître sur son compte des impressions peu favorables. Lui-même semble avoir en quelque sorte condamné d'avance sa conduite en cette occasion, lorsqu'au début de son discours il annonce non sans quelque hauteur à ses juges que « pour en obtenir le désistement de sa plainte, on a employé à plusieurs re-

(1) « Tu mihi bonum animum facis, qui libellos meos de ultione Helvidii, orationi Demosthenis KATA MEIDIO confers : quam sanè, quum componerem illos habui in manibus, non ut æmularer (improbum enim ac penè furiosum) sed tamen militarer et sequerer, quantùm diversitas ingeniorum, maximi et minimi pateretur. » (Lib. III, epist. 30.)

(2) *Biographie universelle*, art. DÉMOSTHÈNE.

(3) Discours prononcé pour son inauguration comme lord recteur de l'Université de Glascow, 6 avril 1825.

prises, mais vainement, les caresses et même les menaces ; que céder à de telles instigations, ce serait trahir la cause de la justice et mériter la peine des meurtriers, *puis qu'après une telle lâcheté, il ne serait plus digne de vivre.* » A juger d'ailleurs de la gravité de l'outrage par les expressions qu'il emploie pour le caractériser, cette accusation ne pouvait même être désertée sans danger pour la chose publique. Comment concevoir qu'un ressentiment qui éclatait en démonstrations si passionnées, dût consentir à s'apaiser soudain pour quelques milliers de drachmes !

Malheureusement, tout concourt à prouver la réalité de cette humiliante transaction. Indépendamment du témoignage positif de Plutarque, elle est établie par le reproche direct que lui en fit Eschine, vingt-trois ans plus tard, dans sa fameuse harangue sur la Couronne, reproche auquel Démosthène n'objecta rien, et que son adversaire, suivant la judicieuse observation d'Auger, ne se fût point permis, si la cause eût été réellement plaidée.

Admettra-t-on avec Plutarque que Démosthène, encore dépourvu de toute autorité publique, de tout crédit dans l'État, appréhendât d'entrer en lice avec un ennemi riche, éloquent et puissant ? Mais cette supposition d'infériorité paraît gratuitement imaginée par ce biographe pour justifier la défection de l'accusateur. A l'époque dont il s'agit, la position de Démosthène, avantageusement connu à la tribune et au barreau, avait acquis assez de consistance pour défier le crédit d'un simple citoyen. N'avait-il pas lutté avec avantage, à son début, contre Leptine, homme bien autrement considéré et l'un des ministres de la République ? Était-ce donc d'ailleurs un poids insensible dans

la balance de la justice que cette magistrature de chorège si audacieusement outragée dans sa personne? Lui-même nous apprend, dès les premières lignes de son plaidoyer, que le peuple, prenant vivement à cœur son injure, « avait condamné son agresseur tout d'une voix, sans égard ni à sa fortune ni à ses promesses. » Transiger à prix d'argent dans de telles circonstances, n'était-ce pas, suivant l'expression énergique d'Eschine, vendre et l'affront qu'il avait essuyé et la condamnation qu'il avait obtenue (1)?

Le même orateur, dans sa *Harangue sur l'Ambassade*, adresse à Démosthène un reproche d'une autre nature : celui d'avoir composé à prix d'argent des plaidoyers qu'il livrait ensuite à la partie adverse. Le procès auquel Eschine fait allusion résultait des circonstances suivantes, qui offrent d'ailleurs peu d'intérêt. Pasion, banquier à Athènes, avait loué à Phormion la banque dont il était propriétaire, en prélevant sur elle onze talents qu'il se proposait de faire valoir. Il légua à Phormion, en mourant, sa femme avec une dot. Apollodore et Pasiclès, ses fils, partagèrent ses biens. Phormion s'engagea à payer à chacun d'eux la moitié du prix de sa location, dont il se départit ensuite en faveur d'Apollodore. Après la mort de sa mère, que Phormion avait épousée, Apollodore actionna son beau-père, en détournement de quelques objets dépendant de la succession; un accommodement s'opéra entr'eux devant arbitres, et Phormion fut déchargé de l'action qui lui était intentée. Mais plus tard Apollodore l'assigna de nouveau pour avoir à lui tenir compte de fonds appartenant à la banque et qui

(1) Discours contre Ctésiphon.

devaient entrer dans la succession maternelle. Phormion, défendu par Démosthène, opposa la décharge qu'il avait reçue, et prouva par témoins que Phormion, lors de son décès, était au contraire redevable à la banque d'une somme de onze talents. Apollodore ayant réuni quelques présomptions propres à rendre plus que suspecte la véracité de Stéphanos, un de ces témoins, l'attaqua en justice et accusa Phormion de l'avoir suborné. Ce fut encore Démosthène qui l'assista dans cette accusation, dont on ignore l'issue.

Il y avait tout à la fois exagération et inexactitude dans l'affirmation d'Eschine. Ce qui paraît hors de doute, selon le témoignage de Plutarque (1), c'est que Démosthène, après avoir défendu la cause de Phormion contre Apollodore, prêta à celui-ci le concours de son ministère dans l'action qu'Apollodore dirigea contre Phormion, et composa un mémoire écrit, qui nous a été conservé, à l'appui de la plainte d'Apollodore en subornation du témoin produit par son adversaire : procédé répréhensible à certains égards, mais dans lequel on ne rencontre aucun des caractères de la conduite déloyale reprochée à notre orateur par son constant antagoniste.

Il importe de tenir compte d'ailleurs d'une particularité spéciale aux mœurs judiciaires du peuple athénien, particularité déjà signalée par le savant auteur des *Antiquités du droit public chez les Grecs* (2) et sur laquelle de curieu-

(1) *Vie de Démosthène*, XV.
(2) Fréd. Schoemann, *De re publica Athen.* p. 228, 232, 282. (Gryphiswaldiæ, 1838, in-8°.)

ses et récentes recherches ont jeté un nouveau jour (1). C'est que la profession d'avocat était inconnue à Athènes dans le sens que nous attachons à ce terme, c'est-à-dire que les parties intéressées plaidaient elles-mêmes leur cause devant les tribunaux ou à l'aide de discours composés sur leur demande par des jurisconsultes ou des rhéteurs. Quelquefois seulement ces orateurs officieux, appelés *Synégores* ou *Logographes*, étaient admis par la tolérance des juges à prêter aux plaideurs leur ministère à titre de parents ou d'amis. Cette faculté s'exerçait particulièrement lorsqu'il y avait lieu de répliquer au discours de la partie adverse, genre de débat que les Grecs désignaient sous le nom de *deutorologie*. En dehors de ces concessions, et sauf le cas où quelqu'intérêt politique se mêlait à l'intérêt privé, la législation interdisait formellement aux synégores d'avouer leur profession ou d'en tirer un profit ostensible. Cette interdiction était fondée sur l'esprit de la constitution de Solon, qui voulait que chaque citoyen fût apte à défendre son droit « par la parole comme par les armes. » Mais cette rigueur s'adoucit progressivement par l'effet des mœurs et la nature des choses. Lydias, rhéteur habile, jurisconsulte exercé, Isée, savant surtout, comme nous l'avons vu précédemment, dans les questions testamentaires, Isocrate lui-même, acquirent une immense réputation en ce genre d'assistance où Démosthène, à son tour, s'illustra comme eux et après eux.

Il ressort de ces considérations que l'office de défenseur

(1) Voir le Mémoire spécial lu par M. Egger à l'Académie des Inscriptions le 7 décembre 1860.

ou logographe, bien qu'il exigeât des talents fort divers, engageait moins ouvertement celui qui l'exerçait à Athènes, qu'à Rome, où le ministère d'avocat assujétissait en quelque sorte à un rôle personnel l'officier qui en était revêtu. Ainsi, bien que Plutarque ait prétendu que la conduite de Démosthène, accusant tour à tour et défendant Phormion et Apollodore, ait paru blâmable à ses contemporains, nous pensons que ce serait prendre de cette démarche une très-fausse idée que de la juger exclusivement d'après nos notions modernes sur les devoirs des avocats et sur la délicatesse que nous supposons attachée à cette profession.

L'issue fâcheuse de sa querelle avec Midias arma contre Démosthène l'esprit de dénigrement et de malignité qui s'attache inévitablement aux supériorités naissantes. On se plut à raconter que peu de temps après l'affaire de Midias, Démosthène accusa un de ses parents, nommé Démonède, de l'avoir blessé dangereusement; il montrait à l'appui de sa plainte une incision à la tête qu'on le soupçonnait, dit Suidas, de s'être faite lui-même. Comme il parlait d'intenter une action en indemnité, certains plaisants s'écrièrent que « la tête de l'orateur était d'un excellent rapport, et « qu'il portait sur ses épaules non une tête, mais une ferme. » (1)

Même en les dépouillant des exagérations de la malveillance contemporaine, de telles imputations adressées à un tel caractère ont quelque chose d'affligeant. La vertu d'un

(1) Suidas, v° *Démosthène*.

homme illustre devrait, ce semble, être toujours assez haute pour dominer jusqu'au soupçon. Nous avons d'autant moins hésité à les reproduire, que la vie de Démosthène, épurée au feu sacré du patriotisme, et remplie d'exemples de désintéressement, ne tardera pas d'offrir à la plume de l'historien les plus amples et les plus généreuses compensations.

CHAPITRE IX

ÉTAT ET DIVISION DES PARTIS POLITIQUES A ATHÈNES.

Avant de reprendre le récit des faits généraux de cette Histoire, il est à propos de porter un regard sur l'état intérieur de la République athénienne, où, sous l'apparence d'un duel avec le roi de Macédoine, s'agitait en réalité la question suprême de l'indépendance hellénique. Nous essaierons d'apprécier l'importance et les vues politiques des partis qui la divisaient, et de caractériser les orateurs éminents dans lesquels ils se personnifiaient. La difficulté d'une telle analyse n'est pas seulement dans la connaissance incomplète d'une époque si loin de nous : elle dérive encore de l'inconsistance et de la confusion des éléments sur lesquels elle s'établit. Incessamment modifiés par la corruption des mœurs publiques et le hasard des circonstances, et formés d'individualités puissantes plutôt que groupés sous des chefs avoués, les partis politiques étaient loin d'offrir à Athènes le caractère de discipline et de cohésion sous lequel ils apparaissent dans nos sociétés modernes. De pareils éléments ne sauraient comporter une classification précise et absolue, et, pour éviter cet écueil, nous avons dû restreindre notre travail aux données historiques

dont la fidélité vérifiée ne pouvait égarer nos appréciations. Si limité qu'il puisse être, cet aperçu répandra néanmoins quelques lumières utiles sur les événements que nous aurons bientôt à exposer.

Trois factions principales se disputaient alors à Athènes (1) la direction des esprits : la faction monarchique, qui aspirait de bonne foi à donner un chef à la Grèce, trop faible par elle-même, à son avis, pour lutter contre ses ennemis ; la faction oligarchique, composée des hommes qui redoutaient les excès de la démocratie, et de quelques partisans stipendiés de Philippe ; enfin, le parti démocratique, également opposé aux deux autres, et adversaire inconciliable de la puissance macédonienne. Isocrate était à la tête de la faction monarchique ; le parti oligarchique comptait d'éminents organes dans Phocion, Eschine, Eubulus, et plus tard Dinarque ; la démocratie proprement dite avait dans l'éloquence patriotique de Démosthène son expression la plus complète et la plus pure.

L'orateur Isocrate avait cédé plus qu'aucun autre Athénien au prestige séducteur du génie de Philippe. Citoyen estimable et éclairé, mais sans expérience des hommes, étranger aux ressorts et aux artifices de la politique, il ne pouvait se persuader que les protestations pacifiques du monarque servissent de voile à des desseins ambitieux et coupables, et s'obstinait à voir en lui le protecteur et l'ami

(1) C'est à l'excellent travail qui sert de *Préambule* à la traduction complète de Démosthène par M. Stiévenart, que nous empruntons les divisions principales de cette étude, mais en modifiant certaines appréciations plus ou moins hasardées, et en donnant plus de développements à la peinture de quelques caractères.

de la Grèce. On lit avec intérêt la lettre que ce philosophe, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, adressait au roi de Macédoine, après la prise d'Olynthe, pour l'exhorter à donner la paix aux Grecs, à s'unir aux Athéniens, et à conserver dans l'exercice du pouvoir suprême cette modération, source d'une gloire plus pure que l'esprit de conquête. Dix ans auparavant, dans son discours *sur la Paix*, on l'avait vu rassurer les Athéniens sur l'ambition de Philippe, affirmant qu'il ne s'était emparé d'Amphipolis que pour se préserver lui-même des entreprises de la République. Son vœu dominant était que le roi macédonien réunît contre les Perses, ces ennemis communs de la confédération hellénique, toutes les forces dont il pouvait disposer. « Les Athéniens, alarmés de vos projets, lui écrivait Isocrate, redoutent vos artifices ; mais je ne croirai jamais qu'un descendant d'Hercule veuille ravir à la Grèce sa liberté. » Dangereuse illusion, dont la sincérité, toujours suspecte à ses concitoyens, n'éclata plus tard qu'aux dépens de sa vie !

Le parti oligarchique se décomposait, comme on l'a vu, entre les adversaires des tendances démagogiques, et les partisans plus ou moins intéressés de la politique macédonienne. A cette fraction, beaucoup plus nuancée que la première, appartenaient Eubulus d'Anaphlyste, auxiliaire secret de Philippe, dont nous l'avons vu l'ennemi, et qui s'était élevé dans la faveur populaire, par une folle dissipation des deniers publics (1) ; l'orateur Léodamas, le Corin-

(1) Eubulus était le promoteur du décret tyrannique qui avait interdit sous peine de mort la seule proposition de restituer à la caisse militaire les fonds publics affectés aux distributions théâtrales.

thien Dinarque, ami de Phocion, instrument involontaire comme lui de la domination étrangère par son goût outré pour les mesures pacifiques, et que ses concitoyens surnommaient le *Démosthène d'orge*, à cause de la rudesse de son éloquence. A des titres fort divers, également incontestables, les deux hommes les plus éminents de cette faction étaient Eschine et Phocion.

Né à Cothocides, dême d'Athènes, l'an 389, de parents mal famés, Eschine, si l'on en croit son constant adversaire, avait écoulé les premières années de sa vie dans une sorte de domesticité. Il passait pour avoir acquis par des moyens peu recommandables le titre de citoyen d'Athènes. Eschine repoussait la plupart de ces allégations injurieuses, et s'attribuait au contraire l'avantage d'une filiation honorable. Ce qui paraît certain, c'est que son enfance avait été pauvre et abjecte, qu'il avait lutté contre la misère, soit en servant de copiste à Antiphon et à Eubulus, soit en exerçant, mais avec peu de succès, le métier d'histrion. Meilleur militaire que bon comédien, par sa belle conduite à la bataille de Tamynes il avait mérité d'être désigné pour porter à Athènes la nouvelle de cette victoire. La nature, si avare envers Démosthène, avait amplement réparé pour Eschine les torts de la fortune. Doué d'un extérieur agréable, d'un organe sonore et pénétrant, d'une faculté merveilleuse d'improvisation, il s'était rapidement initié dans l'étude des lois à l'école des deux orateurs auxquels il avait prêté le secours de sa plume. Nous l'avons laissé naguère occupé, dans son ardeur patriotique, de susciter partout des ennemis à Philippe : nous le retrouverons bientôt prodiguant à l'or de ce prince toutes les ressources, toutes les

souplesses d'une éloquence qu'il aurait pu rendre si profitable à son pays.

Tel n'était point Phocion, homme de la Grèce antique par sa rigidité et son désintéressement. Ne à Athènes, dans nne classe inférieure, vers l'an 402, il avait signalé ses talents militaires pour la première fois à la bataille de Naxos, sous les ordres de Chabrias. Philosophe austère, orateur éloquent, il réunissait aux vertus sans faste d'Aristide, la bravoure et la science d'Épaminondas. On prétend qu'on ne le vit jamais rire ni verser des larmes. Son maintien était en toute occasion grave et sévère. Plein d'humanité, mais rude à lui-même, il marchait nu-pieds dans toutes les saisons; quand il paraissait avec un manteau, ses soldats prétendaient que c'était le signe d'un froid rigoureux. Ses amis l'exhortant à accepter comme plusieurs de ses compatriotes, au moins dans l'intérêt de ses enfants, les riches présents du roi de Macédoine : « Si mes fils me ressemblent, répondit-il, mon faible patrimoine leur suffira comme à moi-même; s'il en est autrement, je ne veux pas entretenir leur luxe aux dépens de mon honneur (1). » L'éloquence de Phocion était simple, naturelle, pleine de force et de concision; elle empruntait une autorité puissante à sa renommée de patriotisme et d'intégrité. On sait que Démosthène l'appelait la *hache de ses discours*. Phocion n'employait pour persuader que le secours du bon sens et du raisonnement, et dédaignait tout ornement oratoire. On pouvait dire de lui ce que Tacite dit de l'un de ses orateurs « qu'il méprisait les lettres plus qu'il ne les ignorait,

(1) Cornelius Nepos, *Phocion*.

et qu'il s'imaginait donner plus de relief à son talent en s'abstenant de ces secours étrangers (1). » Insensible à tout, excepté à la dégradation profonde de ses compatriotes, il les traitait avec une extrême rigidité, il bravait leurs censures et portait le mépris de leurs applaudissements à ce point qu'un jour que son avis était approuvé avec bruit, il demanda froidement « s'il lui était échappé quelque sottise. » A part ce trait de similitude avec Démosthène, ces deux hommes d'État se ressemblaient peu, et la nature les avait opposés l'un à l'autre comme pour fournir un éclatant témoignage de la diversité des impressions qu'une passion commune peut produire. Leurs vues politiques surtout présentaient une différence frappante. Phocion était, en général, partisan des mesures pacifiques (2), non qu'il ne pénétrât bien les desseins hostiles et ambitieux de Philippe, mais parce qu'il était convaincu que la République d'Athènes était trop énervée pour lutter avec succès contre lui. Instruit par une longue expérience à suspecter ceux qui aspiraient à diriger le peuple, il regardait l'empressement belliqueux de Démosthène comme un moyen artificieux de passionner ses suffrages, plutôt que comme l'effet d'un patriotisme pur et désintéressé. « Phocion, lui dit un jour l'orateur, le peuple te sacrifiera dans quelque

(1) « Contemnebat potiùs litteras quàm nesciebat; tanquàm majorem industriæ et laboris gloriam habitum, si ingenium ejus nullis alienorum artium adminiculis inniti videretur. » (*Dialog. de orator.*, 2.)

(2) Ce sentiment était d'autant plus louable que Phocion ne s'abusait pas sur la position secondaire à laquelle le reléguait nécessairement un régime pacifique. « Je sais très-bien, disait-il à Démosthène, qu'en cas de guerre, je te commanderai, et qu'en cas de paix, c'est toi qui me commanderas. » (Plutarque, *Phocion.*)

accès de folie. — Et toi, lui répondit Phocion, quand il rentrera dans son bon sens. »

Cette absence de courtoisie n'avait pas empêché le peuple de l'élever quarante-cinq fois de suite aux honneurs de la stratégie (1) tant était grand encore au milieu de la dégradation universelle l'ascendant de la vertu !

Phocion fut le dernier grand homme que produisit la République athénienne. Sa politique n'a pas manqué toutefois de sévères contradicteurs. Rochefort lui a reproché de s'être fait l'ami des rois qui opprimèrent son pays (2), et M. Grote constate que son patriotisme, quoique parfaitement désintéressé, était dépourvu de ce *panhellenium* qui inspira le dévouement d'Aristide pour Athènes, d'Épaminondas pour Thèbes, d'Agésilas pour Sparte. Si Thémistocle, Aristide et Léonidas lui eussent ressemblé, dit-il, la Grèce serait passée tranquillement sous la domination des Perses, ou descendue au rang modeste d'une satrapie macédonienne. M. Grote remarque que ce fut pendant la stratégie de Phocion, qui ne dura pas moins de cinquante ans, que les Athéniens perdirent cet esprit d'indépendance que Démosthène s'efforça de réveiller en eux, et que ce grand général fit ainsi, sans aucun sentiment de vénalité, tout ce que les rois de Macédoine avaient obtenu des orateurs gagnés par leurs séductions ou intimidés par leurs menaces. Nous essaierons plus tard d'apprécier la valeur de ces reproches, en comparant les deux principaux systèmes de po-

(1) On désignait ainsi le commandement en chef des forces militaires de la métropole.

(2) *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*, tome 43.

litique extérieure sur lesquels la République athénienne avait à se prononcer.

La faction oligarchique comptait encore dans ses rangs, Démade qui, passant, selon un mot proverbial, *de la rame à la tribune*, était de simple matelot devenu un orateur plein de relief, mais que déshonorait la plus honteuse corruption. Le dérèglement de ses mœurs en faisait un instrument né pour le despotisme, et Antipater disait communément qu'il ne pouvait « ni rassasier Démade, ni rien faire accepter à Phocion. » On le verra dans la suite, tour à tour favorable et fatal à Démosthène, disposer Philippe à des actes de clémence et provoquer le décret par lequel la République sacrifiera l'illustre orateur au ressentiment d'Antipater. On signalait encore dans ce groupe de mercenaires, Philocrate, qu'Eschine et Démosthène se reprocheront réciproquement d'avoir eu pour complice dans les négociations d'une paix insidieuse avec Philippe ; Phrynon, Calliclès, Pythias, l'un des ennemis les plus acharnés de Démosthène, et quelques autres plus obscurs. Mais ce qui fortifiait surtout l'importance du parti oligarchique, c'était de rallier une foule de citoyens aisés sans aucun attachement politique, qui, dans une guerre contre la Macédoine, ne voyaient que l'imposition de nouveaux sacrifices, et qui préféraient tout accommodement pacifique à des victoires dispendieuses : classe d'hommes qui ne manque sous aucun régime ni dans aucun pays, et, dont l'indolence attirera souvent, sans les épuiser, les foudres oratoires de Démosthène.

Chef éminent du parti démocratique, Démosthène eut longtemps dans Hypéride, brillant disciple de Platon et d'Isocrate, un précieux auxiliaire. Patriote dévoué, orateur

intègre, mais de mœurs fort relâchées, Hypéride s'était signalé par la générosité de ses sacrifices envers la République, et par son talent et son zèle à remplir plusieurs missions importantes. La liaison d'Hypéride avec Démosthène subira plus tard une assez longue interruption, lorsque ce dernier se prononcera pour le parti de la paix avec Philippe, la haine d'Hypéride envers le monarque macédonien n'admettant aucune espèce de transaction. On le verra figurer parmi les plus ardents accusateurs de Démosthène dans l'affaire d'Harpalus, et se constituer le principal promoteur de la guerre Lamiaque dont il louera éloquemment les victimes. Un dernier trait achève de peindre ce caractère impétueux et prudent, généreux et vindicatif. Démosthène le surprend un jour occupé à dresser des chefs d'accusation contre lui; il éclate en vifs reproches. « De quoi te plains-tu? répond Hypéride sans s'émouvoir, tant que tu resteras mon ami, cet écrit ne te causera aucun tort, mais si tu deviens mon ennemi, il t'empêchera de me faire du mal. » (1)

Également formé à l'école de Platon et d'Isocrate, Lycurgue, intendant du trésor public et de la police d'Athènes, prêtait aussi à l'intrépide adversaire de Philippe le concours de son patriotisme et de sa haute intégrité. On le vit après le sac d'Olynthe, parcourir avec lui le Péloponèse et quêter sur tous les points de cette contrée des hostilités au roi de Macédoine. Un panhellénisme aussi ardent suscitera douze ans plus tard le courroux d'Alexandre; mais le des-

(1) Nous avons emprunté plusieurs touches de cette esquisse à l'excellente étude sur *l'Éloquence et la vie d'Hypéride* publiée par M. Jules Girard dans la *Revue nationale* de juillet 1861.

tructeur de Thèbes saura honorer sa victoire en épargnant son ennemi.

Parmi les autres orateurs opposés au parti macédonien, nous citerons encore Polyeucte, Ephialte, Mysoclès, Démon, Callisthène, Diotime, Hégésippe, noms qui seraient restés inconnus pour la plupart, s'ils n'avaient figuré dans la suite sur les listes de proscription des rois de Macédoine.

CHAPITRE X

AMBASSADES DE DÉMOSTHÈNE AUPRÈS DE PHILIPPE. — PHILIPPE S'EMPARE DES THERMOPYLES ET DÉVASTE LA PHOCIDE.

Telle était la situation des partis dans l'intérieur de la République, telles étaient leurs aspirations, leurs espérances ou leurs craintes, lorsque, profitant habilement de l'entremise à demi sollicitée des Eubéens, et changeant tout à coup de système, le roi de Macédoine attira les Athéniens dans des voies pacifiques où il pourrait porter à leur puissance affaiblie ses coups les plus dangereux et les plus sûrs.

Les efforts cumulés de Démosthène et d'Eschine pour soulever contre Philippe les villes du Péloponèse avaient échoué grâce à leurs divisions intestines, entretenues avec soin par Lacédémone, qui aspirait toujours à la suprématie de la Grèce. La corruption répandue par le roi de Macédoine dans toute cette contrée avait achevé de neutraliser leurs dispositions belliqueuses. Affaiblie par sa longue lutte contre les Phocidiens et livrée presque sans défense aux entreprises de Sparte, son implacable ennemie, Thèbes, de son côté, s'était vue réduite à implorer la protection et l'alliance du monarque macédonien. Toutes ces cir-

constances réduisaient Athènes à un état d'isolement dont les dangers commençaient à se révéler aux yeux de tous. Ce fut dans ces conjonctures que les Eubéens, alors en négociation avec Philippe, donnèrent à entendre aux Athéniens que ce prince se prêterait volontiers à des ouvertures pacifiques, et cette insinuation fut fortifiée par une circonstance adroitement calculée pour faire impression sur les esprits. Un prisonnier athénien, nommé Phrynon, ayant obtenu une liberté momentanée, revint à Athènes, parut à l'assemblée du peuple et eut assez de crédit pour faire solliciter sa délivrance par l'entremise d'une députation spéciale auprès du roi de Macédoine. Phrynon lui-même fut délégué, et on lui adjoignit Ctésiphon, autre citoyen d'Athènes. Tous deux, à leur retour, se répandirent en éloges sur les bons traitements qu'ils avaient reçus de Philippe, et témoignèrent hautement de ses dispositions amicales envers la République. Ils n'eurent pas de peine à se faire écouter favorablement. La plupart des citoyens qui comptaient des parents dans la garnison athénienne demeurée prisonnière à Olynthe, se présentèrent en suppliants et appuyèrent des propositions pacifiques auxquelles un orateur jusqu'alors obscur, Philocrate d'Agnuse, prêta son ministère. Démosthène lui-même parla dans le même sens, et l'assemblée, sur la motion de Philocrate, décida qu'une nouvelle députation serait immédiatement envoyée au roi de Macédoine, soit pour traiter de la délivrance des captifs, soit pour pressentir ses intentions ultérieures. La députation fut composée de deux orateurs qu'on savait être dans les bonnes grâces du monarqne : Néoptolème et Aristodème.

Cette démarche répondait pleinement au besoin qu'avait alors Philippe d'endormir la vigilance de la République, jusqu'au moment où il pourrait faire éclater sans contrainte ses projets de domination. Deux choses encore lui manquaient pour atteindre à ce but : l'occupation des défilés qui conduisaient à la Grèce méridionale, et la possession de l'Hellespont et de la Chersonèse de Thrace. De telles entreprises ne pouvaient réussir qu'à la faveur du mystère dont il entourerait leurs préparatifs, et de la sécurité qu'il saurait inspirer aux États contre lesquels elles étaient dirigées. Philippe accueillit donc avec faveur les envoyés d'Athènes, et il ne s'agit plus que de régulariser par une ambassade en forme les négociations qu'on venait d'ébaucher. Elle se composa de dix membres, parmi lesquels figuraient Philocrate, auteur de la proposition, Eschine et Démosthène.

Cette ambassade qui, depuis, marqua si honorablement dans la vie publique de l'orateur, fut d'abord pour lui le principe d'une disgrâce d'amour-propre assez éclatante. Dans la division des matières sur lesquelles les députés avaient à s'expliquer, il avait été convenu que les points les plus essentiels seraient réservés à Eschine et à Démosthène, et ce dernier, de concert avec son collègue, s'était attribué l'article de la restitution d'Amphipolis. Appelé à haranguer immédiatement après Eschine, au milieu de tout l'appareil de la royauté, le monarque contre lequel il s'était si souvent et si énergiquement élevé, Démosthène prit la parole avec une émotion très-vive qui s'accrut bientôt tellement qu'il s'égara et perdit le fil de son discours. Vainement Philippe, trop habile politique pour abuser de son embarras, s'efforça de le rassurer et l'exhorta avec bienveillance à pour-

suivre, Démosthène ne put dominer son trouble, et s'éloigna sans avoir achevé sa harangue.

Cet échec si mortifiant pour un personnage accoutumé aux succès les plus brillants de l'éloquence, était peu propre à lui concilier les bonnes grâces d'un monarque qui ne contraignait guère une aversion décidée qu'en raison du crédit ou de la renommée de son ennemi. Avec quelques égards qu'il eût essayé d'entretenir Démosthène, l'accueil empressé qu'il fit à Eschine et à Philocrate trahit ses secrètes prédilections. Les prévenances dont Philippe les combla exercèrent sur eux une séduction qui devait être fatale aux intérêts de la République. L'insidieux monarque la consomma par des largesses dont la lâche acceptation fournit plus tard à Démosthène le texte d'une de ses plus éloquentes invectives. Ces deux orateurs manifestèrent leur admiration et leur gratitude par de plates adulations, indignes de ce prince, auxquelles l'intègre démocrate opposa une de ces boutades dont le sel et l'énergie lui tenaient lieu du talent de la plaisanterie. « Comme eux le haut-louassent, rapporte Plutarque, disant que c'était un prince qui parlait très-bien, qui était fort bien de visage et vraiment buvait fort bien, il ne se put tenir de s'en moquer et de le détourner en la pire part, disant que toutes ces qualités là n'étaient point louanges dignes ni propres à un roi, parce que la première était plutôt qualité d'avocat, la seconde d'une femme, et la troisième d'une éponge. » L'humiliation que Démosthène venait d'éprouver avait mêlé à son opposition politique contre Philippe toute l'amertume d'un ressentiment personnel. Ainsi, les deux adversaires se séparèrent animés plus que jamais l'un contre l'autre.

Les députés revinrent à Athènes porteurs d'une lettre de Philippe au sénat de la République, lettre conçue dans l'esprit le plus amical, mais où ce prince n'offrait qu'une paix subordonnée au maintien des possessions actuelles de la Grèce et de la Macédoine. Philippe y assurait la Chersonèse aux Athéniens et promettait de ne point attaquer cette presqu'île avant que les Athéniens fussent en mesure de débattre les conditions qui leur étaient offertes. Ces délégués furent accueillis avec de grandes démonstrations de contentement et d'espérance, et Démosthène lui-même parut céder à l'entraînement général. Soit satisfaction réelle, soit qu'il tînt à précipiter la conclusion de la paix de peur que Philippe ne se prévalût bientôt de nouvelles conquêtes, il fit décerner à chacun de ses collègues une couronne d'olivier et, pourvut à ce qu'ils fussent, suivant l'usage, invités à sôuper au Prytanée. Les trois plus considérables des plénipotentiaires, Eschine, Ctésiphon et Démosthène rendirent compte de leur mission dans l'assemblée du peuple. Eschine et Ctésiphon parlèrent avec emphase des vertus et des talents oratoires du monarque macédonien ; mais, le discours d'Eschine dénota, selon la remarque d'un historien moderne (1) une étrange méconnaissance de la situation de la République. Il rappela avec une affectation maladroite les pertes que la dernière guerre avait fait éprouver à Athènes, et appuya avec une vivacité déplacée sur l'intérêt que ses concitoyens devaient attacher à la restitution d'Amphipolis. Ce qui frappa surtout dans ce compte-rendu, tel que les deux orateurs s'accordèrent

(1) *History of Greece*, by W. Grote, ch. 89.

plus tard à le reproduire (1), c'est l'importance exagérée du rôle qu'Eschine s'attribua dans cette ambassade et le soin qu'il mit à rabaisser l'attitude de ses collègues, et particulièrement celle de son principal antagoniste. Le langage de Démosthène, soit au conseil, soit devant le peuple assemblé, fut plus réservé. Rien n'y trahit toutefois les impressions disgracieuses que son entrevue avec le roi de Macédoine avait dû laisser dans son esprit. Il blâma certains actes de ses collègues, mais il ne voulut point contrarier les espérances pacifiques qu'avait encouragées la lettre de Philippe, et fit régler le cérémonial à observer lors de l'arrivée prochaine des ambassadeurs de ce prince. Ceux-ci ne tardèrent pas en effet à se présenter à Athènes. Ils furent reçus avec de grands égards et logés chez Démosthène lui-même, qui, fidèle à son système de conciliation, provoqua une partie des honneurs qu'on leur décerna. Ces envoyés étaient Antipater, Parménion et Euryloque. Démosthène fit décréter que sous deux jours on débattrait, dans une assemblée extraordinaire et spéciale, les conditions du traité. Le synode des confédérés d'Athènes fut immédiatement réuni. Il décida qu'on rappellerait tous ceux de ses membres qui se trouvaient absents, s'engagea d'avance à adopter la résolution qui serait prise dans l'assemblée du peuple, quelle qu'elle pût être. Il fut convenu qu'on réserverait aux villes grecques un délai de trois mois pour adhérer à cette résolution ou pour la combattre.

Les deux assemblées prescrites furent tenues en présence

(1) Dans les Harangues sur l'*Ambassade*.

des trois envoyés macédoniens et des députés des principales villes de la Grèce. On discuta les conditions proposées. Philocrate renouvela l'opinion qu'il avait déjà émise de conclure non-seulement un traité de paix, mais un traité d'alliance offensive et défensive avec Philippe, en y faisant entrer les alliés des deux parties contractantes, à l'exclusion toutefois des Phocidiens. Cette restriction tirait une grande importance de la position géographique de la Phocide qui, par la possession des Thermopyles, mettait les Athéniens à couvert des Thébains et fermait à ceux-ci, ainsi qu'à Philippe, l'entrée du Péloponèse, de l'Eubée et de l'Attique.

Il existe quelque incertitude sur la ligne de conduite que suivirent en cette circonstance Eschine et Démosthène. Démosthène reprocha plus tard à son adversaire d'avoir combattu l'opinion de Philocrate, puis de s'y être rallié bientôt après, et d'avoir entraîné les auditeurs dans le sens de cette opinion. Eschine écarta ce reproche et prétendit que la seconde assemblée avait été consacrée non à délibérer, mais à voter. Il paraît vraisemblable toutefois que Démosthène inclina pour l'avis de Philocrate, sauf la restriction dont il était accompagné, et tout annonce qu'Eschine y donna un assentiment sans réserve. La proposition de Philocrate passa tout d'une voix, excepté pour le chef concernant l'exclusion des Phocidiens, exclusion à laquelle l'assemblée refusa formellement de souscrire.

Cette convention était de tout point favorable à Philippe. Ce prince gardait ses conquêtes, et les Athéniens n'en retiraient guère d'autre fruit que l'espérance d'être garantis contre de nouvelles spoliations. Six jours plus tard, une

seconde assemblée fut réunie à l'effet d'imprimer au traité le sceau d'une consécration religieuse. On proposa de renvoyer les mêmes députés au roi de Macédoine, pour recevoir le serment de ce monarque et celui de ses alliés. Il fut décidé que la même formalité serait solennellement remplie, en présence des envoyés de Macédoine, auxquels s'adjoindraient les députés des diverses provinces de la Grèce réunis alors à Athènes. On agita longtemps dans l'assemblée le point de savoir si Kersobleptès serait considéré comme allié de la République et admis à ce titre à jurer le traité. La question fut résolue affirmativement; mais les délégués de Philippe s'opposèrent d'une manière absolue à ce que la même qualification fût attribuée aux Phocidiens, et cette difficulté embarrassa sérieusement les meneurs du parti pacifique. Ils la surmontèrent en annonçant tout bas à leurs concitoyens que Philippe ne conservait au fond du cœur aucun ressentiment contre la Phocide, que son seul désir était de châtier l'insolence des Thébains, d'affranchir de leur dépendance certaines villes de la Béotie, et d'indemniser Athènes de la perte d'Amphipolis en lui donnant l'Eubée et en recouvrant Orope à son profit. Ces insinuations furent activement propagées par les partisans de Philippe. L'assemblée abusée refusa d'admettre les Phocidiens au serment, et les tint ainsi en dehors du traité, malgré les réclamations de leurs délégués. Cette exclusion n'arracha point les Phocidiens aux espérances qu'ils fondaient sur la haine prétendue de Philippe pour le peuple thébain. Phalœkus, leur général, se borna à quelques mesures défensives auxquelles les Spartiates concoururent par l'envoi de dix mille auxiliaires : force suffisante pour repousser

Philippe par la voie de terre, et dont on se flattait que les Athéniens compléteraient l'efficacité par la coopération de leur puissante flotte. Fatal aveuglement qui devait aboutir à l'une des catastrophes les plus lamentables dont l'histoire ait gardé le souvenir !

Ce système d'artifice et de duplicité devait d'autant mieux réussir qu'il répondait aux vœux et aux espérances des Athéniens, chez lesquels dominait par dessus tout un désir extrême de la paix. Aucune voix ne s'éleva pour le combattre, pas même celle de Démosthène, que sa défiance habituelle aurait dû tenir en garde contre de telles manœuvres. On verra plus tard les conséquences de cet abandon, auquel l'inexplicable silence de l'orateur n'eut que trop de part. Les instances d'Isocrate, citoyen rempli de patriotisme, mais plein d'illusions, comme on sait, dans les promesses de Philippe, exercèrent aussi une grande influence sur cette conclusion que combattit au contraire avec une généreuse tenacité Hégésippe, orateur plus ferme et plus clairvoyant.

Tandis que les délégués chargés de recevoir le serment du roi de Macédoine se mettaient lentement en devoir de partir, Philippe, qui ne se reposait jamais, trouvait le temps de remporter en Thrace d'importants avantages et d'enlever à Kersobleptès une partie de ses États. Serrium, Sirrientichus, Ergisée, Myrtium, bourgades obscures par elles-mêmes, mais intéressantes pour Athènes parce qu'elles menaçaient l'Hellespont et la Chersonèse, étaient soumises par ses armes. Ces envahissements graduels devenaient pour les délégués de puissants motifs de hâter leur départ, puisque le traité avait pour base l'*uti possidetis* des parties contractantes. Démosthène insistait vivement pour que

ses collègues se rendissent sans retard en Thrace afin d'y arrêter par la consécration indispensable l'essor du Macédonien. Mais ils demeurèrent encore dix jours à Athènes afin d'assister aux fêtes célébrées pour la conclusion de la paix, et l'orateur, retrouvant enfin toute son énergie, provoqua du sénat un décret qui les contraignit à partir immédiatement. Les délégués quittèrent Athènes, mais la lenteur et la direction de leur marche correspondit au peu d'empressement qu'ils avaient mis à s'éloigner. Au lieu de se rendre en Thrace et d'aborder rapidement aux rives de l'Hellespont, ils séjournèrent plusieurs jours à Orée et se dirigèrent sur Pella où Philippe ne les rejoignit qu'au bout de cinquante jours. Le roi avait profité de ces retards pour s'emparer de Dorisque et de quelques autres villes de Thrace, et pour consommer la spoliation de Kersobleptès, dont il emmenait le fils en otage. Ces entreprises, combinées avec les lenteurs opiniâtres des délégués, accréditèrent le bruit des séductions exercées sur eux par l'or macédonien. La conduite qu'ils tinrent dans la capitale de la Macédoine durant la dernière phase des négociations, acheva de dissiper toute incertitude sur leur trahison. On verra plus tard quelle insistance les envoyés athéniens mirent à déverser les uns sur les autres le reproche de cette honteuse félonie.

La petite ville de Pella était alors le centre des espérances, des appréhensions, des intrigues de la Grèce entière. Des ambassadeurs de Thèbes, de Sparte, de l'Eubée, de la Phocide y affluaient sans relâche, et une forte armée macédonienne s'y tenait prête à agir au besoin. Les envoyés d'Athènes furent présentés enfin à Philippe; mais les conférences se trouvèrent bientôt retardées sous de nouveaux pré-

textes. Eschine proposa à ses collègues de faire passer en second ordre la consécration qu'ils avaient mission de provoquer, et de demander d'abord à Philippe des explications touchant ses desseins sur les Thermopyles. Il voulait surtout qu'on l'exhortât à employer ses troupes rassemblées autour de Pella, à humilier Thèbes et à reconstituer les villes de la Béotie. Après de longs débats, il fut résolu que chaque député exposerait au roi ses vues personnelles, et la parole échut d'abord à Démosthène, comme le plus jeune des membres de la légation. Eschine lui reprocha avec peu de vraisemblance d'avoir consacré son discours à un éloge outré du roi de Macédoine, mêlé d'expressions de dénigrement contre ses collègues d'ambassade. Lui-même, s'il faut l'en croire, entretint Philippe de l'entreprise qu'il projetait sur les Thermopyles, et l'exhorta à terminer par une solution pacifique le débat engagé avec les Amphictyons au sujet du temple de Delphes. Que si une intervention armée était toutefois nécessaire, le roi de Macédoine devait tenir compte des privilèges du synode amphictyonique, dont la protection s'étendait aux villes de Béotie comme aux autres cités de la confédération hellénique. Eschine encourageait d'ailleurs le roi à rétablir le Conseil amphictyonique et à punir les profanateurs du temple, mais de concert avec les villes auxquelles ils appartenaient, pourvu que ces villes consentissent à bannir les coupables. Mais si Philippe confirmait l'injuste supériorité que ce Conseil s'était arrogée, il s'exposait à accroître le nombre de ses ennemis sans se concilier la bienveillance de ceux qu'il prétendait favoriser.

Tel est le langage que s'attribue Eschine, et dont il paraît

difficile d'établir la réalité ou d'apprécier la sincérité parmi les contradictions et les incertitudes dont surabonde cet épisode de l'histoire grecque. Démosthène parle très-sommairement dans ses harangues des sujets abordés par Eschine, et se borne à déclarer qu'ayant découvert les menées artificieuses de ses collègues, il n'accepta un rôle dans cette seconde ambassade que pour racheter les captifs athéniens dont il avait promis de payer la rançon (1). Il ajoute qu'après avoir écrit plusieurs fois à Athènes pour signaler la voie coupable dans laquelle s'engageaient Eschine et Philocrate, il résolut de s'en séparer pour retourner dans sa patrie, et qu'il ne renonça à ce dessein que sur les instances du roi de Macédoine.

Cependant Philippe se tenait prêt à franchir les Thermopyles à la tête d'une armée imposante. Ce passage était, comme on l'a vu plus haut, suffisamment gardé pour résister à la première attaque des Macédoniens, et pour donner aux Athéniens, avertis à propos, le temps de le défendre du côté de la mer. Il importait donc à Philippe d'accréditer l'idée que sa politique était favorable aux Phocidiens, mais sans l'annoncer assez ouvertement pour s'aliéner les Thessaliens et les Thébains, ses alliés naturels. Or, la légation athénienne s'employait activement à propager cette croyance. Les officiers qui entouraient le roi répétaient avec assurance, dans ce but, que Philippe n'avait à cœur que de reconstituer les villes de la Béotie et de reconquérir Thèbes. Les Thébains et les Thessaliens, de

(1) Discours sur l'*Ambassade*, par. 51. Le décret rendu après la mort de Démosthène sur la proposition de Démocharès, constate que cette libéralité s'appliqua aux prisonniers faits par Philippe à Pydna, à Méthone et à Olynthe.

leur côté, proclamaient Philippe le champion du Conseil amphictyonique contre les Phocidiens, et ceux-ci ne négligeaient aucun effort pour le maintenir dans les dispositions favorables qu'ils lui supposaient à leur égard. C'est ainsi que, mus par une mutuelle et aveugle antipathie, ces différents États immolaient à un prince étranger la dignité du nom hellénique et l'indépendance de leurs peuples. Philippe entretenait avec soin ces inimitiés réciproques, et réussissait ainsi à diviser des forces dont la concentration eût fait avorter toutes ses entreprises.

Ce fut à Phères que les envoyés athéniens reçurent enfin la consécration sacramentelle de Philippe et de ses alliés le 13 juin 346, après soixante jours d'absence de leurs foyers.

A la veille d'entreprendre son expédition sur les Thermopyles, Philippe avait un grand intérêt à prolonger l'inaction et par conséquent la sécurité du peuple athénien. Il n'ignorait pas que, privés du concours de la marine républicaine, les Phocidiens seraient hors d'état de lui disputer sérieusement l'occupation de ce formidable défilé. Il profita donc du départ des députés pour charger Eschine d'une nouvelle lettre aux Athéniens, conçue, comme les précédentes, dans un sens entièrement pacifique. Les retards imposés aux porteurs du traité y étaient justifiés par des motifs plus ou moins spécieux ; mais il n'y était fait aucune mention du parti que le conquérant en avait tiré, ni des rapports de Philippe avec les Thébains et les Phocidiens, lacune infiniment grave dans les conjonctures actuelles. Eschine passa généralement pour le véritable auteur de cette lettre, également destinée à disculper Phil-

crate et lui des prévarications qu'on était en droit de leur reprocher. Mais Démosthène, le lendemain même de son retour, parut au sénat, et, ayant obtenu la parole, il dévoila devant un grand concours de citoyens, toutes les trames ourdies par ses collègues d'ambassade. Il rappela les engagements et les promesses au prix desquels Eschine avait conseillé la conclusion de la paix, et invita le sénat à en presser l'accomplissement. Enfin, il dépeignit les conséquences fâcheuses de l'abandon de Kersobleptès, et conjura de nouveau ses concitoyens de ne pas s'endormir dans une sécurité trompeuse.

Cette chaleureuse allocution ne demeura pas sans effet. Le sénat, s'associant aux remontrances patriotiques de l'orateur, résolut d'en référer à l'assemblée du peuple. Insensiblement ces impressions se propagèrent, et le mécontentement public contre les envoyés devint si vif que, par un affront sans exemple jusqu'alors, ils ne furent pas invités au banquet solennel du Prytanée. Trois jours plus tard, le peuple fut appelé à délibérer sur les matières dont Démosthène avait entretenu le sénat. Eschine se hâta de prendre la parole. Il s'efforça de justifier Philippe de ses projets sur les Thermopyles en alléguant qu'ils n'avaient pour but que de punir les Thébains de l'oppression des Phocéens et de la profanation du temple de Delphes. Les Athéniens avaient perdu Amphipolis, mais ils seraient largement indemnisés par la restitution de l'Eubée. Eschine fit entendre en terminant que Philippe se proposait d'ailleurs de rendre généreusement à la République les prisonniers qu'il avait faits dans la dernière guerre.

L'assemblée fut péniblement affectée par l'idée que

Philippe s'était rapproché du territoire athénien. Mais les séduisantes perspectives que lui fit entrevoir Eschine, et la haine invétérée qu'Athènes portait au peuple thébain effacèrent bientôt cette impression, et ce fut vainement que Démosthène se leva pour éclairer les esprits sur les périls de la situation. On refusa de l'entendre. Il ne recueillit de ses efforts que les huées des partisans d'Eschine, sans excepter Philocrate, et l'indifférence d'une multitude mobile et frivole. La lettre de Philippe fut lue au milieu de grandes démonstrations de joie, et personne ne releva le silence absolu et significatif du monarque touchant les Thébains et les Phocidiens. Les affidés de Philippe invoquèrent ses derniers messages pour stimuler l'assistance ou pour obtenir du moins la neutralité de la République, ne doutant pas qu'aux yeux de la Grèce cette neutralité n'impliquât le désaveu tacite de la conduite des Phocidiens. Enfin, Philocrate proposa de voter des remercîments au roi de Macédoine, et fit décréter que si les Phocidiens refusaient de remettre aux Amphictyons le temple de Delphes, ils y seraient contraints par la force des armes.

Sommé de livrer à Philippe le passage des Thermopyles, le général phocidien Phalœkus s'était refusé à prendre aucun parti avant le retour des députés que son gouvernement avait envoyés à Athènes. Ces députés rejoignirent Phalœkus dans le courant de juin, à Nicée, près des Thermopyles, et dissipèrent ses dernières espérances en lui faisant connaître le décret qui ordonnait de réduire par la voie des armes les profanateurs du temple de Delphes. Il fallut se soumettre. Phalœkus conclut avec Philippe une convention par laquelle il s'engageait à évacuer le terri-

toire occupé par ses troupes, et à l'abandonner à la discrétion du vainqueur.

La possession des Thermopyles livra au roi de Macédoine vingt-deux villes de la Béotie, qui se rendirent sans résistance. Philippe se déclara ouvertement l'allié des Thébains et annonça l'intention de leur concéder une portion considérable de la Phocide, ainsi que plusieurs places dont les Phocidiens les avaient dépouillés, mais en gardant sous sa dépendance le reste de la Béotie. Pleins de confiance cependant dans les magnifiques promesses de Philippe à leur égard, les Athéniens, en ce moment, députèrent auprès de lui pour en réclamer l'exécution. Ce fut à Chalcis, en Eubée, que leurs envoyés, au nombre de dix, apprirent la conclusion fatale du traité d'alliance de ce prince avec les Thébains et l'occupation des Thermopyles, qui en était la conséquence. Dercille, l'un d'eux, se rendit en toute hâte à Athènes pour informer de ces nouvelles le peuple assemblé.

L'effet de cette communication fut foudroyant. Ce n'était plus seulement la mise à néant des brillantes espérances excitées ou entretenues par Eschine et Philocrate : c'était l'abandon des Athéniens à leurs mortels ennemis, c'était l'abaissement de la seule barrière qui défendît Athènes contre les Thébains unis aux Macédoniens. Pénétrés de surprise, de douleur et d'effroi, les Athéniens, sur la motion de Callisthène, ordonnent la mise en défense immédiate du Pirée et de toutes les forteresses qui environnent le port. Les femmes et les enfants sont employés à la réparation des murs. Eschine est dépêché en toute hâte au roi de Macédoine. Il traverse Thèbes, joint Philippe et prend

part aux sacrifices et aux réjouissances par lesquels les Macédoniens, les Thébains et les Thessaliens célèbrent la conclusion de la Guerre sacrée.

Cependant Philippe s'était hâté d'écrire aux Athéniens, en apparence pour se féliciter avec eux de ce dénouement, en réalité pour les endormir par de nouvelles protestations d'amitié, et pour atténuer l'effet qu'avait produit le cri d'alarme poussé par Callisthène. Ses partisans amplifièrent ces démonstrations artificieuses et leur donnèrent insensiblement créance dans l'esprit du peuple. Sa dernière agression fut mise sur le compte des provocations qu'un excès de zèle religieux avait inspirées aux Thébains et aux Thessaliens; l'espoir de la prochaine délivrance des prisonniers d'Olynthe acheva de fasciner la multitude. Philippe, à la tête d'une armée nombreuse de Thébains et de Macédoniens, envahit la Locride, rendit à ses possesseurs le temple de Delphes, et convoqua le Conseil amphictyonique, qui n'avait pas été rassemblé depuis la défaite et la mort de Philomèle.

Ce Conseil se réunit sous la double impression d'une docilité absolue aux instigations de Philippe et d'un vif ressentiment contre les Phocidiens. Son premier acte fut de les déchoir de leur rang au Sénat amphictyonique pour y appeler Philippe lui-même avec le droit de double suffrage, droit inhérent aux représentants des anciennes races de la Grèce. Le Conseil supprima tous les privilèges qui avaient appartenu jusqu'alors aux Phocidiens sur le temple de Delphes. Il ordonna la destruction de toutes les villes de la Phocide, excepté celle d'Abas, dont les habitants n'avaient pas concouru à la spoliation sacrilège. Chaque village

ne dut désormais contenir que cinquante maisons, et une séparation d'un stade (1) au moins fut assignée de l'un à l'autre. Philippe distribua les dépouilles des vaincus aux deux peuples dont la connivence avait si bien servi ses projets. Une partie de la frontière phocidienne fut donnée aux Thébains, avec les villes d'Orchomène et de Coronée : Nicée et les places situées à l'issue des Thermopyles échurent aux Thessaliens. Les Phocidiens furent condamnés à verser annuellement au trésor sacré une somme de cinquante talents, jusqu'au recouvrement intégral de ses anciennes richesses, évaluées à dix mille talents (2). Le Conseil ordonna la vente de leurs chevaux et la destruction de leurs armes. Les principaux coupables de la spoliation du temple furent déclarés maudits et saisissables partout où on pourrait les rencontrer. En leur qualité d'alliés des Phocidiens, les Lacédémoniens furent déchus comme eux du droit de concourir à la formation du Conseil amphictyonique. D'autres partis plus violents encore furent agités, et les Ætéens de Thessalie allèrent jusqu'à proposer l'extermination collective de tous les Phocidiens en bas âge, barbarie conforme d'ailleurs aux lois portées contre les sacrilèges.

L'exécution de la sentence amphictyonique fut confiée aux Thébains, aux Thessaliens et aux autres ennemis du nom phocidien. Les malheureux proscrits furent dépouillés et dispersés, les enfants enlevés à leurs mères, les femmes à leurs maris. Le plus grand nombre des profa-

(1) Le stade olympien représentait environ 94 toises et demie, ou 184 mètres 935 millimètres.
(2) Diod. de Sicile, liv. XVI.

nateurs du temple furent exilés. Plusieurs obtinrent un asile à Athènes ; les plus pauvres furent contraints, faute d'abri, à rester en Phocide. Telle fut enfin la dévastation de cette malheureuse contrée que Démosthène, ayant eu l'occasion de la traverser deux ou trois ans plus tard en se rendant à Delphes, n'y trouva que des ruines.

CHAPITRE XI

HARANGUE DE DÉMOSTHÈNE SUR LA PAIX. — SA SIXIÈME PHILIPPIQUE. — SON DISCOURS SUR L'HALONÈSE.

L'invasion des Thermopyles et la destruction de la Phocide mirent le sceau à la prépondérance de Philippe. Sa domination s'était progressivement étendue depuis les montagnes de la Thrace jusqu'à l'isthme de Corinthe. Par la restauration du Conseil amphictyonique et la solution pacifique de la Guerre sacrée, ce prince venait de faire un grand pas vers cette redoutable hégémonie à laquelle tendaient tous ses voeux et tous ses efforts. En prenant dans ce Conseil suprême la place et les prérogatives des Phocidiens, il acquérait un nouveau rang en Grèce et un droit d'intervention légitime ou tout au moins un prétexte plausible d'ingérence dans toutes les affaires de cette contrée. On verra plus tard à quel point l'habile conquérant sut profiter de ces avantages. Les Amphictyons, mettant le comble à leurs déférences, l'élurent président d'honneur pour la célébration de la grande fête de la Pythie, conjointement avec les Thébains et les Thessaliens : distinction insigne parmi celles qu'on décernait aux despotes de la Grèce. Mais les Athéniens, humiliés et mécontents, refusèrent d'envoyer des

députés à cette solennité, refus qui impliquait la dénégation directe du caractère amphictyonique conféré au roi de Macédoine. Il y avait en effet un argument puissant contre la validité de son élection, dans l'insuffisance numérique des membres qui y avaient concouru. Mais Philippe ne fit aucun compte de cette protestation, et se tenant pour valablement élu par les suffrages des Thébains, des Thessaliens, des Argiens, des Messéniens et des Arcadiens, il fit notifier au peuple Athénien sa nouvelle qualité, par la voie d'une députation spéciale. Appelée à se prononcer à cet égard, l'assemblée témoigna une grande indécision. Les avis se partagèrent, et Démosthène lui-même, dans la sincérité de son patriotisme, fut effrayé de l'idée de rompre une paix si récemment conclue et d'entraîner ses concitoyens dans une guerre amphictyonique dirigée par le roi de Macédoine.

La harangue que le grand orateur prononça à cette occasion, et qui est connue sous le nom de *Harangue sur la paix* ou de cinquième philippique, est l'une de celles où il fit éclater le plus de sens et d'habileté. Ce n'était pas, dit avec raison un de ses traducteurs, ce n'était pas une chose aisée pour un homme du caractère de Démosthène, qui s'était constamment opposé aux entreprises de Philippe, de changer de langage sans paraître changer de direction, à un moment surtout où il venait de montrer tant de mécontement de la conduite de ses collègues. L'orateur réussit à concilier les exigences de sa politique avec l'autorité de ses anciens principes, et à franchir impunément pour sa renommée cette impasse périlleuse. Il rappela sans ostentation comme sans faiblesse ses prévisions et ses conseils

passés, et particulièrement son opposition aux vues de ses collègues lors de leur retour de la seconde ambassade en Macédoine; il invoqua le souvenir des efforts qu'il avait tentés alors pour détourner ses concitoyens de conclure avec Philippe une paix léonine. Mais, le traité une fois conclu, rien n'autorisait à le rompre et à fournir aux peuples qui avaient élu le nouvel amphictyon le prétexte d'une guerre fédérale contre la Grèce. « Si la guerre, dit-il, se rallumait entre nous et Philippe pour Amphipolis, ou pour tout autre motif personnel dans lequel n'entreraient ni la Thessalie, ni Argos, ni Thèbes, je ne crois pas qu'aucun de ces peuples s'armât contre nous, moins encore que tout autre (écoutez avant de m'interrompre), moins encore les Thébains. Non qu'ils soient nos amis, ou peu jaloux de rendre ce bon office à Philippe; mais, quelque stupides qu'on les suppose, ils savent trop bien que, s'ils s'engageaient dans une lutte contre Athènes, les coups seraient pour eux, tandis que l'athlète qui se tient en réserve épierait la palme. Ils ne se jetteraient donc pas dans une telle guerre, à moins que l'origine et la cause n'en fussent communes. De même, si nous étions aux prises avec les Thébains pour la ville d'Oropos, ou pour quelques débats privés, nous n'aurions, je pense, aucune intervention à redouter. En effet, une guerre d'invasion entre Thèbes et Athènes déterminerait seule les Grecs auxiliaires à y participer, mais pour la défense et non pour l'attaque. Et voilà le caractère des confédérations, quand on les a bien approfondies, voilà leurs conséquences naturelles. Pour Athènes, pour Thèbes, les questions de l'existence et de l'empire n'intéressent pas au même degré les peuples de la Grèce; s'ils désirent tous leur

conservation, c'est par intérêt pour eux-mêmes; mais permettront-ils que par la victoire sur sa rivale, une de ces républiques leur prépare des fers? Jamais!

« Qu'y a-t-il donc à craindre et que devons-nous éviter, selon moi? C'est que la guerre, qui est encore dans l'avenir, ne soulève, par un commun prétexte, par une plainte générale, toute la Grèce contre nous. Car, si Argos, Messène, Mégalopolis, si toutes les villes du Péloponèse qui adhèrent à la même politique nous menacent de leur haine pour une négociation entamée avec Lacédémone, et parce que nous semblons vouloir les supplanter; si Thèbes, qui, vous le savez, nous hait déjà, doit nous haïr encore plus parce que nous recueillons ses bannis et lui prodiguons les preuves de notre malveillance; la Thessalie, parce que nous ouvrons les bras aux Phocidiens proscrits; Philippe enfin, parce qu'Athènes lui refuse une place dans le Conseil général de la Grèce; je tremble que toutes ces puissances, s'appuyant des décrets amphictyoniques, animées par des ressentiments particuliers, ne poussent sur nous le poids d'une guerre fédérale, et que chaque peuple ne coure aux armes, entraîné, comme l'a vu la Phocide, contre son propre intérêt. Car, vous ne l'ignorez pas, Thébains, Thessaliens et Philippe, divisés quant au but principal, concourent tous au même résultat. Ainsi, les Thébains ne purent empêcher Philippe de pénétrer jusqu'aux Thermopyles, de s'en saisir; encore moins de leur dérober, lui dernier venu, la gloire de leurs pénibles travaux. Ils ont acquis des possessions, et perdu l'honneur; car, sans l'invasion macédonienne, ils ne tenaient rien. Cependant, ils ne la voulaient pas : mais, à la fois avides

et incapables de reprendre Orchomène et Coronée, ils subirent cette invasion avec toutes ses conséquences. Quelques personnes, il est vrai, avouent que Philippe n'avait pas l'intention de livrer ces deux villes aux Thébains, mais qu'il y fut forcé. Que le ciel les protège ! Moi, je sais qu'en tout cela il n'avait rien plus à cœur que de s'emparer du défilé, d'accaparer la gloire de la guerre phocidienne, en paraissant lui avoir imposé un terme et de présider les jeux pythiques. C'est là ce qu'il ambitionnait avant tout. Quant aux Thessaliens, certes ils ne voulaient l'agrandissement ni des Thébains ni de Philippe, qu'ils jugeaient également nuisible à leurs intérêts, mais ils désiraient ardemment reconquérir l'amphictyonat et leur double prérogative à Delphes; et, dans ces vues ambitieuses, ils prêtèrent leurs bras au monarque. Vous voyez donc chacun de ces peuples poussé en en avant par l'égoïsme, agir contre son gré. D'après ces exemples, veillons sur nous, ô Athéniens !

— « Nous devons donc, dans cette crainte, souffrir qu'on nous fasse la loi ? Est-ce là ton conseil ?

— « Non, il est loin de ma pensée. Mais éviter la guerre sans rien faire qui soit indigne d'Athènes, montrer à tous les peuples notre prudence et l'équité de notre réponse, voilà, je pense, notre devoir (1). »

Il est à croire que ces judicieuses recommandations furent suivies, et que les Athéniens cessèrent de contester à Philippe un titre dont sa propre élection avait fort abaissé la valeur. Une paix de quatre ans (346-342) devint le fruit

(1) Trad. de M. Stiévenart.

de cette concession. Mais cette paix fut sur le point d'être troublée par un incident très-imparfaitement éclairci, malgré les recherches des commentateurs modernes. Les Spartiates ayant essayé de faire revivre d'anciennes prétentions à la garde du temple de Delphes, les peuples d'Argos, de Messène et de l'Arcadie se plaignirent aux Thébains qui déférèrent à Philippe le jugement de leur réclamation. Ce prince provoqua un décret amphictyonique qui le chargea de réprimer l'usurpation de Lacédémone. Il marcha aussitôt sur le Péloponèse. Les Corinthiens, animés par quelques griefs récents contre la Macédoine, se mirent en devoir de le défendre. Lacédémone réclama l'assistance des Athéniens, et Philippe envoya, de son côté, une députation à Athènes pour défendre ses droits. Argos et Messène firent en même temps la même démarche.

Une solution était devenue difficile au milieu d'intérêts aussi compliqués. Ce fut à la préparer que Démosthène consacra sa sixième philippique, qu'il prononça la 1re année de la 109e olympiade, l'an 344 avant l'ère chrétienne. L'orateur n'était point tenu en cette circonstance aux ménagements qu'il avait observés dans son précédent discours. Aussi donna-t-il pleine carrière à sa méfiance et à son hostilité contre le roi de Macédoine. Après avoir hautement blâmé les Athéniens de mettre si peu d'accord entre leur conduite et leur patriotisme, d'applaudir avec tant de chaleur les orateurs qui leur signalaient la marche tortueuse de Philippe, et de déployer tant de mollesse à combattre ses entreprises, Démosthène s'attacha à dévoiler la fourberie de sa politique depuis qu'il s'était rendu maître des Thermopyles et du gouvernement de la Phocide.

« Je considère donc, Athéniens, les envahissements auxquels s'est livré Philippe aussitôt après la conclusion de la paix. Maître des Thermopyles il s'impatronisa dans la Phocide. Que fit-il ensuite? Comment usa-t-il de ces avantages? Il aima mieux agir pour les intérêts des Thébains que pour ceux d'Athènes. Et pourquoi? Parce que, rapportant toutes ses vues, non à la paix, non à la tranquillité, non à la justice, mais à la fureur de s'agrandir et de tout subjuguer, il a parfaitement compris, d'après la politique d'Athènes et son noble caractère, que jamais ni promesses pompeuses ni bienfaits ne vous entraîneraient à lui sacrifier par un misérable égoïsme aucun des peuples de la Grèce; mais que, s'il osait tenter rien de pareil, et le zèle de la justice, et la crainte d'un opprobre ineffaçable, et la prévoyance de tous les résultats vous lanceraient contre lui avec autant d'ardeur que si la guerre était rallumée. Quant aux Thébains, il comptait que, liés par leur reconnaissance, ils abandonneraient à sa merci tout le reste, et que, loin de lui résister et d'entraver sa marche, ils iraient, au premier ordre, grossir son armée. Aujourd'hui encore, parce qu'il a conçu la même idée des Messéniens et des Argiens, il les traite en ami; et c'est là votre plus bel éloge, ô Athéniens! Vous êtes jugés par de tels faits : ils vous proclament, seuls entre tous les peuples, incapables de vendre les droits généraux de la Grèce, et d'échanger contre aucune faveur, contre aucun service, la gloire d'en être l'appui.

« Or, cette opinion si haute d'Athènes, si méprisante d'Argos et de Thèbes, Philippe l'a fondée sur la raison, sur le spectacle du présent, sur les réflexions qui naissent du passé. Sans doute l'histoire et la renommée lui ont appris

que, pouvant se saisir de l'empire de la Grèce sous la condition de relever du Grand-Roi, vos ancêtres, loin d'accueillir l'offre apportée par un des aïeux de cet homme, par Alexandre, instrument d'une telle négociation, abandonnèrent leur ville, bravèrent tous les malheurs, et ensuite exécutèrent ces hauts faits que tout homme aime à raconter, que nul n'a pu raconter dignement. Aussi je me tairai devant tant de grandeur que la parole humaine ne saurait atteindre. Quant aux ancêtres des Thébains et des Argiens, Philippe sait qu'ils aidèrent le Barbare, les uns de leur épée, les autres de leur neutralité. Il a donc compris que, satisfait de pourvoir à leur utilité propre, ces deux peuples fermeraient les yeux sur les intérêts communs de la Grèce. De là il concluait que, s'engager par choix dans votre amitié, ce serait s'engager avec la justice, mais que l'union avec l'Argien et le Thébain attacherait des travailleurs à l'œuvre de son usurpation. Tel est le motif de la préférence qu'il leur a donnée, et qu'il leur donne encore sur vous : car, à coup sûr, il ne voit pas chez eux des forces navales supérieures aux vôtres ; cet empire que le continent lui a présenté ne détourne pas sa pensée de l'empire des mers et des places maritimes ; enfin, il n'oublie ni les protestations, ni les promesses par lesquelles il obtint de vous la paix.

« Philippe sait tout cela, dira-t-on, mais certainement ni l'ambition, ni aucun des motifs que tu lui imputes ne dirigèrent alors sa conduite : seulement, il a cru les prétentions des Thébains plus justes que les nôtres. — Entre tous les prétextes, voilà précisément le seul [illegible] ut alléguer aujourd'hui. Quoi ! lui, qui ordon[illegible]

moniens de ne pas inquiéter Messène, prétendrait n'avoir agi que par un principe d'équité, lorsqu'il livra aux Thébains Orchomène et Coronée ?

» Mais il y fut forcé ! (ces mots sont la dernière ressource de ses apologistes) mais il ne lâcha ces deux places que surpris, enveloppé par la cavalerie thessalienne et la grosse infanterie de Thèbes. — Fort bien. On dit, en conséquence, que les Thébains vont lui devenir suspects ; on invente, on publie à la ronde qu'il doit bientôt fortifier Elatée. Tout cela repose dans l'avenir et y reposera longtemps, croyez-moi. Mais la réunion de ses forces à celles de Messène et d'Argos pour tomber sur les Lacédémoniens, voilà ce qui n'est plus l'avenir. Déjà il fait partir ses troupes étrangères, il envoie des fonds, et on l'attend lui-même à la tête d'une puissante armée. Ainsi donc, il veut détruire Sparte parce qu'elle est ennemie des Thébains ; et cette Phocide qu'il a naguère abattue, maintenant il la relève ! Qui le croira jamais ? Pour moi, je pense que, si Philippe n'eût d'abord cédé qu'à la force en favorisant les Thébains, ou s'il désavouait aujourd'hui leur amitié, il ne s'acharnerait pas avec tant de constance contre leurs ennemis. Mais sa conduite actuelle témoigne hautement qu'alors ses actions furent libres et calculées. D'ailleurs un coup d'œil juste sur toute sa politique décèle de laborieuses intrigues pour dresser toutes ses batteries contre Athènes ; et j'affirme que maintenant il y a là pour lui une sorte de nécessité. Raisonnez, en effet : il veut dominer ; or, dans cette carrière, il ne voit d'autres adversaires que vous. Depuis longtemps il insulte à vos droits, et, au fond de son cœur, il le sent, puisque nos anciennes places, dont il dispose, couvrent

toutes ses autres possessions. S'il perdait Amphipolis et Potidée, se croirait-il en sûreté chez lui ? Deux choses lui sont donc connues : l'une qu'il vous tend des pièges; l'autre, que vous les voyez ; or, admettant votre prudence, il présume que vous lui portez une haine méritée, et la sienne s'irrite dans l'attente d'un coup funeste qui peut partir à propos de votre main, s'il ne se hâte de frapper le premier. Plein de cette idée, il veille au poste d'où il menace Athènes, il courtise les Thébains et leurs complices du Péloponèse, les jugeant trop mercenaires pour ne pas se borner à l'intérêt du moment, trop stupides pour prévoir les maux à venir. . . . .

» Mais pourquoi rappeler maintenant ces discours ? Pourquoi demander la mise en jugement de ces hommes ? Je vais, le ciel m'en soit témoin, répondre sans déguisement, à cœur ouvert. Je ne veux pas, en m'abaissant jusqu'à l'injure, la provoquer par un juste retour contre moi; je ne veux pas fournir à ceux qui, dès le principe, m'ont persécuté, un nouveau motif pour recevoir de Philippe un supplément de salaire ; je ne veux pas m'égarer dans de vaines déclamations ; mais je vois dans l'avenir les attentats de Philippe vous causer de plus vives alarmes qu'aujourd'hui. Oui, les progrès du mal frappent ma vue. Puissent mes conjectures être fausses ! Mais je tremble que déjà nous ne touchions au terme fatal. Quand il ne vous sera plus possible de négliger les événements, quand vous saurez, non plus par les paroles de Démosthène ou de tout autre citoyen, mais par vos yeux, par l'évidence des faits, qu'on trame votre perte, alors la colère, sans doute, vous fera courir à la vengeance. Or, je crains que, vos ambas---

ayant enseveli dans le silence tout ce que leur conscience reconnaît pour l'œuvre de leur corruption, votre courroux ne tombe sur les citoyens qui s'efforcent de réparer une partie des maux qu'elle a causés. Car j'en vois plus d'un parmi vous prêt à décharger sa fureur, non sur le coupable, mais sur la première victime que rencontre sa main. » (1)

Ce mémorable discours, dans lequel on voit percer contre Eschine et ses complices la menace d'une accusation qui ne tarda pas à se réaliser, obtint un plein effet. Les Athéniens témoignèrent ouvertement l'intention de s'unir aux Spartiates pour défendre contre Philippe l'entrée du Péloponèse, et ce prince ne voulant point avoir sur les bras deux ennemis si redoutables, jugea prudent de renoncer à son entreprise. On rapporte qu'ayant eu connaissance de la harangue de son antagoniste, il s'écria : « J'aurais donné ma voix à Démosthène, pour me déclarer la guerre, et je l'aurais nommé général ! »

L'inaction de Philippe à l'égard du Péloponèse, ne l'empêcha point toutefois de méditer d'autres conquêtes. Il attachait un regard vigilant et cupide sur la vaste région comprise entre les côtes de la Propontide, celles de la mer Ionienne et du golfe de Corinthe, et ne cessait d'entretenir des rapports avec tous les points de la Grèce. Mais cette attitude passive ne pouvait longtemps convenir à l'impatience de son esprit. Il tourna ses armes du côté de la Haute-Thrace, et, parmi quelques exploits secondaires, il s'empara de la petite île de l'Halonèse, située à la hauteur du golfe Pélas-

(1) Traduct. de M. Stiévenart.

gique et qui offrait un poste d'observation utile sur l'Eubée et sur le reste de la péninsule hellénique. Les Athéniens, par l'entremise d'une députation, réclamèrent contre l'occupation de cette île qui leur avait appartenu précédemment. Mais leurs protestations furent repoussées, et Philippe continua de s'étendre en Thessalie. Il distribua cette province en quatre divisions, et mit garnison dans la ville de Phères, dont les dispositions lui paraissaient suspectes. Il attaqua l'Acarnanie, menaça Mégare et se prépara à intervenir dans les querelles qui agitaient le midi de la Grèce. Ces entreprises provoquèrent de la part des Athéniens des mouvements militaires et des démarches diplomatiques qui témoignaient d'une préoccupation sérieuse. Démosthène, Polyeucte, Lycurgue et Clitamarque furent envoyés dans le Péloponèse pour y échauffer les esprits contre le roi de Macédoine. Philippe comprit le besoin de calmer l'émotion publique. Il députa à Athènes l'orateur Python, de Byzance, avec une lettre destinée à combattre les griefs articulés contre lui. Il proposait de faire régler par une décision judiciaire les points en litige, et s'efforçait de dissiper les inquiétudes du peuple athénien par de nouvelles protestations.

Python parut à la tribune et prit la parole aussitôt après qu'il eut été donné lecture de la lettre de Philippe. Il se plaignit des calomnies dirigées contre ce prince, qu'il représenta comme animé des meilleures intentions, et offrit en son nom de faire réviser le dernier traité de paix conclu avec les Athéniens. Ce discours, qui fut accueilli avec beaucoup de faveur, donna lieu à la Harangue de Démosthène sur l'*Halonèse*, harangue qui n'est point celle que nous

possédons, et que les critiques ont généralement attribuée à l'orateur Hégésippe.

Ce document n'a d'autre intérêt que de réfléchir la substance précise des communications faites par Python à l'assemblée du peuple athénien. Elles se résumaient à énoncer que Philippe avait conquis l'Halonèse sur le pirate Sostrate, qu'il consentait toutefois à remettre cette île aux Athéniens, mais à titre de pur don et non comme une dépendance de leur territoire. Que si le roi de Macédoine s'attribuait la domination des mers, c'était pour expulser les pirates et les pillards qui en infestaient les îles. Enfin le roi donnait quelques explications plus ou moins plausibles sur les villes qu'il avait occupées et sur les prisonniers qu'il avait refusé de rendre. L'histoire est muette sur les résultats qu'obtinrent la lettre de Philippe et le discours qui lui servit de commentaire. Il est vraisemblable que le sort de l'Halonèse demeura indécis jusqu'au moment où les sourdes divisions qui fermentaient entre les parties contendantes éclatèrent enfin en une guerre ouverte et décidée, dont les esprits clairvoyants pressentaient la fatale et inévitable issue.

CHAPITRE XII

HARANGUE DE DÉMOSTHÈNE SUR LA CHERSONÈSE. — DISCOURS DE DÉMOSTHÈNE ET D'ESCHINE SUR LA FAUSSE AMBASSADE.

La Chersonèse de Thrace, presqu'île située dans le détroit de l'Hellespont, autrefois soumise aux Athéniens, puis indépendante, venait d'être replacée sous leur domination par la cession de Kersobleptès, fils du roi Cotys; mais ils n'en avaient point encore repris possession. Les Athéniens y envoyèrent une colonie sous la conduite du général Diopithe. Mais à son approche, Cardie, principale ville de la contrée (1), se souleva et invoqua la protection de Philippe qui fit passer des secours aux révoltés. Diopithe, profitant de l'absence de ce prince, occupé alors à guerroyer dans la Haute-Thrace, envahit et ravagea la Thrace maritime, qui appartenait à la Macédoine, et vint se replier dans la Chersonèse avant le retour de son ennemi. Trop faible encore pour tirer vengeance de ces hostilités par la voie des armes, Philippe écrivit aux Athéniens pour dénoncer la conduite de Diopithe comme une violation flagrante de la

(1) Aujourd'hui en ruines au sud de Kaia, dans la Roumélie.

paix. Cette dénonciation fut hautement appuyée par les orateurs aux gages de la Macédoine, qui réclamèrent la mise en accusation de Diopithe et le licenciement de son armée. Ce débat devint le sujet de la huitième philippique de l'orateur, aussi dénommée *Discours sur la Chersonèse.*

Cette harangue, qu'un célèbre critique regardait comme la plus belle des philippiques (1), fut prononcée l'an 341 avant J.-C. Démosthène avait alors quarante ans. Deux divisions principales partagent son discours, auquel certains écrivains ont attribué un caractère judiciaire, à cause des accusations qu'il discute. Il établit en effet que le procédé de Diopithe n'a rien d'injuste, rien de contraire aux lois de la guerre. Il démontre que tout le blâme doit atteindre Philippe qui, en réalité, a commis les premières hostilités par des démarches iniques envers une ville soumise à la domination d'Athènes. Il démontre surtout le péril extrême qu'il y aurait pour la République à licencier cette armée qui maintenant arrête Philippe sur le seuil de la Chersonèse. Si, en attendant le retour des vents étésiens, ce prince se décide à assiéger Byzance, cette ville, investie à l'improviste, est hors d'état de lui résister. S'il se jette de Chalcis sur Mégare, n'est-il pas préférable de le combattre loin de nous que de lui laisser porter la guerre au sein de l'Attique? La conclusion du discours fut qu'il fallait lever des contributions, conserver l'armée de Chersonèse en améliorant son organisation, envoyer sur divers points de la Grèce des ambassadeurs pour exciter les populations à

(1) Ce critique est La Harpe, qui a traduit intégralement ce morceau d'éloquence dans le livre II de la 1re partie de son *Cours de Littérature.*

s'armer contre l'ennemi commun. L'orateur insista en terminant sur la nécessité de punir sévèrement les traîtres qui, sous prétexte d'entretenir la paix et de ménager les finances publiques, coopéraient au succès de toutes les entreprises de l'ambitieux Macédonien.

Il faut voir avec quelle précision, avec quelle vivacité d'argumentation Démosthène justifie la principale proposition de son discours. « Quand ils (les orateurs de la paix) auront dissipé et anéanti votre armée en diffamant le général qui a trouvé dans ses propres ressources les moyens de l'entretenir, qu'ils nous disent comment ils feront pour anéantir l'armée de Philippe. S'ils restent sans réponse, il est clair, Athéniens, qu'ils n'ont qu'un but ; et c'est de vous ramener au même état de choses qui, dans ces derniers temps, a porté un coup si funeste à la puissance d'Athènes. Vous le savez, rien n'a donné à Philippe tant d'avantage sur nous, que d'avoir toujours une armée sur pied, qui le met à portée de saisir toutes les occasions ; il vous prévient partout, parce qu'après avoir délibéré à loisir avec lui-même, il agit subitement et quand il lui plaît ; il attaque, il renverse : nous, au contraire, ce n'est qu'au bruit de ses invasions que nous commençons des préparatifs longs et tumultuaires. Mais qu'arrive-t-il ? Ce qui doit toujours arriver à ceux qui s'y prennent trop tard : il garde, lui, sans danger, ce qu'il a pris sans obstacle, et nous, après de grandes dépenses inutiles, après bien des efforts superflus, après avoir vainement montré toute l'envie possible de le traverser et de lui nuire, que nous reste-t-il ? L'impuissance et la honte.

« Je sais que vous avez parmi vous des hommes qui s'i-

maginent avoir répondu à votre orateur quand ils lui ont dit : Que faut-il donc faire? Je pourrais leur répondre d'un seul mot, et avec autant de vérité que de justice : il faut faire tout ce que vous ne faites pas. Mais je ne crains pas d'entrer dans tous les détails; je vais m'expliquer complètement, et je souhaite que ces hommes si prompts à m'interroger, ne le soient pas moins à exécuter, quand j'aurai répondu.

« Commencez par établir, comme un principe reconnu, comme un fait incontestable, que Philippe a rompu les traités, qu'il vous a déclaré la guerre, et cessez de vous en prendre là-dessus les uns aux autres très-inutilement. Croyez qu'il est l'ennemi mortel d'Athènes et de ses habitants, même de ceux qui se flattent d'être en faveur auprès de lui. S'ils doutent de ce que je leur dis ici, qu'ils regardent le sort des deux Olynthiens qui passaient pour ses meilleurs amis, Eutycrate et Lasthène qui, après lui avoir vendu leur patrie, ont eu une fin si déplorable. Mais ce que Philippe hait le plus, c'est la liberté d'Athènes, c'est notre démocratie. Il n'a rien tant à cœur que de la dissoudre, et il n'a pas tort. Il sait que, quand même il aurait asservi tous les autres peuples, jamais il ne pourra jouir en paix de ses usurpations tant que vous serez libres, que, s'il lui arrivait quelqu'un de ces accidents où l'humanité est sujette, c'est dans vos bras que se jetteraient tous ceux qui ne sont maintenant à lui que par contrainte; et il est vrai, Athéniens, et c'est une justice qu'il faut vous rendre, que vous ne cherchez point à vous élever sur les ruines des malheureux, mais que vous faites consister votre puissance et votre grandeur à empêcher que personne ne se fasse tyran de

la Grèce, ou à renverser celui qui serait parvenu à l'être. Vous êtes toujours prêts à combattre ceux qui veulent régner, à soutenir ceux qui ne veulent pas être esclaves. Philippe craint donc que la liberté d'Athènes ne traverse ses entreprises; incessamment il lui semble qu'elle le menace, et il est trop actif et trop éclairé pour le souffrir patiemment. Il en est donc l'irréconciliable adversaire; et c'est, avant tout, ce dont vous devez être bien convaincus pour vous déterminer à prendre un parti.

» Ensuite, ce qu'il faut que vous sachiez avec la même certitude, c'est que, dans tout ce qu'il fait aujourd'hui, son principal dessein est d'attaquer cette ville, et que par conséquent tous ceux qui peuvent nuire à Philippe travaillent en effet à vous servir. Qui de vous serait assez simple pour s'imaginer que ce prince, capable d'ambitionner jusqu'à de misérables bicoques de la Thrace, capable, pour s'en emparer, de braver les hivers, les fatigues, les périls, que ce même homme ne porte pas un œil d'envie sur nos ports, nos magasins, nos vaisseaux, nos mines d'argent, nos trésors de toute espèce; qu'il nous en laissera la possession paisible, tandis qu'il combat au milieu des hivers pour déterrer le seigle et le millet enfoui dans les montagnes de Thrace? Non, Athéniens, non, vous ne le croyez pas.

» Maintenant donc, que prescrit la sagesse dans de pareilles conjonctures, et quel est votre devoir? De secouer enfin cette fatale léthargie qui a tout perdu, d'ordonner des contributions publiques et d'en demander à nos alliés; de prendre enfin toutes les mesures nécessaires pour conserver l'armée que nous avons. Puisque Philippe en a toujours une sur pied pour attaquer et subjuguer les Grecs, il

faut aussi en avoir une prête à les défendre et à les protéger. Tant que vous ne ferez qu'envoyer au besoin quelques troupes levées à la hâte, je vous le répète, vous n'avancerez rien. Ayons des troupes régulièrement entretenues, des intendants d'armée, des fonds affectés à la paie de vos soldats, un plan d'administration militaire, le mieux entendu qu'il sera : c'est ainsi que vous serez à portée de demander compte aux généraux de leur conduite et aux administrateurs de leur gestion. Si vous prenez à cœur ce système de conduite, alors vous pourrez retenir Philippe dans de justes bornes, et goûter une paix véritable; alors la paix sera vraiment un bien, et j'avoue qu'en elle-même la paix est un bien; ou, si Philippe s'obstine encore à vouloir la guerre, vous serez du moins en mesure contre lui.

» On va me dire que ces résolutions exigent de grands frais et de grands travaux. Oui, j'en conviens; mais considérez quels dangers s'approchent de vous si vous ne prenez ce parti, et vous sentirez qu'il vaut mieux vous y porter de vous-mêmes, que d'attendre d'y être forcés. En effet, quand un oracle divin vous assurerait, ce dont aucun mortel ne peut répondre, que même en restant dans votre inaction, vous ne serez point attaqués par Philippe, quelle honte encore ne serait-ce pas pour nous (j'en prends tous les dieux à témoins)! combien ne flétririez-vous pas la gloire de vos ancêtres et la splendeur de cet État, si pour l'intérêt de votre repos vous abandonniez les Grecs à la servitude! Qu'un autre vous donne ces indignes conseils, qu'il paraisse, s'il en est un qui en soit capable, écoutez-les si vous êtes capables de l'entendre : quant à moi, plutôt mourir mille fois avant qu'un pareil avis sorte de ma bouche!... »

« Mais si mes sentiments sont les vôtres, si vous voyez, comme je le vois, que plus vous laissez faire de progrès à Philippe, plus vous fortifiez l'ennemi que tôt ou tard il vous faudra combattre, qui peut donc vous faire balancer? Qu'attendez-vous encore? Pourquoi des délais, des lenteurs? Quand voulez-vous enfin agir? Quand la nécessité vous y contraindra! Et quelle nécessité voulez-vous dire? En est-il une autre, grands Dieux, pour des hommes libres, que la crainte du déshonneur? Est-ce là ce que vous attendez? Elle vous assiège, elle vous presse et depuis longtemps. Il en est une autre, il est vrai, pour les esclaves... Dieux protecteurs, éloignez-la des Athéniens... La contrainte, la violence, la vue des châtiments, Athéniens, je rougirais de vous en parler. »

Il faut citer la péroraison de cette admirable harangue :

« Nous sommes les seuls chez qui nos ennemis aient impunément des protecteurs déclarés, les seuls chez qui l'on puisse tout dire en faveur de Philippe quand on a reçu son argent, tandis qu'il prend celui de la République. Il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Olynthiens, s'il ne les eût pas séduits en leur donnant Potidée. Il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Thessaliens, s'il ne les eût pas aidés à chasser leurs tyrans, et s'il ne leur eût pas rendu Pyle. Il n'eût pas été sûr de se déclarer en faveur de Philippe chez les Thébains avant qu'il leur eût assujéti la Béotie en détruisant les Phocidiens. Mais chez nous, mais dans Athènes, quand il s'est approprié Amphipolis et le pays de Cardie; quand il est près d'envahir Byzance, quand il a fortifié l'Eubée de manière à enchaîner l'Attique, on peut en toute

sûreté élever la voix en sa faveur. De pauvres et d'obscurs qu'ils étaient, ses amis sont devenus riches et considérables; et nous, au contraire, nous avons passé de la splendeur à l'humiliation et de la lumière à l'obscurité; car, à mes yeux, les vraies richesses d'une république sont dans le nombre de ses alliés, dans leur attachement, dans leur fidélité, et c'est là ce que nous avons perdu. Et pendant qu'avec tant d'insouciance vous vous laissez ravir tant d'avantages, Philippe est devenu grand, fortuné, redoutable aux Grecs et aux Barbares, Athènes est dans le mépris et dans l'abandon, riche seulement de ce qu'elle étale dans les marchés, pauvre de tout ce qui fait la gloire et la force d'un peuple libre. »

Cependant les déclamations véhémentes de Démosthène parvenaient peu à peu à émouvoir l'insouciance et l'incrédulité des esprits, et les événements fortifiaient l'autorité de ses conseils en vérifiant la justesse de ses prédictions. En présence des entreprises réitérées de Philippe, les Athéniens commençaient à craindre sérieusement pour la sûreté de leurs deux importantes positions de l'Hellespont (1) et du Bosphore (2). De nouvelles collisions entre divers États de la Grèce ne tardèrent pas à favoriser des projets que le conquérant ne prenait même plus le soin de dissimuler. Avant d'entamer l'histoire de ces nouveaux conflits, nous devons concentrer l'attention du lecteur sur une circonstance épisodique mais intéressante de la vie publi-

(1) Détroit entre la mer Égée et le Péloponèse (aujourd'hui mer de Marmara) et séparant l'Europe de l'Asie, désigné dans la géographie moderne sous le nom des Dardanelles.

(2) Aujourd'hui canal de Constantinople, entre le Pont-Euxin (Mer noire) et la Propontide.

que de Démosthène, espèce de diversion momentanée à sa lutte ouverte et en quelque sorte personnelle contre Philippe, dans laquelle on retrouve sous un nouvel aspect le patriotisme si pur, le génie si élevé, la politique si pénétrante de l'orateur.

On n'a pas oublié que Démosthène, à son retour de la première ambassade en Macédoine, ne partageait qu'avec réserve les pressentiments pacifiques de ses collègues. Sans faire tort à sa sagacité d'homme d'État, on peut croire que la connaissance particulière qu'il avait des séductions exercées sur eux par le roi Philippe entrait pour beaucoup dans les défiances trop légitimes qu'il avait conçues. En toute hypothèse, les événements n'avaient pas tardé, comme on l'a vu, à justifier ces défiances. L'invasion des Thermopyles, l'anéantissement de la Phocide, l'usurpation par Philippe du titre d'amphictyon, tels avaient été les fruits amers de l'inconcevable aveuglement des Athéniens et de leur persistance à repousser les avis de leur incorruptible conseiller.

Dans une situation aussi grave, aussi menaçante pour l'indépendance de la Grèce, la prolongation de son silence lui sembla criminelle. Il regarda comme un impérieux devoir la révélation directe des prévarications qu'il se croyait en droit de reprocher à Eschine, dans cette ambassade si fatale aux intérêts de la République.

Quelle fut la date précise de ce mémorable conflit? Quelques critiques le placent à une époque antérieure au discours de Démosthène sur *la Chersonèse*, la 2e ou la 3e année de la 109e Olympiade, vers l'an 342 ou 341 avant l'ère

chrétienne. Tout semble annoncer en effet qu'il fut, à quelques mois près, contemporain de ce discours. Quoi qu'il en soit, ce débat prit son origine dans des conjonctures que nous devons retracer sommairement. Au retour de la dernière ambassade dans laquelle Démosthène avait figuré avec Eschine, celui-ci, informé que Timarque, personnage considérable, adversaire ardent de Philippe, se disposait à l'accuser de concert avec Démosthène, résolut de prévenir cette attaque par une diversion parlementaire. Il dénonça dans l'assemblée du peuple Timarque comme infâme et comme prodigue : double inculpation dont le succès tendait à écarter de tout emploi public le citoyen qui en était l'objet. La dénonciation d'Eschine fut accueillie, et Timarque, condamné ou sur le point de l'être, se pendit de désespoir. Également menacé d'accusation par Hypéride, le traître Philocrate s'était soustrait par la fuite à une condamnation inévitable. Mais Eschine, par sa manœuvre artificieuse, ne retarda que de peu de mois l'attaque que son redoutable adversaire s'apprêtait à diriger contre lui (1).

Le morceau oratoire dans lequel Démosthène consigna ses griefs est parvenu jusqu'à nous sous le titre de *Harangue de la fausse Ambassade*, et peut soutenir avantageusement le parallèle avec ses autres discours politiques. Peut-être même est-ce de tous celui où l'orateur déploie avec le plus d'éclat cet art qui lui était propre, de triompher de l'aridité naturelle du sujet et de convertir en un groupe lumineux de preuves les présomptions faibles ou peu con-

(1) Le plaidoyer d'Eschine, qui nous a été conservé, offre un tissu des imputations les plus cyniques et les plus révoltantes ; c'est un monument déplorable de la corruption des mœurs de l'antiquité.

cluantes qu'il paraissait offrir. La conduite d'Eschine durant les trois ambassades qu'il remplit auprès du roi de Macédoine est tracée avec une véhémence toujours éloquente, mais qui trahit souvent la partialité du narrateur. Les imputations les plus odieuses et les plus étrangères au sujet y sont présentées avec un artifice et un acharnement extrêmes. En général, et sauf le prestige du génie qui vivifie cette composition, une impression pénible accompagne la lecture de cet ensemble d'accusations envenimées dont chacune a pour but la perte d'un rival, et qui ne sont interrompues que par la demande passionnée de son supplice. Mais il faut tenir compte de la différence des mœurs d'Athènes et des nôtres. Tout y favorisait la licence des invectives politiques : une multitude maligne et frivole, l'appareil tumultueux des formes républicaines, l'ardeur et l'exaltation d'un patriotisme ombrageux, l'absence d'un frein religieux qui contînt ce penchant à médire dont les esprits les plus élevés ont peine à se défendre : toutes ces causes, plus ou moins étrangères à la civilisation moderne, expliquent cette chaleur de personnalités répandue dans les harangues des orateurs grecs dont l'excès révolte notre délicatesse, mais ne saurait nous rendre insensibles aux beautés qu'elles renferment.

La spoliation du roi Kersobleptès, la dévastation complète de la Phocide préparée par la folle sécurité dans laquelle les députés vendus à Philippe avaient entretenu cette malheureuse contrée, tels sont les principaux griefs développés dans cette harangue, entremêlée de conseils énergiques aux Athéniens, et qui, selon l'observation d'un des interprètes de Démosthène, est encore une philippique.

Voici la description pathétique que l'orateur trace de ce grand désastre.

« Pour apprendre comment ont péri les malheureux Phocidiens, nous ne devons pas nous arrêter aux décrets, il nous faut voir aussi ce qui est arrivé. Spectacle affreux et lamentable, Athéniens, que celui dont nos yeux furent témoins ! Quand nous allâmes à Delphes, force nous fut de voir toutes ces ruines sur notre passage; ces maisons détruites, ces murailles renversées, ces champs désertés par une jeunesse qu'avait moissonnée la guerre, quelques femmes, çà et là, quelques enfants, quelques vieillards dignes de pitié : en un mot, les malheurs encore présents de la Phocide sont au-delà de toute expression. Cependant je vous entends dire à tous qu'autrefois, quand il s'agissait de nous réduire en esclavage, les Phocidiens se sont opposés aux Thébains pour nous conserver notre liberté. Si vos ancêtres revenaient à la vie, Athéniens, que penseraient-ils, à votre avis? que décideraient-ils concernant les auteurs de la ruine des Phocidiens? Quant à moi, je crois qu'ils ne se feraient point de scrupule de les lapider de leurs propres mains. N'est-il pas honteux, en effet, ou plutôt n'est-ce pas le comble de l'infamie qu'un peuple qui nous a sauvés, qui a voté en notre faveur, soit ainsi payé de retour par nos députés, et présente le spectacle de calamités telles que n'en éprouva aucun peuple de la Grèce ! Qui donc est l'auteur de ces maux? Qui donc a trompé les Phocidiens? N'est-ce pas Eschine?

» Sans doute, Athéniens, Philippe est un favori de la fortune, un homme heureux à bien des titres; mais, de par tous les dieux ! il est un bonheur qu'il ne partage avec qui

que ce soit des heureux de notre temps. Prendre de grandes cités, soumettre de vastes contrées et autres choses semblables, ce sont de brillants exploits : qui n'en convient? Cependant on pourrait citer beaucoup d'hommes favorisés de ces avantages. Mais ce qui est propre à Philippe, ce qu'il ne partage avec personne, le voici. C'est que lorsqu'il eut besoin d'hommes pervers pour le succès de ses entreprises, il en trouva de plus pervers encore qu'il ne pouvait le désirer. Comment ne seraient-ils pas regardés comme tels, puisque Philippe lui-même, lorsqu'il était question de vos affaires, n'a pas osé contester leur trahison, ni faire mention dans aucune de ses lettres, ni parler par aucun de ses ambassadeurs des faux rapports qu'ont fait vos députés vendus? Antipater, Parménion, serviteurs de ce maître, qui ne devaient plus avoir affaire à vous, ont trouvé indigne de vous tromper. Mais les députés de la ville d'Athènes, la plus libre des villes, ils ont eu le courage de vous tromper, vous, avec qui ils devaient vivre tout le reste de leurs jours, vous à qui ils devaient rendre compte de leur conduite. Comment ne seraient-ils pas réputés les plus pervers, les plus scélérats des hommes?

. . . .

« J'entends dire qu'Eschine, sans s'embarrasser de toutes ces prévarications, de ses faux rapports, de ses promesses mensongères, de ses impostures à la face d'Athènes, et comme s'il s'agissait de toute autre cause portée devant des juges moins bien informés que vous, aura l'audace et l'effronterie de s'en prendre d'abord aux Lacédémoniens, puis aux Phocidiens, et enfin à Hégésippe; mais ce système de défense serait aussi ridicule qu'impudent; car tout ce qu'il

pourra dire des Lacédémoniens, des Phocidiens et d'Hégésippe, c'est qu'ils n'ont point reçu Proxène, c'est qu'ils sont des impies, ou il leur fera quelque autre reproche de ce genre ; mais tout cela est arrivé avant le retour de nos députés et n'a pu en aucune manière mettre obstacle au salut des Phocidiens. Qui nous l'assure ? Eschine lui-même; car il n'a point dit alors que les Phocidiens seraient sauvés, à moins qu'ils ne reçussent Proxène (1), à moins que les Lacédémoniens et Hégésippe n'y missent obstacle, ou que tel ou tel événement n'eût lieu ; mais sans s'occuper d'aucune de ces choses, il a dit positivement qu'il avait persuadé à Philippe de sauver les Phocidiens, de rétablir les villes de la Béotie et de vous mettre à la tête des affaires ; il a promis que tout cela allait se faire en deux ou trois jours; et c'est pourquoi, ajoutait-il, les Thébains avaient mis sa tête à prix.

» N'écoutez donc point ce qu'il vous dira de la conduite des Lacédémoniens ou des Phocidiens avant son rapport; ne souffrez pas qu'il vous entretienne de la perversité des Phocidiens ; car si vous sauvâtes autrefois les Lacédémoniens, ou les exécrables Eubéens, ou d'autres peuples, ce ne fut point en considération de leurs mérites, mais parce que leur salut importait à la République, comme aujourd'hui celui des Phocidiens. Et qu'ont fait les Phocidiens, les Lacédémoniens, ou vous, ou tout autre, pour empêcher les promesses d'Eschine de s'accomplir? Demandez-le-lui, il ne

(1) Proxène, général athénien, avait été envoyé par ses compatriotes au secours des Phocidiens. Mais ceux-ci, soupçonnant qu'il voulait s'emparer de leurs villes, l'avaient repoussé. — L'orateur Hégésippe avait pris la parole pour s'opposer aux propositions de paix portées aux Athéniens par les ambassadeurs de Philippe.

saura que répondre. Cinq jours seulement s'étaient écoulés depuis qu'il nous eut fait ces faux rapports, vous y avez ajouté foi ; les Phocidiens en ont eu connaissance, ils se sont livrés, ils ont péri. Il est donc évident que ses impostures et ses manœuvres tendaient à la destruction de la Phocide. En effet, alors que la paix ne permettait pas à Philippe de se mettre en marche, et qu'il faisait ses préparatifs, il invitait les Lacédémoniens à se joindre à lui, leur promettant de faire tout pour eux, afin d'empêcher les Phocidiens de se les attacher par notre intermédiaire. Mais lorsqu'il fut arrivé aux Thermopyles et que les Lacédémoniens, s'apercevant du piège, se furent retirés, il se servit de nouveau de ce misérable pour vous tromper; de peur que vous ne vinssiez à vous apercevoir qu'il favorisait les Thébains, et qu'il n'éprouvât des retards, des obstacles, et ne fût obligé de faire la guerre aux Phocidiens en état de défense et secourus par vous, au lieu de tout réduire sans combat, comme il s'en flattait, et comme il est arrivé. En effet, n'allez pas, parce que Philippe a trompé les Lacédémoniens et les Phocidiens, laisser impunie la trahison d'Eschine, qui vous a trompés vous-mêmes : la justice s'y oppose.

» S'il vous dit encore, par exemple, qu'en compensation de la Phocide, des Thermopyles et de tout ce que vous avez perdu, vous avez la Chersonèse ; ô dieux ! gardez-vous de l'écouter, Athéniens ! ne souffrez pas qu'après vous avoir lésés dans son ambassade, il vous déshonore par son apologie, en vous faisant passer pour des hommes qui ont sacrifié leurs alliés à un misérable intérêt personnel. Grâce aux dieux, vous n'avez pas agi ainsi. La paix était déjà

conclue, et la Chersonèse vous était assurée quatre mois entiers avant la destruction des Phocidiens. Les rapports mensongers les ont perdus, après vous avoir abusés vous-mêmes. Et puis, si vous voulez examiner les choses de près, vous trouverez que la Chersonèse est aujourd'hui plus en péril qu'elle ne l'était alors ; car si Philippe venait à l'attaquer, vous serait-il plus facile de repousser ses efforts, que quand il n'avait point encore enlevé à notre République les avantages dont il dispose actuellement? Quant à moi, je suis persuadé qu'il est plus difficile de lui résister aujourd'hui. Que nous sert-il d'ailleurs d'être maîtres de la Chersonèse, puisque notre ennemi, affranchi de toute crainte et à l'abri de tout danger, peut nous l'enlever quand il lui plaira (1)? »

Eschine soutint dignement cette formidable attaque. Aux déclamations véhémentes de son antagoniste, il opposa une discussion précise, subtile, méthodique et dont la valeur a été jugée par d'habiles critiques supérieure même à l'argumentation de Démosthène (2). A la suite d'un exorde dans lequel il exprime et exagère adroitement la gravité des appréhensions que lui inspire son artificieux accusateur et la sécurité que lui fait éprouver la bienveillance de ses juges, Eschine repousse une à une les inculpations portées contre lui et renvoie plus d'une fois à Démosthène ses reproches de perfidie, de bassesse et de vénalité. « Si

(1) Traduct. de M. l'abbé Jager.

(2) Telle est l'opinion de Schoell, qui la motive sur la fausse position de Démosthène, privé par l'accord régnant entre ses collègues d'ambassade, des preuves judiciaires au moyen desquelles il eût pu confondre son adversaire. (*Histoire de la Littérature grecque*, tome II, p. 23.) Olivier, dans son *Histoire de Philippe*, II 186, exprime à peu près le même sentiment.

je ne me justifie pas sur quelques articles, ajoute habilement l'orateur, c'est de moi seul et non de vous que j'aurai à me plaindre. »

Eschine ne dénie pas d'ailleurs avoir conseillé aux Athéniens un rapprochement avec le roi de Macédoine, contre lequel il était dans le principe fort animé. Mais il motive cette conversion sur le bien de la paix, et regarde comme honorable celle qui a été conclue. Sans excuser la spoliation de Kersobleptès ni la ruine des Phocidiens, il établit que Démosthène lui-même a exclu le roi de Thrace du traité, et que ce prince était dépouillé de ses États avant la seconde ambassade. Quant aux Phocidiens, le langage de son adversaire n'a été qu'un vain étalage de paroles, tandis que lui-même a constamment et solidement plaidé leur cause. Eschine se justifie avec adresse de plusieurs reproches secondaires; mais, insistant sur le chef dominant de l'accusation, il affirme avoir, ainsi que ses collègues, ajouté la foi la plus pure aux promesses de Philippe et s'efforce de démontrer que nulle puissance humaine n'était en mesure de prévoir les événements survenus à la suite des ambassades. « Ces hommes, dit-il, qui ont toujours à la bouche le nom de démocratie dont ils sont si éloignés par leur conduite, voués à la flatterie, violateurs de la paix, qui est le soutien du gouvernement populaire, excitant à la guerre, dont la suite est l'oppression du peuple, ils se réunissent aujourd'hui contre moi pour m'accabler. Philippe, disent-ils, a acheté la paix, il nous a tout enlevé pendant la conclusion du traité, il a violé la paix qu'il trouvait si utile à ses desseins. Ils me poursuivent, non comme député, mais comme correspondant de Philippe, et comme

caution de la paix. Ils me rendent responsable des événements, moi qui n'avais pas même la parole à ma disposition. Le même homme qui me loue dans ses décrets (1), me poursuit devant les tribunaux. Nous étions dix députés et je suis le seul à qui on demande des comptes (2). »

Soit zèle spontané, soit condescendance pour un désir de l'accusé, soit inimitié personnelle contre Démosthène, Eschine eut pour auxiliaire dans sa défense l'orateur Eubulus, citoyen devenu populaire pour avoir provoqué la loi qui défendait sous peine de mort la simple proposition de détourner au préjudice des spectacles et des jeux publics d'Athènes les fonds affectés à cette destination. Eubulus, homme vénal et efféminé, passait pour être entièrement aux gages de Philippe.

Indépendamment de l'intérêt puissant qui s'attache à la lutte qu'elles nous retracent, les Harangues de Démosthène et d'Eschine sont demeurées précieuses pour le jour qu'elles répandent sur les institutions, les mœurs et les usages de la République athénienne, ainsi que sur la politique habile et profonde du roi de Macédoine. Quant aux particularités peu honorables qu'elles nous révèlent touchant la conduite des deux orateurs, nous manquons de notions suffisantes pour les apprécier sainement. A défaut de ces lumières, l'opinion la plus raisonnable, c'est qu'entraînés par la chaleur de leur patriotisme ou l'ardeur de leur inimitié, ils portèrent dans ces récriminations mutuelles une exagéra-

(1) Allusion aux éloges décernés publiquement par Démosthène à ses collègues d'ambassade, et au décret qu'il fit rendre pour approuver leurs démarches.

(2) Trad. de M. l'abbé Jager.

tion qui paraît du reste avoir fait peu d'impression sur l'esprit de leurs juges. L'accusation de Démosthène ne réunit en effet que trente suffrages, et l'on ne voit pas que cet échec ait affaibli ni le crédit ni la considération de cet orateur.

Démosthène rendit vers cette époque un service éminent à la République en dévoilant les complots du traître Antiphon. Cet homme, chassé précédemment d'Athènes pour y avoir usurpé la qualité de citoyen, s'était réfugié en Macédoine, où Philippe n'avait pas eu de peine à le gagner à ses intérêts. Il promit à ce prince d'incendier la flotte athénienne, et repassa secrètement à cet effet dans l'Attique. Informé de ses projets, Démosthène le fit arrêter et traduire en justice. Mais Eschine, dont la complicité avec le roi de Macédoine se révélait de plus en plus, travailla et réussit à obtenir son élargissement. Il est de toute vraisemblance qu'Antiphon eût donné cours à ses complots, si l'Aréopage, à l'instigation de Démosthène, n'eût pris connaissance de cette affaire. Les charges portées par l'accusateur lui parurent graves. Antiphon fut arrêté de nouveau, et ce tribunal suprême fit recommencer son procès. Ce malfaiteur périt dans les tourments de la question, et les Athéniens durent à la vigilance et à la fermeté de notre orateur d'être préservés d'une catastrophe qui, dans les circonstances où l'on se trouvait alors, pouvait avoir les suites les plus funestes.

CHAPITRE XIII

ENTREPRISE DE PHILIPPE SUR L'EUBÉE. — VICTOIRES DE PHOCION. — DERNIÈRES PHILIPPIQUES DE DÉMOSTHÈNE.

Cependant Philippe poursuivait tantôt d'une manière latente, tantôt ouvertement, mais toujours sans relâche le cours de ses ambitieux projets. Il continuait à s'étendre dans la Thrace, menaçait l'île d'Eubée et se disposait à marcher contre Byzance. La sollicitude patriotique de Démosthène s'émut de cet état de choses, et, dans une nouvelle philippique à peu près contemporaine de la précédente, il dénonça avec force à l'attention de ses concitoyens des envahissements d'autant plus dangereux qu'ils n'étaient précédés d'aucune déclaration de guerre. Son premier soin fut de censurer les orateurs qui sacrifiaient à une vaine popularité les intérêts de la République, et la mollesse des Athéniens qui préféraient de spécieuses flatteries à d'utiles conseils. « C'est par les dissensions domestiques de la Grèce, que Philippe a agrandi sa puissance ; mais si les nations dont cette contrée se compose ont eu à souffrir réciproquement les unes des autres, ces luttes intestines n'ont pas offert du moins le caractère humiliant que présentent

les attentats progressifs contre la liberté hellénique d'un étranger, d'un Barbare, d'un misérable Macédonien né dans un pays où l'on ne put jamais acheter un bon esclave.... La Grèce, les contrées barbares sont trop étroites pour l'ambition de ce chétif mortel. Tout ce que nous sommes de Grecs, nous le savons, nous le voyons, et nous ne sommes pas indignés ! Au lieu de nous envoyer des ambassades réciproques, lâchement indifférents, isolés derrière les fossés de nos villes, jusqu'à ce jour nous n'avons pu rien faire pour l'utilité commune, rien pour le devoir, ni former une ligue, ni réunir nos cœurs et nos bras. D'un œil tranquille chaque peuple voit cet homme grandir, semble compter comme gagné pour lui le temps employé à la destruction d'un autre, et ne donne au salut de la Grèce ni une pensée, ni un effort. »

L'orateur insiste vivement encore sur la punition des traîtres qui livrent le sort de leurs concitoyens à l'ennemi commun, et rappelle combien la tolérance qu'ils ont rencontrée à Olynthe, à Érétrie, à Orée, est devenue funeste à ces trois villes : toutes idées déjà présentées par Démosthène dans ses précédentes harangues, mais qu'on ne se lasse pas de lui voir reproduire, tant il sait répandre de mouvement et de variété sur ces images. « C'est aux Athéniens surtout qu'il appartient, dit-il, de soulever les Grecs contre l'oppresseur de la Grèce, mais en donnant eux-mêmes l'exemple d'une défensive énergique fondée sur une organisation assez puissante de leurs forces militaires pour pouvoir appuyer les efforts qu'ils auront eux-mêmes provoqués.... Il serait absurde, ajoute-t-il en terminant cette véhémente philippique, d'appeler aux armes

les autres Hellènes en vous dispensant de tous les soins qu'exige votre propre salut. Tel n'est point mon langage, mais je dis : payons nos troupes de la Chersonèse ; tout ce qu'elles demandent, faisons-le. Il faut nous armer les premiers, il faut donner l'exemple, puis convoquer, coaliser, instruire, exciter le reste de la Grèce..,. Voilà ce qui convient à la majesté d'Athènes : noble privilège que vos ancêtres ont acheté et transmis à leurs enfants par tant de périls et tant de gloire! Mais si chaque Athénien, toujours inactif, n'a d'empressement que pour ce qui le flatte, d'attention que pour prolonger sa paresse, d'abord, il ne trouvera personne pour le remplacer ; ensuite, le fardeau que nous repoussons, la nécessité, je le crains, viendra nous l'imposer ; car, s'il existait pour la Grèce d'autres libérateurs, elle les aurait trouvés depuis longtemps, grâce à votre refus d'agir ; mais non, il n'en est point (1). »

L'île d'Eubée (2), appelée par Philippe la *clé de la Grèce*, entretenait des rapports de vassalité et d'amitié avec Athènes, depuis que cette République, par une expédition qui remontait à l'an 358, l'avait soustraite à l'occupation des Thébains. Mais lorsque, cinq ans plus tard, Philippe eut conquis la Thessalie et le golfe de Pagase, ce prince étendit son influence sur le nord-est de l'île et travailla à la détacher de l'alliance athénienne. Ces intrigues eurent un plein succès. Deux villes importantes, Orée et Erétrie se soulevèrent et ouvrirent leurs portes aux troupes macédo-

(1) Trad. de M. Stiévenart.

(2) Aujourd'hui Négrepont, grande île sur la côte occidentale de la mer Égée, en face de la Thessalie, de la Locride, de la Béotie et de l'Attique, à douze lieues au nord-est d'Athènes.

niennes, commandées par Philistide et Hipponicus. Plutarque, général athénien, réclama l'appui de la métropole, qui lui envoya un corps d'hoplites contre l'avis de Démosthène, à qui la fidélité de ce chef était justement suspecte. Cette expédition, soldée par les plus riches citoyens d'Athènes, fut confiée à Phocion. Ce général appartenait, comme on l'a vu, aux antagonistes les plus prononcés d'une politique belliqueuse ; mais il n'hésitait jamais entre ses sentiments personnels et ses devoirs militaires, et il accepta sans indécision la mission qui lui était offerte. Malgré l'infériorité de ses forces et la défection de Plutarque, il fit bonne contenance et réussit à battre complètement l'ennemi. Poursuivant ses succès, Phocion délivra et fortifia Mégare, chassa Plutarque d'Erétrie, et renvoya les prisonniers qu'il avait faits, dans la crainte que les Athéniens ne se vengeassent sur eux de la trahison de leur général. Phocion fut rappelé à la suite de cette glorieuse expédition, et le sort de l'Eubée, livrée de nouveau aux intrigues de Philippe, demeura incertain jusqu'à la conclusion générale des événements. Mais la conduite de Démosthène provoqua la votation d'un décret qui ordonna qu'il serait l'objet d'un éloge public qu'accompagnerait le don d'une couronne d'or. Cette couronne lui fut décernée sur le théâtre de Bacchus, aux Dyonisies, le jour des tragédies nouvelles (1), au milieu d'un immense concours de citoyens et d'étrangers.

Déconcerté dans ses projets sur l'Eubée, Philippe se vit contraint de changer son plan d'agression. Il porta ses ar-

(1) Voir dans son Discours de *la Couronne* le texte du décret, rendu sur la motion d'Aristonique de Phréarthe.

mes dans la Thrace, dans l'espoir de priver les Athéniens des blés qu'ils tiraient de cette riche contrée, bloqua Sélymbria, et menaça ouvertement Périnthe (1), l'une de ses principales villes. Le roi de Perse Artaxerce-Ochus, alarmé, manda aux satrapes dont les gouvernements avoisinaient la mer de déployer toutes leurs ressources pour garantir cette place de l'invasion macédonienne. Au premier bruit de cette intervention puissante, Démosthène monta à la tribune, reprocha de nouveau aux Athéniens leur inaction, insista sur la nécessité d'arrêter la marche audacieuse de Philippe et sur les sacrifices que la République devait s'imposer dans cet objet. Il proposa de tirer parti des dispositions du roi de Perse pour en obtenir un concours en hommes et en argent qui allégeât le poids de leurs propres sacrifices.

Un certain nombre d'érudits et de critiques ont révoqué en doute l'authenticité de cette philippique, et ce sentiment tire quelque valeur, il faut le reconnaître, d'une contradiction sensible qu'elle présente entre l'opinion que Démosthène avait soutenue jusqu'alors au sujet des distributions théâtrales, et celle qui y est établie. L'orateur, prêtant une oreille aux doléances populaires, se déclara partisan de la gratification (2) accordée à chaque citoyen pauvre pour avoir place au spectacle. Or, Démosthène s'était toujours élevé avec force contre cette allocation abusive. Ce change-

(1) Plus tard *Héraclée*, aujourd'hui *Erékli*.

(2) Cette gratification, prise sur les revenus publics, était de deux oboles (environ 30 centimes de notre monnaie). Elle eut pour principe le besoin de prévenir les désordres qui se produisaient au théâtre, lorsqu'il était envahi par un grand nombre de spectateurs qui n'avaient aucun droit d'y entrer. (Boeckh, *Econ. polit. des Athéniens.*, I, 359.)

ment d'opinion peut toutefois s'expliquer par un simple désir de plaire à la multitude, dont l'orateur avait intérêt à capter les suffrages. Il s'explique mieux encore par le besoin de tarir une source incessante et pernicieuse de débats entre les classes riches et les classes pauvres dans la République athénienne. Démosthène, observe avec raison l'abbé Auger, estimait que les riches se soumettraient plutôt à payer de bonne grâce, que les pauvres à ne rien recevoir.

Ces motifs nous paraissent suffisants pour écarter les objections des incrédules et pour maintenir parmi les harangues du Démosthène cette dernière philippique, dans laquelle on retrouve d'ailleurs tous les caractères distinctifs de de son génie oratoire. On en jugera par quelques fragments.

« Avant tout, ô Athéniens, gravez profondément dans vos esprits que Philippe a rompu la paix, qu'il nous fait la guerre, qu'il est l'ennemi acharné d'Athènes entière, du sol d'Athènes, j'ajouterai même des dieux d'Athènes.... Dieux immortels, anéantissez-le! Mais c'est surtout à notre démocratie qu'il a déclaré la guerre; c'est à la détruire que visent tous ses piéges, que tendent tous ses projets. Et il y est poussé par une sorte de nécessité. Raisonnez, en effet : il veut dominer; or, c'est vous qu'il juge seuls capables de traverser ses desseins. Depuis longtemps il vous outrage; il le sait parfaitement, car les places qu'il vous a enlevées sont les plus fermes de ses États. Oui, sans Amphipolis, sans Potidée, il ne se croirait pas en sûreté dans sa Macédoine. Il sait donc également, et qu'il cherche à vous perdre, et que vous vous en apercevez; et vous supposant

hommes de sens, il présume que vous lui faites la justice de le haïr. Outre ces puissantes raisons, il est encore convaincu que, quand même il aurait asservi le reste de la Grèce, il ne pourra compter sur rien tant que subsistera votre démocratie; il sent que,, s'il lui arrive un revers (et puisse-t-il en éprouver mille!) tous les peuples qui sont à lui par contrainte accourront se jeter dans vos bras; car vous n'êtes pas naturellement portés à vous agrandir, à usurper la domination, mais empêcher toute autre de s'en saisir, abattre l'usurpateur, barrer le chemin à qui marche à la tyrannie; protéger l'indépendance de tous, voilà votre rôle. Aussi Philippe ne veut pas que votre amour pour la liberte épie ses jours mauvais; et ses réflexions sont vraies et bien mûries. Vous devez donc d'abord voir en lui l'irréconciliable adversaire de notre démocratie. Tenez ensuite pour certain que toutes ses entreprises, tous ses préparatifs tendent à notre destruction. Nul de vous, en effet, n'aura la simplicité de croire qu'un prince capable d'ambitionner jusqu'à de misérables bicoques de la Thrace (quel autre nom donner à Drongilos, à Kabyle, à Mastira, à d'autres bourgades qu'on dit en son pouvoir?) capable de braver, pour de telles conquêtes, travaux, frimas, périls extrêmes, ne convoite pas les ports d'Athènes ses arsenaux maritimes, ses flottes, ses mines d'argent, ses riches revenus, son territoire, toute cette splendeur enfin dont je prie les dieux de frustrer son ambition et celle de tout usurpateur; et qu'il vous en laissera la pénible possession, lui, qui, pour arracher le seigle de la Thrace, s'enfonce l'hiver dans les abîmes. Non! vous ne le pensez point : par cette expédition, par toutes les autres, il se fraye un chemin jusqu'à vous.

» Pénétrés de cette vérité, n'allez pas, par Jupiter ! exiger que la guerre soit proposée par l'orateur qui ouvre les avis les plus utiles et les plus justes ! ce serait, non vouloir agir pour le bien public, mais chercher une victime. En effet, si à la première, à la seconde, à la troisième des nombreuses infractions commises par Philippe, un citoyen eût présenté la motion d'un armement et que l'ennemi eût également secouru Cardie, comme il l'a fait sans qu'aucun Athénien ait proposé de l'attaquer, n'aurait-on pas arraché d'ici l'auteur de la motion ? Ne lui imputerait-on pas le secours prêté aux Cardiens ? Ne cherchons donc personne que votre haine puisse punir des iniquités de Philippe et livrer aux fureurs de ses stipendiés. Et, quand vous aurez spontanément résolu la guerre, point de querelles entre vous sur son opportunité ; toute l'ardeur que cet homme met dans l'attaque, déployez-la dans la défense : aux soldats qui lui résistent maintenant fournissez de l'argent et tout le nécessaire ; contribuez de vos biens, hommes d'Athènes ! préparez infanterie, trirèmes légères, cavalerie, bâtiments de transport, tout le matériel de la guerre. Car c'est moquerie que de nous gouverner ainsi ; et par le ciel ! je crois que Philippe lui-même peut borner ses vœux à vous voir toujours dans la même voie : retards, folles dépenses, embarras dans le choix de vos chefs, colères et accusations mutuels.

» Remontons à la source du mal et indiquons le remède. Chez vous, ô Athéniens, jamais de promptes dispositions, jamais de préparatifs réguliers : vous vous traînez toujours derrière quelque événement ; venus après coup, vous abandonnez l'œuvre : autre événement, autres mesures prises

en tumulte. Ce n'est pas le moyen de réussir. Non, vous ne ferez jamais rien à propos avec des milices levées à la hâte. Il faut fournir une armée régulière, l'entretenir, lui donner des intendants, pourvoir à la garde la plus exacte de la caisse militaire, demander compte aux administrateurs de l'emploi des fonds, au général des opérations de la campagne, et ôter à ce dernier le prétexte de conduire votre flotte ailleurs et de s'écarter de ses instructions. Si vous agissez de la sorte, si telle est votre ferme volonté, vous forcerez Philippe à garder une paix équitable, à rester chez lui, ou vous le combattrez à forces égales. Vous demandez aujourd'hui : Que fait Philippe ? où marche-t-il ? Peut-être, ô Athéniens, peut-être demandera-t-il à son tour avec inquiétude : où est allée l'armée d'Athènes ? où débouchera-t-elle ?

» On va me dire que ces résolutions exigent de grands frais, de longs travaux, de continuels mouvements. J'en conviens, car la guerre est la source de mille peines inévitables ; mais considérez quels dangers vous menacent si vous ne prenez ce parti nécessaire, et vous trouverez un grand avantage à l'embrasser de bonne grâce. En effet, quand même un dieu, à défaut d'un mortel, vous donnerait une garantie suffisante pour de si hauts intérêts ; quand il vous répondrait que, toujours immobiles, toujours abandonnant les peuples, vous ne serez pas à la fin attaqués par Philippe, il serait honteux, par Jupiter et tous les Immortels, il serait indigne de vous, de la gloire nationale, des exploits de vos ancêtres, de sacrifier à une nonchalance égoïste la liberté de la Grèce entière. Plutôt mourir avant qu'un tel avis sorte de ma bouche ! Si un autre vous le

donne et vous persuade, eh ! bien, ne vous défendez pas, abandonnez tout. Mais si vous rejetez cette pensée, si nous prévoyons tous que, plus nous aurons laissé Philippe s'agrandir, plus nous trouverons en lui un ennemi puissant et redoutable, quel sera notre asile, pourquoi ces délais? Qu'attendons-nous, ô Athéniens, pour faire notre devoir ? La nécessité, sans doute! mais la nécessité de l'homme libre, elle est là ; que dis-je ! elle a passé depuis longtemps. Pour celle qui remue l'esclave, priez le ciel de vous en préserver ! Où est ici la différence? à l'homme libre la crainte de l'ignominie est une nécessité de fer, et je n'en vois pas, en effet, de plus impérieuse ; mais à l'esclave les coups, les châtiments corporels... Ah ! ne la connaissez jamais! son nom souille cette tribune.... » (1)

(1) Trad. de M. Stiévenart.

CHAPITRE XIV

PHILIPPE REPOUSSÉ DE PÉRINTHE ET DE BYZANCE. — SA LETTRE AUX ATHÉNIENS. — NOUVELLE GUERRE SACRÉE. — BRUSQUE OCCUPATION D'ÉLATÉE PAR PHILIPPE. — ALLIANCE DES ATHÉNIENS AVEC LES THÉBAINS.

Cependant Philippe, poursuivant le cours de ses projets, avait mis le siége devant Périnthe. Cette ville, alors considérable, située du côté de la Propontide sur un promontoire terminé par des rochers escarpés, inaccessible du côté de la mer, communiquait à la terre ferme par un isthme étroit. Philippe investit cette place à la tête d'une armée de 30 mille hommes, pourvue d'un matériel formidable. Malgré l'énergique résistance des assiégés, les Macédoniens réussirent à pratiquer une brèche par laquelle ils pénétrèrent dans la place. Mais les Périnthiens, avec l'aide des Byzantins, d'un corps de mercenaires grecs et le concours de la flotte athénienne, parvinrent à repousser l'ennemi, et, après trois mois de siége, Philippe se vit contraint d'abandonner son entreprise. Il dirigea aussitôt la plus grande partie de ses forces dans la Propontide, à travers l'Hellespont, contre Byzance (1), dont il faillit s'emparer par un

(1) Ancienne partie de la ville actuelle de Constantinople.

coup de main, à la faveur d'une nuit obscure et orageuse. Cette marche constituait une violation formelle du territoire athénien, une cause de guerre ajoutée à tant d'autres. Démosthène détermina facilement ses concitoyens à oublier d'anciens griefs pour ne songer qu'à l'intérêt commun. Enflammés par ses excitations, les Athéniens entrèrent résolument en campagne, renversèrent les colonnes érigées en mémoire du dernier traité de paix et expédièrent, sous la conduite de Charès, de prompts renforts au secours de Byzance (1). Les habitants de Rhodes et de Chios, comprenant aussi combien il leur importait de disputer au roi de Macédoine la possession de cette place, se joignirent spontanément à eux.

Déconcerté par une ligue aussi imprévue, aussi puissante, mal préparé pour une lutte ouverte avec Athènes, Philippe eut recours à la voie des négociations. Il entreprit de donner le change aux défiances du peuple athénien par une lettre où se trouvaient consignés tous ses griefs réels ou imaginaires contre la République. Il lui reprochait d'avoir retenu un de ses hérauts et violé le secret des communications dont il était porteur. Les entreprises de Diopithe dans la Thrace, de Callias dans le golfe de Pagase y étaient dénoncées avec une extrême énergie. Philippe motivait son assistance envers les habitants de Cardie par le refus des Athéniens de soumettre à un arbitrage la solution des débats que cette ville avait fait naître, et expliquait son passage à travers la Chersonèse par les manœuvres de ceux de

(1) Les Périnthiens et les Byzantins eux-mêmes, dans un décret rapporté au discours de la *Couronne*, évaluent à 120 le nombre des vaisseaux qui furent expédiés à leur secours par les Athéniens, en cette occasion.

ses habitants Athéniens qui n'avaient cessé de lui susciter des embarras ou de lui chercher des ennemis. Enfin l'audacieux agresseur inculpait la République d'avoir non point accepté mais provoqué la coopération du roi des Perses et de s'être refusé à conclure avec la Macédoine un traité pour le réglement général des affaires de la Grèce. Cet habile manifeste où, par un étrange renversement des rôles, Philippe imputait les projets les plus hostiles au peuple le plus éloigné de toute intention agressive, devint pour les orateurs stipendiés un texte fécond en faveur du maintien de la paix, et tous leurs efforts tendirent à persuader aux Athéniens qu'il n'y avait aucune nécessité à recommencer une lutte dont l'issue pouvait leur devenir funeste.

Mais l'incorruptible orateur fit aisément justice de ces suggestions insidieuses. Sans discuter même les articles de la lettre de Philippe, il affirma qu'elle constituait une véritable déclaration de guerre; que loin de vouloir faire une paix sincère avec la République, le roi de Macédoine rompait aujourd'hui la paix existante sans motifs solides, au mépris des serments et des traités, et que l'honneur du peuple athénien était intéressé à ne déposer les armes qu'après avoir assuré sa sécurité et celle de ses alliés.

« Pénétrés, Athéniens, de ces réflexions, et persuadés qu'il ne nous est plus permis de dire que nous sommes en paix (car Philippe vient de nous déclarer la guerre qu'il nous faisait déjà réellement), il ne faut rien ménager, ni nos revenus publics, ni nos fortunes particulières; il faut combattre tous avec ardeur, en toute occasion, et envoyer à l'armée de meilleurs généraux que ceux dont nous nous sommes servis. Car, ne vous imaginez pas que les mêmes

hommes qui ont ruiné les affaires de la République puissent les relever et les rendre plus prospères ; ne croyez pas non plus que d'autres combattront pour nous avec courage si nous restons dans l'inaction, comme nous fîmes dans la première guerre. Mais pensez plutôt combien il est honteux pour nous de ne pas vouloir défendre avec vigueur l'héritage que nos pères nous ont acquis par de grands périls et de rudes travaux, en combattant contre Lacédémone, et de voir un Macédonien qui, pour étendre son empire, brave les périls, et se fait cribler de blessures, tandis que les Athéniens, en qui il est inné de n'obéir à personne, et de triompher de leurs ennemis, abandonneraient par indolence ou par lâcheté l'ouvrage de leurs ancêtres et les intérêts de la patrie. » (1).

Le succès de l'expédition athénienne conduite au secours de Byzance, avait été compromis un instant par l'impéritie ou la trahison de Charès. Mais Phocion prit le commandement général des troupes confédérées, et la situation changea rapidement de face. Par d'habiles combinaisons, l'illustre militaire obligea Philippe à lever le siége de Byzance, chassa ce prince de l'Hellespont, purgea cette mer des croiseurs macédoniens qui pillaient les vaisseaux marchands et portaient obstacle à l'arrivage des grains, et rendit la sécurité à la Propontide et à ses détroits. Ramené à Athènes par une blessure qu'il avait reçue, Phocion s'y montra plus animé que jamais de l'esprit de paix qui n'avait cessé d'inspirer sa politique.

Les importants avantages que venaient de conquérir ses

(1) Traduct. de M. l'abbé Jager.

exploits attirèrent aux Athéniens des remercîments de toutes les contrées de la Grèce. Les Périnthiens et les Byzantins leur votèrent des honneurs et des privilèges extraordinaires, et les peuples de la Chersonèse, touchés de l'assistance qui avait procuré leur libération, décernèrent « au Conseil et au peuple d'Athènes une couronne d'or de soixante talents, et érigèrent un autel à la reconnaissance et au peuple athénien. »

Démosthène put revendiquer une juste part dans les succès de cette glorieuse campagne. Élevé par la confiance de ses concitoyens au poste de surintendant de la marine athénienne, il l'avait puissamment améliorée en faisant prévaloir la réforme des *Symmories* (1) qui, à la base défectueuse établie pour la contribution navale par la loi de Périandre, substituait une taxe plus équitable et plus productive. Lui-même avait équipé à ses propres dépens une galère pour chacune des trois expéditions de l'Eubée, de l'Hellespont et de Byzance, et versé huit talents au trésor public (2).

Ces échecs successifs attiédirent pendant quelque temps l'humeur martiale du roi de Macédoine. Mais, dans une âme aussi fortement trempée, le défaut d'action apparente impliquait moins l'abandon d'un plan personnel qu'une simple transformation dans les moyens de l'exécuter. En ces conjonctures critiques, Philippe fit preuve d'une con-

(1) Voyez sur les *Symmories* les explications que nous avons données page 65 de cette Histoire.

(2) Voir le décret rendu après la mort de Démosthène, sur la proposition de son neveu Démocharès.

stance digne d'un but plus noble et plus légitime, et chercha à regagner par d'autres voies les avantages que la fortune des armes lui avait fait perdre.

Rappeler l'habileté profonde avec laquelle ce prince maniait dans l'intrigue et la corruption les deux grands ressorts de la politique, c'est reproduire une appréciation gravée, pour ainsi dire, sur toutes les pages de cette Histoire. Mais Philippe avait déployé dans la pratique de ce système un cynisme inconnu jusqu'à lui, et jamais encore vénalité plus excessive n'avait été accompagnée d'une impudeur moins contenue. Sa sentence favorite était qu'*il n'y avait point de forteresse imprenable pour qui parvenait à y introduire un mulet chargé d'argent*. Lorsque Valère-Maxime a écrit que le monarque macédonien avait été « le trafiquant plus que le conquérant de la Grèce » (1), il a formulé une opinion pleine de justesse et de vérité. Car l'or, qui favorisa la plupart de ses opérations militaires, fut aussi l'auxiliaire le plus actif et en quelque sorte l'élément indispensable de ses négociations.

Philippe eut recours à cette tactique artificieuse dont il avait si souvent éprouvé l'efficacité. Désespérant de briser par la force la résistance des Athéniens, il ne songea plus qu'à la miner et à la dissoudre. Après la levée du siége de Byzance, ce prince, sous prétexte de punir une offense du peuple scythe à son égard, s'était hâté d'offrir à ses soldats une diversion utile et fructueuse en portant la guerre sur le Danube. Lors de son retour en Macédoine, il avait couru risque de la vie dans un combat contre les Triballes, peu-

(1) « Philippus majore ex parte mercator Græciæ, quàm victor. » (Lib. VII, cap. 2.

plade qui habitait une contrée située entre ce fleuve et le mont Hémus (1). Cette expédition terminée, Philippe put reprendre librement le cours de ses projets. Ses manœuvres tendirent principalement à isoler les Athéniens des alliés dont le concours pouvait encourager leurs efforts. Sans obtenir un succès décisif, les intrigues de Philippe produisirent un résultat important : elles entravèrent la conclusion du traité d'alliance que Démosthène, par d'énergiques excitations, pressait tous les peuples de la Grèce de souscrire avec la République athénienne pour le salut commun du pays. Mais la fortune avait marqué le terme de cette lutte inégale entre l'action et la parole, entre l'astuce et le bon droit, entre la puissance et la liberté. Un nouveau conflit suscité ou fomenté par les partisans de ce prince lui procura enfin l'occasion d'usurper cette hégémonie vers laquelle convergeaient depuis si longtemps tous ses vœux et toutes ses entreprises.

Exposons sommairement les causes et les circonstances de cette mémorable et douloureuse péripétie.

Cirrha, ville située près de l'embouchure de la rivière de Pleistos, sur le golfe de Crissa, était originairement le port de mer de Delphes. Malgré les nombreux visiteurs qu'attirait le temple et les profits qu'il en recueillait, l'entretien de ce port devenait dispendieux. Les Cirrhéens furent accusés d'extorsion envers les étrangers, et, dans la première Guerre sacrée décrétée par les Amphictyons, Cirrha fut prise et détruite, sa vaste plaine fut consacrée au dieu de

(1) Aujourd'hui la chaîne des Balkans.

Delphes, et les habitants reçurent l'interdiction de la rendre à la culture. Mais, comme il fallait un port pour abriter les étrangers qu'amenait la proximité du temple, Cirrha fut rebâtie, repeuplée et fortifiée par ses voisins, les Locriens d'Amphisse. Ces nouveaux habitants s'enrichirent des libéralités des fidèles, et labourèrent une partie des champs frappés de main-morte par le décret amphictyonique.

Les Locriens s'étaient longtemps rendus utiles aux habitants de Delphes en les protégeant contre les Phocidiens. Mais après que Philippe eut détruit la Phocide et pris rang parmi les Amphictyons, ce peuple s'enhardit jusqu'à envahir insensiblement le territoire de Cirrha, et manifesta des sentiments hostiles aux Athéniens, ces alliés de leurs anciens ennemis.

Ce fut dans ces conjonctures que le Conseil amphictyonique ouvrit à Delphes sa session accoutumée, au mois de mars 329. Diognète, Eschine, Midias et Thrasyclès avaient été délégués par Athènes, le premier à titre d'hiéromnémon, les trois autres en qualité de pylagores. Mais Diognète étant tombé malade dès son arrivée à Delphes, le privilège de porter la parole à cette assemblée fut dévolu à Eschine. Le parvis du temple était parsemé d'offrandes provenant des conquêtes faites par les Athéniens à Platée cent-quarante ans auparavant, avec des inscriptions qui rappelaient cette origine. Les Thébains et les Locriens, leurs alliés, justement offensés, se plaignirent à la Diète amphictionyque et taxèrent les Athéniens d'impiété en demandant qu'ils fussent condamnés à une amende de cinquante talents.

Cette réclamation souleva de vifs débats. Le parti locrien

se répandit en injures et en reproches contre Athènes à l'occasion de son alliance avec les Phocidiens. En réponse à ces récriminations, Eschine dénonça avec une extrême violence l'usurpation sacrilège des Cirrhéens et les exactions qu'ils pratiquaient sur les visiteurs du temple. « Je suis venu, conclut-il avec emphase, défendre le dieu et la propriété sacrée conformément aux serments de nos ancêtres, par la voix, la main, le pied et toutes les puissances de mon âme. » Ce langage fit sensation. Le Conseil amphictyonique rendit au milieu de l'irritation populaire un décret qui ordonnait la destruction immédiate du port de Cyrrha, et la multitude, dirigée par Eschine, procéda le lendemain même à son exécution par l'anéantissement des dépendances de ce port et l'incendie des maisons de la ville. Mais les Amphissiens, réunis à la hâte, accoururent en force et contraignirent la milice amphictyonique à une prompte retraite. En ces circonstances critiques, le président crut devoir provoquer un nouvel avis de l'assemblée. On offrit un sacrifice, on consulta l'oracle, et le résultat de la délibération fut de déclarer les Locriens spoliateurs et sacrilèges, en ajournant toutefois, jusqu'à la session d'automne, toute mesure définitive à leur égard.

La conduite d'Eschine obtint d'abord l'approbation populaire, et Démosthène fut presque le seul à en pressentir et à en déplorer les conséquences. Mais les Athéniens revinrent bientôt sur cette première impression, et la République, par un décret ultérieur, déclara qu'elle ne se ferait pas représenter à la prochaine réunion amphictyonique. Les Thébains prirent la même résolution.

Les députés présents décidèrent l'envoi de forces suffi-

santes pour punir les Amphissiens, et firent choix du général arcadien Cottyphos, pour commander l'expédition. Quel en fut le dénoûment? Elle amena, si l'on en croit Eschine, la soumission des rebelles, que le Conseil traita avec indulgence; les principaux coupables subirent seuls la peine de l'exil. Démosthène prétend, au contraire, que Cottyphos ayant fait un vain appel aux contingents chargés d'exécuter la sentence amphictyonique, cette sentence demeura sans effet. Ce résultat paraît probable et s'explique par le défaut de concours d'Athènes et de Thèbes, par l'exclusion des Lacédémoniens, et l'abstention volontaire ou matérielle des provinces plus éloignées.

Dans cet état de division et d'impuissance, le Conseil amphictyonique, comme il était facile de le prévoir, eut recours à Philippe, et Cottyphos lui-même se chargea de déférer au roi macédonien la direction absolue de cette seconde Guerre sacrée. Philippe accepta sans hésiter, et, rassemblant ses troupes, il se mit aussitôt en marche vers le midi de la Grèce par la Thessalie et les Thermopyles, affectant sur tout son passage un grand zèle pour la punition des Amphissiens sacrilèges. En traversant les Thermopyle, il occupa Nicée, une des villes qui commandaient le redoutable défilé; mais craignant de s'aliéner par cette voie de fait les Thébains dont il pouvait avoir besoin pour ses projets ultérieurs, il remit cette place aux Thessaliens, dont la dépendance lui était pleinement acquise. Philippe traversa sans obstacle la Phocide dépeuplée et ruinée, et atteignit Elatée, autrefois la place principale de cette contrée, aujourd'hui déserte et démantelée. Il y arrêta son armée, s'occupa activement de restaurer et de fortifier ses

murs et d'en faire une place d'armes permanente pour ses opérations futures. Il s'empara aussi de Cytinium, ville importante de la Doride, adossée à la montagne qui sépare les Thermopyles du territoire d'Amphisse, et se trouva ainsi entièrement maître du chemin de l'Attique.

La nouvelle de cette brusque irruption se répand comme un torrent à Athènes, où elle excite un sentiment universel de stupeur et d'effroi. Plus de doutes cette fois sur les desseins hostiles de Philippe : c'est à l'indépendance de la République qu'il en veut, c'est sa sécurité qu'il menace. Les yeux les plus fascinés se dessillent, les orateurs aux gages du tyran futur sont eux-mêmes réduits au silence. Comment prétendre encore à faire illusion sur ses projets d'asservissement, comment continuer à parler de ses vues pacifiques, quand, à la tête d'une armée formidable, il est déjà presqu'aux portes d'Athènes ! L'épouvante grandit avec la réflexion, et la prévoyance publique, si ingénieuse à s'abuser sur les prédictions sinistres de Démosthène, est impuissante à conjurer les dangers extrêmes qu'il n'a que trop signalés. Les Prytanes, à qui parvient d'abord la fatale nouvelle, convoquent en hâte le peuple qui, dans son empressement tumultueux, devance le sénat sur la place aux harangues (1). Quand le héraut, suivant l'usage, demande

(1) La place aux Harangues, désignée par les historiens et les géographes sous le nom de *Pnyx*, était située sur la pointe d'une des collines occidentales qui entouraient la ville d'Athènes. Elle consistait en une vaste esplanade entaillée dans le roc, à peu près à la demi-hauteur de la colline, à laquelle on arrivait par deux rampes latérales. Cette esplanade mesurait environ 450 pieds de largeur sur 240 de profondeur. Elle se terminait du côté de la ville par un hémicycle appuyé par un gros mur de substruction, et de l'autre côté par une paroi de rocher coupé à pic et formant un angle très-ouvert. C'est dans le fond que s'élevait la tribune aux harangues, de forme quadrangulaire, de la hauteur de 20 pieds

à haute voix qui veut prendre la parole, personne ne répond. Démosthène, enfin cédant à la voix impérieuse du patriotisme et à l'urgence du péril, Démosthène se lève et, dans une allocution pressante, concise, substantielle, il démontre que le seul parti qui puisse sauver la République, est celui d'une prompte alliance avec les Thébains.

Son premier soin est de calmer l'alarme générale en manifestant sur les dispositions de ce peuple des espérances favorables, et de soutenir que Philippe, par l'occupation d'Elatée, a eu surtout pour objet d'encourager les partisans qu'il compte à Thèbes, et de dompter par la peur et la violence les résistances qu'il n'a pu surmonter jusqu'alors.

« Si nous inclinons aujourd'hui, dit-il, vers le souvenir de quelques offenses des Thébains, si nous leur montrons de la défiance comme à des ennemis, d'abord nous ferons ce que souhaiterait Philippe; puis j'appréhende la défection de ses adversaires actuels; je crains que, *philippisant* de concert, les deux partis ne s'élancent sur l'Attique. Mais si vous m'écoutez, si vous venez à réfléchir et non à disputer sur mes paroles, j'espère qu'elles paraîtront opportunes, et que je dissiperai le péril qui nous menace. Qu'est-ce donc

environ, avec un triple socle et à chaque extrémité un escalier de six marches pratiqué dans la masse du rocher. Les auditeurs occupaient l'hémicycle, et l'orateur était tourné du côté de la ville; la tribune était adossée à une paroi à ligne brisée qui semblait avoir été disposée pour diminuer ses efforts en concentrant les éclats de sa voix. Tout annonce, du reste, que la plupart des harangues de Démosthène furent prononcées dans l'enceinte du temple de Bacchus, enceinte très-vaste et qui pouvait contenir, dit-on, jusqu'à 20,000 personnes.

L'*Agora*, qui n'était, à proprement parler, que le *Forum* athénien, se composait d'une grande place située dans le quartier de Céramique, près de la porte qui conduisait au jardin de l'Académie.

que je demande? Avant tout, cette crainte qui vous agite aujourd'hui, reportez-la tous sur les Thébains : beaucoup plus exposés, c'est sur eux que fondra d'abord l'orage. Envoyez ensuite à Éleusis votre cavalerie et tout ce qui est en âge de servir ; montrez-vous en armes à toute la Grèce. Par là, les partisans que vous avez dans Thèbes pourront, avec une égale liberté, soutenir la bonne cause ; car ils verront que, si les traîtres qui vendent la patrie à Philippe s'appuient sur les troupes d'Élatée, vous aussi vous êtes prêts et résolus à secourir, à la première attaque, ceux qui veulent combattre pour l'indépendance. Je propose encore de nommer dix députés qu'on investira du pouvoir de décider, avec les stratèges, et le jour du départ et les détails de l'expédition. Arrivés à Thèbes, comment les députés négocieront-ils cette affaire? Donnez-moi toute votre attention. Ne demandez rien aux Thébains; quelle honte ce serait aujourd'hui ! Loin de là, promettez de les secourir, s'ils le demandent. Car leur péril est extrême, et mieux qu'eux nous voyons l'avenir. S'ils acceptent nos offres et nos conseils, nous aurons atteint notre but sans que la République ait quitté sa noble attitude. S'ils les repoussent, Thèbes n'accusera qu'elle-même de ses disgrâces, et nous n'aurons à nous reprocher ni honte ni bassesse. » (1)

Ce langage, dans lequel la dignité le dispute à la prudence, ce langage si fier en face des circonstances périlleuses où la République est engagée, ne rencontre aucun contradicteur. L'assemblée adopte par acclamation l'avis de Démosthène, et lui-même est désigné pour porter aux

(1) Trad. de M. Stiévenart.

Thébains, à la tête d'une légation spéciale, les propositions qu'il a conseillées. Toutes les troupes dont l'Attique peut disposer sont acheminées en même temps sur les frontières de cet État.

Cependant Philippe, de son côté, ne restait pas inactif. Il députait aux Thébains, pour les engager à s'unir à lui, contre un ennemi « aussi digne de leur aversion que de la sienne. » Que s'ils jugeaient convenable de rester à l'écart, Philippe réclamait au moins le passage par la Béotie pour combattre les Athéniens avec ses propres forces.

Ces propositions furent portées à Thèbes par Python de Byzance, qui, après avoir obtenu le droit de cité à Athènes, était entré ouvertement dans le parti du roi Philippe. Orateur habile et passionné pour le succès de sa cause, Python se trouvait déjà à Thèbes avec cinq envoyés de ce prince, lorsque Démosthène y arriva accompagné d'Hypéride, de Mnésitide, de Démocrate et de Callescros. Des conférences animées s'établirent entre les ministres de l'État et les orateurs de chaque parti. Python rappela les faveurs dont les Thébains étaient redevables à Philippe, et offrit en son nom de faire disparaître des traités conclus avec lui tout ce qui pouvait blesser leurs intérêts. Mais ses efforts échouèrent contre l'éloquence entraînante de Démosthène. Dans un discours dont on doit regretter vivement la perte, il démontra aux Thébains assemblés que l'occupation d'Élatée démasquait surabondamment les projets du roi macédonien, et que la ruine d'Athènes amènerait infailliblement celle de Thèbes. Croyant apercevoir qu'une partie de l'assemblée penchait dans le sens de la neutralité, et regardant comme un point capital d'entraîner ce peuple

dans l'alliance d'Athènes, il se livra à un dernier mouvement oratoire qui enleva enfin tous les suffrages. Il dépeignit Philippe sous ses véritables traits, fourbe et infidèle à tous ses engagements, profitant des divisions qu'il faisait naître ou qu'il fomentait entre les divers États de la Grèce pour l'envahir graduellement et soumettre à son joug cette contrée tout entière : « Je vous demande au moins, conclut-il avec véhémence, un passage au nom des Athéniens qui brûlent d'aller combattre et de périr seuls, s'il le faut, pour la cause commune. » L'éloquence de Démosthène, dit Théopompe, ranima dans le cœur des Thébains toutes les flammes du patriotisme hellénique. Ce peuple, ajoute Plutarque, oubliant sa vieille antipathie, et n'écoutant plus que les inspirations de l'honneur et du devoir, répudia tout engagement antérieur et se prononça ouvertement pour l'alliance athénienne. Cette brillante négociation mit le comble à la gloire de notre orateur, qui en regarda le succès comme le plus beau triomphe de sa vie (1). L'imminence du danger imprima aux magistrats de la République une impulsion depuis longtemps inconnue. Démosthène fit suspendre toutes les constructions commencées, afin de concentrer l'activité générale sur l'expédition qui se préparait, et il obtint enfin, après tant d'impuissants efforts, que le fonds théorique lui serait exclusivement appliqué.

Trompé par les assurances de ses partisans, Philippe n'avait jamais cru à la possibilité d'une alliance entre les deux peuples. Loin de s'attendre à la défection des Thé-

(1) Discours de la *Couronne*.

bains, il s'était persuadé qu'ils saisiraient de concert avec lui cette occasion d'accabler leurs éternels ennemis. Son premier soin fut d'exhorter ses alliés du Péloponèse à se joindre à lui pour venger le temple de Delphes. Mais cette démarche ne produisit aucun résultat. Quelles que fussent les dispositions particulières de ces peuples, la réunion à laquelle les conviait le chef de la Macédoine était matériellement impraticable. Il fallait par terre traverser la Béotie soulevée contre son oppresseur, et, par mer, débarquer à Cirrha, qui était au pouvoir des Amphissiens. Il fallait enfin affronter la redoutable supériorité de la marine athénienne. Les excitations de Philippe échouèrent devant ces obstacles.

Le commandement des forces combinées fut partagé entre les deux nations, et Thèbes fut désignée comme centre des opérations. L'armée athénienne garda en partie la frontière de la Béotie, afin de prévenir toute irruption macédonienne ; le surplus se concentra à Thèbes, dont les habitants firent preuve de l'hospitalité la plus empressée. Les Athéniens envoyèrent des émissaires sur tous les points de la Grèce pour inviter tous les peuples à se réunir contre l'ennemi commun « qui ne se reposerait qu'après avoir consommé l'asservissement du corps hellénique. » Cet appel fut entendu. L'Eubée, l'Achaie, Corinthe, Mégare, la Locride, Byzance, la Messénie se déclarèrent hautement en faveur d'Athènes et s'engagèrent à fournir un contingent de quinze mille mercenaires et de deux mille cavaliers. Une excellente inspiration politique fut la restauration du peuple phocidien, comme section indépendante de la famille hellénique. Les proscrits furent rappelés, et l'on en-

ceignit de fortes murailles les principales villes ; les côtes furent mises en défense, et l'occupation du golfe de Corinthe par les confédérés priva Philippe de la réception des renforts qu'il attendait de ce côté.

Ce fut sous ces favorables mais trompeurs auspices que les Athéniens ouvrirent la mémorable campagne dont allait dépendre l'existence politique d'Athènes et de la Grèce entière.

CHAPITRE XV

BATAILLE DE CHÉRONÉE. — MORT DE PHILIPPE.

Les préparatifs de cette formidable collision ne furent terminés de part et d'autre qu'au printemps de l'an 338. Dans l'intervalle, les Athéniens et les Thébains repoussèrent toute invasion de leur territoire et obtinrent même sur les troupes de Philippe, assaillies à l'improviste, quelques légers avantages, que le peuple d'Athènes célébra avec son ostentation accoutumée. En sa qualité de promoteur de l'alliance entre les deux peuples, Démosthène reçut une couronne d'or aux grandes Dyonysiaques du mois de mars.

Soit pour achever l'organisation de son armée, soit dans l'espoir de désunir ses ennemis, Philippe ouvrit avec Thèbes, et même avec Athènes, des négociations qui n'aboutirent point. Il essaya alors d'intimider par de sombres présages la coalition formée contre lui, et par les prédictions sinistres qu'il eut soin d'inspirer à la prêtresse d'Apollon. Démosthène n'opposa d'abord à ces vains pronostics que l'autorité d'un bon mot. Il dit que la Pythie *philippisait*. Puis il rappela aux Thébains et aux Athéniens qu'Épaminondas et Périclès ne considéraient les oracles que comme des épouvantails ridicules, dont la raison devait

conseiller le mépris. L'armée athénienne se mit en marche pour Éleusis, ville située au nord-ouest d'Athènes, où les troupes de la république alliée ne tardèrent pas à la joindre. Les deux corps réunis s'élevaient à une proportion considérable, surtout du côté des Athéniens, que commandaient Charès et Lyziclès. Phocion avait été malheureusement retenu par le commandement de la flotte athénienne dans l'Hellespont. L'armée thébaine était sous les ordres de Théagène. Philippe entra en campagne à la tête d'une armée de 25 à 30 mille fantassins et de 2 mille chevaux. Il était accompagné de son fils Alexandre, alors âgé de dix-huit ans.

Les deux armées se rencontrèrent le 3 août 338 dans les plaines de Chéronée (1), ville située à l'extrémité de la Béotie, sur les bords du Céphise, à vingt-six lieues d'Athènes. Philippe dirigeait un corps d'élite faisant face à l'aile occupée par les Athéniens. Alexandre, assisté de quelques officiers expérimentés, commandait l'aile opposée aux Thébains. L'attaque commença de part et d'autre avec l'ardeur que le patriotisme, l'amour de la liberté, le ressentiment, l'ambition devaient inspirer aux combattants. Alexandre enfonça, après une vive résistance, le bataillon sacré des Thébains dont il fit un affreux carnage. Mais, pendant ce temps, Lyziclès réussit à percer le centre de l'armée macédonienne. Ce succès devint fatal aux Athéniens. L'imprudent général y vit le présage assuré d'une victoire facile, et, poussant avec impétuosité les fuyards devant lui, il s'écria fièrement qu'il ne s'arrêterait qu'aux

(1) Aujourd'hui *Kaprena*, *Kapournia*, ou *Kopourno*.

frontières de la Macédoine. Philippe le voyant s'abandonner dans cette poursuite, dit froidement : « Les Athéniens ne savent pas vaincre. » Il marcha aussitôt à la tête de sa redoutable phalange, qu'il avait ralliée sur une petite éminence, prit à revers et en flanc les bataillons de Lyziclès, fondit sur eux, les mit en pleine déroute, et rejoignit l'aile victorieuse de son fils.

Plus de mille Athéniens et auxiliaires périrent glorieusement (1), dans cette journée si fatale à l'indépendance de la Grèce, et deux mille furent emmenés comme captifs. La perte des Thébains, décimés par les troupes d'Alexandre, fut relativement plus considérable. Une grande partie des combattants moururent de leurs blessures, les autres n'échappèrent à la mort que par une fuite précipitée. De ce nombre fut Démosthène. Cet homme, à qui sa renommée oratoire avait procuré dans les armées coalisées le même ascendant qu'il exerçait sur les Conseils des deux républiques, après avoir combattu comme simple volontaire, céda à l'épouvante générale et s'enfuit en abandonnant son bouclier, sur lequel étaient gravés ces mots : *A la bonne fortune*. On raconte même qu'embarrassé dans sa retraite par un buisson, il crut être arrêté par un ennemi, et qu'il se jeta à genoux en demandant la vie. Mais cette imputation de lâcheté paraît suffisamment démentie par les égards et les déférences que ses concitoyens ne tardèrent pas à lui témoigner. Lyziclès, accusé par Lycurgue avec une inflexible énergie, expia sa témérité par un trépas juridique. Charès ne dut son absolution qu'à ses immenses richesses.

(1) « Chaque combattant, dit Justin, couvrait de son cadavre la place que ses chefs lui avaient donnée à défendre. » (IX, 3.)

L'orateur Isocrate fut une autre victime du désastre de Chéronée. Il se laissa mourir de faim peu de jours après ce triomphe d'une politique dont ses illusions n'avaient que trop encouragé les entreprises.

Les historiens ne sont pas d'accord sur la conduite que tint Philippe à la suite de cette victoire décisive. Si l'on en croit Plutarque, ce prince en témoigna une joie extravagante. Au sortir d'un festin où il s'était livré à tous les excès de la débauche, il se rendit sur le champ de bataille, et, répéta, en marquant la mesure avec dérision, le préambule du décret rendu par les Athéniens pour lui déclarer la guerre. Mais, quand la fin de son ivresse lui eut permis d'apprécier le danger imminent que venaient de courir sa couronne et sa vie, il frémit en songeant à la puissance du grand orateur qui l'avait forcé de venir commettre l'une et l'autre, en quelques heures, aux chances hasardeuses d'un combat. Diodore de Sicile ajoute qu'un témoin de ses premiers transports, l'athénien Démade, qui était au nombre des prisonniers, eut le courage de lui dire que « la fortune lui avait accordé les faveurs d'Agamemnon, mais qu'il en jouissait comme Thersite (1). » Selon Justin, au contraire, le roi macédonien supporta son triomphe avec une modération pleine de délicatesse. Rien d'encourageant pour les vainqueurs, rien d'offensant pour les vaincus (2). Ce qui paraît certain, c'est que Philippe usa d'extrêmes égards envers les prisonniers, refusa les sacrifices, les couronnes, les parfums, et défendit toute espèce de réjouissance.

(1) Diodore de Sicile, liv. XVI.
(2) Liv. IX. 4.

Cependant la nouvelle du désastre de Chéronée avait produit à Athènes une stupeur universelle. Par la dispersion des forces coalisées, Philippe n'était plus qu'à trois marches de cette métropole. La multitude se répandit dans les rues en donnant tous les signes d'un profond effroi, échangeant les témoignages d'une douloureuse sympathie, questionnant avec anxiété les fugitifs. L'élite de la population avait disparu de façon ou d'autre dans cette courte campagne ; la défense de la cité semblait exclusivement commise aux vieillards. Toutefois, après ce premier moment d'alarme, la situation sembla moins désespérée qu'on ne l'avait jugée d'abord. Un retour de sang-froid ramena quelque énergie dans les esprits. On réunit le peuple et l'on concerta les mesures les plus propres à préserver le territoire d'une irruption macédonienne. Tout ce qui était en état de porter les armes fut dirigé sur le Pirée, et ce port reçut un armement respectable. Mais, avec la possession d'une marine intacte et fort supérieure à celle de Philippe, Athènes n'avait rien à craindre du côté de la mer, et ce fut particulièrement sur l'intérieur du pays que la République concentra ses préparatifs de résistance. Une loi spéciale déclara traître à la patrie tout citoyen qui tenterait de fuir; les esclaves furent affranchis, les métèques (1) obtinrent le droit de cité, et l'on réhabilita les citoyens que la justice

(1) On désignait sous ce nom ou sous celui d'*Étrangers* une classe d'habitants inscrits sur un registre public, admis à servir dans l'armée, payant à l'État un impôt annuel de 12 drachmes en retour de la protection qui leur était accordée pour leur commerce ou leur industrie, et qui pouvaient être admis au nombre des citoyens en récompense de grands services, ou pour combler les vides faits par la guerre. Le nombre des *métèques* pouvait s'élever alors à 10 mille dans toute l'Attique, et celui des citoyens à plus de 20 mille.

avait frappés de déchéance. Les arbres furent abattus pour réparer les fortifications, et les pierres même des tombeaux servirent de moyens de défense, à l'exemple de ce qui avait été pratiqué dans la guerre contre les Perses. On fit également usage des armures suspendues aux voûtes des temples. Enfin, le gouvernement députa à Trézène, à Épidaure, à Chios, à Andros et sur divers autres points pour demander des secours et des subsides. Démosthène, qui s'était taxé lui-même à un talent pour sa part dans les dépenses publiques, concourut activement à la plupart de ces négociations, et mérita qu'un historien moderne ait écrit de lui « qu'il avait fait passer son énergie dans l'âme de ses concitoyens. » (1)

Mais ces apprêts formidables, dont la direction fut presqu'entièrement abandonnée à sa sollicitude, devinrent sans objet par la conduite inattendue du vainqueur de Chéronée à l'égard des Athéniens. Démade rapporta à Athènes un traité par lequel Philippe accordait à ses compatriotes une paix complète et absolue, avec la reddition gratuite et immédiate des prisonniers qu'il avait faits. Une clause particulière remettait la République en possession de la ville d'Orope, objet de si longues contestations. Autant Philippe avait affecté de bienveillance dans ses rapports avec Athènes, autant il se montra rigoureux et même barbare envers les Thébains, déserteurs de son alliance. Il ordonna de vendre leurs prisonniers comme esclaves, fit punir de mort les principaux citoyens et frappa tous les propriétaires de la confiscation de leurs biens. Le gouvernement de la pro-

(1) « Infused his own energy into his people. » (THIRLWALL, *Hist. of Greece*, VI, 46.)

vince fut confié à trois cents habitants dont le dévouement lui était acquis. Enfin il assura l'effet de ces résolutions vindicatives par l'établissement d'une forte garnison dans la citadelle de Cadmée.

On peut croire que les démonstrations énergiques des Athéniens influèrent dans une certaine mesure, sur les dispositions pacifiques du roi de Macédoine à leur égard. Elles s'expliquent encore par la supposition que Philippe, en traitant aussi inégalement les deux peuples, espérait susciter entr'eux des divisions profitables à ses intérêts. Peut-être enfin, tant sont complexes les mobiles des actions humaines, se mêla-t-il à sa politique un sentiment de générosité que n'excluait pas chez lui la dissimulation du caractère (1). Cette opinion semble autorisée par sa belle réponse à ceux qui voulaient qu'il consommât l'extermination des vaincus en saccageant leur ville de fond en comble : « A Dieu ne plaise que je détruise le théâtre de la gloire, moi qui ne travaille que pour elle ! » Les Macédoniens brûlèrent les cadavres des Athéniens qui avaient succombé dans les plaines de Chéronée, et envoyèrent pieusement leurs cendres à Athènes.

Le traité dont Démade était porteur fut lu à l'assemblée du peuple qui l'accueillit avec de vifs applaudissements. Vainement Phocion, dans sa prudence, objecta-t-il qu'il importait de connaître les intentions de Philippe à l'égard du surplus de la Grèce ; il ne fut point écouté. Échapper aux calamités d'un siège et d'une invasion, recouvrer sans

(1) Démosthène lui-même lui rend cette justice qu'il se conciliait autant de cœurs par l'affabilité de ses manières qu'il corrompait d'âmes par l'influence de son or. (Seconde lettre aux Athéniens.)

rançon deux mille prisonniers avec un accroissement de territoire, ce résultat semblait inespéré au lendemain d'une défaite aussi considérable que celle de Chéronée. Cependant une compensation douloureuse balançait de tels avantages. Le traité de paix conférait à Philippe, à cet homme qui n'était pas né Grec, le commandement en chef des troupes fédérales de la Grèce, et par conséquent l'hégémonie de la Confédération. Quelle cruelle blessure faite au sentiment national, quelle atteinte profonde portée à ce patriotisme générateur de la grande famille hellénique, que les efforts de Démosthène et des autres orateurs de son parti s'étaient si soigneusement évertués à entretenir! Concéder à Philippe la suprématie militaire de la Grèce, n'était-ce pas abdiquer ce passé glorieux et accepter une dépendance dont l'héroïque cité de Thémistocle et de Miltiade n'avait jamais connu l'humiliation?

Ce sentiment de réaction protégea la popularité de Démosthène contre les attaques plus ou moins ouvertes d'Eschine et d'autres partisans gagés de la Macédoine. En dépit des accusations d'une multitude frivole et inconsidérée, la confiance de ses concitoyens lui demeura généralement fidèle. Ils repoussèrent sans balancer l'imputation qui lui fut faite par Sosiclès, Aristogiton et quelques autres, d'avoir reçu de l'argent pour négocier l'alliance des Athéniens avec les Thébains, et l'inculpation non moins absurde d'avoir exercé des actes de péculat dans l'enrôlement des mercenaires au service des coalisés. A ces calomnies maladroites, les Athéniens opposèrent des témoignages éclatants de considération : constance bien remarquable surtout dans une république ancienne, et qu'un écrivain célèbre

signale avec raison comme la preuve d'une rare supériorité (1). Ce fut Démosthène que, par préférence à tout autre orateur, le peuple choisit pour prononcer l'éloge funèbre des Grecs morts à Chéronée. Les suffrages populaires le maintinrent sans hésitation dans la charge de veiller à l'approvisionnement d'Athènes et à la réparation des murs dégradés de cette capitale. Démosthène s'acquitta de ces divers offices avec une libéralité qui lui fit un grand honneur. Les fonds publics étant insuffisants, il y pourvut à ses propres dépens : sacrifice que des documents authentiques (2) évaluèrent à trois talents. Il fournit de plus dix mille drachmes pour faire creuser des fossés autour du Pirée. Ces actes de patriotisme déterminèrent Ctésiphon, son parent et son ami, à reprendre la proposition déjà faite quelque temps avant, de lui décerner une couronne d'or sur le théâtre, lors de la célébration des fêtes de Bacchus, et d'ordonner qu'il serait nourri au Prytanée durant le reste de sa vie : proposition dont nous ferons bientôt connaître la mémorable destinée. Démosthène mit le sceau à ses témoignages de générosité par un trait de délicatesse où l'on trouve une empreinte remarquable de la superstition propre aux anciens, même les plus illustres. Dans la part qu'il continua de prendre aux affaires de l'État, il s'abstint de mettre sous son nom aucun des décrets qu'il fit rendre, afin de soustraire la fortune publique à l'influence malheureuse de son nom et de sa destinée. L'éclat de ses talents oratoires sembla s'étendre à la faveur de la

(1) M. Villemain, art. DÉMOSTHÈNE, dans la *Biographie universelle*.

(2) Décret rendu après la mort de Démosthène, sur la proposition de son neveu Démocharès.

catastrophe même dont ils avaient été la source. Le roi de Perse, pressentant sur le bruit de sa renommée combien un tel auxiliaire lui serait utile en occupant le monarque macédonien et en l'empêchant ainsi de méditer de nouvelles conquêtes, prescrivit à ses satrapes et à ses lieutenants de combler Démosthène de présents et de ne négliger aucun moyen pour l'attacher à ses intérêts. Ces prévenances autorisèrent plus tard contre l'orateur des accusations de vénalité, ou, comme on disait alors, de *médisme*, dont nous aurons à apprécier le fondement.

Le discours que Démosthène prononça sur la tombe des victimes de Chéronée n'est point malheureusement parvenu jusqu'à nous. Celui que nous possédons sous ce titre n'a rien qui rappelle ni sa méthode ni ses formes oratoires, et les plus judicieux critiques (1) se sont accordés à penser qu'il est complètement apocryphe. « A une époque où Démosthène poursuivait l'idéal de la diction oratoire, dit avec raison un de ses biographes, et où sa patrie montrait une véritable grandeur, comment aurait-il pu prononcer un discours tellement plat et fade et dépourvu de véritable éloquence ? (2) La cérémonie de l'inhumation des ossements de ces braves et malheureux guerriers fut fastueuse et tou-

(1) Libanius, Denys d'Halicarnasse, Photius, Suidas, Harpocration chez les Anciens, et parmi les modernes les deux Wolff, Taylor, Walckénaer, Reiske, Auger, Belin de Ballu, Léo Joubert, Schott, Heyné, Bekker, Schoeffer, Weber, Schoell, Clinton, Westermann, etc. — Kruger, Becker et M. Stiévenart ont seuls élevé quelques doutes à cet égard. « Soit qu'on le donne ou qu'on l'ôte à Démosthène, dit M. Villemain (*Essai sur l'oraison funèbre*), cet éloge contient des traits remarquables. Il me paraît difficile que ce soit l'ouvrage d'un rhéteur. On y sent cette élévation des beaux temps de la Grèce. » Le même critique en juge différemment dans son art. DÉMOSTHÈNE, de la *Biographie universelle*. Il y déclare en propres termes que ce discours *est indigne de l'orateur*.

(2) *Conversation-Lexique*, art. DÉMOSTHÈNE.

chante. Démosthène leur fit ériger un mausolée avec une inscription honorable. Un héraut conduisit sur la place publique les enfants qu'ils avaient laissés et cria : « La guerre a rendu ces enfants orphelins, mais ils retrouvent dans le peuple d'Athènes un père dont les soins ne leur manqueront pas et qui les convie à se rendre dignes des premiers emplois de la République. »

L'insatiable ambition de Philippe ne fut point satisfaite par une victoire qui mettait pour ainsi dire entre ses mains le sort de la Grèce entière. Il ne considéra cette hégémonie que comme un avantage secondaire qui lui préparait la conquête de la Perse. Ce prince n'ignorait pas que les Grecs brûlaient du désir de se venger de cet empire et de travailler à son entière destruction. Il fit habilement valoir l'occasion favorable qui leur était offerte de réaliser ces projets, et, dans une assemblée générale des divers États helléniques convoquée à Corinthe à cet effet, la guerre contre les Perses fut décrétée et le titre tant souhaité de généralissime des troupes fédérales lui fut conféré. En provoquant cette double détermination, dit un historien moderne, « Philippe assurait d'une manière honorable la soumission de la Grèce, et l'éclat de l'entreprise flattait la vanité de la nation aux dépens de laquelle elle allait s'exécuter. » Enfin, il acheva de consolider sa suprématie en dépouillant Lacédémone d'une portion de son territoire pour la distribuer à quelques villes d'un rang secondaire dont il n'avait aucun ombrage à redouter depuis le traité de paix (1).

Philippe retourna dans ses États sur la fin de 338, et

(1) Pausanias, *Description de la Grèce*, chap. 25.

s'occupa activement des apprêts de l'expédition résolue. Les Athéniens furent requis d'y coopérer par l'envoi d'une flotte équipée aux ordres du roi de Macédoine. C'était un premier pas dans la voie de dépendance que le dernier traité leur avait tracée. Mais tandis que Philippe, dominateur déjà de tant de peuples, ne songeait qu'à de nouvelles conquêtes, la fortune se préparait à fournir en lui un mémorable exemple de l'inconstance de ses faveurs et de la fragilité de son appui.

Ce monarque, au mépris des représentations de son fils Alexandre, avait répudié la reine Olympias, mère de ce prince, et épousé Cléopâtre, nièce d'Attale, un de ses principaux officiers. Une violente querelle troubla les fêtes qui eurent lieu pour la célébration de cet hymen. Dans l'ivresse d'un repas, Attale s'oublia au point d'inviter hautement les jeunes nobles macédoniens à faire des libations aux dieux, afin qu'ils accordassent au roi des héritiers légitimes du trône. « Malheureux ! s'écria Alexandre furieux, me prends-tu donc pour un bâtard ? » Philippe s'élança sur son fils pour le percer de son épée ; mais, comme il était boiteux, il tomba. « Voilà, dit Alexandre avec une ironie amère, voilà un roi bien capable de marcher en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à l'autre ! » Après cet outrage, il s'enfuit en Épire, avec sa mère. Cependant Philippe ne donna pas cours à son ressentiment, et continua les préparatifs de son expédition. L'oracle, qu'il fit consulter sur le succès de la guerre, rendit cette réponse ambiguë : *Le taureau est déjà couronné, sa fin approche, et il va bientôt être immolé.* Philippe, plein de confiance, ne manqua pas d'interpréter cette prédiction en

sa faveur. Mais le roi de Perse n'était pas la victime désignée, et l'incident que nous venons d'exposer n'était que le prologue d'une catastrophe aussi éclatante qu'imprévue.

On célébrait avec magnificence, à Œgée en Macédoine, vers le milieu de l'an 336, les noces d'Alexandre, roi d'Épire, frère d'Olympias, qui épousait Cléopâtre, fille de Philippe. Au moment où celui-ci, à la tête d'un nombreux cortège, sortait de son palais pour se rendre au théâtre, un jeune macédonien nommé Pausanias, récemment insulté par Attale, et qui n'avait pu obtenir justice du monarque, se fait jour à travers la foule, se précipite sur le roi, le poignarde et le laisse expirant sur la place. Malgré le caractère personnel de cet attentat; Pausanias passa pour avoir des complices, et l'on soupçonna l'épouse répudiée, et jusqu'à ce fils auquel Philippe, par vingt-quatre ans de négociations, d'intrigues et de conquêtes, avait préparé un règne si glorieux et si renommé.

Ainsi périt à quarante-sept ans le véritable fondateur de cette puissance macédonienne dont Démosthène avait pu retarder mais non conjurer le redoutable développement.

En plaçant Philippe au premier rang des politiques de tous les temps, l'histoire n'a pu absoudre l'immoralité des moyens à l'aide desquels il avait graduellement élevé sa puissance : la profonde dissimulation de son caractère, l'absence de respect pour la foi jurée, sa disposition constante à stimuler au profit d'une ambition sans limites les convoitises d'une société vénale et corrompue. Mais elle a expliqué par quelques traits de clémence et de justice (1),

(1) Plutarque, *Vie de Démétrius*, § 58. — Démosth. Harangue *sur la fausse ambassade*, § 58.

par certaines maximes de moralité (1), les jugements favorables que Polybe, Théophraste, Diodore, Plutarque, Justin, Cicéron même ont portés sur son compte, en plaçant au-dessus de tous un témoignage d'autant moins suspect, qu'il émane du plus inflexible adversaire de ce prince, de Démosthène lui-même. « Je l'ai vu, dit-il dans une de ses harangues, je l'ai vu ce même Philippe avec qui nous étions en guerre, s'exposer aux plus grands périls pour étendre son empire et sa domination ; et, quoi qu'il eût un œil crevé, une épaule fracassée, quoi qu'il fût blessé à la main et à la cuisse, jeter gaîment à la fortune tout ce qu'elle voudrait de son corps, pourvu que le reste pût vivre avec honneur et gloire. » (2)

L'auteur d'une Histoire estimée de la Grèce, M. Thirlwall, nous a paru caractériser avec autant de justesse que de précision le vainqueur de Chéronée par le passage suivant qui résumera ce que nous avons à en dire : « Philippe fut un grand homme en le mesurant à l'échelle ordinaire des princes, mais il ne fut point un héros comme son fils. On peut s'étonner qu'un monarque qui ne réussit dans ses projets qu'en s'adressant aux côtés défectueux de la nature humaine, ait pu inspirer de l'estime et de la sympathie. Cette singularité s'explique quand on réfléchit qu'il préféra généralement les expédients pacifiques aux procédés violents et sanguinaires. Philippe laissa sa tâche inachevée et ses contemporains jugèrent sous ce point de vue sa mort

(1) « Quelle folie, écrivait-il à son fils Alexandre, de vous imaginer que vous trouverez de la fidélité dans ceux que vous avez corrompus ! Voulez-vous que les Macédoniens vous appellent un jour non leur roi, mais leur intendant et leur trésorier ? » (Cicér. *des Devoirs*, liv. 2.)

(2) Harangue sur la *Couronne*.

prématurée. C'est plutôt, à notre avis, l'opportunité de cet événement qu'on ne saurait trop remarquer. Philippe accomplit mieux peut-être que n'aurait pu le faire son successeur l'œuvre d'édification qu'il s'était départie. Si celui-ci se fût engagé dans la même entreprise, il est probable qu'il n'eût fait que gâter quelques-unes des pages les plus brillantes qui ornent l'histoire du monde. » (1)

Informé par un exprès spécial de la mort de Philippe, avant que la nouvelle en fut répandue dans Athènes, Démosthène accourut en toute hâte à l'assemblée du peuple ; et d'un ton qui trahissait la joie qu'il éprouvait, il raconta qu'il venait d'avoir un songe qui promettait aux Athéniens une prospérité prochaine. Peu d'instants après, arriva le message officiel de l'événement qu'il avait fait pressentir. Les Athéniens firent éclater en l'apprenant les témoignages de la plus vive allégresse. Ils se couronnèrent de fleurs, ornèrent les temples de guirlandes, offrirent des sacrifices aux dieux et honorèrent d'une couronne funèbre les mânes de l'assassin : excès d'autant plus indécents que ce même peuple, dont Philippe avait respecté les murs, venait de se signaler par la bassesse des adulations qu'il lui avait prodiguées à l'occasion de son mariage. L'austère Phocion refusa seul de prendre part à ces manifestations. « S'applaudir de la mort d'autrui, dit-il à ses concitoyens, est la marque d'un cœur vil et d'un esprit étroit. Que manque-t-il d'ailleurs à l'armée qui vous a défaits à Chéronée ? Une seule tête (2). » La vérité qui sied

(1) *Hist. of Greece*, London, 1839, ch. 46.
(2) Plutarque, *Vie de Phocion*.

à l'histoire nous oblige à dire que Démosthène s'associa avec ostentation à ces transports d'allégresse. Malgré la perte récente de sa fille, il parut en public couronné de fleurs et paré d'un vêtement éclatant. Quelques-uns de ses biographes ont blâmé à juste titre ces démonstrations à propos d'un assassinat, et Plutarque, en consacrant deux passages de ses écrits (1) à vanter avec complaisance cet exemple d'abnégation patriotique au sein de malheurs privés, paraît n'avoir envisagé la question que sous l'un de ses rapports. Car ce n'est point l'insensibilité apparente d'une douleur légitime que réprouve ici la morale, mais l'expréssion outrée d'une joie qui n'avait pour fondement qu'un crime, pour objet que la fin tragique d'un adversaire brave, toujours équitable, souvent généreux envers lui. Il n'est pas indigne de remarque qu'Eschine, incriminant quelque temps après, dans sa harangue sur la *Couronne*, cet acte de la vie de Démosthène, n'y voit rien autre que la matière du reproche dont Plutarque le justifie. C'est que les païens ignoraient, en général, ces pieux ménagements pour les douleurs funèbres et, le dirons-nous, ce respect pour la majesté de la mort dont il était réservé au Christianisme d'enseigner le pouvoir et le secret.

(1) *Vie de Démosthène* et *Consolation à Apollonius*.

CHAPITRE XVI

AVÈNEMENT D'ALEXANDRE. — PRISE ET DESTRUCTION DE THÈBES.

Alexandre, âgé à peine de vingt ans, saisit d'une main ferme le sceptre dont il avait hérité. Il punit les assassins de son père, soulagea les Macédoniens des impôts excessifs qui pesaient sur eux, distribua des récompenses aux compagnons de gloire du feu roi, annonça hautement l'intention de reprendre ses projets contre les Perses, et, par un mélange habile de douceur et de sévérité, il se concilia l'estime universelle de ses sujets.

L'avènement de ce prince avait excité une vive fermentation dans toute la Grèce. Quelques peuples, entr'autres les Arcadiens, les Étéens, les Ambraciotes, chassèrent les garnisons macédoniennes de leurs villes, en déclarant qu'on ne devait point reconnaître Alexandre pour général des Grecs. Athènes fut le foyer de ces premiers mouvements qui, bien dirigés, pouvaient mettre sérieusement en péril le pouvoir naissant du jeune roi. Mais ils avortèrent par la mollesse et l'indécision des Athéniens, qui laissèrent passer l'occasion favorable de renforcer les insurgés. La résistance se concentra presqu'exclusivement dans la ville de Thèbes.

Mais elle tendit bientôt à se propager parmi les peuples voisins de la Macédoine, et les barbares des contrées septentrionales manifestèrent, par une vive agitation, des projets ouvertement agressifs contre ce royaume. Alexandre comprit la nécessité d'agir avec promptitude et résolution. Il se fit immédiatement reconnaître par les Thessaliens pour leur chef, et il obtint des Amphictyons, convoqués aux Thermopyles, le commandement suprême dont ils avaient revêtu son père; puis, autorisé par ce décret, il se présenta inopinément aux portes de Thèbes dont les habitants, glacés d'effroi, ne songèrent point à se défendre. Alarmés par cette démonstration menaçante, les Athéniens lui firent porter, par une députation spéciale, l'hommage de leur soumission en lui décernant les honneurs divins, dans des termes plus humbles encore que ceux qu'ils avaient employés jadis à l'égard de son père.

Démosthène était au nombre de ces députés. Cet orateur avait partagé jusqu'alors le mépris que la jeunesse d'Alexandre inspirait aux peuples tributaires de la Macédoine. La mort de Philippe avait paru à son impatience le signal assuré de l'affranchissement de sa patrie, et, regardant la coalition des divers États de la Grèce comme un moyen infaillible de l'opérer, il n'avait négligé aucune exhortation, aucune démarche pour renouer celle qui s'était si violemment brisée par la catastrophe de Chéronée. Il avait pratiqué à cet effet des intelligences jusque parmi les officiers d'Alexandre, et s'était efforcé d'engager Attale dans le parti du roi de Perse (1). La remise entre les mains d'A-

(1) Cette accusation était connue sous le nom de *médisme*. M. Grote, qui fait

lexandre des lettres de Démosthène qui établissaient ces instigations, ne sauva point Attale d'un supplice qui ternit la gloire naissante du nouveau roi.

La célérité des premiers exploits d'Alexandre avait déconcerté toutes les espérances de Démosthène. Il ne laissa pas toutefois d'accepter la mission qui lui était confiée. Mais, soit qu'il n'osât affronter les regards irrités du jeune monarque, soit plutôt que cette demarche lui parût humiliante pour son caractère et sa patrie, il quitta brusquement l'ambassade au mont Cythéron, et revint à Athènes, où son inaction fut bientôt troublée par le bruit menaçant des conquêtes d'Alexandre, et sa sécurité compromise par les volontés impérieuses du nouvel arbitre de la Grèce.

Alexandre, sans pénétrer dans Thèbes, avait repris le chemin de la Macédoine pour comprimer les mouvements hostiles qui s'étaient déclarés sur les frontières de ce royaume. Il défit les Thraces, les Triballes, les Péoniens. Mais il revint précipitamment sur ses pas en apprenant que les excitations de Démosthène, d'Hypéride et de Lycurgue, fortifiées par l'imposture de sa mort, avaient réussi à fomenter à Thèbes une nouvelle rébellion dans laquelle deux officiers macédoniens avaient péri. Le jeune roi traversa en six jours une partie de la Thessalie et franchit les Thermopyles. Arrivé à Onchestœ dans la Béotie, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Démosthène m'appelait enfant quand j'étais en Illyrie et chez les Triballes, adolescent

observer que jamais on ne prouva que Démosthène eût appliqué l'or de la Perse à son profit particulier, ajoute qu'en l'employant à organiser des expéditions pour l'affranchissement de la Grèce, Démosthène faisait preuve de patriotisme. (*History*, etc., ch. 91.)

lorsque j'arrivais en Thessalie; je veux lui montrer, sous les murs d'Athènes, que je suis homme. »

Les Thébains, sommés par Alexandre d'ouvrir leurs portes, se défendirent avec un courage digne des descendants d'Épaminondas et de Pélopidas. Mais ils durent céder au nombre des assiégeants et à l'habileté de leurs dispositions. La ville, emportée d'assaut, fut livrée à toutes les barbaries, à tous les désastres qui accompagnent d'ordinaire une victoire chèrement acquise. On massacra les habitants sans distinction d'âge ni de sexe; les murailles furent rasées, les citoyens réduits en esclavage et le territoire partagé entre les États voisins. Juste mais terrible expiation des cruautés commises par ce peuple envers les Orchoméniens et les Platéens, trente-huit ans auparavant!

Lorsqu'on apprit à Athènes le pillage et la destruction de Thèbes, la consternation fut générale. On interrompit la célébration des grands mystères. Démosthène, Eschine, Stratocle déplorèrent éloquemment les malheurs de leurs anciens alliés. Les Athéniens recueillirent avec empressement les Thébains échappés à ce grand désastre, même après le décret de proscription porté contre eux par Alexandre. Mais, en même temps, ils envoyèrent des ambassadeurs à ce prince, en apparence pour le féliciter de ses succès, en réalité dans l'espoir de fléchir une colère dont ils n'avaient que trop de motifs de redouter les éclats.

Alexandre accueillit favorablement ces envoyés; mais il exigea que les Athéniens lui livrassent huit de leurs orateurs, à la tête desquels figuraient Lycurgue et Démosthène.

Cette sommation était un juste hommage rendu par Alexandre au pouvoir de l'éloquence, qui, en alimentant chez les Athéniens le feu sacré du patriotisme et de la liberté, portait obstacle à ses desseins ambitieux. Une assemblée publique fut convoquée sur le champ pour délibérer sur cette dangereuse exigence. Démosthène monta à la tribune pour exhorter ses concitoyens à la repousser sans hésitation. Il leur rappela ingénieusement l'apologue des bergers qui perdirent leur troupeau, parce que, traitant avec les loups, ils leur avaient livré leurs gardiens vigilants, leurs chiens fidèles. L'allusion n'était pas difficile à saisir; mais l'orateur était personnellement trop intéressé à cette solution pour convaincre les esprits. Phocion exprima avec effusion le regret de ne pouvoir donner sa vie pour sauver celle de ses collègues, mais il fut d'avis que les Athéniens devaient s'attacher, à tout prix, à désarmer le courroux d'Alexandre. Ce timide conseil provoqua le mécontentement de l'assemblée et attira à l'illustre général une vigoureuse réplique de l'orateur Lycurgue, dont il menaçait la sécurité. L'orateur Démade, qui n'était point compris dans le décret de proscription, trancha l'indécision du peuple en proposant un décret par lequel le roi serait supplié d'abandonner à la République elle-même la punition des coupables. Cet expédient, qui fit plus d'honneur à l'habileté de Démade qu'à son désintéressement (1), obtint une approbation unanime. Les Thébains fugitifs ne furent point oubliés dans la résolution proposée; Athènes y sollicitait instamment en leur faveur la clémence du vainqueur.

(1) Il passa pour constant que Démade avait reçu cinq talents des orateurs intéressés, pour salaire de son assistance.

Démade partit immédiatement pour le camp des Macédoniens. Il s'adressa avec chaleur, dans l'intérêt des proscrits, à la bienveillance qu'Alexandre lui avait témoignée. Mais ce prince refusa d'abord de se laisser fléchir, et ce ne fut qu'à la suite d'une seconde ambassade conduite par Phocion, qu'il renonça à user de rigueur. Il se contenta d'exiler Charidème et témoigna à l'intègre négociateur les dispositions les plus conciliantes et les plus honorables. Il le chargea de recommander aux Athéniens la surveillance des affaires de la Grèce pendant la campagne qu'il allait entreprendre, et les désigna, de préférence à Sparte, pour en prendre la direction, s'il venait à mourir. Le succès de cette entremise rétablit complètement la popularité de Phocion ; il éleva l'importance de Démade, et assigna à l'un et à l'autre une prééminence marquée sur tous les orateurs opposés au parti macédonien.

Avant de passer en Asie, Alexandre convoqua à Corinthe une assemblée générale des représentants de la Grèce et s'y fit décerner le titre de généralissime de l'expédition contre les Perses. Chaque État de la Confédération s'engagea à lui fournir un contingent proportionné à sa population, engagement qui, selon la remarque d'un historien moderne, impliquait l'inféodation de l'Attique (1), mais avec la compensation au moins apparente d'un but patriotique et de nature à rallier à la cause du roi de Macédoine toutes les sympathies des diverses tribus helléniques.

(1) Schaefer, *Demosthenes und seine Zeit*, funft. buch, cap. 2.

CHAPITRE XVII

PROCÈS DE LA COURONNE. — CONDAMNATION D'ESCHINE. — SITUATION D'ATHÈNES.

La victoire de Chéronée avait porté le premier coup à l'indépendance de la Grèce ; la grandeur croissante d'Alexandre consomma son asservissement. Une obscurité profonde succéda tout-à-coup à l'éclat si vif qu'elle avait jeté durant tant de siècles ; une inaction absolue enchaîna le patriotisme de ses ministres, le courage de ses militaires, l'énergie de ses orateurs. Cependant la tribune ne demeura pas muette au milieu de ces humiliants loisirs. Eschine en profita pour reprendre contre Ctésiphon ou plutôt contre Démosthène lui-même une accusation qui ne tirait que trop d'avantage des malheurs de la patrie, de l'issue funeste des conseils de son antagoniste et de la prépondérance matérielle de la faction macédonienne.

La proposition de décerner une couronne d'or à Démosthène sur le théâtre de Bacchus, en récompense de son patriotisme, avait été faite par Ctésiphon six ans auparavant, dans l'automne de 336, et décrétée par le sénat. Eschine, qui, depuis le procès de la *fausse ambassade*, nourrissait une haine profonde contre son rival, s'était

pourvu devant l'assemblée du peuple, appelée par les Grecs le *Graphè Paranomòn*, en infirmation de ce décret; mais l'appréhension du châtiment sévère que la loi infligeait au calomniateur, l'avait détourné d'engager le débat (1). Le long silence qui s'était fait depuis lors autour de la renommée de Démosthène, la compression récente du mouvement tenté par Agis pour l'affranchissement de la Grèce, le découragement du parti démocratique, lui parurent autant de circonstances favorables au succès de son accusation. Mais en dénonçant au peuple le décret du sénat, il prit soin d'élargir le cercle de ses inculpations et d'y faire entrer le système politique et même le caractère privé de son adversaire, afin que la sentence populaire pût le déshonorer à la fois comme homme d'État et comme citoyen. Bien que les Athéniens n'eussent prêté à la révolte d'Agis aucun appui ostensible, ils pouvaient craindre que le ressentiment d'Antipater, vainqueur du roi de Sparte, ne s'étendît jusqu'à eux. Eschine calcula habilement que ses concitoyens, en sacrifiant Démosthène, voudraient répudier toute complicité dans un soulèvement auquel ses excitations n'étaient pas demeurées étrangères.

Ce procès, sans exemple dans les fastes de l'histoire, attira des auditeurs de tous les points de la Grèce. Jamais, selon le rapport d'Eschine, la place publique d'Athènes n'avait été couverte d'une foule aussi considérable. « Y avait-il, en effet, s'écrie Cicéron, un spectacle plus digne de la curiosité générale que cette lutte des deux plus admirables

(1) Eschine avait sous les yeux l'exemple de quelques calomniateurs obscurs qui, ayant osé attaquer Démosthène pour illégalité et malversation, après la bataille de Chéronée, avaient succombé honteusement. (Voyez plus haut pag. 216.)

orateurs qui apportaient à une grande cause toute la puissance de leur génie, toute l'ardeur de leurs inimitiés personnelles? » (1) L'intérêt et la célébrité du débat, l'attente d'un nombreux auditoire leur firent épuiser les ressources de leur art.

Eschine, en sa qualité d'accusateur, eut d'abord la parole. Il fit sentir l'importance de la cause, essentiellement liée, selon lui, au maintien des lois et de la démocratie, et, par conséquent, de nature à intéresser tous les citoyens. Ctésiphon, dit-il, a violé les lois sous plusieurs chefs. Il a proposé de couronner Démosthène, quoique celui-ci fût encore comptable envers la République. Il s'est fait mal à propos le promoteur d'une récompense décernée à un citoyen revêtu des emplois les plus considérables de l'État. Une autre illégalité dérivait aussi de ce que la couronne ayant été votée par le sénat, elle ne pouvait être décernée à Démosthène sur le théâtre, devant le peuple réuni. La loi qui interdit le couronnement public des comptables, dit Eschine, a voulu atteindre les officiers qui, pour dissimuler une administration infidèle, mettaient dans leurs intérêts les orateurs du sénat et ceux du peuple, et prévenaient, par des éloges ou des proclamations, la reddition de leurs comptes. Vainement objectera-t-on que Démosthène n'a été préposé à la réparation des murs d'Athènes qu'en vertu d'une simple commission délivrée par sa tribu : cette subtilité disparaît dans la source élective et populaire de son mandat, qui constitue une véritable charge passible de l'application de la loi. Vainement allèguera-t-il lui-

(1) *De optimo genere oratorum*, VII.

même qu'ayant ajouté de ses propres deniers à l'allocation qu'il tenait de l'État, il ne saurait être comptable de ses propres libéralités : « dans cette ancienne et vaste cité, nul n'est irresponsable parmi ceux qui touchent, n'importe comment, à la fortune publique. » Quant au lieu d'assemblée où devait être décernée la couronne, la loi est précise; cet emplacement est celui même du corps qui l'a votée; les déviations accidentelles et abusives qu'invoquera Démosthène ne sauraient prévaloir contre son texte formel.

Cette partie première et en quelque sorte préjudicielle de la harangue d'Eschine n'offre guère que l'intérêt d'une argumentation de droit établie avec méthode et clarté. Mais la seconde partie, embrassant la vie entière de Démosthène, devait fournir à l'éloquence de l'orateur des aliments d'un ordre plus élevé. Eschine divise en quatre époques la série de ses incriminations contre son antagoniste. Il date la première de la guerre d'Athènes avec Philippe au sujet d'Amphipolis, et la termine à la conclusion de la paix et de l'alliance que Philocrate a proposées d'accord avec Démosthène. La période comprise entre la paix et la guerre forme la seconde partie; le laps de temps qui s'est écoulé depuis la reprise des hostilités jusqu'à la bataille de Chéronée, fait le sujet de la troisième division; le tableau des événements postérieurs à cette grande catastrophe remplit la dernière.

L'orateur s'applique, dès le début, à jeter de la défaveur sur le caractère personnel de son rival en rappelant, par une prétermission perfide, les actes de faiblesse ou de cupidité qui lui ont été précédemment reprochés ; et, de ces imputations qu'il tient pour vérifiées, il se sert comme

de points d'appui pour donner de la vraisemblance aux inculpations tout autrement graves dont il va entacher la politique et l'administration de Démosthène. Il l'accuse d'avoir proposé, de concert avec Philocrate, des décrets contraires aux intérêts de l'État; d'avoir, à l'aide d'intrigues soudoyées par l'or de la Macédoine, privé le peuple athénien du bienfait d'une paix générale, et livré à Philippe, dans le roi de Thrace Kersobleptès, un fidèle allié de la République. « Celui qui achetait ces avantages, était-il coupable ? s'écrie Eschine dans un morceau pressant de sa harangue. Non : avant les serments, avant la ratification, il pouvait sans crime pourvoir ainsi à ses intérêts. Mais les traîtres qui lui vendaient les forces de la patrie, méritaient toute votre colère. Cet anti-Alexandre, cet ancien ennemi de Philippe, titres que Démosthène s'est donnés, cet homme qui me reproche l'amitié du roi de Macédoine, c'est lui dont le décret dérobe à la République l'avantage des circonstances. Il décrète que les Prytanes indiqueront une assemblée pour le 8 d'Élaphébolion (1), jour de sacrifices et du prélude des jeux en l'honneur d'Esculape, jour sacré ! Chose inouie, et sous quel prétexte ? « Afin, dit-il, que dès » l'arrivée des Macédoniens, le peuple délibère en toute » hâte sur les propositions de Philippe. » Ainsi, convocation prématurée pour une ambassade encore attendue; vol de moments favorables; conclusion précipitée : le tout, pour une paix dont la Grèce sera exclue et qu'il faut *bâcler* avant le retour de nos députés ! Bientôt les ambassadeurs de Philippe arrivent, tandis que les vôtres courent le pays,

(1) Le 1er jour de ce mois répondait à notre 1 février.

soulevant les Hellènes contre Philippe. Alors Démosthène décrète, sans opposition, que vous délibérerez non plus seulement sur la paix, mais sur l'alliance, sans attendre vos députés, immédiatement après les Dyonisies de la ville, le 18 et le 19 du mois. J'ai dit la vérité. » (1)

Ici se place, dans l'ordre de l'accusation, l'abandon de Kersobleptès qui, lors de la consécration du traité d'alliance, n'est représenté par aucun ministre, par aucun délégué, et cette honteuse époque de la vie diplomatique de Démosthène est comblée par de basses prévenances envers le monarque macédonien et ses ambassadeurs.

Quelle cause assigner à ce retour de haine contre Philippe qui succède tout-à-coup à ces dispositions amicales? L'accusateur l'explique par la rupture des rapports existants entre Démosthène et Philocrate, et cette rupture lui fournit de nouveaux griefs contre son adversaire, contre cet homme qu'on propose d'honorer d'une haute distinction. Eschine reproche ensuite à Démosthène, avec sa violence accoutumée, d'avoir compromis les intérêts de la République en préparant, pour un indigne salaire qu'il porte à trois talents, son alliance avec l'Eubée, qui s'est conduite avec la plus noire ingratitude envers elle. Mais c'est surtout à l'occasion de la seconde Guerre sacrée qu'il éclate contre l'auteur de toutes les calamités qui se sont accumulées sur la Grèce. Démosthène a, par ses manœuvres insidieuses, écarté de l'Assemblée amphictyonique les représentants d'Athènes et privé ses généraux du commandement de l'expédition dirigée contre les Amphissiens. Par le traité

(1) Traduction de M. Stiévenart.

d'alliance qu'il a fait conclure avec Thèbes, il a causé à la patrie trois énormes préjudices : à savoir, la répartition inégale des dépenses et du commandement de la guerre, la concentration du mouvement politique dans la ville de Thèbes au profit de sa propre influence, et l'acharnement plus coupable encore avec lequel, en dépit des dispositions pacifiques de Philippe, il a provoqué cette dernière lutte dont la déplorable catastrophe de Chéronée a été le résultat. Voici en quels termes, avec plus d'éloquence que de patriotisme, Eschine, triomphant du principal des revers suscités par son antagoniste, démontre combien il serait indigne de couronner sur le théâtre, en présence des Athéniens et de toute la Grèce, l'assassin des guerriers qui ont ensanglanté les plaines de la Béotie, le fatal artisan de la ruine des infortunés Thébains et des maux de cette même Grèce :

« C'est ici qu'il est juste de donner un souvenir aux braves que, malgré les menaces des victimes, malgré de sinistres présages, Démosthène précipita dans un péril manifeste, et dont ce déserteur osa ensuite fouler le tombeau de ses pieds de fuyard, et célébrer le courage. O de tous les hommes le moins capable d'une action grande et mâle, mais le plus merveilleusement audacieux en paroles ! Tout à l'heure, à la face de tes concitoyens, essaieras-tu de dire qu'une couronne t'est due pour les désastres de la République ? Et s'il le dit, ô Athéniens, le souffrirez-vous ? Mourra-t-elle ainsi avec les morts, votre mémoire ? Ah ! transportez-vous un moment en idée de ce tribunal au théâtre ; voyez le héraut s'avancer, entendez la proclamation qu'il va faire en vertu du décret ; puis demandez-vous si les parents des morts verseront plus de larmes sur les

infortunes des héros de la scène qui vont paraître, que sur l'ingratitude de la patrie. Est-il un Hellène, est-il un homme élevé dans la liberté, qui ne gémirait au souvenir d'une seule cérémonie qui jadis avait lieu sur le théâtre, à pareil jour, avant ces mêmes tragédies, lorsque Athènes avait de meilleurs chefs, de meilleures lois ? Le héraut s'avançait et, présentant les orphelins dont les pères étaient morts à la guerre, adolescents parés d'une armure complète, il prononçait ces paroles si belles, si encourageantes : *Voilà les jeunes fils de ces vaillants hommes qui ont péri dans les combats. Le peuple les a nourris jusqu'à leur puberté ; et maintenant il les arme de toutes pièces, les envoie, sous la protection de la fortune, à leurs affaires privées et les convie aux places d'honneur.* Ainsi parlait alors le héraut ; mais aujourd'hui, quand il aura présenté celui qui a rendu ces mêmes enfants orphelins, que proclamera-t-il, que fera-t-il entendre ? En vain réciterait-il toutes les dispositions du décret, la hideuse vérité ne se taira point ; elle élèvera sa voix contre la voix du héraut : « Cet homme, si toutefois c'est là un homme, criera-t-elle, le peuple d'Athènes le couronne pour sa vertu, lui vicieux et mauvais citoyen ! pour son noble caractère, lui lâche déserteur ! » Par Jupiter, par tous les Dieux, je vous en conjure, ô Athéniens ! n'érigez pas sur la scène de Bacchus un trophée à votre honte ; ne montrez pas à tous les Hellènes le peuple de Minerve en délire ; ne rouvrez point les profondes, les incurables plaies de ces Thébains, par lui fugitifs et recueillis par nous : infortunés qui ont tout perdu, temples, enfants, tombeaux, grâce à la cupidité de Démosthène et à l'or du Grand-Roi ! Puisque vous n'avez pas

vu de vos yeux leur désastre, voyez-le par la pensée : représentez-vous une ville prise d'assaut, ses murs renversés, ses maisons en flammes ; mères, enfants traînés en esclavage ; vieux hommes, vieilles femmes désapprenant bien tard la liberté, baignés de larmes, vous implorant, exhalant leur colère, non contre les exécuteurs, mais contre les auteurs d'une vengeance cruelle, vous suppliant d'une voix mourante de ne point couronner le fléau de la Grèce, et de vous soustraire au fatal génie attaché à cet homme de malheur. Car jamais ville, jamais citoyen ne se commit impunément aux conseils de Démosthène. Eh quoi ! lorsqu'un bateau de Salamine a, sans la faute du nautonnier, sombré dans le trajet, par une loi vous interdisez à cet homme l'exercice de sa profession, afin que nul ne se joue de la vie d'un Hellène ; et celui qui a plongé dans l'abîme Athènes et la Grèce entière, vous le laisseriez, sans rougir, au timon de l'État ! »

Le surplus de la harangue d'Eschine se composait de considérations destinées à fermer les cœurs à la compassion, à ruiner par avance les artifices de son contradicteur, d'observations mordantes et parfois d'invectives grossières contre Démosthène, dont l'extraction même et la famille n'étaient pas épargnées. Eschine y accumulait toutes les ressources oratoires propres à déterminer les esprits qui ne seraient encore qu'ébranlés. Il insistait enfin pour qu'on obligeât l'apologiste de Ctésiphon à circonscrire soigneusement sa défense dans le cercle tracé par l'accusation : précaution qui signalait assez le pouvoir de cette éloquence dont il avait appris à connaître et à redouter les formidables entraînements.

Voici la péroraison de cette véhémente plaidoirie :

« Mais, lorsqu'à la fin de son discours il appellera, pour le défendre, les complices de sa corruption, voyez, au pied de cette tribune où je parle, rangés pour repousser leur audace, les bienfaiteurs de la République. Solon, philosophe et grand législateur, vous prie, avec sa douceur naturelle, de ne préférer nullement les phrases d'un Démosthène à vos serments, à vos lois. Aristide, qui régla les contributions de la Grèce, et dont les filles orphelines furent dotées par le peuple, s'indigne de l'avilissement de la justice, et s'écrie : « Songez à vos pères ! » Arthmios de Zélia avait apporté en Grèce l'or du Mède : voyageur accueilli parmi eux, proxène du peuple athénien, il n'échappa à la mort que pour être banni d'Athènes, banni de toutes les terres de sa domination ; et Démosthène, qui n'a pas simplement apporté, qui a reçu, pour ses trahisons, l'or de l'Asie, qui le possède encore, vous allez, sans rougir, ceindre son front d'une couronne d'or ! Thémistocle enfin, et les morts de Marathon, de Platée, et les tombeaux mêmes des aïeux, croyez-vous qu'ils ne gémiraient pas, si l'homme qui, de son propre aveu, a servi les barbares contre les Hellènes, était couronné ?

» Pour moi, ô Terre ! ô Soleil ! ô Vertu ! et vous Intelligence, Science, par qui nous discernons le bien et le mal, j'ai secouru la patrie, j'ai dit. Si le crime a été attaqué avec l'éloquence convenable, j'ai parlé suivant mes désirs ; du moins suivant mes forces, si je suis resté au-dessous. Vous, Athéniens, sur les preuves que j'ai apportées, sur celles que j'ai pu omettre, prononcez selon la justice et l'intérêt de la République. »

Ce discours a été diversement jugé par l'antiquité et par la critique moderne. Hermogène n'y a vu que l'œuvre d'un sophiste, d'un adroit rhéteur; Denys d'Halicarnasse a loué l'orateur du beau coloris de sa diction et de son heureuse facilité; l'abbé Auger prodigue à cette harangue, de même qu'à celle de son adversaire, des éloges sans réserve sous le rapport de l'ordonnance, de la distribution des preuves et des ornements, et du mérite du style. De nos jours, M. Villemain a confondu également dans un suffrage commun son admiration pour « cette lutte personnelle... où tous les efforts oratoires de la tribune et du barreau se sont trouvés réunis. » (1) Un jugement plus explicite est celui du dernier traducteur français de Démosthène, de M. Plougoulm, qui s'est exprimé ainsi sur le discours d'Eschine : « La première partie est une discussion de droit vive et pressante; c'est un bon plaidoyer; la seconde, où il attaque la politique de Démosthène, me paraît brillante, véhémente, quelquefois même pathétique; et pourtant, malgré cet éclat, cet appareil d'éloquence, je ne suis pas ému; l'orateur ne m'entraîne pas, ne se fait pas oublier : c'est qu'une chose essentielle lui manque : la bonne foi. » (2) M. Grote exprime un sentiment analogue et remarque que, quel que soit le doute que l'animosité des deux adversaires attache à leurs allégations, Eschine produit des griefs tellement opposés aux faits établis que l'excuse de l'erreur ne saurait être admissible pour absoudre de telles contre-vérités (3). Plus sévère encore, M. Léo Joubert,

(1) *Biogr. univ.* art. DÉMOSTHÈNE.
(2) Avant-propos des *Harangues de Démosthène et d'Eschine*, pag. VII.
(3) *Hist. of Greece*, chap. 95.

en rendant justice au style « abondant, poétique, éclatant de l'orateur, à l'habileté dans la disposition des arguments, » lui reproche « de froides déclamations qui trahissent le rhéteur de mauvaise foi, une éloquence plus brillante que solide. » (1) Nous reprochons à la harangue d'Eschine, pour notre compte, un certain défaut d'ordre et de méthode (2), un abus de l'hyperbole propre à discréditer les inculpations même les plus vraisemblables. On ne saurait disconvenir toutefois que cette harangue ne soit animée, dans plusieurs de ses parties, du souffle de la véritable éloquence, qu'elle ne soit demeurée un des monuments les plus remarquables de l'art oratoire dans l'antiquité, et par son mérite même, elle prépara à Démosthène le plus brillant des succès qui constituent sa renommée.

L'exorde de son discours est un chef-d'œuvre de simplicité, d'adresse et de convenance. Il y fait entrevoir la différence essentielle qui existe entre la position d'Eschine et la sienne, d'Eschine qui n'a rien à perdre s'il succombe, tandis que des disgrâces qu'il n'ose envisager seront les conséquences inévitables de sa propre défaite. Un autre avantage de son adversaire consiste en ce qu'il n'est que trop naturel d'écouter avec complaisance l'accusation et le blâme, et de n'entendre qu'avec impatience ceux qui sont contraints à présenter leur propre apologie. Ainsi, Eschine a de son côté tout ce qui flatte la plupart des opinions hu-

(1) Art. ESCHINE, Biog. Didot.

(2) Ainsi Eschine place le fait de la mort de Philippe et les reproches qu'il adresse à Démosthène à cette occasion avant d'aborder l'exposé de l'alliance que ce dernier a négocié avec l'Eubée et la république thébaine, évenements dans lesquels le roi de Macédoine joue un rôle essentiel. On pourrait citer dans la même harangue plusieurs autres interversions du même genre.

maines, il a laissé à son antagoniste le rôle qui les blesse et leur déplaît. « Si, dans cette appréhension, continue Démosthène, je me tais sur les actions de ma vie publique, je paraîtrai ne vous offrir qu'une justification incomplète, je ne serai plus celui que vous avez jugé digne de récompense. Si je m'étends sur ce que j'ai fait pour le service de l'État, je suis dans la nécessité de parler souvent de moi-même. Je le ferai du moins avec toute la réserve dont je suis capable, et ce que je serai obligé de dire, ô Athéniens, ne l'imputez qu'à celui qui m'a réduit à me défendre. » (1) A la suite de ce préambule, franchissant de haute-lutte le cercle étroit dans lequel son méticuleux adversaire s'était efforcé d'emprisonner sa défense, Démosthène aborde avec résolution, mais sans ostentation et sans jactance, l'exposé de sa participation aux affaires publiques ; il trace de son administration un tableau concis, rapide, dans lequel il associe avec beaucoup d'art la bienveillante solidarité de ses concitoyens à l'apologie des intentions et des actes qui lui sont reprochés et à la glorification modeste des résultats qui ont couronné ses efforts. « Qui oserait dire, s'écrie-t-il dans un juste transport de patriotisme, qu'un barbare, nourri dans Pella, bourgade alors chétive et inconnue, dût avoir l'âme assez haute pour aspirer à l'empire de la Grèce, pour en concevoir la pensée ; et que vous, Athéniens, vous à qui chaque jour la tribune et le théâtre offrent des sou-

(1) On trouve dans Quintilien une notation curieuse du geste dont Démosthène accompagna le débit de cet exorde. « Est et ille verecundæ orationi aptissimus, quo quatuor primis leviter in summum coeuntibus digitis, non procul ab ore aut pectore refertur ad nos manus, et deinde prona ac paululum prolata laxatur. Hoc modo cœpisse Demosthenem credo in illâ pro Ctesiphone timido summissoque principio. » (*Instit. orat.* lib. XI, cap. 3.)

venirs de la vertu de vos pères, vous pussiez être pusillanimes au point de livrer à un Philippe la Grèce enchaînée? Non, un tel langage n'est pas possible. Restait donc forcément à opposer votre juste résistance à toutes ses injustes entreprises. Vous le fîtes dès le principe par raison, par honneur; et tels furent mes décrets, mes conseils tant que je pris part au gouvernement. » Il n'interrompt cette justification que par le début très-sommaire des points de droit qui se lient à sa cause, et par quelques véhémentes invectives contre son accusateur dont il dévoile la vénalité, la duplicité, les perfidies. Deux courtes citations donneront une idée suffisante de cette partie de sa composition.

Une des objections d'Eschine consistait à prétendre que Démosthène, en sa qualité de comptable des deniers publics, n'avait droit à aucune récompense avant l'entière reddition de ses comptes. Il y avait dans cet argument une confusion spécieuse entre les charges et les libéralités publiques que l'orateur dissipe facilement : « Je suis si loin, dit-il de me prétendre exempt de rendre des comptes qu'au contraire je me reconnais comptable toute ma vie de ce que j'ai fait et administré pour vous. Mais ce que j'ai donné de mon propre bien, je soutiens que je n'en suis pas comptable un seul jour, entends-tu, Eschine, ni moi ni aucun autre. Quelle est donc la loi si pleine d'injustice et d'inhumanité qui non-seulement prive de reconnaissance le citoyen généreux envers sa patrie, mais même le livre aux calomniateurs et les établisse juges de ses bienfaits? Non, une telle loi n'existe pas ; s'il prétend qu'elle existe, qu'il la montre, je me rends et je me tais ! Mais parce qu'au temps où j'ai donné, j'administrais les deniers du théâtre,

il vous dit : Le sénat couronne un comptable. Non, calomniateur, le sénat ne me couronne pas pour ce dont j'étais comptable, mais pour mes libéralités. — Tu étais, ajoute-t-il, préposé à la réparation des murs. — Sans doute, et dans cette charge j'ai mérité des louanges ; car j'ai fourni aux dépenses de mes propres deniers et je n'ai rien porté au compte de la République. Un compte veut être examiné, discuté; un bienfait ne doit être suivi que de reconnaissance et d'éloges. » (1)

Quittant ailleurs le ton austère de l'argumentation pour celui de la polémique et s'animant, comme le remarque Cicéron, à mesure de l'émotion qu'il inspire à ses juges, Démosthène lance à son adversaire les traits les plus mordants et les plus acérés. Voici, par exemple, en quels termes il repousse une des suppositions qu'Eschine avait placées dans sa bouche. « Je n'ai jamais dit que tu fusses l'hôte ni l'ami de Philippe ni d'Alexandre. Toi ! Comment ! Et à quel titre ? Les esclaves, les mercenaires s'appellent-ils les hôtes et les amis de leurs maîtres ? Je l'ai dit, et tous les Athéniens le disent. Veux-tu savoir ce qu'ils en pensent ? Ose les interroger. Tu ne l'oses pas ! Eh bien ! Je vais les interroger moi-même. Athéniens, que vous en semble ? Eschine est-il l'ami d'Alexandre ou son mercenaire ? Entends-tu leur réponse ? »

Nous ne suivrons pas Démosthène dans cet habile exposé qui ne rappelle guère que des faits connus de nos lecteurs ; mais nous ne résistons pas à l'attrait de citer la digression à jamais et si justement célèbre que lui arrachent le souvenir

(1) Trad. de M. Plougoulm.

de la défaite de Chéronée et le sentiment d'indignation qui transporte l'orateur au reproche que son rival lui a adressé d'avoir été, par ses conseils, la cause de cet éclatant revers :

« Si toi seul, Eschine, devinais alors l'avenir, que ne l'as-tu révélé ? Si tu ne l'as pas prévu, tu n'es comme moi, coupable que d'ignorance ; et pourquoi m'accuses-tu quand je ne t'accuse pas ? Mais puisqu'il me presse là-dessus, Athéniens, je dirai quelque chose de plus fort, et je vous conjure de ne voir aucune présomption dans mes paroles, mais seulement l'âme d'un Athénien. Je le dirai donc : Quand même nous aurions prévu tout ce qui est arrivé, quand toi-même, Eschine, qui dans ce temps n'osas pas ouvrir la bouche, devenu tout-à-coup prophète, tu nous aurais prédit l'avenir, il eût fallu faire encore ce que nous avons fait pour peu que nous eussions eu devant les yeux la gloire de nos ancêtres et le jugement de la postérité. En effet, que dit-on de nous aujourd'hui ? Que nos efforts ont été trompés par la fortune, qui décide de tout. Mais devant qui oserions-nous lever les yeux, si nous avions laissé à d'autres le soin de défendre la liberté des Grecs contre Philippe ? Et qui donc parmi les Grecs ou parmi les Barbares, ignore que jamais dans les siècles passés Athènes n'a préféré une sécurité trompeuse à des périls glorieux ? Que jamais elle n'a consenti à s'unir avec la puissance injuste, mais que dans tous les temps elle a combattu pour la prééminence et pour la gloire ? Si je me vantais de vous avoir inspiré cette élévation de sentiments, ce serait de ma part un orgueil insupportable ; mais en faisant voir que tels ont été toujours vos principes et sans moi et avant

moi, je me fais un honneur de pouvoir affirmer que dans cette partie des fonctions publiques qui m'a été confiée, j'ai été aussi pour quelque chose dans ce que votre conduite a eu d'honorable et de généreux. Mon accusateur, au contraire, en voulant m'ôter la récompense que vous m'avez décernée, ne s'aperçoit pas qu'il veut aussi vous priver du juste tribut d'éloges que vous doit la postérité; car si vous me condamnez pour le conseil que j'ai donné, vous paraîtrez vous-mêmes avoir failli en le suivant. Mais non, Athéniens, non, vous n'avez point failli en bravant tous les dangers pour le salut et la liberté de tous les Grecs : vous n'avez point failli : j'en jure, et par les mânes de vos ancêtres qui ont péri dans les champs de Marathon et par ceux qui ont combattu à Platée, à Salamine, à Artémise, par tous ces grands citoyens dont la Grèce a recueilli les cendres dans des monuments publics ! Elle leur accorde à tous la même sépulture et les mêmes honneurs; oui, Eschine, à tous; car tous avaient eu la même vertu, quoique la destinée souveraine ne leur eût pas accordé à tous le même succès. »

L'éloquence tant ancienne que moderne n'a rien produit de plus sublime que l'invocation qui termine cet admirable morceau. « Il semble, pour emprunter une image à notre interprète lui-même (1), que toutes les ombres évoquées tout à l'heure par Eschine, viennent se ranger autour de la tribune de Démosthène et le prennent sous leur protection. » Quintilien n'hésitait pas à reconnaître dans ce beau mouvement le fruit des inspirations les plus élevées

(1) Laharpe, *Cours de littér.* 1re partie, liv. 2.

de l'école de Platon, à laquelle avait appartenu l'orateur (1). Veut-on un modèle accompli de dialectique vive et pressante : la même harangue va nous l'offrir, et c'est encore la triste issue de la bataille de Chéronée qui en fournit l'occasion.

« Quant à notre infortune dont tu triomphes, malheureux, quand tu devrais en gémir, vous reconnaîtrez, Athéniens, qu'on ne peut en rien me l'imputer. Voyez en effet: en quelque lieu que vous m'ayez envoyé comme ambassadeur, en Thessalie, à Ambracie, en Illyrie, chez les rois de Thrace et de Byzance, partout ailleurs, dernièrement encore à Thèbes, je n'en suis jamais sorti vaincu par les députés de Philippe. Mais ce que j'avais emporté par la parole, Philippe arrivant le détruisait par ses armes. Est-ce là ce que tu me reproches, Eschine? Quoi! tu me traites de lâche, et tu veux que seul j'aie été plus fort que toute la puissance de Philippe, et cela par la parole! Car avais-je autre chose en mon pouvoir? Étais-je le maître de la fortune, du courage des combattants, de cette armée dont tu me demandes compte? Il faut que tu aies perdu la raison. Tout ce que doit faire un orateur, exige-le de moi, j'y consens. Or que doit-il faire? Étudier les affaires dès le principe, en prévoir les suites, les annoncer au peuple, je l'ai fait; corriger, autant qu'il se peut, les lenteurs, les irrésolutions, les ignorances, les rivalités, vices naturels des républiques; porter les citoyens à la concorde, à l'amitié, au zèle du bien public; j'ai fait tout cela; personne ne peut m'accuser d'avoir rien négligé. Que si on demande com-

(1) *Instit. orat.* lib. XII, cap. X.

ment Philippe est venu à bout de presque toutes ses entreprises, tous répondront : par son armée, par ses largesses, par ses corruptions répandues sur tous ceux qui gouvernaient. Pour moi, je n'étais ni le maître ni le chef de nos troupes, je ne dois pas compté de ce qu'elles ont fait. Mais en ne me laissant pas corrompre par Philippe, j'ai vaincu Philippe. Le corrupteur triomphe quand on prend son or ; il est vaincu quand on le rejette. Ma patrie a donc été invaincue dans ce qui a dépendu de moi.

» Tels sont les faits (j'en pourrais citer mille autres), qui justifient le décret de Ctésiphon. Ce que je vais dire est connu de vous tous.

» Aussitôt après la bataille, il n'eût pas été surprenant que le peuple, quoique sachant ce que j'avais fait pour lui, méconnût mes services quand il se vit tombé dans un si grand péril. Cependant, lorsqu'il délibéra sur le salut de l'État, ce furent mes avis qu'il suivit. Tout ce qui concernait la garde de la ville, la disposition des postes, les retranchements, les contributions pour la réparation des murs, fut réglé par mes décrets. Quand on eut à choisir un intendant des vivres, je fus préféré à tous les autres. Bientôt après se liguèrent contre moi ces hommes dont le soin était de me nuire : accusations de tout genre, poursuites en reddition de comptes, ils mirent tout en œuvre, non d'abord par eux-mêmes, mais par des gens sous le nom desquels ils croyaient se cacher, vous le savez en effet ; dans les premiers temps, j'étais accusé presque tous les jours. La folie de Sosiclès, les calomnies de Philocrate, la fureur de Dionas et de Mélane, tout fut essayé contre moi. De tant de périls, grâce aux dieux, grâce à vous, à tous les

autres Athéniens, je sortis vainqueur, ce fut justice; j'avais pour moi la vérité, et les juges respectaient la sainteté de leur serment.

» Ainsi lorsque, sur le crime de trahison, vous me renvoyâtes absous, ne donnant pas aux accusateurs la cinquième partie des suffrages, vous déclarâtes ma conduite irréprochable. Lorsque, sur la transgression des lois, vous me proclamâtes justifié, vous me rendîtes ce témoignage que jamais je n'avais rien dit, rien proposé que de conforme aux lois. Enfin, lorsque vous approuvâtes mes comptes, vous me reconnûtes pour un administrateur intègre. D'après cela, en quels termes était-il convenable et juste que Ctésiphon parlât de mes actions? N'était-ce pas comme il entendait et le peuple, et les juges, et la vérité elle-même en parler? La vérité proclamée par la voix de tous! »

Amené à caractériser, dans l'intérêt de sa cause, la nature de son talent oratoire, Démosthène se tire avec adresse de ce pas difficile, en mettant ses succès de tribune sur le compte de la mission qu'il avait à défendre, et de la faveur que cette mission devait lui concilier.

« Comme si tous ses discours, dit-il, respiraient la candeur, le zèle du bien public, il vous avertit d'être sur vos gardes, de vous défier de moi... Je veux vous tromper, vous séduire... je suis un imposteur, un charlatan, un sophiste; c'est ainsi qu'il m'appelle. Il croit apparemment que pour avoir donné le premier à un autre des noms qu'on mérite soi-même, on les imprime, ou que les auditeurs n'examinent pas quel est l'homme qui adresse ces outrages! Moi, au contraire, j'ai l'assurance que celui-ci vous est bien connu; oui, vous savez tous que ces injures

lui conviennent mieux qu'à moi. Quant à ce qu'il appelle mon éloquence, je reconnais avant tout que la puissance de l'orateur dépend beaucoup de ceux qui l'écoutent, et que votre bienveillance fait sa gloire. Si je possède en effet quelque expérience de la parole, vous savez que dans les causes publiques ou privées, je l'ai toujours employée pour vous, jamais contre vous. Eschine, au contraire, ne parle que dans l'intérêt de vos ennemis ou de ses vengeances personnelles, jamais pour la justice et le bien de l'État. Mais un bon citoyen peut-il croire que des juges assemblés pour les affaires publiques serviront ses ressentiments ? Non, il n'apportera pas de telles pensées devant vous ; il sera libre de toute passion haineuse, ou du moins il saura la maîtriser. Quand l'homme d'État, l'orateur doit-il se livrer à toute sa véhémence ? C'est lorsque la chose publique est en péril, lorsque le peuple est en guerre avec ses ennemis ; c'est alors qu'il déploie son ardeur et sa force. Mais un homme qui ne m'a jamais accusé pour aucun crime public ni privé, ni au nom de l'État, ni au sien propre, me poursuivre pour une couronne et quelques louanges qui me sont données ! se répandre à ce sujet en paroles injurieuses ! c'est la marque d'un cœur bas, rongé de haine et d'envie, d'un cœur où il n'y a rien de bon ! Et si ce même homme a toujours décliné le combat avec moi, si pour me perdre il en attaque un autre, alors c'est le comble de la lâcheté ! »

Il faut admirer un peu plus loin l'art avec lequel l'orarateur s'empare de l'honneur qui lui a été décerné pour louer sa propre conduite. Chacun des traits de cet habile panégyrique lui sert en quelque sorte à motiver la décision

qu'Eschine a si imprudemment attaquée, et il semble en cette circonstance plus occupé de justifier le vote populaire que de répondre aux inculpations de son antagoniste par un brillant exposé de sa conduite et de ses actions.

« La République, Eschine, a entrepris et exécuté de grandes choses par mon ministère ; mais elle n'a pas été ingrate. Quand il a fallu choisir, au moment de notre disgrâce, l'orateur qui devait rendre les derniers honneurs aux victimes de la patrie, ce n'est pas toi qu'on a choisi, malgré ta voix sonore et malgré tes brigues ; ce n'est pas Démade, qui venait de nous obtenir la paix, ni Hégémon, ni enfin aucun de ceux de ton parti : c'est moi. On vous vit alors, Pytoclès et toi, vomir contre moi, avec autant de fureur que d'imprudence, les mêmes invectives que tu viens de répéter, et ce fut une raison de plus pour les Athéniens de persister dans leur choix. Tu en sais la raison aussi bien que moi-même, je veux pourtant te la dire : c'est qu'ils connaissaient également, et tout mon amour pour la patrie, et tous les crimes que vous avez commis envers elle. Ils savaient que vous ne deviez votre impunité qu'à ses malheurs ; que si vos sentiments contre elle n'ont éclaté que dans le temps de sa disgrâce, c'était un aveu que dans tous les temps vous aviez été ses ennemis secrets. Il convenait sans doute que celui qui devait célébrer la vertu de ses concitoyens, n'eût pas été le commensal de leurs ennemis, n'eût pas fait avec eux les mêmes sacrifices et les mêmes libations. On ne pouvait pas déférer une fonction si honorable à ceux qu'on avait vu mêlés avec les vainqueurs, partager la joie insultante de leurs festins et

triompher de nos calamités. Enfin, ce n'était pas avec une voix mensongère qu'il fallait déplorer la destinée de ces illustres morts. Ces justes regrets ne pouvaient être que dans la bouche de celui qui avait aussi la douleur dans l'âme ; et cette douleur on savait qu'elle était dans mon cœur et non pas dans le tien. Voilà ce qui a déterminé le suffrage du peuple ; et quand les parents des morts, chargés du triste soin de leur sépulture, ont donné le festin des funérailles, c'est encore chez moi qu'ils l'ont donné ; chez moi qu'ils regardaient comme tenant de plus près que personne à ceux dont nous pleurions la perte. Ils leur étaient liés de plus près par le sang, mais personne ne l'était davantage par les sentiments de citoyen ; personne, dans la perte commune, n'avait eu à pleurer plus que moi. »

Il n'est pas besoin de dire quel avantage l'orateur tire de la confiance que lui avaient témoignée les Athéniens, après un désastre qui semblait devoir la lui faire perdre pour jamais, quels arguments victorieux il puise dans une telle conduite pour relever cette existence qu'Eschine a représentée comme si basse et si dégradée. Usant, à cette occasion, du droit qu'a tout accusé de se louer soi-même ; (1) il démontre que son zèle pour les intérêts de sa patrie

(1) « Celui qui se voit blâmé des bonnes actions qu'il a faites, dit à ce propos Plutarque, est bien excusable d'en faire l'éloge devant ses accusateurs. Il a moins l'air de leur reprocher leur ingratitude que de tracer son apologie. C'est ce qui autorise Démosthène à parler de lui-même avec une honnête liberté, et qui empêche qu'on ne trouve fastidieuses les louanges qu'il se donne à tout moment dans sa harangue sur *la Couronne*, où il se glorifie des choses mêmes dont on lui faisait un crime, de ses ambassades et de ses décrets pour la guerre. » (*Comment on peut se louer soi-même.*)

ne s'est jamais démenti dès son début dans la carrière politique.

« Deux grandes qualités, hommes d'Athènes, caractérisent l'honnête citoyen, titre que je puis prendre sans irriter l'envie : dans l'exercice de la puissance, une fermeté inébranlable à maintenir l'honneur et la prééminence de la République ; en tout temps, pour chaque fait, du dévouement. Ce dernier point dépend de nous, le cœur en est maître ; mais la puissance est hors de nous. Le dévouement ! vous le trouvez en moi, constant, inaltérable. Voyez, en effet : on a demandé ma tête, on m'a cité au tribunal des Amphictyons, on a lâché sur moi ces misérables comme des bêtes féroces ; j'ai toujours été fidèle à mon zèle pour vous. Dès mes premiers pas, j'ai choisi la route la plus droite : soutenir les prérogatives, la puissance, la gloire de ma patrie, les étendre, m'identifier avec elles, telle a été ma politique. Quand l'étranger prospère, on ne me voit pas, rayonnant de joie, me promener sur la place publique, tendre la main, conter l'heureuse nouvelle à qui ne manquera pas de la transmettre en Macédoine. Si notre ville a quelque bonheur, je ne l'apprends pas en frissonnant, en gémissant, le regard abattu, ainsi que ces impies qui décrient la République, comme si ce n'était pas se décrier eux-mêmes ; qui, toujours l'œil au dehors, exaltent les succès de celui qui est heureux du malheur de la Grèce, et veulent qu'on s'applique à les perpétuer.

« Rejetez tous, Dieux immortels, leurs coupables vœux ! Corrigez, corrigez leur esprit et leur cœur ! Mais si leur méchanceté est incurable, puissent-ils, isolés dans le monde, périr avant le temps, sur la terre, sur les flots !

Pour nous, dernière espérance de la patrie, hâtez-vous de dissiper les craintes suspendues sur nos têtes, et d'assurer notre salut ! » (1)

Cette prière simple, mais si noble, sert de péroraison à ce discours, qui marqua glorieusement le terme de la carrière oratoire et de la vie politique de Démosthène.

La Harangue de la *Couronne* est demeurée depuis vingt siècles en possession d'épuiser toutes les formules de l'admiration. Il serait superflu de reproduire ces éloges, surabondamment justifiés par les citations que nous en avons faites. Bornons-nous à dire que Cicéron, qui avait traduit l'un et l'autre discours, regardait celui de Démosthène comme « le type le plus accompli de l'éloquence humaine. » (2) « Par l'impression qu'excite encore en nous, au bout de deux mille ans, la harangue de Démosthène, dit son principal biographe, on peut juger de l'effet qu'elle produisit sur ses contemporains, et combien elle dut stimuler les passions généreuses qui les portaient aux grandes actions. » (3) Ajoutons qu'un des meilleurs juges modernes dans l'art de bien dire y a trouvé réunis « tous les effets oratoires de la tribune et du barreau » (4) et que ces jugegements, qui résument les opinions exprimées par les critiques les plus éminents de tous les temps et de tous les pays, seront incontestablement ceux de la postérité la plus reculée.

Une apologie aussi complète, aussi puissante en dialec-

(1) Traduction de M. Stiévenart, 1853.
(2) *Orat.*, 8, XXXVIII.
(3) Schaefer, liv. 5, ch. 7.
(4) M. Villemain, *Biogr. universelle*, art. DÉMOSTHÈNE.

tique, aussi habilement conçue, devait triompher de la défaveur des circonstances et des intrigues actives des ennemis de Démosthène. L'accusateur n'obtint pas même la cinquième partie des suffrages, et, condamné à une amende de cinquante talents, qu'il ne put acquitter, il fut mis en prison. Mais les magistrats favorisèrent son évasion, et il put quitter secrètement Athènes. Eschine ouvrit à Rhodes une école publique d'éloquence qui, pendant plusieurs années, jouit d'une grande célébrité. Il commença ses leçons par la lecture des deux harangues qui avaient occasionné son bannissement : celle d'Eschine obtint de grands éloges; mais quand il lut le discours de son antagoniste, les applaudissements redoublèrent. « Eh ! que serait-ce donc, s'écria-t-il, si vous eussiez entendu le *lion* lui-même ! (1)

Cette mémorable lutte avait, comme nous l'avons dit, couronné la vie parlementaire de Démosthène. Ce grand astre s'était éteint au moment même où il venait de projeter ses plus brillantes lueurs, et sa retraite avait marqué la décadence de ce pouvoir de la parole qui avait exercé un si long et si grand ascendant sur les destinées de l'Attique. La tribune aux harangues, naguère si animée, ensevelie maintenant dans un morne silence, n'était plus que le symbole d'une nationalité disparue. Ce n'est point, il faut le reconnaître, que la domination macédonienne eût éclaté en procédés tyranniques, que ne légitimait nullement d'ailleurs la soumission des vaincus, de même que la dépendance plus ou moins absolue des autres peuples

(1) Pline-le-Jeune, liv. II, lettre 3.

de la Grèce (1). Ni Philippe ni son fils n'avaient chargé la Grèce d'aucun nouvel impôt. A quelques réformes près, les Athéniens étaient demeurés en possession de leurs immunités, de leurs institutions, de leurs magistrats. Il n'est pas jusqu'à la liberté du grand débat dont nous venons de retracer les phases, et la solution qui l'avait suivi, qui n'eussent témoigné de la tolérance des vainqueurs, et Démosthène avait pu proclamer impunément dans son audacieuse apologie, que c'était aux largesses répandues par lui sur les principaux personnages de l'État, que Philippe, que le père de l'arbitre actuel de la Grèce, était redevable du succès de la plupart de ses entreprises (2). Philippe n'avait placé de garnisons que sur un petit nombre de points, en Thessalie et en Arcananie, aux Thermopyles, à Thèbes et à Corinthe. Athènes ne devait subir que beaucoup plus tard l'humiliation d'une garnison macédonienne. Les républiques grecques n'avaient perdu, en un mot, que le droit de se déclarer la guerre et de consumer dans des hostilités sans cesse renaissantes les ressources de leur territoire. Elles avaient gardé le privilége d'envoyer à l'assemblée générale de la Grèce des députés pour régler l'emploi des forces militaires et décider de la paix et de la guerre. Mais l'orgueil athénien était blessé de devoir ces avantages à la générosité toujours précaire d'une domination étrangère, et le sentiment seul de son existence pesait d'un poids insupportable sur ce peuple vaniteux et remuant, si jaloux de son indépendance, qu'il n'avait pas su défendre et qu'il brûlait de réconquérir.

(1) Schaefer, *Démosthène et son temps*, liv. v, ch, 2.
(2) Harangue de la *Couronne*, 73.

Un fait digne de remarque, c'est que l'ordre de choses inauguré à Athènes par la victoire de Chéronée n'avait point amené l'extinction des anciens partis qui s'y disputaient la prééminence. Les divisions et les passions dont ils étaient agités sous la République avaient survécu à l'hégémonie plus ou moins nominale de Philippe et d'Alexandre, et si les chefs ou les organes de ces factions opposées étaient déchus de la faculté de faire retentir la tribune de l'expression de leurs griefs, ils n'en prolongeaient pas moins un état d'antagonisme dont les transformations du régime politique et quelques faveurs plus ou moins secrètes du nouveau règne avaient à peine amorti l'ardeur et la vivacité. (1)

(1) Schaefer, *Démosthène et son temps*, ch. v, liv. 1.

CHAPITRE XVIII

ACCUSATION ET CONDAMNATION DE DÉMOSTHÈNE DANS L'AFFAIRE D'HARPALUS. — SON EXIL.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis que la faction oligarchique avait subi dans la condamnation d'Eschine une défaite d'autant plus signalée que tout le bénéfice des circonstances était en sa faveur. L'homme du parti macédonien avait été vaincu, terrassé par l'homme de la guerre et de la liberté. L'occasion de réparer cet échec lui fut offerte par un enchaînement de circonstances mal pénétré par l'histoire, qui devait être fatal au triomphateur.

Harpalus, satrape de Babylone et gardien des richesses qu'Alexandre avait amassées dans l'Asie, s'était attiré la disgrâce de ce prince par l'excès de son faste et par ses malversations. Il s'enfuit emportant un trésor évalué à cinq mille talents et emmenant dix mille mercenaires; et, après avoir laissé ces troupes en Laconie, il aborda au cap Sunium, d'où il fit solliciter un asile sur le sol attique. Aidé de l'appui de quelques Athéniens, parmi lesquels on remarqua Chariclès, beau-fils de l'austère Phocion, il obtint droit de cité dans la ville de Solon, et le bruit se répandit bientôt qu'il allait coopérer avec les Athéniens au

rétablissement de la liberté hellénique. Ces rumeurs, propagées à la Cour de Macédoine, causèrent un juste ombrage à Alexandre. Harpalus s'efforça de désarmer ses soupçons en débarquant au Pirée avec un seul vaisseau et en se présentant à Athènes dans l'attitude d'un suppliant. Mais sa présence et ses discours ayant excité quelque agitation parmi certains patriotes ardents, Philoxène, lieutenant d'Alexandre, et quelques officiers envoyés par Antipater, vinrent réclamer des magistrats l'extradition du proscrit. Les avis furent partagés. Phocion et Démosthène se prononcèrent contre Harpalus; Hypéride embrassa chaudement sa défense. Cependant le parti de la prudence prévalut, et le peuple, craignant le courroux d'Alexandre, frappa l'ex-satrape d'un décret d'arrestation et séquestra ses trésors au profit du roi de Macédoine. Harpalus échappa à la captivité par la fuite et passa dans l'île de Crête où il fut assassiné par un de ses compagnons.

Pendant la délibération populaire, Démosthène avait invité Harpalus à déclarer le montant de sa fortune, et celui-ci l'avait évaluée à sept cent vingt talents. Mais après sa disparition, il ne s'en trouva plus que trois cent cinquante dans ses coffres, et cette énorme différence motiva des soupçons de corruption contre Démosthène et contre l'orateur Démade, orateur d'une vénalité en quelque sorte proverbiale. Démosthène sollicita une enquête devant l'Aréopage en déclarant hautement que les délinquants devraient être punis de mort. Ce ne fut qu'au bout de six mois que l'Aréopage entendit un rapport dont la conclusion était que Démosthène avait reçu vingt talents d'Harpalus, et Démade une somme beaucoup plus considérable. Dix

accusateurs furent désignés pour suivre le procès en corruption devant la *Dicastérie* (1). L'inculpation intentée à Démosthène reposait sur un incident fort suspect, rapporté par Plutarque sans jugement et sans commentaire. Lors de l'inventaire des trésors d'Harpalus, dit-il, Démosthène avait considéré une magnifique coupe d'or avec une attention et une avidité qui n'échappèrent point à l'opulent proscrit. Démosthène s'étant informé combien elle pesait : « Vingt talents, lui répondit Harpalus en souriant, et le soir même il envoyait la coupe à l'orateur avec une somme de vingt talents. Le lendemain, jour fixé pour la décision du sort d'Harpalus, ajoute Plutarque, Démosthène parut à l'assemblée du peuple, le col enveloppé de laine, et quand fut venu son tour d'opiner, il fit signe qu'il lui était impossible de prendre la parole. Personne, continue son biographe, ne fut dupe du motif réel de son silence, et l'on dit de lui, à cette occasion, qu'il avait gagné non une *esquinancie*, mais une *argyronancie* (2). Le peuple manifesta avec éclat son improbation, et du sein de la foule un plaisant s'écria : « Athéniens, refuserez-vous d'ouïr un homme *qui a la coupe en main ?* » Allusion à un usage habituel aux Athéniens dans leurs repas et qui consistait à écouter dans un silence absolu celui des convives qui chantait en élevant une coupe. Cependant ces bruits de corruption ayant pris une certaine consistance, Démosthène réclama lui-même sa comparution devant l'Aréopage.

Ce fut le signal d'un déchaînement universel parmi ses

(1) Tribunal d'Athènes, un des plus considérables après l'Aréopage. Il y avait dix Dicastéries, dont chacune portait le nom d'un temple ou d'un héros grec.

(2) *Rhume d'argent.*

ennemis. Dinarque, démagogue de bas-étage, qu'il ne faut point confondre avec l'orateur justement célèbre du même nom, se déclara son accusateur. Stratoclès, Hypéride, Pithéas, Hyméreus et quelques autres joignirent leurs efforts aux siens. A l'inculpation principale dirigée contre Démosthène, on ajouta celle plus odieuse encore d'avoir détourné à son profit et à celui de son parti trois cents talents que Darius lui avait envoyés, disait-on, pour secourir la ville de Thèbes. Hypéride lui reprocha avec une violence extrême d'avoir reçu de l'argent pour favoriser l'évasion d'Harpalus : « Quoi ! s'écria-t-il, quand Harpalus n'a pas négligé de salarier les orateurs subalternes, il t'aurait oublié, toi, le directeur de toute cette affaire ! » Ainsi, la supériorité même de l'illustre accusé fournissait des armes contre lui. Qnelques fragments qui nous ont été conservés de la harangue de Dinarque feront juger d'ailleurs du ton de l'accusation et de l'acharnement que les détracteurs de Démosthène y firent présider.

« Si vous épargnez Démosthène, ô Athéniens, j'invoquerai les déesses redoutables et le lieu qu'elles habitent, j'invoquerai les héros du pays, Minerve, protectrice d'Athènes, et les autres dieux protecteurs de la ville et de son territoire ; je protesterai que vous n'avez pas puni, quoique le peuple vous l'ait livré, un homme qui s'est laissé corrompre à votre préjudice, qui a ruiné le bonheur de l'État, et qui, par ses conseils nuisibles, a comme enchaîné toutes les forces de la patrie ; un homme dont les ennemis d'Athènes, tous ceux qui sont mal intentionnés pour elle, désirent la conservation, parce qu'ils le regardent comme son fléau, tandis que tous ceux qui sont zélés pour nos

intérêts, qui ont espérance qu'un heureux changement de fortune rétablisse nos affaires, souhaitent et demandent aux dieux qu'il périsse et qu'il subisse une peine proportionnée à ses crimes. Je les exhorte à se joindre à moi pour sauver une patrie que je vois courir des risques pour les femmes et les enfants qu'elle renferme dans son sein, pour son propre salut, pour sa gloire, pour tous ses avantages.

» Que dirons-nous, au sortir de ce tribunal, à ceux qui sont hors de cette enceinte, si, aux Dieux ne plaise! vous vous laissez séduire par les artifices de ce traître? De quel œil chacun de vous, de retour chez soi, osera-t-il regarder son foyer paternel, après qu'il aura absous un perfide qui, le premier, a introduit dans sa maison un or, fruit de sa corruption; après qu'il aura prononcé qu'un tribunal, respecté de tous les peuples, n'a rien recherché ni découvert de vrai? Et si Athènes se voyait exposée à quelque péril, quelle ressource, je vous le demande, nous resterait-il, après avoir donné toute sûreté à ceux qui reçoivent des présents dans des intérêts contraires à ceux de la patrie, après avoir ôté tout crédit à ce sénat auquel nous confions le soin de la ville dans les grands dangers? »

L'histoire n'a conservé aucune trace de l'attitude que Démosthène tint en présence de l'Aréopage; le discours qu'il prononça pour sa justification n'est point parvenu jusqu'à nous. Athénée dit que, dans l'espoir d'intéresser ses juges, il produisit devant eux des enfants qu'il avait eus d'une courtisane (1). Cette particularité est peu conforme au caractère de l'orateur. Il est certain d'ailleurs

(1) *Banquet des Savants*, liv. XIII.

que Démosthène était père à cette époque de deux fils issus d'une union légitime. Est-il vraisemblable qu'il eût présenté de préférence, à l'Aréopage, ceux qu'il ne pouvait avouer publiquement qu'au mépris des lois de la bienséance et de la morale? Quoi qu'il en soit, sa défense ne put prévaloir contre le langage véhément de ses accusateurs et les intrigues actives de ses adversaires. Déclaré coupable d'avoir reçu de l'argent d'Harpalus, il fut condamné à une amende de cinquante talents, et constitué prisonnier à défaut du paiement de cette grosse somme; mais sa captivité fut de courte durée. Il réussit à tromper, au bout de dix jours, la surveillance de ses gardiens, et s'enfuit d'Athènes, non sans charger d'imprécations, dit Plutarque, le peuple qui le bannissait (1). Ce biographe ajoute que l'orateur, à peu de distance de la ville, aperçut quelques-uns de ses ennemis politiques courant après lui et que son premier mouvement fut de chercher à leur échapper. Mais ces généreux adversaires l'appelèrent par son nom, le contraignirent à accepter une somme d'argent pour subvenir à ses besoins et l'exhortèrent à supporter avec courage les rigueurs de l'exil. « Comment ne pas regretter, s'écria alors Démosthène, toujours au rapport de Plutarque, comment ne pas regretter une ville où je laisse des ennemis si compatissants qu'à peine puis-je espérer de trouver ailleurs des amis qui leur ressemblent! »

L'illustre proscrit se retira d'abord à Trézène (2), puis à

(1) « O dame Minerve, patronne de cette cité, lui fait dire Plutarque, pourquoi prends-tu plaisir à trois si mauvaises bêtes: au hibou, au dragon et au peuple? » (Trad. d'Amyot.)

(2) An 325 avant J.-C. Démosthène était alors âgé d'environ 61 ans.

Calaurie, petite île située à peu de distance d'Athènes, dans la mer Egée, à l'entrée du golfe Saronique, où s'élevait un temple consacré à Neptune.

A Trézène, comme à Calaurie, Démosthène ne cessa de protester de son innocence et de combattre avec le patriotisme le plus énergique l'accusation sous laquelle il avait succombé. « Si je me suis exilé, écrivait-il aux Athéniens quelques jours après sa retraite, ce n'est point que j'eusse de vous une opinion peu avantageuse et que je me fusse ménagé un refuge hors de ma patrie. Mon vrai motif, c'est que je ne pouvais soutenir l'idée de l'ignominie d'une prison ; que d'ailleurs je ne comptais pas qu'à mon âge je pusse supporter cette affliction dans mon corps, et qu'enfin je pensais que vous n'étiez pas fâchés que je me dérobasse à un affront qui me perdait sans vous servir. »

Cette dignité soutenue, la comparution spontanée de Démosthène devant l'Aréopage, l'invraisemblance de l'inculpation, et, par-dessus tout, l'incorruptible résistance que cet orateur n'avait cessé d'opposer au roi Philippe, ont fait naître chez les écrivains tant anciens que modernes les doutes les plus sérieux sur la réalité des faits qui motivèrent la sentence de l'Aréopage. Libanius n'élève aucun doute sur son innocence. Pausanias, à l'appui du même sentiment, rapporte que l'amiral macédonien Philoxène, ayant fait appliquer à la question l'intendant d'Harpalus, dont il s'était emparé, pour connaître tous ceux qu'avaient corrompus les trésors de son maître, manda aux Athéniens (1) que le nom de Démosthène ne s'était point rencontré dans

(1) *Corinth.* c. 33.

la bouche du révélateur. Et cependant, ajoute Pausanias, Démosthène était le plus mortel ennemi d'Alexandre et l'offenseur personnel de Philoxène. Les autres sophistes grecs n'expriment sur sa culpabilité qu'une opinion incertaine. Parmi les écrivains modernes, Bayle seul se range catégoriquement du parti de l'accusation. Rochefort la repousse sans hésiter et présente à l'appui de son avis les protestations de Démosthène, l'impuissance matérielle de satisfaire à sa condamnation et les témoignages postérieurs que les Athéniens donnèrent de leur résipiscence. Leland manifeste une impression analogue, et Niébuhr considère la déclaration de Philoxène comme le jugement « de la Providence même » qui a permis, dit-il, que cette infâme calomnie fût aussi évidente pour nous que si nous étions contemporains. » (1) Becker, dans sa monographie sur Démosthène, le biographe de cet orateur, dans la grande *Encyclopédie* allemande, et MM. Thirlwall et Grote, dans leurs *Histoires* de *la Grèce*, adoptent la même conclusion, et le dernier et le plus complet des biographes de l'orateur, M. Schaefer (2), la partage entièrement.

Cet épisode si important de la vie de Démosthène est demeuré un des points les plus obscurs de l'histoire ancienne. Cependant il paraît difficile de concilier l'attitude ouvertement hostile que l'orateur avait prise à l'égard d'Harpalus avec la connivence secrète qui prétexta sa condamnation. Cette duplicité n'était guère dans la nature de Démosthène; et quiconque a étudié le caractère propre de son éloquence,

(1) *Antiq. grecques*, p. 181.
(2) *Démosthène et son temps*, etc., liv. v. chap. 8.

a pu se convaincre qu'elle empruntait son principal effet à la toute-puissance de l'unité, à la persistance de l'orateur dans la poursuite et le développement d'une même idée. Il y a plus encore. C'est par l'éclat de sa parole et l'influence directe de ses conseils que Démosthène pouvait servir utilement Harpalus, et non par des démarches plus ou moins occultes dont l'autorité eût été infirmée d'avance par le langage qu'il tenait dans les assemblées publiques. Or, aucun document ne fait foi d'une assistance de ce genre. Tout se réduit à de vagues allégations, à des suppositions à peu près gratuites qu'Hypéride essaya, comme nous l'avons vu, de fortifier par le relief personnel de l'accusé et par l'intérêt incontestable que le malversateur avait à conquérir la neutralité d'un pareil adversaire.

Un autre motif de suspicion, est dans l'infixité du chiffre même de la somme attribuée à Démosthène pour le salaire de sa défection : vingt talents, selon les uns ; trois seulement, suivant d'autres. Il faut conclure de ces variations que la sentence de l'Aréopage était demeurée muette sur ce point capital. Que devient, dans toutes ces hypothèses, le grief si considérable du détournement des trois cents talents envoyés par le roi Darius au secours de la ville de Thèbes ?

En résumé, invraisemblance, contradiction, incertitude, voilà ce que l'impartiale histoire rencontre dans ce déplorable procès, tel qu'il ressort des révélations contemporaines. La seule lumière qui s'en dégage avec une pleine netteté, à savoir la déclaration de Philoxène, est de tout point favorable à l'illustre accusé. On ne saurait donc voir dans la condamnation portée contre Démosthène que le

produit d'une trame artificieusement ourdie par ses ennemis ou, plus vraisemblablement encore, une concession politique faite à la puissance macédonienne, rarement active mais toujours menaçante, dans le sacrifice de son plus constant et de son plus redoutable adversaire.

L'énergie avec laquelle Démosthène se défendit des imputations qui lui furent faites à l'occasion d'Harpalus sembla, en quelque sorte, avoir épuisé les forces de cette âme si libre et si fière. L'épreuve périlleuse de l'exil fit chanceler un courage que n'avaient ému ni les séductions ni les menaces des rois de Macédoine. Aux sensations si vives de la gloire succédèrent celles de l'abattement et du regret. Amèrement désabusé des illusions qui avaient rempli ses premières années, ce grand homme détournait de prendre part aux affaires publiques tous les jeunes gens qui venaient le voir et s'entretenir avec lui. « Si, au début de ma carrière, disait-il, on m'eût présenté deux chemins, celui de la tribune et des assemblées et celui d'une mort certaine, et que j'eusse pu prévoir tous les maux qui m'attendaient dans le gouvernement, les craintes, les jalousies, les calomnies et les combats qui en sont inséparables, je me serais jeté, tête baissée, dans le chemin de la mort. »

Les mêmes impressions d'amertume et de découragement se réfléchissent dans les lettres que Démosthène écrivait aux Athéniens du sein de son exil, et dont plusieurs nous ont été conservées. Après avoir rappelé dans l'une d'elles les services qu'il a rendus à son pays, soit comme orateur, soit comme ambassadeur, il éclate en reproches sur l'ingratitude avec laquelle ils ont été accueillis, et

déplore en ces termes la douloureuse situation que ses ennemis lui ont faite :

« Examinez, Athéniens, combien peu chacun de ces services méritait la disgrâce où je suis tombé. Accablé de maux, je ne sais lequel je dois déplorer d'abord. Parlerai-je de mon âge avancé, où je me vois réduit à éprouver un exil dangereux, qui est nouveau pour moi, et que je ne mérite pas ? Parlerai-je de la honte dont me couvre une sentence qui n'a été prononcée sur aucune preuve solide ? Parlerai-je des espérances dont je me suis vu frustré, ne trouvant à leur place que les disgrâces dues à d'autres ?... Afin donc que je ne sois pas plus longtemps affligé des maux qui m'accablent, ordonnez pour moi ce que vous avez déjà ordonné pour quelques-uns ; faites que je n'éprouve rien d'indigne de vous, et que je ne sois point réduit à supplier les autres, ce qui vous serait peu honorable. Si vous êtes irrités contre moi sans retour, il me serait plus avantageux de mourir, et vous devez croire que je parle comme je pense, sans me parer de beaux sentiments, puisque je vous ai rendus maîtres de mon sort... Tout ce qui peut autoriser un homme à se livrer à la douleur, je l'éprouve malheureusement aujourd'hui... »

Il est juste d'ajouter que ces impressions d'abattement et de désespoir, ce sentiment outré de l'injustice, si naturel aux grandes âmes, n'eurent d'ailleurs aucune prise sur le patriotisme de l'orateur. Les conseils qu'il adresse aux Athéniens portent l'empreinte d'une sincérité que n'altèrent ni les reproches personnels qu'il y mêle, ni les préoccupations qui se lient à sa situation actuelle. L'antiquité n'offre point de plus noble modèle du langage qu'un citoyen

véritablement dévoué à son pays, peut tenir en pareil cas. « Traitez, leur dit-il, les intérêts publics avec grandeur d'âme et avec douceur, sans oublier l'avantage de chaque citoyen. Je vous exhorte à ce procédé, quoique je n'aie pas trouvé dans plusieurs d'entre vous une générosité pareille... Mais je ne crois pas que, pour contenter un ressentiment particulier, on doive nuire au bien général. Je ne mêle point d'animosité personnelle aux grands intérêts de la patrie, et je donne moi-même l'exemple de ce que je conseille aux autres. » (1)

Démosthène se justifie, dans le passage suivant, d'avoir quitté Trézène, premier séjour de son exil, pour Calaurie, où sa sécurité n'était pas à l'abri de sinistres pressentiments :

« Plusieurs Trézéniens, pour flatter mes maux, voulaient vous reprocher de l'ingratitude à mon égard. Loin de souscrire à leurs reproches, je vous excusai avec toute la chaleur convenable, et c'est, je crois, la principale cause pour laquelle le peuple de Trézène, frappé de ma vertu, m'a décerné des honneurs publics. Touché de leur zèle, mais voyant que leurs forces n'y répondaient pas, et que, pour le moment, ils ne pouvaient me mettre à l'abri, je me suis transporté dans un temple de Neptune de l'île de Calaurie, où j'ai fixé mon séjour. J'espère que le respect pour le dieu me servira de sauvegarde, sans toutefois en avoir l'assurance; car, lorsqu'on est à la merci d'autrui, on ne peut jouir que d'une sûreté faible et douteuse. Mais du moins, de ce temple, je vois, tous les jours, le pays où je

(1) *Première lettre aux Athéniens.*

suis né, et pour lequel je me sens autant d'affection que je prie les dieux de vous inspirer pour moi de bienveillance ! (1)

» Si je gémis sur mon sort, dit-il ailleurs, ne vous hâtez pas de m'accuser de pusillanimité. Tout ce qui peut excuser l'éclat d'une violente douleur, je l'éprouve aujourd'hui. Peines d'esprit et de cœur, désir de vous revoir, de revoir ma chère patrie, réflexions solitaires sur toutes mes douleurs passées, voilà ce qui me fait déplorer mon sort. De la pusillanimité ! Eh ! toutes les fois qu'il m'a fallu parler et agir pour vous, m'a-t-on vu reculer ? »

Enfin, dans une autre lettre, Démosthène répond en ces termes aux objections de ses adversaires contre la prolongation volontaire de son exil :

« Je voudrais devoir mon rappel à votre bienveillance généreuse, et recueillir dans ma patrie de quoi acquitter l'amende imposée par la calomnie... Qui l'empêche de revenir, dit-on, et de travailler à se libérer ? C'est, ô Athéniens, que je sais rougir, et qu'il y a un honteux contraste entre ma position actuelle et mes anciens services ; c'est que j'ai sacrifié ma fortune pour des malheureux qui, craignant de voir doubler des amendes qu'ils ne pouvaient payer, m'ont engagé à les cautionner près du Trésor. Rentré dans Athènes par votre faveur, je pourrai retirer une partie de mes avances pour m'acquitter à mon tour et ne pas mourir dégradé civilement. Mais si, comme on le dit à la légère, je retourne sans être rappelé, je me verrai dans l'ignominie, la misère, et je tremblerai pour ma sûreté personnelle. » (1)

(1) *Seconde Lettre aux Athéniens.*
(2) *Troisième lettre.*

CHAPITRE XIX

MORT D'ALEXANDRE. — RAPPEL DE DÉMOSTHÈNE. — BATAILLE DE CRANON. — FUITE ET MORT DE DÉMOSTHÈNE. — HONNEURS RENDUS A SA MÉMOIRE.

La mort d'Alexandre (1) vint, au bout de quelques mois, arracher Démosthène à la retraite dans laquelle il s'était si amèrement confiné. A cette importante nouvelle, les Athéniens, toujours prompts et légers, se livrèrent à la joie et à l'espérance. Ils rétablirent sur un pied respectable leur armée de terre et de mer. Un décret appela au service militaire tous les citoyens au-dessous de quarante ans et organisa un corps de cinq mille hoplites et de deux mille mercenaires avec cinq cents chevaux. On vota l'équipement de deux cents quadrirèmes et de quarante trirèmes. Des émissaires furent envoyés sur tous les points de la Grèce pour inviter ses peuples à secouer le joug étranger et à concourir de tous leurs efforts au rétablissement de l'autonomie hellénique. Ces excitations furent accueillies avec empressement par les Phocidiens, les Locriens, les Doriens, les Enianes, les Dolopes, en partie par les Maliens, les Etéens, les Thessaliens, les Achéens, et des pro-

(1) An 323 ou 324 avant l'ère chrétienne, le 22 mai, suivant quelques chroniqueurs : le 28 août, selon d'autres.

messes de coopération active furent faites par différentes tribus de la Thrace et de l'Illyrie. La plupart des peuples du Péloponèse s'enrôlèrent dans la coalition. Lacédémone seule demeura en dehors du mouvement. La Béotie embrassa ouvertement le parti de la Macédoine. A Athènes même, il y eut division dans les esprits. La classe riche, dirigée par les conseils du prudent Phocion, ne s'associa pas, en général, à cet entraînement belliqueux. Mais la multitude caressa avec ardeur la perspective d'une indépendance qui rendrait à l'Attique sa suprématie passée, la domination des mers, la possession de ses colonies, et le rétablissement de son commerce avec l'Asie entière. Au milieu de cet élan presqu'universel, Démosthène et Hypéride se firent remarquer par la chaleur de leur concours. Le premier parcourut de sa personne diverses contrées de la Grèce, propageant de ville en ville le zèle dont il était enflammé et prêchant à tous les citoyens, comme jadis, la nécessité de signaler leur patriotisme par d'amples et généreux sacrifices. A son passage dans un bourg de l'Arcadie, il lutta énergiquement contre les efforts de Pythéas, orateur banni d'Athènes, qui s'était mis à la solde d'Antipater, et conquit à la Confédération les Arcadiens tout prêts à faire alliance avec la Macédoine. Touchés d'un tel dévouement, les Athéniens, sur la proposition du péanien Damon, neveu de l'orateur, votèrent son rappel.

Sa rentrée dans Athènes fut un véritable triomphe. La République envoya une galère à trois rangs de rames pour le prendre à Égine. Quand il aborda au Pirée, tous les magistrats, tous les prêtres, suivis du peuple entier, allèrent au-devant de lui et le reçurent avec les démonstrations

du plus vif empressement. L'illustre banni, profondément ému d'un tel accueil, leva les mains au ciel et se félicita de cette glorieuse journée qui le ramenait dans sa patrie plus honorablement qu'Alcibiade, lequel était rentré par force, tandis que lui-même ne devait son retour qu'à la libre volonté de ses concitoyens.

Cependant Démosthène demeurait sous le coup d'une condamnation pécuniaire à laquelle il n'avait point satisfait. Le peuple lui-même était dans l'impuissance de lui remettre l'amende de cinquante talents que l'Aréopage lui avait infligée. On éluda cette impuissance au moyen d'un expédient qui prouve à quel point l'opinion populaire était redevenue favorable à cet infatigable athlète de la liberté. Il était d'usage d'accorder une forte indemnité au citoyen chargé de pourvoir aux préparatifs du sacrifice solennel que le peuple offrait annuellement à Jupiter-Sauveur. Ce soin fut confié à Démosthène, qui reçut pour prix de son accomplissement une somme égale à l'amende que le tribunal suprême avait prononcée contre lui.

Ce triomphe et ces faveurs devaient être de courte durée. Le moment approchait où ce grand citoyen allait succomber sous le poids de ce colosse macédonien dont il avait usé sa vie à retarder le développement. Il faut retracer sommairement les circonstances de cette douloureuse et suprême péripétie.

Les troupes confédérées avaient été placées sous le commandement de Léosthène, disciple et ami de Démosthène, militaire impétueux, dont Phocion comparait les discours aux cyprès « qui sont grands et hauts, mais ne portent pas

de fruits. » Malgré l'opposition de ce général, Léosthène fit déclarer la guerre à la Macédoine, et, traversant le golfe de Corinthe, à la tête des mercenaires de Tœnare, il se recruta des contingents fournis par l'Étolie et l'Acarnanie, et devança les Macédoniens au passage des Thermopyles. Toujours mal soumise, la Thessalie entra en révolte ouverte contre Antipater, et Léosthène, aidé de sa puissante cavalerie, mit en pleine déroute les Béotiens, qui avaient tenté d'empêcher sa jonction avec le principal corps des confédérés. Il marcha alors à la tête de toutes ses forces au-devant d'Antipater, qui débouchait de la Macédoine, et lui fit éprouver plusieurs échecs à la suite desquels ce général fut contraint à s'enfermer dans la ville forte de Lamia, au sud de la Thessalie. Dépourvu des engins nécessaires pour emporter cette place d'assaut, Léosthène se vit réduit à en faire le blocus; mais ce n'était pas un médiocre avantage que de neutraliser ainsi, dès le début de la campagne, les atteintes de cet actif et redoutable adversaire.

Ces rapides succès firent peu d'illusion au prévoyant Phocion sur l'issue finale d'une lutte qui ne tarderait pas à épuiser les dernières ressources des coalisés. « Léosthène, dit-il, a parcouru brillamment le *stade* (petite course), mais je crains qu'il n'ait pas assez de forces pour fournir la longue course. ». La fortune ne tarda pas, en effet, à se déclarer en faveur des Macédoniens. Léosthène fut blessé mortellement pendant qu'il visitait les tranchées, et sa mort changea inopinément la face de la guerre. Antipater profita du désordre causé par cet événement pour s'échapper de Lamia avec les débris de son armée, afin d'at-

tendre Philotas et Cratère qui devaient lui amener de l'Asie de puissants renforts. Antiphile, successeur de Léosthène, leva le siège et attaquant rapidement Léonathas, autre général macédonien, il le repoussa avec vigueur dans un combat où Léonathas perdit la vie. Mais dès le lendemain de l'action, Antipater prit le commandement de l'armée vaincue et se retira en bon ordre en Macédoine où il demeura jusqu'à l'arrivée de Cratère, qui ne put opérer sa jonction avec lui que dans l'été de 322. Antipater s'avança alors à la tête de 40 mille fantassins, de 5 mille cavaliers et de 3 mille archers à la rencontre des confédérés, qui ne comptaient guère que 25 mille hommes d'infanterie et 3 mille cinq cents cavaliers thessaliens. Cette armée avait été amoindrie par la retraite de plusieurs contingents grecs qui, après les premiers engagements, s'étaient hâtés de rejoindre leurs foyers. Les deux armées se rencontrèrent près de la petite ville de Cranon, dans les plaines de la Thessalie. Antiphile et le thessalien Menon, qui commandait la cavalerie, cherchèrent à éviter un engagement, dans l'espoir de rallier les contingents dont la défection les avait si malheureusement affaiblis. Mais Antipater, fort de sa supériorité numérique, les contraignit à accepter le combat. La cavalerie thessalienne rompit facilement celle qui lui était opposée ; mais l'infanterie confédérée ne put soutenir le choc de la formidable phalange ; elle se débanda et céda le champ de bataille aux troupes d'Antipater. (1)

Cette défaite n'était point irrémédiable, et Léosthène, à coup sûr, ne s'en fût pas découragé. Le retour des con-

(1) Août 322.

tingents défaillants suffisait pour rivaliser les forces ennemies et pour équilibrer les chances de la lutte. Mais Antiphile et Menon refusèrent d'attendre ces renforts, et ouvrirent avec Antipater des négociations pacifiques. Le vainqueur macédonien répondit qu'il ne pouvait traiter avec la Confédération hellénique, dont il ne reconnaissait pas l'existence, mais qu'il recevrait les propositions de chaque ville grecque séparément. Cette réponse hautaine ranima dans les deux chefs le désir de continuer la guerre. Mais l'attitude pacifique qu'ils s'étaient donnée après le combat de Cranon avait glacé le patriotisme hellénique; les Athéniens, d'un autre côté, après quelques avantages partiels dûs à la vigueur du vieux Phocion, venaient de perdre deux batailles navales contre le macédonien Clitus. Ces circonstances firent évanouir pour Antiphile et Menon toute vraisemblance de recruter les corps défectionnaires. Il devenait dès lors impossible de prolonger un conflit inégal. Antipater attaqua sans retard toutes les villes de Thessalie, et les éléments de la coalition tendirent de plus en plus à se désunir. Chaque cité traita en particulier avec Antipater, qui exclut formellement des négociations les Athéniens et les Étoliens. En peu de jours, l'armée combinée acheva de se disperser, et les Athéniens regagnèrent en hâte le chemin de l'Attique. Antipater les poursuivit jusqu'en Béotie et prit position dans la Cadmée, à deux marches de leur capitale.

Ainsi abandonnés à leurs propres ressources, les Athéniens passèrent d'une confiance excessive à un profond abattement. Ils députèrent à Antipater Phocion, qu'il estimait, et le chargèrent de mettre tout en œuvre pour fléchir

le courroux du vainqueur. Accompagné de l'orateur Démade et du philosophe Xénocrate, à qui Antipater témoignait de la bienveillance, Phocion, disciple et ami de ce philosophe, se rendit au camp macédonien et remplit sa mission avec zèle, mais sans succès. « Je ferai pour vous, Phocion, lui dit Antipater, tout ce qui ne sera pas incompatible avec ma sûreté et même avec la vôtre ; mais il faut bien garantir mon autorité et votre vie de l'inconstance de ce peuple turbulent. » Il exigea donc qu'on lui livrât Démosthène et Hypéride, qu'on rétablît l'aristocratie dans Athènes, que la République se dessaisît de la possession de l'île de Samos (1), et que la citadelle de Munychie reçût une garnison macédonienne. Antipater réduisit en esclavage ou à l'exil plusieurs milliers de citoyens de toutes les classes, qui furent déportés dans les diverses contrées de la Thrace, sur les côtes d'Italie et d'Illyrie, d'autres en Lybie et sur le territoire cyrénaïque. Il assujétit en outre les Athéniens à payer une forte contribution pour les frais de la guerre.

Quelque rigoureuses que fussent de telles conditions, il fallut s'y soumettre. Le peuple, à l'instigation de Démade, ordonna la mort de ce même Démosthène que naguère encore il comblait de bénédictions et d'hommages. Hypéride et quelques autres orateurs du parti démocratique éprouvèrent le même sort. Tous s'étaient hâtés de devancer par la fuite cette inévitable sentence. Antipater envoya à leur poursuite un détachement de soldats commandé par un ancien comédien appelé Archias, que son habitude de

(1) Ile de la mer Egée, sur la côte occidentale de l'Asie mineure, en face du mont Mycale, conquise par Périclès en 440, abandonnée aux Perses par le traité d'Antalcide et rendue aux Athéniens par Timothée.

ce genre d'exécutions avait fait surnommer le *Chasse-bannis*. Archias trouva à Égine Hypéride, Aristonicus et Hyméréus, les arracha du temple d'Ajax, où ils cherchaient un asile, et les envoya à Antipater, qui les fit mourir. Quelques autres fugitifs rencontrèrent un abri momentané dans les montagnes de l'Étolie.

Démosthène, parvenu à Calaurie (1), s'était réfugié dans le temple de Neptune qui avait protégé son premier exil. Archias, informé du lieu de sa retraite, se rendit aussitôt dans cette île, accompagné de quelques soldats thraces; et ayant pénétré jusqu'à l'illustre proscrit, il l'exhorta doucement à le suivre et à se confier en la clémence d'Antipater. « Archias, lui répondit avec dédain Démosthène, ton talent de négociateur ne fait pas plus d'impression sur moi que n'en produisait jadis ton talent d'acteur. » Ces paroles ayant excité la colère et provoqué les menaces du farouche satellite. « Maintenant, lui dit l'orateur, ton langage est sans feinte, et tel que l'oracle de la Macédoine t'a commandé de le tenir ; tout-à-l'heure tu parlais contre ta pensée.... mais laisse-moi du moins écrire quelques ordres. » Après ce peu de mots, Demosthène alla s'asseoir dans un coin du temple, et, feignant de méditer, il tint quelque temps sur ses lèvres l'extrémité d'un stylet empoisonné. Puis, se couvrant la tête de sa robe, il l'inclina sur ses genoux. Les soldats d'Archias, qui étaient demeurés à la porte du temple, attribuant cette démonstration à la crainte de la mort, l'apostrophèrent avec mépris. Archias le pressa de se lever, en lui promettant de nouveau ses bons offices

(1) Voir sur cette île la note page 309.

auprès de son maître. Alors Démosthène, sentant que le poison commençait à circuler dans ses veines, se découvrit, et portant sur Archias un regard assuré : « Tu peux jouer à présent, lui dit-il, le rôle de Créon (1) et abandonner mon corps sans sépulture. Pour moi, Neptune, je sors vivant de ton temple, afin de ne le point profaner par ma mort. Mais il n'a pas tenu à Antipater et aux Macédoniens que ton sanctuaire n'ait été souillé par le meurtre. » Après avoir proféré ces paroles, il pria qu'on le soutînt, parce que ses jambes commençaient à se dérober sous lui, et s'avança lentement vers le seuil du temple ; mais au moment où il passait devant l'autel de Neptune, ses genoux fléchirent, il tomba, poussa un profond soupir et rendit l'esprit. Il était âgé de soixante-trois ans.

Antipater, qui avait fait périr Hypéride dans les tourments, apprit la fin de Démosthène sans témoigner aucun dépit de ne pas l'avoir eu vivant en sa puissance. Lucien place même dans sa bouche quelques paroles sympathiques (2) mais auxquelles leur emphase ôte tout caractère de vraisemblance. Une information importante et beaucoup plus digne de créance du même écrivain, c'est que tous les détails sur la mort de Démosthène furent fournis à l'histoire par les mémoires particuliers de la cour de Macédoine. Lucien ajoute qu'Antipater renvoya honorablement les cendres de Démosthène à ses concitoyens.

(1) Allusion aux paroles de Créon qui, dans l'*Antigone* de Sophocle, acte 1, sc. 3, défend qu'on enterre Polynice et ordonne qu'on expose son cadavre aux chiens et aux oiseaux.

(2) « Ce grand homme a quitté la vie pour aller habiter plus tôt les îles bienheureuses parmi les héros, ou pour monter au Ciel, à la suite de Jupiter, protecteur de la liberté. » (*Éloge de Démosthène.*)

Quelle sensation produisit la mort du grand orateur dans cette ville d'Athènes dont elle anéantissait sans retour l'autonomie? Nous manquons de lumières à cet égard, et le seul document qui se rapporte à sa mémoire offre une distance de quarante-deux ans de l'époque où il mit fin à ses jours. C'est un décret rendu sur la proposition de son neveu Démocharès, sous l'archonte Gorgias, l'an 280 avant J.-C., par lequel les Athéniens, voulant honorer son souvenir, ordonnèrent que l'aîné de sa famille serait entretenu à perpétuité dans le Prytanée, aux frais de la République. On lui érigea en outre, au milieu de la principale place d'Athènes, une statue en bronze sur le piédestal de laquelle fut gravé le distique suivant :

« Si ta force, Démosthène, eût égalé ton génie, jamais les armes des Macédoniens n'auraient triomphé de la Grèce. » (1)

Voici le texte de ce décret qui retrace sommairement, mais fidèlement, les principaux actes de la vie de l'illustre citoyen :

« Démocharès, fils de Lachès, du bourg de Péanée, propose pour Démosthène, fils de Démosthène du bourg de Péanée, une statue de bronze sur la place publique, l'entretien dans le Prytanée avec la préséance dans les jeux pour lui et pour l'aîné de sa famille, parce qu'il a été le bienfaiteur de sa patrie, et qu'il a donné au peuple d'Athènes les conseils les plus utiles. Il a généreusement consacré sa fortune au service de la République; il a fourni huit talents et une galère pour l'expédition dans laquelle les

(1) Voyez ci-après une Note sur les difficultés d'interprétation auxquelles ce distique a donné lieu.

Athéniens rendirent la liberté au peuple de l'Eubée. Il a encore donné une galère quand Cephisodore conduisit dans l'Hellespont la flotte athénienne, et depuis, une troisième, lorsque Charès et Phocion furent envoyés au secours de Byzance. Il a racheté de son argent plusieurs prisonniers que Philippe avait faits dans Pydna, Olynthe et Méthone. Sur le refus de la tribu Pandionide, il s'est chargé de la dépense des jeux publics : il a fourni des armes à des citoyens qui étaient hors d'état de s'en procurer. Préposé par le peuple à la réparation des murs de la ville, il y a contribué du sien pour trois talents, et a donné dix mille drachmes pour faire creuser des fossés autour du Pirée. Après la bataille de Chéronée, il s'est taxé lui-même à un talent. Dans un temps de disette, il a donné pareille somme pour acheter du blé ; par ses insinuations, ses conseils et ses bons offices, il a fait entrer dans l'alliance d'Athènes les Thébains, les habitants de l'île d'Eubée, ceux de Corinthe, de Mégare de l'Achaïe, de la Locride, de Byzance et de Messénie : il les a engagés à mettre sur pied une armée de dix mille hommes d'infanterie et de mille chevaux, qu'il a pourvue abondamment de tout. Envoyé en députation auprès de nos alliés, il leur a persuadé de fournir plus de cinq cents talents pour les frais de la guerre : il est allé en ambassade vers les peuples du Péloponèse et leur a distribué de l'argent pour les détourner de donner des secours à Alexandre contre les Thébains. Il a rendu plusieurs autres services importants aux Athéniens, leur a donné les conseils les plus sages, et a maintenu plus qu'aucun autre orateur de son temps la démocratie et la liberté. Banni par les fauteurs de l'oligarchie qui renversèrent le

gouvernement populaire, il est mort victime de son affection pour le peuple, dans l'île de Calaurie, où Antipater avait envoyé des satellites pour se saisir de sa personne. En cette extrémité pressante, il a toujours persévéré dans son attachement et sa bonne volonté pour le peuple, sans vouloir se livrer à ses ennemis, et sans vouloir rien faire qui fût indigne de la gloire d'Athènes. »

Pausanias (1) prétend qu'un tombeau fut élevé à Démosthène dans l'enceinte du temple de Neptune, à Calaurie, et que ce ne fut pas le seul endroit de la Grèce où sa mémoire reçut des honneurs publics.

Titon du Tillet parle de trois statues érigées à Démosthène, la première, œuvre de Polyeucte, placée dans l'enceinte des douze dieux olympiques, la seconde, posée dans le palais de l'Hôtel-de-Ville, la troisième sur la place publique (2). La statue exécutée par Polyeucte représentait l'orateur, dit Visconti, plongé dans une profonde méditation, les doigts étaient engagés les uns dans les autres, geste qui peint bien cette situation de l'âme. C'est sur cette statue que paraissent avoir été copiés les différents bustes de Démosthène, et entr'autres celui que Cicéron dit avoir vu chez Brutus. En 1753, ajoute le savant antiquaire, les fouilles d'Herculanum procurèrent la découverte de deux petits bustes en bronze sur l'un desquels le nom de Démosthène était écrit en grec.

Winckelmann (3) décrit un moule en plâtre découvert en janvier 1768, qui représente la figure de Démosthène vieux,

(1) *Description de la Grèce*, liv. II. ch. 33.
(2) *Essai sur les honneurs*, pag. 29.
(3) *Hist. de l'art*, pag. 710.

assis sur une pierre cubique, à demi-nu, la tête penchée par la réflexion, tenant dans la main gauche un rouleau de parchemin et le genou avec la main droite. Sur la pierre est gravé le nom de Δεμοσθενης et le mot Επιδομιος (DÉMOSTHÈNE RÉFUGIÉ A L'AUTEL), d'où il conclut que la pierre figure un autel (celui peut-être du Ποσειδαων à Calaurie) et qu'ainsi la statue représente l'orateur près de mourir.

Le comte de Clarac (1) décrit une statue prétendue de Démosthène en marbre pentélique; l'orateur est assis couvert d'un simple manteau, avec un rouleau placé sur ses genoux, et semble réfléchir profondément. Mais M. de Clarac doute de l'authenticité de ce morceau.

Des têtes sans nom conservées dans plusieurs collections et longtemps regardées comme des portraits de Térence ou de Pythagore, ont été restituées plus tard au prince des orateurs grecs. L'une de ces têtes est dessinée sous les deux vues aux nos 1 et 2 de l'*Iconographie grecque* (pl. 29). On remarque dans le profil que la lèvre inférieure paraît collée contre la gencive, configuration propre à donner l'idée d'un homme qui bégaie. Les traits de cette figure et le front carré annoncent la force du génie; mais la physionomie est sévère et ne promet pas un caractère aimable.

L'autre portrait de Démosthène, dessiné sous le no 1 de la planche 30, est tiré d'une améthiste antique gravée en creux et portant le nom de Discoride, artiste célèbre du temps d'Auguste. Ce morceau dépendait de la collection du prince Buoncompagni, à Rome. (2)

(1) *Description du musée royal des antiques*, 1830, p. 46.
(2) *Iconographie grecque*, DÉMOSTHÈNE.

Enfin, M. François Lenormant a lu sur un fragment de pierre qu'il a rencontré à Péanée, patrie de l'orateur, à côté d'un lion en marbre brisé, l'inscription suivante, qui ne manque pas d'à-propos :

Ουνεκα πιστος εφυς.
« Parce que tu as été fidèle. » (1)

(1) La mort de Démosthène a fait, en 1841, le sujet d'un prix de sculpture proposé par l'Académie des Beaux-arts.

CHAPITRE XX

POLITIQUE ATHÉNIENNE VIS-A-VIS DE LA MACÉDOINE.

Ce concours d'hommages décernés à Démosthène après sa mort, non-seulement dans sa propre patrie, mais sur divers points de la Grèce, est un fait qui ne saurait être négligé par l'histoire. On peut y voir, avec Suidas (1), une irrécusable adhésion à la conduite politique de cet illustre citoyen, et par conséquent un argument d'un certain poids dans le débat qui s'agite depuis tant de siècles entre les deux systèmes de conduite qu'Athènes avait à suivre par rapport à la Macédoine, entre la voie pacifique et la voie belliqueuse, entre la politique de Phocion, enfin, et celle de Démosthène.

Un lumineux esprit de l'antiquité, Polybe, a vivement blâmé Démosthène d'avoir combattu les orateurs engagés dans le parti de Philippe « seule influence, dit-il, qui pût faire restituer aux Athéniens les villes que Lacédémone avait enlevées aux Messéniens, aux Mégalopolitains et à quelques autres... C'est à l'inflexible raideur de leur résis-

(1) Tome I, p. 682.

tance envers le roi macédonien, auxquels ils avaient, dit-il, tant d'obligations, que les Athéniens furent redevables du désastre de Chéronée, et ils eussent été, dès cette époque, anéantis de fond en comble sans la générosité du vainqueur (1). »

Un brillant écrivain du siècle dernier s'est associé à ces reproches, non sans reconnaître que Démosthène « fut plus grand dans son exil que ses concitoyens n'étaient ingrats, et qu'il travailla quarante ans à ranimer la fierté d'un peuple devenu par sa mollesse le complice de ses tyrans. Mais, ajoute Thomas, peut-être fut-il trop grand pour sa patrie et pour son siècle ; son caractère ardent voulut donner à ses concitoyens un mouvement qu'ils n'étaient pas en état de suivre ; leurs âmes, qui avaient perdu l'habitude des grandes choses, n'avaient plus que de l'imagination pour les sentir. Il prit en eux le courage d'un moment pour de la vertu, et, les précipitant dans une guerre au-de là de leurs forces, il détruisit le dernier rempart d'Athènes, le respect qu'inspire un grand nom. Il les perdit en apprenant à leurs tyrans et à eux-mêmes le secret de leur faiblese (2). »

Voilà des inculpations éloquemment formulées sans doute, mais qu'il est impossible d'admettre ; car, d'une part, elles sont en opposition avec les faits ; de l'autre, elles blessent un sentiment de patriotisme qui ne saurait être exclu de ce débat. Il n'est pas exact en effet d'affirmer que Démosthène, en entretenant l'espoir d'amener ses compatriotes à repousser le joug macédonien se fût nourri d'une

(1) *Exemples de vertus et de vices*, par. 38.
(2) *Essai sur les Éloges*, ch. v.

prétention chimérique. Avant que Philippe eût fortifié sa puissance par l'occupation d'Olynthe, et même plus tard encore, il était au pouvoir des Athéniens de la concentrer dans les limites de la Macédoine et de la Thrace, et l'effroi qu'inspirait à ce prince l'éloquence de Démosthène est la démonstration la plus irréplicable de l'incertitude qu'il attachait lui-même au succès de ses projets. Ce qui manquait aux Athéniens pour refréner l'ambition de ce dangereux voisin, c'était moins les ressources matérielles ou même les inspirations du patriotisme, qu'une foi plus entière dans les périls de leur situation, c'était une intuition suffisante des usurpations méditées par le cauteleux prédécesseur d'Alexandre. Ce don de clairvoyance, qui échappait aux politiques les plus vieux et les plus influents d'entre les Athéniens, fut le propre du génie de Démosthène. « Sans s'abuser en aucune façon, dit un historien moderne, sur l'abaissement du caractère national, il se persuadait que le péril extrême des conjonctures réveillerait les Athéniens de leur langueur et les déterminerait à réformer quelques-uns des abus les plus graves de leur organisation politique (1). » La fatalité voulut qu'il n'eut point encore atteint l'âge où les vérités sévères qu'il avait à faire entendre pussent s'imposer aux esprits. Pour triompher de la mollesse et de la frivolité athéniennes, il fallait une autorité qu'il ne devait obtenir que dix ans plus tard et lorsque la prépondérance macédonienne eut acquis son formidable développement. « Non, ce n'est pas, dit un grand orateur de nos jours répondant au reproche que nous es-

(1) *Hist. of Greece*, by W. Grote, t. V, c. 43.

sayons de réfuter, ce n'est pas l'éloquence de Démosthène qui perdit son pays ; si ses concitoyens l'eussent écouté plus tôt, Athènes n'eût pas été asservie : ce fut l'or de Philippe, plus fatal que le bronze des combats (1). »

Mais, même en admettant que la domination macédonienne dût être tôt ou tard une fatalité de situation, disons-le avec Démosthène lui-même, le génie de ses habitants, l'exemple de leurs glorieux ancêtres, tout faisait une loi à cette héroïque terre de l'Attique de reculer l'heure de sa servitude par de nobles et opiniâtres efforts, au lieu de la devancer par une lâche et pacifique soumission. Les peuples ont rarement à bénir le joug auquel ils ont pris soin de s'offrir. Servitude d'autant plus humiliante qu'elle n'était point alors le fruit des victoires, mais le couronnement de la politique la plus artificieuse dont l'histoire ait gardé le souvenir. Qui peut douter que l'attitude pleine de résolution que les Athéniens déployèrent après la bataille de Chéronée ait été sans influence sur la mansuétude et la modération dont le vainqueur fit usage à leur égard ?

Avec une incontestable droiture de sentiments et de conduite, avec un désintéressement éprouvé, Phocion suivit une voie tout opposée et se déclara partisan à tout prix des mesures pacifiques. Il pensait et disait hautement que les Athéniens étaient trop énervés pour lutter avec efficacité contre l'asservissement de la Grèce. Phocion accrut ainsi le découragement général en manifestant celui dont il était

(1) M. Lainé, discours à la Chambre des députés sur le projet de loi électorale, 1817.

atteint. Il n'est pas jusqu'à sa haute intégrité qui ne favorisa puissamment l'ambition macédonienne en couvrant les trames criminelles à la faveur desquelles Philippe recrutait le nombre de ses partisans et parvenait à endormir ou à tromper la vigilance de ses adversaires. Capitaine habile et plein de vigueur et de civisme à une époque marquée par la décadence des mœurs militaires, on doit reconnaître qu'il servit la République avec zèle, quelle que fût son opinion personnelle sur la justice ou l'opportunité des expéditions qui lui étaient confiées. Mais la susceptibilité de notre patriotisme s'accommode mal de cette espèce de familiarité d'un général athénien à la cour de Macédoine et du prétendu crédit que la condescendance de sa politique lui avait fait prendre sur les oppresseurs de son pays.

Ce pacifique général fut-il assez heureux du moins pour faire tourner ces dispositions ou ces apparences favorables au profit de ses concitoyens ! il faut répondre avec l'histoire qu'aux trois grandes crises où son intervention parut nécessaire, cette intervention fut presque entièrement impuissante ou secondaire. Ce fut l'initiative de Démade qui, au lendemain de Chéronée, détermina le vainqueur à accorder aux Athéniens des conditions de paix relativement honorables. Lors des mouvements insurrectionnels produits dans l'Attique par l'avènement au trône du jeune Alexandre, Phocion ne parut d'abord occupé que de fléchir le ressentiment du nouveau maître de la Grèce, et se résigna à l'immolation de ses collègues, en exprimant le stérile regret de ne pouvoir mourir pour les sauver. Ce ne fut que plus tard qu'il se décida à fortifier de son action personnelle les chaleureuses représentations de Démade, ce

pilote des naufrages d'Athènes (1) et à implorer de la magnanimité d'Alexandre le pardon des proscrits. Enfin, quand après la bataille de Cranon, Phocion fut délégué auprès d'Antipater pour intéresser en faveur de ses compatriotes la clémence ou l'humanité du farouche Macédonien, à quoi se résumèrent les ménagements qu'il réussit à en obtenir ? à un traitement qui, sans les égaler, rappelle les rigueurs exercées par ses deux prédécesseurs contre les malheureux Thébains. Est-ce donc là ce que promettait la haute intervention du héros de l'Eubée, du libérateur de Byzance, du suprême débris de l'illustration hellénique !

Bornons cette dissertation par une conclusion sévère, mais pleinement avouée par l'histoire : c'est que le parti pacifique, loin de servir les intérêts de la République athénienne, fut au contraire l'instrument le plus opiniâtre de ses revers. Il enchaîna par un découragement systématique et prématuré l'emploi de ses ressources. Il eut un tort plus grand encore : celui de maintenir dans une inaction pernicieuse cette foule d'hommes toujours prêts à placer sous la protection d'un grand nom ou d'un gros sophisme ces capitulations de conscience qui ruinent les vertus civiques et qui conspirent à la perte des États plus impunément et aussi sûrement que les factions elles-mêmes. (2)

(1) C'était le surnom que se donnait Démade lui-même, soit par allusion à son premier métier, soit à raison des services qu'il était en possession de rendre à sa patrie dans les circonstances critiques.

(2) Ce n'est pas sans de mûres réflexions ni de longues indécisions que je me suis rattaché à ce sentiment, qui n'est point conforme à celui que j'avais embrassé d'abord et soutenu, il y a quelques années, au Congrès scientifique de Lyon. Je n'avais émis aucun avis sur cette grave et importante question dans la première édition de mon ouvrage.

CHAPITRE XXI

PORTRAIT ET CARACTÈRE DE DÉMOSTHÈNE. — PARTICULARITÉS, BONS MOTS, ANECDOTES. — QUELQUES DÉTAILS SUR SES OUVRAGES.

Démosthène avait épousé une fille d'Héliodore, citoyen appartenant à une famille estimable (1). Il en eut trois enfants, dont une fille, qui mourut avant l'âge nubile, et deux fils qui lui survécurent. On ignore la valeur du patrimoine qu'il laissa à sa mort. Plusieurs circonstances, et notamment l'impossibilité bien constatée où il s'était trouvé de satisfaire à la condamnation pécuniaire récemment prononcée contre lui dans l'affaire d'Harpalus, tendent à établir que ce patrimoine était peu considérable (2).

Nous ne possédons, pour ainsi dire, aucune notion sur la personne de Démosthène. Plutarque se borne à dire que sa figure portait l'empreinte de l'activité soucieuse qui

(1) Suidas et l'auteur anonyme d'une Notice sur Démosthène traduite par M. Stiévenart, prétendent, sans aucune preuve, que ce grand orateur avait épousé la veuve du général athénien Chabrias.

Je n'ai pu établir la date du mariage de Démosthène avec la fille d'Héliodore. En supposant âgée d'environ douze ans la fille qu'il perdit l'an 336 avant J.-C. et en admettant qu'elle fût née la première année de son mariage, on voit que Démosthène se serait marié vers l'an 349, à l'âge d'environ trente-six ans.

(2) M. Boeckh l'évalue à *quinze* talents, c'est-à-dire à un talent de plus que la fortune qu'il avait héritée de son père. (*Écon. polit. des Athéniens*, II, 275.)

consumait son esprit, et cette particularité est pleinement d'accord avec les bustes que nous avons de lui. L'ensemble de la physionomie qu'ils lui donnent est sérieux et sévère ; la largeur de son front indique d'ailleurs l'aptitude à la méditation et la puissance du génie.

Le caractère de ce grand orateur nous est mieux connu. L'uniformité frappante avec laquelle il se réfléchit dans les récits de ses biographes, et dans ses propres ouvrages, permet d'en saisir avec assurance les principaux traits. Nous essaierons de faire présider à l'esquisse des qualités et des faiblesses qui le composèrent, la même exactitude dont nous espérons avoir fait preuve dans la narration des événements de sa vie.

Son humeur, naturellement austère, exprimait, comme sa figure, la constance et la gravité des impressions qui préoccupaient son âme. Il paraît avoir peu connu et dut peu faire éprouver les jouissances de l'amitié. En général, il ne sacrifia guère, excepté dans son adolescence, aux illusions ou aux frivolités de la vie. Sa jeunesse s'écoula tout entière dans la carrière contentieuse du barreau : les sollicitudes d'un patriotisme ombrageux et exalté absorbèrent les années de son âge mûr et de sa vieillesse.

Les détracteurs de Démosthène ont eux-mêmes rendu justice à son extrême sobriété, et Libanius nous apprend que cette qualité, si importante dans un homme public, fut, de la part de l'orateur, une véritable conquête sur les penchants de sa première jeunesse. S'il faut en croire quelques écrivains, et notamment Athénée, ses mœurs privées furent loin d'ailleurs de répondre à la régularité de son caractère et à la sévérité de ses maximes. Quoi qu'il

paraisse équitable de faire en cette occasion, comme en plusieurs autres, une part à la malignité ou à l'exagération de ses ennemis, la corruption profonde des mœurs grecques, à l'époque où vivait Démosthène, ne permet guère de garder une entière incrédulité en présence de ces reproches. Ce qu'Eschine et Plutarque nous apprennent de la recherche singulière et de la délicatesse de ses vêtements semble y donner quelque poids.

Une anecdote curieuse, recueillie par Aulu-Gelle et répétée par tous les historiens, prouve, au reste, qu'il savait estimer les plaisirs ce qu'ils valent et imposer, au besoin, à ses penchants le frein de la raison. Une courtisane nommée Laïs, qu'il ne faut pas confondre avec celle qui vivait du temps d'Alcibiade, attirait à Corinthe un grand nombre d'étrangers, empressés d'admirer sa beauté, devenue célèbre, et d'obtenir ses faveurs, qu'elle mettait à un taux excessif. Démosthène rendit secrètement visite à la belle Corinthienne qui, pour prix des complaisances qu'il sollicitait, lui demanda dix mille drachmes. L'orateur, également étonné de cette énorme somme et du ton de celle qui l'exigeait, prit brusquement la fuite en s'écriant : « Je n'achète pas si cher un repentir ! » (1)

Nous avons dit ailleurs quels actes de vénalité l'histoire est en droit de reprocher à Démosthène. Ces coupables faiblesses font ressortir avec plus d'éclat la résistance qu'il ne cessa d'opposer aux offres et aux séductions de Philippe, résistance que ses biographes ont saluée d'une juste admiration, et qui est demeurée comme l'expression la plus

(1) *Nuits attiques*, I, VII.

noble et la plus sincère du patriotisme dont il était animé. (1) Ce sentiment, auquel Démosthène rendit de si constants hommages, ne fut ni ingrat ni stérile pour ce grand homme. C'est lui dont les inspirations échauffèrent son âme, et fournirent à son éloquence ces accents impétueux, ces traits sublimes, qui, suivant un célèbre critique, n'appartiennent qu'à une conscience droite et pure (2). C'est à cette source féconde que Démosthène puisa ces vastes ressources, ces prévisions judicieuses qu'on ne se lasse point d'admirer dans ses harangues, et qui lui ont assigné le premier rang parmi les hommes d'État de tous les siècles. Ainsi, l'amour de la patrie ne fut pas seulement pour lui le principe d'une éminente vertu : cet illustre orateur lui dut aussi son génie, et ses émotions généreuses n'inspirèrent pas moins son esprit que son cœur.

Un caractère remarquable de l'éloquence de Démosthène est sa disposition à se fortifier par l'emploi des idées religieuses. « Il a sans cesse, dit un écrivain moderne (3), le nom des dieux à la bouche. » Ces invocations fréquentes à la divinité ne sont point, de sa part, de brillants lieux communs, de vaines spéculations oratoires, mais bien l'expression fidèle d'un sentiment profond de respect envers l'arbitre suprême des destinées du monde ; et ce sentiment appartient tellement à sa nature, qu'il le communique à

(1) Il est juste d'ajouter que ce patriotisme se manifesta également par les offrandes multipliées de Démosthène envers la République. On a pu en voir plus haut l'énumération dans le texte de la proposition du décret rendu pour honorer sa mémoire.

(2) « Id concedamus sanè (quod minimè natura patiatur) repertum esse aliquem malum virum summè disertum, nihilò tamen minus oratorem eum negabo. » (QUINTILIAN. *Instit. orat.* lib. XII.)

(3) *Génie du Christianisme*, liv. IV, ch. I.

ceux de ses ouvrages que leur genre éloigne le plus de ce besoin d'enthousiasme et d'éclat. « Dans tout discours et dans toute action sérieuse, écrit-il aux Athéniens, on doit commencer par s'adresser aux dieux (1). » Ces traits d'élévation, semés dans toutes les compositions politiques de Démosthène, abondent surtout en celles que les suffrages des gens de goût ont signalées à l'admiration commune, et qui supposent dans l'âme de l'orateur une excitation plus vive et plus profonde. Telles sont les harangues de la *Fausse ambassade* et de la *Chersonèse* (2) ; telle est surtout celle pour la *Couronne*, modèle à jamais inimitable d'onction, de chaleur et de dignité.

La fin héroïque de Démosthène offre d'ailleurs un témoignage éclatant des impressions religieuses qui remplirent sa vie. A ce moment suprême où l'homme ne sait rien déguiser, une seule pensée semble préoccuper son esprit : celle du respect que commande l'enceinte sacrée dans laquelle il a cherché un asile. Il s'alarme à l'idée de souiller, par son trépas, ce sanctuaire qui n'a pu le protéger contre les satellites d'Antipater (3), et sa parole expirante recouvre

(1) *Première lettre aux Athéniens.*

(2) C'est dans cette harangue qu'on trouve le trait suivant, justement admiré des critiques, et qui tire sa sublimité moins encore de la gradation savante qu'il contient, que de l'imprécation religieuse qui le termine : « Philippe est l'ennemi mortel d'Athènes et de la ville qui nous enferme, et du sol qui nous porte, et des dieux mêmes qui nous protègent... Dieux d'Athènes, anéantissez-le ! »

(3) « Puisqu'il ne plaisait pas au dieu Neptunus, dit Plutarque, qu'il jouît de la franchise de son autel, il eut recours, par manière de dire, à une plus grande, qui est la mort... » (*Comparaison entre Démosthène et Cicéron*, trad. d'Amyot.)

Démosthène, dans une de ses lettres aux Athéniens, exprime d'une manière remarquable et touchante, comme on l'a vu, les pressentiments de sa défiance sur l'inviolabilité du temple de Neptune : « J'espère, dit-il, que le respect pour le dieu me servira de sauvegarde, sans toutefois en avoir l'assurance ; car, quand on est à la merci d'autrui, on ne peut jouir que d'une sûreté faible et douteuse. » (*Deuxième lettre.*)

un reste d'énergie pour reprocher aux Macédoniens leur lâche et criminelle profanation. L'histoire n'offre point d'exemple d'une manifestation plus frappante et plus solennelle des sentiments qui épurent l'âme en l'élevant à la divinité.

La fuite de Démosthène à la bataille de Chéronée fut peut-être l'unique tache de sa vie publique. On se prend à regretter que cet homme, qui portait à un degré si éminent l'amour de son pays et de la liberté, ait manqué de la qualité la mieux assortie à ce double sentiment, la plus propre à en accroître la valeur et le relief. Ce désavantage affecta d'autant plus amèrement la carrière politique de Démosthène, qu'Eschine, le plus constant, le plus redoutable de ses antagonistes, offrait à la considération du peuple athénien une renommée honorablement acquise sur les champs de bataille. Il fut plus d'une fois, pour notre orateur, le texte de railleries piquantes. Démosthène confessait d'assez bonne grâce son défaut de courage militaire, et affectait de répéter « qu'il était Scythe dans ses discours, et bourgeois d'Athènes au combat » (1). Un jour que sa défection lui était publiquement reprochée, il répondit à ses détracteurs par ce vers grec très-connu :

« Tel qui fuit peut combattre encore. » (2)

Il est à croire cependant que la désertion de Démosthène aux champs de Chéronée n'eut pas, aux yeux des Athéniens, la même importance que la postérité y a attachée. C'est du moins ce qu'on peut inférer de la conduite de ce

(1) *Vies des dix orateurs* attribuées à Plutarque.
(2) Aulu-Gelle XVII, 21.

peuple qui, oublieux des revers qu'il avait attirés sur lui, pour ne se souvenir que de son patriotisme et de sa fermeté, l'affranchit par un arrêt solennel de l'accusation de ses ennemis, invoqua son éloquence pour consoler les mânes des guerriers que la mort avait moissonnés, et ne cessa de réclamer ses conseils pour la direction des affaires publiques. Nous ajouterons que l'aveu même de cette défection de la part de Démosthène ne nous paraît point manquer d'une certaine noblesse, et nous croyons devoir reproduire ici l'opinion judicieuse que Tourreil, l'un de ses traducteurs, a énoncée sur cet acte de la vie de l'orateur, dans la préface justement estimée de son ouvrage : « Qu'on reproche tant qu'on voudra à Démosthène, dit-il, d'avoir pris l'épouvante et jeté son bouclier dans une déroute, il l'avoue lui-même ; et, dès là, je l'absous et lui rends mon estime. Car s'il m'était permis d'avoir une opinion et de la déclarer, sur des matières qui ne sont pas de mon ressort, je dirais qu'après la bravoure, je ne sais rien de plus brave que l'aveu de la poltronnerie... A raisonner juste sur l'action dont il s'agit, elle prouve tout au plus que la valeur est journalière comme les armes, ou plutôt qu'il y a divers genres de valeur que l'on voit rarement réunis en la même personne. Celui qui ose courir à la mort n'ose pas toujours l'attendre. Tel qui s'anime et se signale dans une bataille pâlit dans un assaut ; tel qui charge le mieux à la tête d'une troupe, et se jette le plus avant dans la mêlée, recule sur la proposition d'un combat singulier. La disproportion paraît encore plus grande entre les hasards de la guerre et ceux de la tribune. Cependant, aussitôt qu'ils exposent également la vie, ils demandent une égale mesure de courage.

L'équité, par conséquent, veut que nous compensions la fuite de Démosthène, une fois entraîné par la foule des fuyards, avec la contenance de Démosthène tant de fois intrépide au milieu d'une populace prête à le déchirer (1). »

Démosthène se montrait généralement peu avide de plaire à la multitude, et jamais orateur peut-être, si l'on en excepte le seul Phocion, ne rechercha moins les douceurs orageuses de la popularité. On rapporte que de vifs applaudissements ayant éclaté dans l'assemblée du peuple au moment où il achevait de prononcer sa belle harangue de la Chersonèse, il remonta précipitamment à la tribune pour dire aux Athéniens : « Eh ! n'applaudissez pas l'orateur, mais faites ce qu'il vous conseille ; car je ne saurais vous sauver par mes paroles, c'est à vous de vous sauver par des actions ! » Cependant ce grand homme, si l'on en croit Élien, ne se montra pas toujours également insensible à l'empressement populaire. Des porteurs d'eau ayant fait entendre un murmure flatteur sur son passage, il en fut enorgueilli (2). Élien en tire la conséquence que son oreille devait être vivement chatouillée des transports que ses éloquentes harangues excitaient parmi les nombreux auditeurs qui se pressaient pour les recueillir. Cette conséquence est juste ; mais elle est en même temps honorable pour Démosthène, qui ne voulut jamais devoir qu'à de légitimes efforts la faveur populaire, et qui dédaigna toujours de la mériter par ces lâches complaisances et ces

(1) *Préface historique* des Harangues de Démosthène, in-4°, tome I, p. 264. Voyez, dans la *Harangue de Démosthène sur la paix*, le récit d'une de ces scènes de fureur populaire.

(2) *De var. histor.*, IX, 17.

adulations grossières qui n'appartiennent qu'à des orateurs corrompus ou à des hommes d'État vulgaires.

Le trait suivant, qui honorerait la plus belle vie, fait foi de la courageuse indépendance qu'il déployait à la tribune : Un jour que le peuple exigeait qu'il se portât accusateur d'un homme que l'on voulait perdre, il s'y refusait obstinément. Cette résistance ayant excité le mécontentement de la multitude : « Athéniens, s'écria-t-il d'une voix intrépide et fière, je conseillerai toujours, même malgré vos efforts, ce que je croirai utile au bien public ; mais jamais vous ne m'obligerez à calomnier, pour vous plaire, celui que je regarderai comme innocent. » (1)

Personne n'ignore l'importance que Démosthène attachait à l'action oratoire, et quelle part étendue il lui assignait dans les succès de l'éloquence (2). L'anecdote suivante, que nous empruntons à Plutarque, peut être regardée comme une démonstration ingénieuse de cette opinion : Un homme qui avait été maltraité vint le prier de se charger de sa cause. « J'ai reçu des coups, lui dit-il tranquillement. — Cela n'est pas vrai, lui répondit Démosthène. — Comment ! répliqua le plaignant avec véhémence, on ne m'a point frappé ? — Oh ! maintenant, reprit l'orateur, je reconnais la voix d'un homme qui a été réellement chargé de coups. » (3)

Démosthène ne faisait d'ailleurs aucune difficulté de re-

(1) *Vie de Démosthène*, par Plutarque.

(2) Interrogé quelle était, à son avis, la première qualité de l'orateur, Démosthène répondit : L'action. — Et la seconde ? — L'action. — Et la troisième ? Encore l'action. (Valère-Maxime, liv. VIII, ch. X. — Quintilien, *Inst. orat.*, liv. XI, chap. III.)

(3) *Vie de Démosthène*.

connaître que son éloquence n'était point un don naturel, mais bien le produit de l'art et d'un travail opiniâtre (1). Quelqu'un lui demandait comment il était devenu orateur. — « En consumant, répondit-il, plus d'huile que de vin ». L'orateur Pythéas, homme de mœurs très-suspectes, lui reprochait un jour que ses harangues sentaient la lampe. — « Cela est vrai, repartit Démosthène, mais ma lampe et la tienne n'éclairent pas les mêmes travaux. »

La nature, si avare envers Démosthène, lui avait refusé, en général, le talent de la plaisanterie. Denys d'Halicarnasse (2), Quintilien (3) et Longin (4) l'ont jugé sévèrement à cet égard; mais leurs jugements paraissent équitables. Il y avait dans sa manière quelque chose de raide et d'artificiel, difficilement compatible avec la promptitude et la souplesse d'esprit propres à ce genre de talent. Il n'entendait point, comme Cicéron, l'art de railler avec finesse, et, si l'on peut le dire, avec innocence. Les bons mots de Démosthène ne sont le plus ordinairement que des sarcasmes amers, auxquels on s'étonne de voir ce grand orateur mêler

(1) «Personne, s'écriait Cicéron, n'ignore les veilles de Démosthène, qui se désolait, disait-il, toutes les fois que quelque artisan s'était mis à l'ouvrage plus matin que lui. » (*Tuscul.* liv IV, 19.)

(2) « Démosthène présente dans son style l'alliance de toutes les beautés, à l'exception d'une seule : je veux parler de la plaisanterie... Toutefois, ses écrits ont de l'urbanité, car le ciel ne lui refusa complètement aucune des qualités qu'on trouve dans les autres orateurs. » (*De l'excellence de l'élocution de Démosthène.*)

(3) « Plerique Demostheni facultatem hujus rei defuisse credunt, Ciceroni modum. Nec videri potest noluisse Demosthenes : cujus pauca admodùm dicta, nec sanè cœteris ejus virtutibus respondentia, palàm ostendunt non displicuisse illi jocos, sed non contigisse... Demosthenem urbanem fuisse dicunt, dicacem negant.» (*Instit. orat.*, lib. VI, cap. III.)

(4) « Quand Démosthène s'efforce d'être plaisant, il se rend ridicule plutôt qu'il ne fait rire, et s'éloigne d'autaut plus du plaisant qu'il tâche d'en approcher. » (*Traité du sublime*, ch. XXVIII.)

quelquefois l'équivoque puérile de l'expression. On jugera de ces différents caractères par quelques exemples. « Ne vous étonnez point, disait-il quelquefois aux Athéniens, s'il se commet tant de vols dans notre ville; nous avons des murs de terre et des voleurs d'airain. » (1) Pour l'intelligence de cette antithèse, il faut savoir que *Chalcus* était le nom d'un voleur de profession, et se rappeler que χαλκος signifie en grec *airain*. « Je n'ignore pas, disait-il, à ce malfaiteur lui-même, qui se moquait de ses veilles, je n'ignore pas que tu souffres avec peine que j'aie une lampe durant la nuit. » (2)

Lorsqu'Alexandre exigea des Athéniens qu'ils lui livrassent Harpalus, cette prétention souleva chez eux un reste d'orgueil national, et les mots de guerre et de résistance furent prononcés avec énergie. Mais à la simple apparition de Philoxène, amiral macédonien, cette exaltation fit soudain place à la stupeur. « Que feront-ils, s'écria Démosthène, quand ils verront le soleil, vu qu'ils ne peuvent pas franchement regarder la lueur d'une petite lampe ? » (3)

Un jour qu'il était à la tribune, la voix lui manqua; le peuple se prit à murmurer. « Il faut, lui dit fièrement Démosthène, estimer les joueurs de comédies et de tragédies à cause de leurs belles et fortes voix, mais les orateurs, pour leur bons sens. » (4)

Plutarque et Photius nous ont conservé un trait plus mémorable de sa présence d'esprit. Un jour, dit Plutar-

(1) *Vie de Démosthène* par Plutarque.
(2) *Ibid.*
(3) *OEuvres morales* de Plutarque, traduction d'Amyot.
(4) *Vies des dix orateurs*, traduction d'Amyot.

que, qu'il voulait haranguer en pleine assemblée de ville, le peuple ne le voulait point ouïr, n'eut été qu'il dit que ce n'était qu'un conte qu'il leur voulait faire : ce qu'entendant, le peuple lui donna audience, et il commença de cette sorte : « Il y eut, dit-il, un homme qui loua un âne pour aller de cette ville à Mégare. Quand ce vint sur le midi, que le soleil était fort ardent, l'un et l'autre, le propriétaire et le locataire, voulaient se mettre à l'ombre de l'âne, et s'entr'empêchaient l'un l'autre; disant, le propriétaire, qu'il avait loué son âne, mais pas son ombre; le locataire, à l'opposite, soutenait que tout l'âne était en sa puissance. Ayant ainsi commencé son conte, il s'en alla. Le peuple le rappela et le pria d'achever. Et comment, leur dit-il, vous me voulez bien ouïr conter une fable de l'ombre d'un âne, et vous ne me voulez pas entendre parler de vos affaires d'importance ! » (1)

Nous devons au plus célèbre des commentateurs de Démosthène la connaissance d'un artifice oratoire, moins innocent peut-être, mais d'autant plus remarquable, qu'il sert à prouver à quel point le sentiment exquis de l'harmonie du langage existait chez les Athéniens. Dans sa harangue pour la *Couronne,* Démosthène interpelant le peuple, pour le presser de dire si Eschine lui paraissait un homme vendu (μισθωτὸς), eut soin de déplacer l'accent de ce mot, et de prononcer μίσθωτος. Les auditeurs, choqués par cette fausse prononciation, s'écrièrent tous, par un mouvement involontaire, *vendu !* L'accusateur feignant de

(1) *Vie des dix orateurs*, traduction d'Amyot. Une anecdote à peu près semblable, attribuée à l'orateur Démade, a fourni à La Fontaine le sujet de son joli apologue intitulé *Le pouvoir des fables.*

prendre cette exclamation pour une marque d'approbation, s'écria vivement : « Tu entends ce qu'ils disent. » (1)

Valère-Maxime a consigné dans son recueil une autre anecdote qui fait honneur à la sagacité de Démosthène. « Deux particuliers, dit cet historien, avaient déposé une somme d'argent chez une servante, sous la promesse formelle qu'elle ne la leur rendrait que collectivement. Quelque temps après, l'un d'eux se présenta à elle avec toutes les démonstrations d'une vive douleur, lui annonça que son compagnon était mort, et, par cette imposture, il réussit à soustraire la somme déposée. L'autre particulier vint bientôt la réclamer à son tour. On conçoit l'embarras de la malheureuse servante, hors d'état de satisfaire à sa demande et de se défendre en justice, à cause de sa pauvreté. Son imagination frappée rêvait les partis les plus sinistres. Démosthène vint généreusement à son secours et tint en justice ce langage à sa partie adverse : « Ma cliente est prête à se libérer du dépôt qui lui a été confié, mais elle ne le peut qu'à une condition, c'est que votre compagnon se présentera pour le réclamer avec vous; car ce n'est pas à l'un de vous séparément, mais à tous deux réunis qu'elle est tenue de le remettre. Telle est la loi que vous vous êtes faite à vous-mêmes. » (2)

La plupart des ouvrages de Démosthène nous ont été conservés. Indépendamment de ceux dont nous avons fait l'analyse dans le cours de cette Histoire, il reste de lui un grand nombre de plaidoyers prononcés dans les affaires particu-

(1) Ulpian, *Comment. de Corond.*
(2) Liv. VII, chap. 3.

lières, soit avant, soit depuis son entrée dans la carrière politique.

Quelques critiques ont subdivisé en six catégories ce genre de discours.

Cinq ont trait au procès de Démosthène contre ses tuteurs, trois contre Aphobus, deux contre Onétor;

Sept roulent sur des fins de non-recevoir; ce sont les plaidoyers contre Zénothémis, contre Apaturios, pour et contre Phormion, contre Lacritos, contre Pantœnotos, contre Nausimarque et Xénophithe;

Quatre ont pour objet des affaires de succession et de dot; tels sont les plaidoyers contre Macartatos, contre Léocharès, contre Spudias, contre Bœotos;

Neuf ont rapport à des affaires de commerce et de dettes, savoir : ceux contre Callippe, contre Nicostrate, contre Timothée, contre Bœotos, contre Olympiodore, contre Aristogiton, contre Conon, contre Dyonisidore, contre Calliclès;

Quatre discours ont pour fondement des plaintes pour faux témoignage, savoir : deux contre Stéphanos et Néœrea, un contre Eubulide, un contre Evergos et Mnésibule;

Enfin, trois plaidoyers également se rapportent à des réclamations relatives à l'échange de fortune et aux charges navales : ce sont ceux prononcés par Démosthène contre Pœnippe, contre Polyclès et pour Apollodore.

Quoique ces discours roulent, en général, sur des matières arides, ils intéressent, tant par la logique de l'orateur que par l'art avec lequel il sait descendre, sans trivialité, sans bassesse, à des détails vulgaires, et y répandre la chaleur ou le genre d'agrément dont ils sont susceptibles

20

(1). Ces plaidoyers présentent encore un autre genre d'intérêt. Ilsnous font pénétrer, pour ainsi dire, dans l'intérieur d'Athènes, dont ils nous revèlent les mœurs, les lois, les passions; ils nous éclairent sur les genres de déception le plus en usage chez ce peuple subtil et frivole, et ajoutent, en quelque sorte, au charme du prestige oratoire qui n'abandonne jamais cet homme de génie, le charme inappréciable des détails historiques.

C'est dans ces œuvres judiciaires que Schœmann, Heeren et Boeckh ont puisé la plupart des notions qui composent leurs savants traités des *Antiquités du droit public*, du *Commerce des peuples de l'antiquité*, et de *l'Économie politique des Athéniens*. Elles ont été aussi d'un puissant secours au P. Corsini pour les dissertations qu'il a publiées sur les usages et les calculs des Athéniens, dans son grand ouvrage des *Fastes attiques*.

En résumé, les œuvres de Démosthène consistent pour nous en soixante-un discours ou harangues, soixante-cinq exordes préparés pour différentes circonstances, et six lettres écrites durant son exil. La première édition de ces œuvres est celle d'Alde Manuel (Venise, 1504, in-folio). Ses principaux éditeurs ou commentateurs furent ensuite Jérôme Wolff et Ulpien, Emmanuel Bekker, Dindorf, Dobson. Parmi ses nombreux traducteurs complets ou partiels, nous citerons Wolf, Reiske, Scheffel, Niebuhr, Gottsched, Cesarotti, Jacobs, Leland, et en France Tourreil, Gin, Duvair,

(1) Ces plaidoyers ont généralement peu d'étendue. Cela s'explique par l'emploi de la *Clepsydre* ou horloge à eau, en usage à la tribune et au barreau d'Athènes, et qui limitait à un temps assez court le développement des moyens de discussion, d'attaque et de défense.

Tournay, Maucroix, Lallemant, Millot, Charles Dupin, Bignan, l'abbé Auger (1), l'abbé Jager, dont le travail, malheureusement limité aux principaux discours de l'orateur, jouit d'une juste estime. Nous citerons surtout M. Stiévenart, qui a publié à Paris (1842 et 1853), in-8°, la traduction la plus complète des œuvres de Démosthène et d'Eschine, avec des introductions à chaque discours, rédigées très-soigneusement, et des notes historiques et philologiques d'une grande valeur. M. Plougoulm a donné en 1834 et en 1862 une version élégante des philippiques, et des harangues de Démosthène et d'Eschine dans le procès de la *Couronne*.

(1) Voyez dans le *Cours de littérature* de Laharpe, IIIe partie, liv. 2, son jugement sur la traduction de l'abbé Auger.

APPENDICE

NOTE SUR L'ILE DE CALAURIE

Voici sur l'île de Calaurie, aujourd'hui Poros, quelques détails que M. Vietty, statuaire de la commission scientifique envoyée en Morée, a bien voulu me communiquer et qui ont été mentionnés dans la relation du voyage que ce savant artiste a entrepris en Morée, par ordre du gouvernement.

« L'île de Poros, autrefois Calavria (quoique dans un temps il ait dû exister deux îles très-rapprochées), est placée près de la côte orientale de l'Argolide dont elle n'est séparée que par un étroit canal, au-delà duquel on découvre le territoire de Trézène et les ruines de cette ville, à deux lieues de Poros. Le port, fermé d'un côté par l'île, de l'autre par le prolongement de la presqu'île de Méthana et par le littoral trézénien, est l'un des plus vastes et des meilleurs de la Morée, supérieur, pour le mouillage et la défense, à celui même de Navarin. Les Russes s'y sont établis bientôt après le traité des trois puissances pour la délivrance de la Grèce. Ils ont fortifié la ville de Poros, et surtout la partie qui domine la passe du nord-est, qui seule est assez profonde pour l'entrée des gros bâtiments.

» Poros proprement dit, est un îlot de peu d'étendue, formé de roches volcaniques; la ville est bâtie sur les parties les moins

escarpées de cet amas de rochers d'un rouge obscur. Le port grec est devant la ville; le port russe, dans le grand bassin. Cet îlot étant très-borné et incultivable, les habitants, assez nombreux à cause de la commodité du port, tirent leur subsistance de la côte voisine qui est très-fertile, mais insalubre, de même que Poros, à cause des marais de Trézène.

» Cette petite île ou écueil est lié à Calavria par une chaussée naturelle, évidemment formée par les sables qu'entasse la mer du côté du large; car, dans les gros temps, les vagues passent quelquefois par-dessus la chaussée. Je ne sais depuis quelle époque cette chaussée sablonneuse a pu servir de communication entre les deux îles, ni si les anciens appelaient collectivement Calavria l'écueil de Poros et la presqu'île beaucoup plus considérable, dont il est maintenant comme un appendice; ou bien, si du temps de Démosthène, par exemple, il y avait deux îlots séparés. Quoi qu'il en soit, les Grecs modernes les distinguent, en nommant Poros (passage) la partie minime où est la ville, et Calavria la grande partie, où sont les ruines du temple de Neptune. Cette partie est très-élevée ; c'est une masse de montagnes ravinées et abruptes qui nourrissent seulement quelques troupeaux de chèvres et de moutons, et produisent le bois à brûler, pour la consommation de la ville.

» Après avoir, de Poros, passé la chaussée, on monte par un sentier roide et tortueux, le long d'un ravin, jusqu'au plateau où était l'Hiéron de Neptune ou Poseidaon; plateau de forme irrégulière, en partie nivelé pour les constructions : il est de divers côtés circonscrit par des versants très-rapides et de profonds ravins, dominé vers le sud par un sommet boisé, point culminant de toute l'île. L'Hiéron était, à l'ordinaire, composé de plusieurs édifices sur des plans différents; il n'en reste que des soubassements peu élevés, souvent au niveau du sol. On trouve quelques fragments épars, quelques inscriptions où on lit le mot Ποσειδᾶνι

en dorien. Ce nom, répété sur plus d'une inscription de cet endroit, suffit, avec le nom de Calavria conservé à la presqu'île ou île, pour démontrer l'identité de cette ruine avec le temple où mourut l'orateur. En dehors d'un soubassement, il existe les débris d'un petit édifice en grandes tailles qui paraît avoir été un tombeau, fouillé, comme presque tous les autres, après l'époque païenne. Peut-être, des fouilles scientifiques auraient fait connaître le genre et l'attribution de ce monument. Du plateau où était le temple, l'on jouit de l'un des panoramas les plus intéressants de la Grèce, contrée si abondante en panoramas historiques. Vers le nord-est, la vue s'étend depuis le Cythéron jusqu'au cap Sunium, sur toute la longueur de l'Attique, on distingue le bassin d'Athènes, le Pirée, la citadelle ; en avant, Salamine, Égine ; plus près, du nord à l'ouest, les noires montagnes de Méthana, l'isthme de Dara, la plage, la ville et la haute chaîne de Trézène s'abaissant vers le cap Skylléon qui cache la vue d'Ydra et d'Hermione. Une vaste étendue de mer se développe du côté du sud et du sud-est, où l'on découvre au loin les montagnes de quelques Cyclades, telles que Thermia, Séryphos, Zéa...

NOTE SUR LE DISTIQUE DE DÉMOSTHÈNE

L'interprétation du Distique gravé au bas de la statue de Démosthène, ou, pour parler plus exactement, d'un mot de ce Distique, a fait naître une difficulté assez grave (1). Quel est le sens précis du mot ῥώμη, qui figure dans le premier vers? Une partie des traducteurs l'ont rendu par *force;* quelques autres ont pensé qu'il voulait dire *puissance;* d'autres enfin lui ont attaché la signification de *courage*, *bravoure*. J'ai soutenu, il y a quelques mois, cette dernière opinion dans une note dont le principal objet était de provoquer de nouvelles lumières sur cette question à la fois philologique et historique. Plusieurs savants ont bien voulu me communiquer le résultat des méditations qu'elle leur a suggérées. Quelques arguments m'ont été fournis en faveur de mon sentiment; d'autres, plus puissants peut-être, ont ébranlé, je l'avoue, l'opinion que j'avais d'abord embrassée; cependant ils ne m'ont point entièrement convaincu. Dans cet état de choses, je crois devoir me borner à analyser avec fidélité les développements que j'ai recueillis à l'appui des trois interprétations données au Distique, en laissant au lecteur impartial le soin de choisir entre elles.

Les partisans de la traduction par le mot *force* allèguent que ce mot est la signification littérale du grec ῥώμη, en latin, *robur*, qui exprime également et la force morale ou la force politique, et la force matérielle, principe de la puissance. Au reproche d'employer une expression qui offre, en français, un sens multiple, et qui, par conséquent, est dénuée de la précision désirable dans une traduction, ils répondent que l'original présente la même

(1) En grec :

Εἴπερ ἴσην γνώμῃ ῥώμην, Δημοσθένες, εἶχες,
Οὔ ποτ' ἂν Ἑλλήνων ἦρξεν ἄρης Μακέδων.

indécision ; qu'elle a dû, selon toute apparence, régner dans l'esprit des Grecs, contemporains de l'auteur du Distique, et que la reproduction d'un mot propre à entretenir cette espèce d'incertitude est le meilleur esprit dans lequel on puisse rendre le texte controversé. L'acception des mots γνώμη et ῥώμη, a dit un professeur éclairé, a dû être, comme elle l'est réellement, large et presque indéfinie. Le premier de ces mots, appliqué aux conquérants macédoniens, exprime une haute intelligence accompagnée de ruse, d'impétuosité magnanime. Appliqué à Démosthène, il signifie une conception profonde des projets de l'ennemi, des périls, des besoins, des ressources de la patrie. La ῥώμη des princes macédoniens consiste dans leurs troupes, leur bravoure, dans l'or de Philippe. Celle de l'illustre orateur est dans sa force d'âme, dans son courage civil, son ascendant et son crédit. Il manquait du courage militaire, était entravé par la lenteur et la publicité des débats parlementaires, et par l'insouciance du peuple athénien. Ainsi, continue le savant helléniste, en supposant égales les ressources intellectuelles exprimées par γνώμη, l'inégalité commence aux moyens matériels représentés par ῥώμη, inégalité à laquelle le Distique attribue la domination macédonienne ; ainsi, la double pensée, le parallèle implicite que le Distique paraît offrir est précisément ce qui aura forcé son auteur à choisir ces deux mots si vagues que l'on traduit assez bien par ceux de *génie* et de *force*. Il n'y a aucune nécessité à réduire à l'unité l'acception collective du mot ῥώμη, et à la limiter au seul Démosthène.

Un autre littérateur (1) a soutenu l'emploi du mot *force* par des considérations d'autant plus puissantes qu'elles sont empruntées aux harangues mêmes du grand orateur dont le Distique a pour objet d'honorer la mémoire. Il a cru trouver, dans la pensée qui

(1) Feu M. Belloc, piémontais érudit, auteur d'un grand nombre d'inscriptions où règne la plus pure et la plus élégante latinité.

l'a inspiré, une allusion directe au fameux passage du discours pour la Couronne, où Démosthène reproche à Eschine d'être assez injuste pour vouloir qu'il eût triomphé seul des armes de Philippe par la simple puissance de ses discours. « Car de quelle autre chose étais-je maître? continue Démosthène; je ne l'étais ni de la valeur, ni de la fortune des combattants, ni des opérations du général. » Et plus loin : « Ces qualités (le zèle pour l'honneur et la prééminence de la République) sont au pouvoir de l'homme ; *les forces et les succès ne dépendent pas de lui.* » Des idées parfaitement analogues sont exprimées dans l'inscription gravée sur la tombe des guerriers morts à la bataille de Chéronée, et rapportée dans la même harangue. Cette inscription présente ces guerriers comme des victimes d'une sorte de fatalité suprême, contre laquelle le courage et l'héroïsme lui-même étaient insuffisants. Cette fatalité toute puissante est représentée ici par le mot *force* (1). L'intention évidente de l'auteur du Distique a donc été d'abonder dans le sens de Démosthène, de proclamer, à son exemple, qu'il n'a été vaincu que par une fortune supérieure à son génie ; et, de tous les hommages que le poète pouvait rendre à la mémoire de Démosthène, il n'en était point sans doute de plus flatteur ni de plus délicat.

Parmi les écrivains qui ont embrassé cette interprétation spécieuse, on distingue Wolf (2), Rollin (3), Becker (4), et le plus

(1) Je crois toutefois faire observer que nulle part, dans le texte, le mot *force*, dans le sens où il est pris ici, n'est rendu par ῥώμη.

(2) Voy. ses différentes éditions de Démosthène.

(3) *Hist. ancienne.*

(4) *Demosthenes als staatesmann, etc.*, tome I, p. 136. M. Becker accompagne cette interprétafion de la note suivante qui m'a paru extrêmement digne d'attention :

« L'inscription gravée au bas de la statue de Démosthène, dit-il, *doit avoir une signification*. Elle indique le vœu que Démosthène, comme dans les temps plus anciens, eût réuni dans sa personne à la qualité d'orateur les fonctions de général. Et qui peut douter, après avoir lu sa vie, que d'après son caractère énergique, il

célèbre des traducteurs français d'Homère, le savant M. Dugas-Montbel, membre de l'Académie des Inscriptions, qui a pris soin de motiver son sentiment par des observations judicieuses, approfondies, énoncées avec autant de force que de précision.

Une partie des motifs que je viens d'analyser est commune à ceux dont l'opinion se résume à traduire par *puissance* le mot grec sur lequel roule cette controverse. Ce sens n'est, en effet, qu'une modification de celui de *force*, auquel il tend surtout à donner plus de précision et de clarté : aussi est-ce à la question grammaticale que les partisans de cette opinion se sont particulièrement attachés. Cette version étant complète par elle-même et n'offrant point ce vague et cette indécision, reproche principal et peut-être unique qu'on puisse adresser au mot *force*, il leur a paru que s'ils réussissaient à la justifier par l'exemple des écrivains ou l'autorité des lexiques, l'interprétation du Distique n'offrirait plus rien à désirer. Ils ont donc rappelé qu'Hésychius rend par δυνάμις, *potentia*, le mot ῥώμη, et que Xénophon dit, en parlant d'Agésilas, « qu'il ne fut vaincu ni par les présents ni par la *puissance* du roi, οὐθ' ὑπὸ βασιλέως ῥώμης. » Ici, ajoutent-ils, l'effet est pris pour la cause, et la *puissance* pour la *force*, qui en est le principe et le fondement. Dans un autre passage de la Cyropédie du même écrivain, on trouve une phrase où certains éditeurs écrivent ῥώμῃ au datif, d'autres δυνάμει (*puissance*), tant il est aisé, disent-ils, de confondre les deux acceptions.

n'eût obtenu les plus grands résultats à la tête d'une armée ? Mais les temps où ces deux dignités se confondaient à Athènes dans la même personne, ces temps étaient passés. Le dernier orateur d'Athènes qui commanda en même temps ses armées fut Callistrate, vers la 106e olympiade. Depuis cette époque, nous trouvons toujours ces fonctions séparées.»

Je n'ose exprimer avec trop d'assurance un avis sur la question délicate qui fait l'objet de ce travail ; mais il me semble que cette explication répond d'une manière aussi satisfaisante qu'ingénieuse à la plupart des critiques dont l'opinion consiste à rendre ῥώμη par *force*.

Deux traducteurs estimés de Plutarque, Amyot et Ricard, ont adopté cette interprétation.

La troisième opinion est celle qui consiste à rendre par *courage* le mot grec ῥώμη. Les partisans de cette opinion combattent d'abord à peu près en ces termes les deux autres modes de traduction. *Force*, disent-ils, ne peut s'entendre de force corporelle. Ce mot ne peut vouloir dire force intellectuelle, qualité représentée dans le Distique par le mot γνώμη. Il doit donc nécessairement signifier *courage* ou *puissance;* mais l'emploi du mot *puissance*, qui ne réveille que l'idée de ressources extérieures, s'écarte essentiellement de l'esprit du Distique, lequel ne reproche à Démosthène qu'un désavantage personnel, εἶχες, *habuisses* : ce sens blesse d'ailleurs la vérité historique. Car Démosthène, dans sa lutte contre Philippe, disposa de toute la puissance que les Athéniens pouvaient déployer; et, loin d'avoir été abandonné ou négligé par eux, jamais orateur, jamais monarque n'inspira un dévouement plus constant, plus fécond en généreux sacrifices. Si ce mot exprimait que cette puissance elle-même, si absolue qu'on la suppose, fut insuffisante pour lutter contre le roi de Macédoine, la pensée serait plate et triviale à force d'être vraie, et n'eût guère mérité le double honneur de figurer, comme inscription poétique, au bas d'une statue; elle serait, de plus, ambitieuse et peu logique. Car, si la puissance de Démosthène eût égalé son génie, ce n'est pas seulement du petit royaume de Macédoine, c'est de l'univers entier qu'il aurait triomphé. Abordant la question grammaticale, les partisans de l'opinion dont j'analyse les motifs, citent quelques exemples de l'acception de *courage* donnée au mot ῥώμη (1), acception consacrée d'ailleurs par les lexiques. Ils rap-

(1) Dans l'opinion de quelques hellénistes, les exemples qui justifient l'acception de *courage*, donnée au mot ῥώμη, n'appartient point, en général, à la bonne grécité, et nos auteurs classiques qui veulent exprimer cette qualité de l'âme qui fait braver le danger, ajoutent, en ce cas, à ῥώμη les mots τῆς ψυχῆς, *la force de l'âme*.

pellent que ῥώμη était, chez les anciens, la *force* et la *bravoure* personnifiées (1), circonstance qui indique combien était étroite dans leur esprit la liaison qui unissait ces deux facultés. Ils pensent que la défection si connue de Démosthène à la bataille de Chéronée, qui décida la servitude de la Grèce, suffit pour autoriser ce mode d'interprétation. L'objection la plus grave qui lui est faite consiste à dire qu'il n'est guère possible que les Athéniens, au moment où ils érigeaient une statue au prince de leurs orateurs, eussent la pensée de le déshonorer par une inscription satirique. Les partisans du sens de *courage* répondent à cette objection, soit par l'exemple de plusieurs épitaphes également épigrammatiques qu'offrent les livres de l'antiquité, soit en rappelant les insultes jalouses que les Athéniens, peuple envieux et railleur, et les anciens en général, étaient en possession de mêler aux triomphes de leurs grands hommes et de leurs héros, soit enfin par des considérations propres à établir que l'inscription dont il s'agit ne présentait point en réalité le caractère satirique qu'on lui attribue. Le fait de la défection de Démosthène, disent-ils, était demeuré au-dessus de toute controverse. L'orateur, et cet exemple a été imité depuis par Horace (2), en convenait lui-même, en ajoutant que *celui qui avait fui pouvait retourner au combat*, et qu'il était *Scythe dans ses discours et bourgeois d'Athènes devant l'ennemi*. Les Athéniens, s'emparant de cet aveu, bien fait pour rendre en quelque sorte proverbiale l'absence du courage militaire chez Démosthène, expriment dans le Distique l'insuffisance de ses vertus guerrières, comme un fait à déplorer dans l'intérêt de leurs libertés perdues, comme un désavantage imposé par la nature au plus grand de leurs orateurs, et

(1) *Dictionnaire de la Fable*, de Noël, au mot ROME.

(2) Tecum Philippos, et celerem fugam
Sensi, relictâ non bene parmulâ.
(*Lib. II, od. 7.*)

non comme un reproche, encore moins comme un outrage à sa mémoire. Ils n'imputent point à ce grand homme la privation absolue du courage militaire, mais son infériorité comparative avec les dons du génie (1), dons précieux que l'auteur du Distique exalte d'une manière d'autant plus honorable pour Démosthène, que l'éloquence de ce grand homme était, comme l'on sait, le produit de ses ingénieux et persévérants efforts, tandis que le courage n'est qu'un don naturel dont la possession ne se supplée point. Enfin, l'autorité de Plutarque lui-même, à qui l'on doit la connaissance du Distique, a paru aux traducteurs de ῥώμη par le mot *courage*, concourir à l'interprétation qu'ils proposent, ou du moins repousser celle qu'ils combattent. Ce biographe, après avoir rapporté l'inscription qui fait le sujet de cette note, ajoute que ceux qui en attribuent la composition à Démosthène, *font une plaisanterie*, φλυαμουσι, expression qu'il n'aurait point employée, si le Distique adressé à l'orateur lui eût paru renfermer un hommage complet, pur de toute idée d'infériorité ou de regret, s'il eût contenu surtout une allusion aussi directe que celle qu'on suppose, au beau mouvement oratoire à l'aide duquel, dans sa harangue pour la Couronne, Démosthène réduisit au silence le plus ardent, le plus opiniâtre, le plus redoutable de ses adversaires.

Cette dernière interprétation a réuni en sa faveur un assez grand nombre d'auteurs, parmi lesquels je citerai André Schott

(1) M. Dugas-Montbel regarde comme absolue et non comme simplement comparative l'opposition exprimée dans le Distique. Il en conclut que, rendu par *courage*, le mot ῥώμη constituerait véritablement une épigramme. Ce savant observe que ce n'est pas d'ailleurs la première fois que les Grecs ont joint ῥώμη à τῆς ψυχῆς, et il cite à l'appui de cette remarque un passage de Xénophon (*OEcon.* 21, 8), où ces deux mots réunis sont pris, le premier, dans le sens de *force*, le second dans celui de *génie*. M. Dugas-Montbel en induit que la véritable acception de ῥώμη, quand il est accolé à τῆς ψυχῆς, est celle de *force*.

(1), Dacier (2), Th. Leland (3), Cesarotti (4), Auger (5), et M. l'abbé Jager, auteur d'une des versions françaises les plus fidèles des principales harangues de l'orateur grec. M. W. Grote pense que le mot ῥώμη fait allusion au peu de force physique que Démosthène montra dans sa jeunesse, et qui opposa de si longs et de si pénibles obstacles au développement de ses facultés oratoires (6).

Enfin, j'ai dû à l'obligeance de M. le docteur Vaucher, bibliothécaire de la ville de Genève, la connaissance de l'opinion que quelques hellénistes de cette ville, si intéressante dans la république des lettres, ont prise sur la question soulevée. Ces savants pensent que le mot ῥώμη ne doit pas être adopté dans un sens plus restreint que celui de γνώμη, qui lui sert d'opposition. Si γνώμη indique l'éloquence de Démosthène, la justesse de son coup d'œil, la puissance de sa raison, il est naturel d'admettre que ῥώμη exprime l'ensemble des qualités physiques, en y comprenant le *courage*, la *fermeté d'âme*, etc. Le poète, en un mot, n'a pas prétendu que ces deux expressions fussent entendues dans un sens strict et spécial, mais il leur a donné une acception large et indéfinie, telle, en un mot, que la comportait le sujet du Distique.

Cette opinion, qui paraît être celle du savant bibliothécaire lui-même, présente assez d'analogie avec celle que j'ai analysée au commencement de ce mémoire, mais elle est moins absolue. Elle a été partagée par M. Peyron, profond helléniste piémontais, aux lumières duquel j'ai eu également recours.

(1) *Photii Biblioth.*, Rothom. 1653, in-folio.
(2) *Vies de Plutarque*, DÉMOSTHÈNE.
(3) *Orations of Demosthenes*, London, 1819.
(4) *Traduction italienne des OEuvres de Démosthène*, *Vie de* DÉMOSTHÈNE.
(5) *OEuvres complètes de Démosthène et d'Eschine*, tome I.
(6) *Hist. of Greece*, cap. 87.

CHOIX DE PENSÉES ET MAXIMES

EXTRAITES DES DISCOURS DE DÉMOSTHÈNE

Il n'est pas difficile de faire montre de courage quand on délibère, ni de briller par un langage véhément à l'approche du péril : la difficulté, l'à-propos consistent à signaler sa bravoure dans les dangers, à pouvoir donner l'avis le plus sage dans les délibérations.

(Disc. sur les classes des armateurs.)

Jamais une mâle fierté n'anima des hommes asservis à d'ignobles actions, comme jamais on ne pense avec bassesse quand on agit avec grandeur ; car la vie est nécessairement l'image de l'âme.

(Disc. sur les réformes publiques.)

Tous les hommes, même ceux qui ne soucient guère de justice, éprouvent une certaine pudeur à ne la point pratiquer.

(Disc. pour les Mégalopolitains.)

Il faut dans la prospérité montrer toujours une grande

bienveillance aux malheureux, puisque l'avenir est voilé pour tous les hommes.

(Disc. sur la liberté des Rhodiens.)

Ce n'est pas sur l'iniquité, sur le parjure, sur le mensonge, que se fonde une puissance durable : ignobles moyens qui, d'aventure, se soutiendront une fois, un moment, mais que le temps arrête dans leurs futurs progrès et qui s'écroulent sur eux-mêmes. Comme dans un édifice, dans un vaisseau, les parties inférieures doivent être les plus solides, de même donnons pour fondement à la politique la justice et la vérité.

(2e *Philippique.)*

De même que, dans le corps humain, la source des souffrances passées semble tarie tant qu'on jouit de la santé, mais s'il survient une maladie, fractures, luxations, infirmités de toute sorte se réveillent : ainsi, tant que la guerre est refoulée au-dehors, les maux qui couvent au sein d'une république ou d'une monarchie échappent au vulgaire ; mais à peine s'allume-t-elle à la frontière, qu'elle les a tous dévoilés.

(2e *Philippique.)*

Pour tous les trésors amassés et conservés, on éprouve envers la fortune une vive reconnaissance ; mais si on les

dissipe étourdiment, avec eux on dissipe le souvenir de ses faveurs.

(1re *Philippique.*)

La prospérité placée indignement sur une tête insensée y répand l'esprit de vertige et d'erreur ; et voilà pourquoi il paraît souvent plus difficile de conserver que d'acquérir.

(1° *Philippique.*)

Pour la garde et pour le salut des villes, l'art a multiplié les moyens de défense, palissades, murailles, fossés et mille autres fortifications qui toutes exigent beaucoup de bras et des frais immenses. Dans le cœur des hommes prudents, la nature élève aussi un rempart... Quel est ce rempart? la défiance.

(6e *Philippique.*)

Juger, confisquer, récompenser, amasser, sans égard aux intérêts de la patrie, cela ne demande aucune louange. Quand on a pour sauvegarde l'habitude de vous courtiser à la tribune et dans l'administration, la hardiesse est sans péril. Mais, pour votre bien, lutter souvent contre vos volontés, ne vous flatter jamais, vous servir toujours, embrasser la carrière politique où le succès dépend plus de la fortune que de la raison, et se rendre responsable de la

raison et de la fortune, voilà l'homme de cœur, voilà l'utile citoyen !

(8e *Philippique.*)

Il faut regarder comme un fardeau non pas ce qu'un État doit dépenser pour sa sûreté, mais les maux qui l'attendent s'il ne veut rien dépenser.

(10e *Philippique.*)

C'est quand les armes sont unies par la bienveillance, par l'utilité commune, qu'une coalition est durable. Mais qu'un perfide, un ambitieux en élève une sur la fourberie et la violence, au premier revers, tout s'ébranle, tout se dissout.

(11e *Philippique.*)

Ne vous imaginez pas que les plaisirs du prince soient les plaisirs des sujets. L'un aspire à la gloire, les autres au repos ; l'un ne peut s'illustrer que dans les périls ; quel besoin ont les autres d'abandonner patrie, parents, enfants, épouse, de s'exposer, de s'immoler chaque jour pour lui ?

(11e *Philippique.*)

L'avenir est voilé pour tous les hommes, et de petites causes opèrent de grandes révolutions : il faut donc se

modérer dans la prospérité et songer aux chances de l'avenir.

(*Disc. sur la loi de Leptine.*)

Refuser une grâce dès le principe, c'est parfois prudent; la retirer quand elle est accordée, c'est envie.

(*Disc. sur la loi de Leptine.*)

On ne se popularise pas mieux en ouvrant les yeux sur les fautes de la foule que sur les attentats des premiers citoyens.

(*Disc. contre Androtion.*)

A quoi bon établir sur tant de sujets des lois douces et sages, si l'homme qui les viole laisse sans courroux ceux qui sont investis du droit de punir?

(*Disc. contre Midias.*)

Qui n'a pitié de personne est indigne de pitié; qui ne pardonne point n'a pas droit au pardon.

(*Disc. contre Midias.*)

Devenu libre, l'esclave, au lieu de savoir gré au maître

qui l'a affranchi, le déteste le plus cordialement du monde; il ne voit en lui que le témoin de sa servitude.

(*Disc. sur Timocrate.*)

Le voleur, le brigand, le malfaiteur, ne nuit réellement qu'à ceux qu'il attaque ; mais l'auteur d'une motion licencieuse, qui déchaîne impunément tous les méchants, nuit à toute la république, déshonore le peuple entier. Car de honteuses lois sont l'opprobre de la cité qui les adopte, le malheur de ceux qu'elles régissent.

(*Disc. contre Timocrate.*)

Le devoir du véritable ami est de refuser à son ami ce qui nuirait à tous deux, de le seconder dans l'intérêt de l'un et de l'autre, de préférer le mieux qu'il aperçoit au bien que désire celui-ci, et les intérêts permanents à une satisfaction passagère.

(*Disc. contre Aristocrate.*)

Il n'y a, pour le succès des grandes affaires, qu'un très-court moment ; si on le cède, si on le vend à l'ennemi, quoi qu'on fasse, il est perdu sans retour.

(*Disc. sur l'Ambassade.*)

Il est dans la nature humaine d'écouter avec plaisir l'ac-

cusation et l'invective, l'apologie personnelle avec dépit.

(*Harangue sur la Couronne.*)

Parvenu à dominer, l'ambitieux devient aussitôt le despote de ceux qui lui ont tout livré : alors, connaissant leur scélératesse, il n'a pour eux que haine, défiance, avanies.

(*Harangue sur la Couronne.*)

Les États, comme les particuliers, doivent se régler sur leurs précédents les plus honorables.

(*Harangue sur la Couronne.*)

Quand un traître s'est vendu, l'acheteur a triomphé de lui ; mais qui demeure incorruptible a triomphé du séducteur.

(*Harangue sur la Couronne.*)

L'homme ne peut sans folie, sans grossièreté, reprocher à l'homme sa destinée ; celui qui se croit le plus fortuné ignore s'il le sera jusqu'au soir.

(*Harangue sur la Couronne.*)

C'est manquer de sens que d'outrager la pauvreté ou de se glorifier d'avoir été élevé dans l'opulence.

(*Harangue sur la Couronne.*)

Le juste, l'honnête, l'utile, sont le but immuable des règlements civils. L'ont-ils atteint et saisi ? Ils le transforment en précepte général appelé loi. L'obéissance de tous lui est due, parce que la loi est l'ouvrage et le présent des dieux, la décision des sages, la limite qui sépare le crime médité de la faute irréfléchie, le pacte commun qui lie tous les membres d'une même cité.

(*Disc. contre Aristogiton.*)

Tenir inébranlablement au conseil que l'on regarde, avec une forte conviction, comme le plus salutaire, y tenir en dépit d'une opposition turbulente, voilà le devoir du citoyen vertueux et devoué.

(6e *Exorde.*)

La fortune, toujours volage, passe rapidement d'un camp à l'autre ; il n'y a de fixe et d'irréparable que les défaites qui sont l'ouvrage de la lâcheté.

(40e *Exorde.*)

L'adversité est une plus sage conseillère que le bonheur, parce que, quand nous sommes heureux, nous ne redoutons plus rien ; nous croyons voir sur la tête des autres les périls qu'on nous annonce ; au contraire, l'infortune, en nous piquant au vif, nous présente, dans toute leur étendue, les fautes que nous venons de commettre, et nous rend, pour l'avenir, plus sages et plus réservés. C'est donc

surtout au milieu des traverses du sort que les hommes judicieux doivent se préserver du vertige qui tourne tant de têtes, car il n'est point de disgrâce que la vigilance ne prévienne. comme il n'en est point auxquelles la négligence ne doive s'attendre. (1)

(44e *Exorde.*)

(1) Bossuet semble avoir imité cette pensée. « Il ne faut pas se flatter, dit-il, les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales ; mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ! et que nous nous croyons bientôt les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas, » etc. (*Oraison fun. de la reine d'Angleterre.*)

JUGEMENTS ANCIENS ET MODERNES

SUR DÉMOSTHÈNE ET SES OUVRAGES

I. ANCIENS

CICÉRON

Si l'on veut un orateur accompli de tout point, un orateur auquel il ne manque absolument rien, on n'hésitera point à nommer Démosthène. Dans les sujets qu'il a traités, il n'est point de finesse, et, qu'on me passe cette expression, point d'astuce, point de ruse oratoire qu'il n'ait aperçue. Voulait-il que son style fut châtié? la délicatesse, la concision, la clarté le distinguaient. Voulait-il s'élever? rien de plus noble, de plus pompeux, soit pour la dignité de l'expression, soit pour la majesté de la pensée. (*Brutus,* § 9.)

Je me souviens d'avoir préféré Démosthène à tous les orateurs, comme celui dont l'éloquence approche le plus de cette perfection que j'imagine, et dont je ne trouve aucun exemple. Personne ne l'a emporté sur lui dans le sublime, le simple et le tempéré. (*L'Orateur*, chap. 7.)

Loin d'admirer mes ouvrages, je suis un juge si difficile et si sévère, que Démosthène même ne me satisfait pas :

non, ce prince des orateurs dans tous les genres ne me donne pas toujours ce que j'attends de lui ; mon oreille avide, insatiable, va toujours au-delà et se crée une perfection qu'elle ignore. (*L'Orateur*, chap. 29.)

Démosthène ne le cède ni à Lysias pour la simplité, ni à Hypéride pour la finesse et l'esprit, ni à Eschine pour l'harmonie et l'éclat des paroles. Il a des discours dans le genre simple, comme sa harangue contre Leptine ; il en a de sublimes, comme plusieurs Philippiques ; il en a de mixtes, comme ses plaidoyers contre Eschine, l'un sur la *Fausse ambassade*, l'autre pour la *Couronne*. Reste le tempéré, qu'il saisit quand il lui plaît ; et lorsqu'il descend du sublime, c'est là surtout qu'il s'arrête. Néanmoins, il faut avouer qu'il n'excite jamais plus d'applaudissements, jamais il ne fait plus d'impression, que lorsqu'il traite les différentes parties du sublime. (*L'Orateur*, ch. 31.)

Si nous voulons absolument des modèles, prenons Démosthène, et lisons, sans nous interrompre, son discours pour Ctésiphon, depuis l'endroit où il commence à parler de ses actions, de ses conseils, et des services importants qu'il a rendus à sa patrie. Cette belle composition répond si bien à l'idée que je me suis faite de l'éloquenee, qu'il me semble qu'on ne peut rien désirer de plus. (*L'Orateur*, chap. 38) (1).

(1) « L'éloge de Démosthène, dit Laharpe, revient sans cesse sous la plume de Cicéron, comme celui de Racine sous la plume de Voltaire. Ainsi chacun d'eux n'a cessé d'exalter l'homme qu'il devait craindre le plus, et à qui il ressemblait le moins... La justice que Cicéron rend à Démosthène fait d'autant plus d'honneur à tous les deux, que les caractères de leur éloquence sont absolument différents... Fénélon lui rend le même hommage, et le préfère à Cicéron, que pourtant il aime infiniment, tant il était de la destinée de Démosthène de subjuguer en tout genre et ses juges et ses rivaux. » (*Cours de littérature*, liv. II, ch. 3.)

DENYS D'HALICARNASSE

Démosthène, né à une époque où l'éloquence avait déjà reçu tant de formes diverses, ne crut pas convenable de s'attacher à un seul modèle ou à un seul genre de style. Persuadé qu'il manquait à tous quelque chose, il choisit dans chacun ce qu'il y a de plus beau et de plus utile, et il en composa une espèce de tissu où toutes les qualités vinrent s'unir et se confondre, pour former un style tour à tour noble et simple, travaillé et naturel, extraordinaire et usité, austère et enjoué, concis et développé, doux et mordant; enfin, assorti tantôt aux émotions douces, et tantôt aux passions vives. On peut lui appliquer ce que les anciens poètes racontent de Protée, qui prenait sans peine toutes les figures; soit que ce fût un dieu ou un génie qui fascinait les regards des hommes, soit que ce fût un homme versé dans toutes les langues, et habile à séduire l'oreille... Telle est mon opinion sur le style de Démosthène et sur le caractère de son éloquence.

Il faut voir maintenant en quoi ce style s'éloigne de Thucydide, que cet orateur a pris pour modèle. Thucydide prodigue outre mesure les finesses de l'art; il en est l'esclave, plutôt qu'il ne les maîtrise; il ne sait jamais dans quelles circonstances il doit s'en servir; souvent même il choisit mal le moment. Cet emploi excessif d'une diction affectée produit l'obscurité, et ce manque de discernement dans le choix des circonstances rend le style désagréable. Démosthène, au contraire, a toujours devant les yeux le

point où il doit s'arrêter, et saisit l'instant favorable ; il ne se borne pas, comme l'historien, à un style pompeux et propre à séduire ; il a surtout en vue l'utilité. Aussi, ne s'éloigne-t-il point de la clarté, la première de toutes les qualités dans les discussions du barreau : partout on retrouve aussi chez lui cette vigueur à laquelle il attachait tant de prix. Tels sont les traits principaux qui caractérisent cette diction noble, travaillée, extraordinaire, et qui tire son principal mérite de la véhémence. Démosthène y est parvenu, en marchant sur les traces de Thucydide qui seul en offrait d'heureux exemples.....

Les discours de Lysias sont empreints d'une élégance et d'une grâce naturelles qui le placent au-dessus des autres orateurs, à l'exception de Démosthène ; mais cette élégance, qu'on peut comparer au souffle léger du zéphir, ne l'accompagne pas au-delà de l'exorde et de la narration ; à peine est-il arrivé à la confirmation, qu'elle devient faible et presque insensible ; elle s'évanouit tout-à-fait, dès qu'il veut remuer les passions ; car elle manque de vigueur et de vie. Démosthène, au contraire, est plein de nerf, et il a assez de grâce ; en sorte qu'il l'emporte sur Lysias par une supériorité assez marquée pour l'élégante sagesse de ses compositions, et qu'il l'éclipse entièrement pour l'énergie. C'est le second trait caractéristique auquel on peut le reconnaître, quand il se renferme dans les limites convenables ; et, en effet, s'il évite une diction étrange et nouvelle, les grâces affectées et tous les ornements d'emprunt, il ne néglige ni l'élévation ni la vigueur : elles se montrent toujours dans son style, soit qu'elles fussent chez lui une qualité naturelle, soit qu'il les dût au travail. Il sait tantôt

leur donner tout leur essor, et tantôt les retenir dans une sage mesure, en respectant partout les convenances. Tout le monde est d'accord sur ce point, je n'ai pas besoin d'exemples.....

Qui pourrait contester la supériorité du style de Démosthène sur celui d'Isocrate? Démosthène a revêtu ses pensées d'une diction plus noble et plus majestueuse : elle est plus serrée, plus concise et plus finie. Il y a plus de force et plus de nerf; il évite les figures froides et puériles dont Isocrate pare son style au-delà de toute mesure. Mais c'est surtout pour le mouvement, la véhémence et le pathétique, que la palme appartient incontestablement à Démosthène. Si, malgré l'intervalle des siècles qui nous séparent de cet orateur, et quoique les sujets qu'il traite soient étrangers à nos intérêts, il nous saisit, il nous subjugue et nous transporte comme il veut, à quel point les Athéniens et les autres Grecs de son temps ne devaient-ils pas être entraînés par cette éloquence, au moment d'une délibération solennelle sur des matières qui les touchaient de si près, et lorsque Démosthène parlait au milieu d'eux avec cette dignité qui fut son plus noble attribut, avec un accent passionné qui exprimait toute l'énergie de son âme, et lorsqu'il rehaussait toutes ses paroles par une action sublime, qu'il porta plus loin que tous les autres orateurs, de l'aveu même de tout le monde! Ses harangues ne procurent pas seulement une lecture agréable : elles nous apprennent en outre, comment nous devons parler en public, et employer tantôt l'ironie, la colère, la menace, la douceur, tantôt les avis ou les exhortations, et proportionner toujours l'action au caractère même du style. Mais si, à la simple lecture, nous

retrouvons encore dans ses discours cet esprit de vie qui nous transporte sur le lieu même de la scène, sans doute son éloquence avait quelque chose de surnaturel et d'irrésistible.

Parmi les orateurs qui ont employé un style sublime, élevé, extraordinaire, Démosthène me paraît s'être attaché mieux que tout autre à une diction claire et approuvée par l'usage; il ne s'en écarte jamais dans les compositions les plus graves; elle forme le trait le plus saillant de son caractère, lors même qu'il vise au grand et au sublime. Quant aux écrivains qui se sont exercés dans le style simple et dépouillé d'ornements, il leur est supérieur par la force, la gravité et une sorte d'âpreté. Ces qualités et celles qui s'en approchent le plus, caractérisent sa manière dans ce genre. Enfin, il l'emporte sur tous ceux qui ont cultivé le style moyen, que je mets au-dessus des deux autres, par la variété, la juste mesure, l'à-propos, le pathétique, l'énergie, le mouvement et la convenance; elle est portée chez lui au plus haut degré de perfection. (*Sur l'excellence de l'élocution de Démosthène, traduction de M. Gros.*)

Ce qui caractérise l'éloquence de Démosthène, c'est la violence des mouvements, le choix des paroles, et la beauté de l'ordonnance qui, soutenue jusqu'au bout, et jusqu'au bout accompagnée de force et de douceur, attache et fixe continuellement l'esprit des juges. Eschine, doué de moins d'énergie, se signale néanmoins par sa diction. Tantôt il l'orne des figures les plus nobles et les plus magnifiques; tantôt il l'assaisonne des traits les plus vifs et les plus piquants; l'art et le travail ne s'y font point sentir..... Démosthène seul le surpasse en véhémence; en sorte

qu'Eschine occupe sans contredit le second rang parmi les orateurs. (*Jugement sur les anciens écrivains.*)

Les philippiques et les plaidoyers de Démosthène sont de vraies poésies. (*Traité de l'arrangement des mots.*)

Démosthène surpassa tous ses rivaux et ceux mêmes auxquels il fut d'abord inférieur en éloquence; il a ravi même à ses descendants les palmes de ce bel art. (*Lettre à Ammæus.*)

QUINTILIEN

Je n'ignore pas quelle querelle je m'attire sur les bras, en comparant Cicéron à Démosthène, dans un temps comme celui-ci. Mais je ne laisserai pas d'avancer ici que je les tiens semblables en la plupart des grandes qualités qu'ils ont eues l'un et l'autre, semblables dans le dessein, dans la manière de diviser, de préparer les esprits, de prouver, en un mot, tout ce qui est de l'invention.

Quant au style, il y a quelque différence. L'un est plus précis, l'autre plus abondant; l'un serre de plus près son adversaire, l'autre, pour le combattre, se donne, s'il faut ainsi dire, plus de champ. L'un est toujours subtil dans la défense, l'autre l'est peut-être moins, mais a souvent plus de poids. Il n'y a rien à retrancher en l'un, rien à ajouter en l'autre. On voit en Démosthène plus de soin et d'étude, en Cicéron plus de naturel et de génie. Pour ce qui est de la manière de railler et d'exciter la commisération, deux choses infiniment puissantes, nous l'emportons certaine-

ment. Peut-être que l'usage est la seule cause pourquoi nous ne trouvons point en Démosthène le pathétique des épilogues. Mais ces beautés que les Attiques admirent en lui, le génie de notre langue ne nous les permet pas plus. Pour le style épistolaire, quoique nous ayons des lettres de l'un et de l'autre, il n'y a nulle comparaison à faire entre eux.

Mais il faut céder, par la raison que Démosthène a été avant Cicéron, et que l'orateur romain, tout grand qu'il est, doit une partie de son mérite à l'Athénien. Car il me paraît que Cicéron, ayant tourné toutes ses pensées vers les Grecs, pour se former sur leur modèle, a composé son caractère de la force de Démosthène, de l'abondance de Platon, et de la douceur d'Isocrate. Et non-seulement il a extrait par son application ce qu'il y avait de meilleur dans ces grands originaux, mais la plupart de ces mêmes perfections, ou pour mieux dire, toutes; il les a ensuite comme enfantées de lui-même, par l'heureuse fécondité de son génie. (*Instit. orat.*, liv. X. chap. 1.)

Une foule d'orateurs vint ensuite, Démosthène à leur tête, modèle que doit nécessairement se proposer quiconque aspire à la véritable éloquence. Son style a tant de force, il est si serré, si nerveux, tout s'y trouve en une justesse si parfaite, et dans une précision si exacte, qu'il n'y a rien de trop ni de trop peu. Eschine est plus diffus. Il paraît plus grand, parce qu'il est moins ramassé; il a plus d'embonpoint et moins de muscles. (*Ibid.*)

Quand je lis dans l'histoire les généreux conseils dont Démosthène éclaira sa patrie, et la manière aussi généreuse dont il finit ses jours, je ne puis croire à tout ce que

ses ennemis ont publié contre ses mœurs. (*Instit. orat.*, liv. XII.) (1)

LUCIEN

Qui ne sait à quel degré d'éloquence s'éleva Démosthène; comme il corrobora son style par la force des images et des expressions ! comme il porta la persuasion à son comble par la force avec laquelle il peint, il émeut les passions de l'âme ! Magnifique par la sublimité de ses idées, plein de vigueur par le ton qu'il sait prendre, il est cependant d'une sagesse extrême dans l'emploi des mots et des sentences, d'une variété infinie par la diversité de ses figures ; c'est en un mot, comme a osé le dire Léosthène, le seul orateur dont l'éloquence vraiment vivante ne soit pas une froide représentation... On se sent entraîné tour à tour par la noblesse de son caractère, par la chaleur de son génie, par la sagesse de sa conduite, par la vigueur de son éloquence. La fermeté mâle qu'il fait éclater dans toutes ses actions, le mépris qu'il témoigne pour des présents considérables, sa justice, son amour pour l'humanité, sa générosité, sa prudence, enfin chaque partie de son administration, aussi brillante que de longue durée, appellent à l'envie tes pin-

(1) Les ouvrages de Quintilien, de même que ceux de Cicéron, abondent en jugements sur le caractère et l'éloquence de Démosthène. Son nom se retrouve, pour ainsi dire, à chaque page. J'ai dû choisir parmi ces citations multipliées et devenues, pour la plupart, classiques. En général, j'ai donné d'autant moins d'étendue aux jugements que j'ai rapportés, que les ouvrages auxquels ils appartiennent sont plus connus.

ceaux. Si l'on considère à la fois ses décrets, ses ambassades, ses harangues au peuple, ses lois, les expéditions qu'il fit faire en Eubée, à Mégare, en Béotie, à Chio, à Rhodes, dans l'Hellespont, à Byzance, incertain de quel côté tu dois porter tes regards, l'abondance de la matière t'entraîne et t'agite en mille sens..... Si jamais j'ai désiré entendre un orateur, ce fut Démosthène. Je l'ai vu deux fois à Athènes; et, quoique j'eusse bien peu de loisir, ce que j'en ai appris par les autres, ce dont j'ai moi-même été témoin durant son administration, a plus contribué à me le faire admirer, que la force et la beauté de son éloquence. Les orateurs athéniens semblaient ne produire que des puérilités, quand on comparait à leurs discours la perfection et la vigueur de Démosthène, la précision élégante de ses expressions, la tournure de ses pensées, la continuité de ses preuves, l'adresse avec laquelle il les réunissait et les rendait plus frappantes... Ce talent, toutefois, n'obtint que la seconde place dans mon estime ; je ne le considérais que comme un instrument. Mais ce fut Démosthène lui-même que je ne cessai d'admirer ; ce fut sa grandeur d'âme, sa prudence, la fermeté inflexible de son caractère, qui, au milieu des tempêtes de la fortune, gardait la ligne qu'il s'était tracée, et ne cédait à aucun revers. (*Éloge de Démosthène.*) (1).

(1) Il faut rappeler ici que plusieurs critiques contestent que l'*Éloge de Démosthène* appartienne réellement à Lucien. Cependant l'opinion contraire a en sa faveur des autorités respectables, et notamment celle de Thomas qui, répondant au principal reproche qu'on adresse à cet ouvrage, savoir, la faiblesse du style, le juge, en certains endroits, *digne des plus beaux temps de la Grèce*, et prétend que *Lucien a pris le ton de Démosthène pour le louer*. M. Boissonade a émis, dans la *Biographie universelle*, une opinion analogue.

Opinion de PHILIPPE, roi de Macédoine, sur Démosthène, selon Lucien.

Oh ! Parménion, Démosthène a le droit de tout dire. C'est le seul des démagogues de la Grèce qui ne soit point inscrit sur le livre de mes dépenses ; et cependant, je lui confierais plus volontiers ma vie qu'à ces greffiers et à ces trirèmes (1). Chacun d'eux est inscrit comme ayant reçu de moi de l'or, du bois, des revenus, des troupeaux, des terres, soit en Béotie, soit en Macédoine ; mais pour Démosthène, nous parviendrons plutôt à prendre par quelque ruse la forteresse de Byzance, qu'à le subjuguer par nos présents : telle est, Parménion, telle est ma manière de penser. Si quelque orateur athénien, parlant au milieu d'Athènes, préfère nos intérêts à ceux de sa patrie, je veux bien lui prodiguer mon or ; mais il n'aura jamais mon amitié. Celui qui, au contraire, fait éclater sa haine contre moi, je lui déclare la guerre, je l'attaque comme une citadelle, comme un rempart, un arsenal, un retranchement ; mais j'admire sa vertu, et je porte envie au bonheur de la ville qui possède un pareil citoyen. Les autres, quand je n'en aurai plus besoin, je les livrerai de grand cœur au trépas ; mais celui-ci, je voudrais le posséder auprès de moi, et j'aimerais mieux qu'il fût en ce moment avec nous, que d'avoir une cavalerie illyrienne ou triballe, et tous mes soldats mercenaires ; car jamais je ne mettrai la force de l'éloquence et

(1) Allusion personnelle à Eschine, qui avait été greffier, et générale aux Athéniens, possédés, comme on sait, de la manie de juger.

du génie au-dessous de celle des armes..... Les trirèmes, le Pirée, les arsenaux des Athéniens ne sont que des jeux d'enfants, des bagatelles ridicules. Que pourraient exécuter des hommes occupés à célébrer les fêtes de Bacchus, qui passent leur vie entière au milieu des festins et dans les chœurs de danses ? Si le seul Démosthène n'était pas dans Athènes, je prendrais cette ville avec plus de facilité que je n'en ai trouvé à subjuguer les Thessaliens et les Thébains; la ruse, la force, la surprise et l'argent m'en ouvriraient bientôt les portes. Mais cet homme, quoique seul, veille pour sa patrie ; toujours prêt à saisir les occasions favorables, il suit et éclaire toutes mes démarches, il fait face à mes armées, rien ne lui peut échapper, ni mes ruses, ni mes entreprises, ni mes desseins ; en un mot, c'est l'obstacle qui nous arrête, c'est le rempart qui couvre la Grèce, et qui m'empêche de la conquérir tout entière en une seule excursion. Tant qu'il a dépendu de lui, nous n'avons pu réduire Amphipolis, Olynthe, la Phocide et les Thermopyles; lui seul est la cause que nous ne sommes pas encore maîtres de la Chersonèse et de toutes les côtes de l'Hellespont.

Il réveille, malgré eux, ses concitoyens assoupis d'un sommeil léthargique. Loin de chercher à les flatter, il semble, par la liberté de ses reproches, employer le fer et le feu pour les tirer de leur engourdissement. Il change la destination des fonds publics, et fait appliquer à l'entretien des armées les revenus consacrés aux spectacles. Il relève, par de nouvelles lois, la marine, que la mauvaise administration des triérarques avait, pour ainsi dire, entièrement ruinée. Il rend à la République sa première dignité, depuis long-

temps rabaissée aux prix d'un drachme et de trois oboles (1). Il ranime le courage languissant des Athéniens, en les rappelant sans cesse à l'exemple de leurs aïeux et de ces grands exploits qui ont immortalisé les noms de Marathon et de Salamine. Il forme des alliances et des confédérations entre tous les Grecs, et les excite à se liguer contre nous. On ne peut se dérober à sa vigilance, on ne peut le tromper par des subterfuges, et il est impossible de l'acheter : il eût été plus facile au roi des Perses de corrompre le sage Aristide. Voilà l'homme que nous devons craindre, et non toutes les trirèmes et toutes les flottes de l'Attique. Ce que furent autrefois pour les Athéniens, Thémistocle et Périclès, Démosthène l'est aujourd'hui pour ses concitoyens, il le dispute à l'un par sa prudence, à l'autre par la vigueur de son génie. (*Ibid.*)

PLUTARQUE.

Démosthène, semblablement grand imitateur de ses façons de faire (de Périclès) au gouvernement, plusieurs fois que le peuple d'Athènes l'appeloit nommément pour ouïr son conseil, sur quelque affaire, leur respondit tout de mesme : « Je ne suis pas préparé. » Mais on pourroit dire à l'adventure que cela seroit un conte fait à plaisir, que l'on aurait reçu de main en main, sans aucun témoignage certain : luy-mesme en l'oraison qu'il fit à l'encontre de Midias,

(1) Nouvelle allusion à la manie de discourir et de juger, qui s'était emparée des Athéniens. La drachme était le prix d'un discours, et les trois oboles, la rétribution d'un juge.

nous mit devant les yeux l'utilité de la préméditation. Car il y dit en un passage : « Je confesse, seigneurs Athéniens, et ne veut point dissimuler que je n'aye pris peine et travaillé à composer cette harangue, le plus qu'il m'a esté possible. Car je serois bien lasche, si, ayant souffert et souffrant cet outrage, je ne pensois bien soigneusement à ce que j'en devrois dire pour en avoir la raison. » Non que je veuille de tout point condamner la promptitude et parler à l'improuveu, mais bien l'accoutumance de l'exerciter à tout propos, et en matière qui ne le mérite pas. (*Comment il faut nourrir les enfants.*)

Démosthène employa entièrement tout tant qu'il avoit de sens et de science ou naturelle ou acquise en l'art de rhétorique, et qu'il surpassa en force et vertu d'éloquence tous ceux qui de son temps se mêlèrent de haranguer et avocasser ; et en gravité et magnificence de style tous ceux qui écrivent seulement pour montrer et pour ostentation, et en diligence exquise et artifice, tous les sophistes et maîtres de rhétorique..... Le style de Démosthène n'a rien de gaieté, rien de jeu ni d'embellissement, mais est partout serré, et il n'y a rien qui ne presse et qui ne poigne à bon escient, et ne sent pas seulement la lampe, comme disoit Pythéas en se moquant, mais sent un buveur d'eau, un grand travail, et ensemble une aigreur et une austérité de nature... A son visage on lisoit toujours une activité, un chagrin rêveur et pensif qui ne le laissoit jamais, de manière que ses ennemis, comme il dit lui-même, l'appeloient fâcheux et pervers ... Davantage en leurs compositions, on voit que Démosthène parle sobrement à sa louange, de manière que l'on ne s'en sauroit offenser, et non jamais, sinon qu'il en soit besoin

pour le regard de quelque chose de conséquence, au demeurant fort réservé et modeste à parler de soi-mesme... Il est nécessaire qu'un gouverneur d'État politique acquière autorité par son éloquence : mais d'appéter gloire de son beau parler, ou, qui pis est, la mendier, c'est acte de cœur trop bas : et pourtant, en cette partie, faut-il confesser que Démosthène est plus grave et plus magnanime, qui lui-mesme alloit disant que toute son éloquence n'était qu'une routine acquise par long exercice, laquelle avait encore besoin d'auditeurs qui voulussent ouïr patiemment, et qui réputoit sots et impertinens, comme à la vérité ils sont, ceux qui s'en glorifioient... Cicéron passa en oisiveté le temps de son bannissement, étant à ne rien faire en la Macédoine ; et l'un des principaux actes que fit oncques Démosthène en tout le temps qu'il s'entremit des affaires publiques, fut pendant qu'il était en exil : car il alla par toutes les villes, aidant aux ambassadeurs des Grecs, et reboutant ceux des Macédoniens : en quoi faisant, il se montra bien meilleur citoyen que ne firent Thémistocle ni Alcibiade en pareille fortune ; et soudain qu'il fut rappelé et retourné, il se mit de rechef à suivre le même train qu'il avait suivi auparavant, et continua toujours de faire la guerre à Antipater et à ceux de Macédoine. (*Comparaison de Cicéron avec Démosthène, traduction d'Amyot.*)

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON

PAR LONGIN

Démosthène est grand en ce qu'il est serré et concis, et

Cicéron, au contraire, en ce qu'il est diffus et étendu. On peut comparer le premier, à cause de la violence, de la rapidité, de la force et de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, et emporte tout, à une tempête et à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire, à mon avis, que, comme un grand embrasement, il dévore et consume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses ouvrages, et qui, à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces... Le sublime de Démosthène vaut sans doute mieux dans les exagérations fortes et dans les violentes passions, quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits. (*Traité du Sublime*, chapitre X, traduction de Boileau.)

LIBANIUS

On ne saurait, sans une extrême injustice, refuser un tribut d'éloges à Démosthène, auquel il faut reconnaître qu'est due la palme de l'art de bien dire. Il prit naissance d'un père probe et vertueux, à Athènes, ville d'une haute antiquité et chère aux dieux ; ce père pourvut à son éducation par des moyens honnêtes. Orphelin dès le bas âge, il travailla à son instruction, au lieu de s'adonner à la paresse, et se tint à lui-même lieu de l'auteur de ses jours. Dans son procès avec ses tuteurs, il réclama une somme inférieure à celle dont il avait été frustré, d'après les pièces produites par lui-même ; il en abandonna généreusement la plus

forte part (1). Adonné, dévoué au bien public, il fournissait des deniers à la république, équipait des galères, tandis que Philippe, usant d'un moyen funeste aux Grecs, semait partout l'or pour corrompre les gouverneurs des villes, dont, par ce moyen, il se rendait maître. Le seul Démosthène conservait des mains pures ; et lorsqu'ils voyait les autres s'enrichir, il comptait lui-même être assez riche en sauvant sa patrie. Philippe inquiétait les Olynthiens : Démosthène excite, par des discours répétés, les Athéniens à pourvoir au salut de leurs colons ; il ne tint pas à cet orateur que ce monarque échouât devant Olynthe ; mais le vénal Euthycrate anéantit les effets de son zèle.

Étant allé en ambassade auprès de Philippe, il prit ce tyran en haine, et excita son animadversion ; il repoussa tous ses présents, même ceux que l'usage accordait aux ambassadeurs étrangers. Le peuple était mis en mouvement par Démosthène, et ce même peuple faisait agir les villes libres, Byzance, Chéronée, Périnthe; aucune d'elles ne succomba par l'effet d'une domination maritime. Démosthène, par une loi, releva la marine, et procura aux Athéniens la liberté de la navigation et l'empire de la mer. Après avoir ainsi organisé la flotte athénienne, il la déroba à un incendie qu'avait allumé Antiphon, venu lui-même à Athènes pour brûler les vaisseaux ; il fut arrêté par Démosthène, avant d'avoir commencé l'exécution de ce crime ; ce fut Démosthène qui empêcha Philippe d'approcher des murs d'Athènes. Quand ce grand orateur eut converti en une

(1) Ces deux assertions sont peu probables. Elles paraissent isolées, et la première semble contredite par le texte même des plaidoyers de Démosthène contre ses tuteurs.

aversion décidée son penchant pour le vin et pour les désordres attachés à son usage, il appliqua aux affaires publiques les ressources d'un art qu'il poussa à la perfection; il les embrassa avec une grande supériorité, et les domina de toute la hauteur de son génie. Sa mort héroïque fut conforme à sa vie. (*Éloge de Démosthène.*) (1).

(1) Libanius, panégyriste exalté de Démosthène, a consacré plusieurs des *Déclamations* qui nous restent sous son nom à célébrer la gloire de cet orateur. Quelques-uns des cadres dans lesquels il a fait entrer ces différents éloges de Démosthène, sont ingénieux. Tantôt il suppose que Philippe, après la bataille de Chéronée, a fait demander qu'on lui livrât ce grand homme, et il met dans sa bouche, à cette occasion, l'expression des sentiments les plus généreux et les plus patriotiques. (XIIe *Déclam.*) Tantôt il feint que Démosthène a été indignement arraché de l'autel de la miséricorde au pied duquel il cherchait un refuge contre la fureur du roi de Macédoine, et qu'il en sollicite la destruction comme d'un piége tendu à la bonne foi des suppliants, en annonçant qu'un jour peut-être, si les Athéniens deviennent plus compatissants, sa voix s'élèvera pour en demander le rétablissement. (XIVe *Déclam.*) Ailleurs, Libanius imagine que Philippe a promis de rendre mille prisonniers si les Athéniens consentent à lui livrer Démosthène, et inspire à l'orateur, résolu à partir pour la Macédoine, un langage noble et magnanime. (XVe *Déclam.*) Dans sa XVIe Déclamation, le sophiste grec, supposant que Démosthène, après avoir quitté l'administration de la république, est mis en jugement, lui dicte une apologie dans laquelle éclate son admiration pour l'orateur. Enfin la XVIIe Déclamation repose sur l'hypothèse que Démosthène est sur le point d'être réduit en esclavage par le peuple athénien. Libanius établit que cette servitude imposée à Démosthène qui n'a pas vendu la ville, mais que la ville a vendu, serait une action indigne de ses concitoyens et de l'humanité tout entière; puis il cherche à le consoler de cette humiliation. « O Démosthène, s'écrie-t-il, tu n'es ni le premier, ni le seul homme qui soit tombé dans cet excès de misère !... Nicias, chef de l'armée de Sicile, fut esclave ; malade, il servit les Syracusains... Tu serviras, ô Démosthène, après des généraux, après ceux qui ont combattu sur mer avec distinction; souviens-toi des dieux mêmes. Hercule, qui délivra l'univers entier des bêtes féroces et des scélérats qui l'infestaient, qui rendit la navigation possible à l'audace, et établit ses immortelles colonnes aux confins de l'univers habitable, Hercule servit, et sous les ordres de qui ? d'Eurysthée, homme bien au-dessous, non-seulement de lui, mais de tant d'autres. Eh bien ! Hercule reçut ses ordres, et apprit à supporter cette douloureuse calamité de dépendre d'un homme... Apollon, fils de Jupiter, poète et dieu, servit aussi les hommes... Eh bien ! Démosthène sera compté un jour parmi eux !... »

II. MODERNES

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON

PAR J. NIGRONIUS (1).

Les Grecs, panégyristes outrés de Démosthène, vécurent avant la naissance de Cicéron ; ou, s'il en est qui purent lire ses ouvrages, c'est par l'effet d'un amour-propre national qu'ils décernèrent la palme à l'orateur grec. Les écrivains romains qui ont apprécié avec candeur ses qualités oratoires, et qui les ont louées avec une expression sincère, ont fait preuve d'un grand désintéressement : tels, Quintilien, qui l'appelle le prince des orateurs grecs; Pline le jeune, qui le proclame le modèle et la règle de l'art oratoire ; Valère-Maxime, qui dit que son nom réveille l'idée de la plus parfaite éloquence. Qu'il avait profondément frappé l'esprit de saint Jérôme, qui ne se lassait pas d'admirer la véhémence et l'énergie de ses discours ! Parlerai-je enfin de Cicéron, qui déclare *qu'il réalise l'idée qu'il s'était faite de l'excellence de l'éloquence ?*

Démosthène avait vingt-deux ans lorsqu'il plaida contre

(1) Julius Nigronius, jésuite génois, distingué par sa sagesse et son érudition, vivait au dix-septième siècle. Ses ouvrages, qui consistent principalement en harangues sur divers sujets de littérature et de philosophie, sont peu connus, et n'ont jamais été traduits en français. Son nom ne figure dans aucune biographie, et le peu de détails que nous possédons sur lui sont fournis par la *Bibliotheca scriptor. soc. Jesu*, du P. Alegambe. (Anvers, 1643, in-folio.) Cet écrivain mourut à Milan, le 17 janvier 1625, à soixante-onze ans. La harangue dont j'ai extrait et traduit ce parallèle m'a été communiquée par M. Péricaud, ancien bibliothécaire de la ville de Lyon.

ses tuteurs. Cicéron en avait vingt-six lorsqu'il porta la parole pour Quinctius. Il eût pu commencer plus tôt, mais il répudia cette renommée de génie précoce qui, aux yeux des sages, est de mauvaise augure. Il préféra les fruits aux fleurs, la réalité aux espérances, et voulut qu'on louât son éloquence et non ses efforts. Il aspira à se présenter au combat, armé, fortifié de telle sorte qu'il pût recueillir au Forum une gloire et des louanges certaines. L'exemple de nombreux orateurs contemporains qui avaient débuté dans un âge tendre, sans atteindre à la perfection de l'éloquence, lui fut utile. On est trop enclin à penser que de très-jeunes orateurs ne font que réciter des discours qu'ils n'ont point composés, et c'est un soupçon auquel Démosthène a été loin d'échapper au sujet de sa première harangue, dont le véhément orateur Isée passa pour être l'auteur. Des discours prononcés par des *enfants* ne peuvent rapporter qu'une gloire *puérile*.... Cicéron ne put que lire les ouvrages de ce divin Platon que Démosthène avait eu l'avantage d'entendre. Il égala, s'il ne surpassa pas Démosthène dans la connaissance de ce philosophe ; mais il fut de beaucoup supérieur à Démosthène dans l'étude de la philosophie d'Aristote, ce prince des péripatéticiens, que Platon, son maître, appelait lui-même le *Philosophe de la vérité*..... Rien d'admirable comme les monuments qu'il nous a laissés de ses vastes connaissances dans la philosophie, ouvrages dans lesquels il donne de la fraîcheur aux idées rebattues, de l'autorité aux maximes nouvelles, de la clarté aux choses obscures, de la grâce aux choses vraies ; la morale, la dialectique, la politique, les questions religieuses, l'économie politique, il a tout traité.

Démosthène connut-il le droit civil? peu ou point. Ce fut une science que Cicéron posséda d'une manière approfondie : son discours pour Muréna témoigne combien elle lui était familière. Démosthène connut-il la poésie? rien de ce qui nous a été conservé de l'antiquité ne l'annonce. Cicéron en apprit si exactement les règles, que presque enfant il composa un poème, et que dans son adolescence il était désigné comme le meilleur des poètes romains. On rapporte qu'il fit jusqu'à cinq cents vers dans une nuit. Telle était sa facilité à versifier et sa liberté d'esprit, qu'à la suite de son consulat, au milieu des orages de toute sorte dont il était assailli, il composait des poésies. Démosthène ne savait aucune langue étrangère, cette ressource si précieuse pour accroître son instruction. Les Athéniens étaient trop pénétrés de l'idée que toute la science humaine était renfermée dans les livres grecs, pour y songer. Cicéron connaissait à fond la langue et la littérature grecques. Il a écrit en cette langue un livre sur son consulat. On fait grand bruit du débit impétueux, de l'action véhémente de Démosthène. Mais le mot si connu d'Eschine, exilé à Rhodes, peut s'expliquer par le désir d'excuser sa défaite. D'ailleurs, la version que Pline le jeune a adoptée par rapport à ce mot le dénature, et tend à faire conjecturer qu'Eschine a entendu qualifier seulement la force, l'âpreté, la *férocité* de son débit oratoire. Il n'y a là nul éloge. Il n'en fut pas ainsi de *notre* Cicéron qui sut si bien unir la beauté, la grâce du geste, au charme du débit, à la pureté de la prononciation, et toujours séduire l'oreille, soit qu'il eût à échauffer ses auditeurs, à lancer les foudres de son éloquence, ou à toucher, à caresser, à plaire. Rien que d'hu-

main n'animait son élocution. Sidoine Apollinaire écrivait, avec raison, de Claudien : *Il se fâche comme Démosthène, il persuade comme Cicéron.*

La diction de Démosthène est sèche, laconique, on n'en peut rien ôter. Sénèque la caractérise à merveille en disant qu'elle est dure, qu'elle n'offre rien de doux, rien de paisible. Cette fécondité gracieuse dont abondaient Platon et Isocrate lui est tout-à-fait inconnue. Les partisans de la prééminence de Démosthène veulent-ils triompher de ce que Cicéron lui-même a reconnu cette prééminence? Que leur erreur serait grande! Cicéron ne la lui accorde que relativement aux autres orateurs grecs, jamais par rapport à lui-même. Il convient qu'il ne répond point entièrement à l'idée qu'il a de l'éloquence, qu'il ne le satisfait pas pleinement, qu'il sommeille parfois. S'il ne s'est pas préféré librement à lui, c'est par modestie. Quand il lui a attribué la supériorité sur les orateurs grecs, il n'a évidemment entendu parler que des orateurs contemporains, Hypéride, Isée, Lysias, Eschine, mais non de Phocion, Démade, Périclès. Si Démosthène n'est pas au-dessus de ces derniers, à plus forte raison n'est-il pas supérieur à Cicéron, ce Cicéron dont Asinius Pollion écrivait qu'il avait rendu la nature obéissante. Elle fut mère pour Cicéron, marâtre pour Démosthène. Rappelons que Quintilien a dit que la nature avait plus fait pour Cicéron, l'art pour Démosthène. Suidas rend un jugement tout semblable. Peut-on oublier, en effet, combien Démosthène fut redevable à l'art? Ses efforts pour corriger une déclamation vicieuse, cette épée nue au-dessus de sa tête pour fortifier son courage, l'Histoire de Thucydide sept fois transcrite, ce régime *consumant plus d'huile que de vin*,

dix mille drachmes donnés à un déclamateur, tous ses soins attestent combien la nature lui était rebelle. Cicéron ne demeura pas oisif; il étudia, consulta de bons modèles, apprit les règles du débit oratoire; mais il n'eut pas besoin de lutter contre une nature que la Providence lui avait départie si favorable.

Voyons le courage dont ils firent respectivement preuve. Démosthène, député auprès de Philippe, roi de Macédoine, s'arrête tout à coup au milieu de son discours. Est-ce l'effet de la majesté royale, l'aspect d'un monarque irrité, connaisseur lui-même dans l'art de la parole, qui déconcerte ainsi un orateur réputé si habile? Quoi qu'il en soit, il se tut, et ce ne fut pas sans honte. Jamais pareille chose n'arriva à Cicéron, qui eut pourtant à lutter contre Sylla, contre Catilina, dans un sénat rempli de ses partisans et de ses complices, devant des personnages aussi graves que Caton et Brutus, devant Crassus et Lucullus, que leurs richesses égalaient à des rois, devant Pompée et César,. tous personnages égaux, sinon supérieurs à Philippe. Jamais son courage ne l'abandonna en de telles circonstances; non qu'il n'éprouvât, comme il en convient lui-même, une certaine émotion au début de ses discours; mais la gravité de la cause, l'attente de l'événement, la solennité des jugements ne tardaient pas à lui rendre toutes ses forces. Si l'on ne peut contester à Cicéron la supériorité sur son rival pour émouvoir et faire couler les larmes. qui niera ses avantages dans l'art de manier la plaisanterie? Plutarque n'ose le justifier du reproche de sécheresse et d'austérité; Quintilien dit que la nature lui a refusé la faculté de plaisanter; Cicéron, si

porté pour lui, le trouve inférieur, sous ce rapport, à Démade, à Hypéride, à Lysias, et ne peut dissimuler qu'il doit plus, comme nous l'avons déjà dit, à l'art qu'à la nature. Les partisans de Démosthène ne manquent pas de se récrier contre l'abondance prolixe de Cicéron, et de louer la concision de Démosthène. Quintilien, dont je ne saurais récuser le témoignage, juge la question en disant *qu'on ne peut rien retrancher à Démosthène, rien ajouter à Cicéron.* Un orateur dont les discours ne sont susceptibles d'aucune addition, n'a-t-il pas atteint à la perfection de son art? Aristote, ce prince des philosophes, considère comme parfaite une chose à laquelle il y a impossibilité d'ajouter rien de ce qu'exige sa nature. Si l'orateur romain est dans ce cas, il a donc tout ce qui convient; il doit donc être réputé parfait, car toute vertu consiste à se tenir dans un milieu également éloigné de tout extrême.

La tâche de l'orateur grandit de l'importance des circonstances dans lesquelles il exerce son ministère. Que ces circonstances furent solennelles pour Cicéron! La Sicile vengée, des complots anéantis, un tuteur donné à Ptolémée, roi d'Égypte, des troupes lancées contre les ennemis de la république, toutes ces choses ont éternisé sa renommée. Non que ces grands véhicules aient manqué à Démosthène; mais pourrait-on comparer cette petite contrée de l'Attique et Athènes à cette Rome qui avait étendu sa domination sur presque tous les points du globe!...

Que dirai-je de la bravoure, cette vertu dans laquelle la prééminence de Cicéron sur Démosthène fut incontestable? Rappelons cette bataille contre le roi Philippe, dans laquelle Démosthène jeta son bouclier en fuyant lâchement;

rapprochons cette désertion du courage que Cicéron déploya sous Sylla dans la guerre contre les Marses, de celui qu'il fit éclater dans son proconsulat de Cilicie, lorsqu'à la tête des légions romaines, il mit en fuite l'ennemi, en fit un affreux carnage, et mérita de recevoir de ses troupes le surnom glorieux d'*Imperator*. Sa modestie le porta à s'abstenir de demander les honneurs du triomphe; il voulut ne devoir sa gloire qu'à son éloquence. Cette gloire, en effet, ne fut-elle pas assez grande et assez pure? N'est-ce pas lui qui, le premier, porta ce beau titre de *Père de la patrie*, qui, plus tard, fut transmis aux empereurs? Jamais, avant lui, tant d'éclat ne s'était accumulé sur le même homme. La reconnaissance de l'empire romain tout entier, les acclamations de ses auditeurs, Rome sauvée de la tyrannie ; quels triomphes peuvent se comparer à ceux-là ! Rien de semblable ne fut le partage de Démosthène; et l'on pourrait encore le préférer à l'orateur romain !... Parlerai-je de leurs mœurs? Oui, si les partisans du Grec m'y forcent. Je dirai que Démosthène fut condamné par l'Aréopage pour corruption, et se sauva en exil ; je lui opposerai Cicéron qui, proconsul en Cilicie, refusa les présents que lui offraient ses provinces, noble désintéressement qui lui concilia tous les esprits ! S'il augmenta son patrimoine, ce ne fut pas aux dépens de provinces qu'il spolia, ce ne fut point à l'aide de prévarications dans son ministère d'avocat, ou d'une honteuse dilapidation de la fortune publique, mais par l'effet du juste salaire accordé à ses travaux par les héritages de ses amis. Caton lui-même portait envie à sa probité. S'il quitta sa patrie, ce fut par un exil volontaire, pour céder à la haine de ses ennemis, et dans

l'espoir de calmer par son éloignement les fureurs de la guerre civile. Que dis-je? Démosthène s'empoisonna lâchement pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi: disciple de Platon, il ignora que nul n'est en droit de disposer de son existence avant que les dieux en aient marqué le terme, qu'un citoyen ne peut se ravir à sa patrie, que c'est lâcheté de ne pouvoir supporter les maux de la vie, la mauvaise fortune, et de devancer la mort par crainte même de la mort (1). Quelle différence! Cicéron, voyant sa fin certaine, tend lui-même, sans chercher à fuir, la gorge aux licteurs. Peut-on, sans douleur, voir sa tête, dépôt de tant de génie et d'éloquence, indignement tranchée par Popilius, sa langue percée par Fulvie, digne épouse d'un barbare, cette tête ignominieusement exposée à la tribune aux harangues! (18e *Har. Moguntiæ*. Mayence. MDCX.)

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON

PAR LE P. RAPIN

Démosthène découvre dans chaque raison qui se présente à son esprit tout ce qu'il y a de réel et de solide, et a l'art de l'exposer dans toute sa force. Cicéron, outre le solide qui ne lui échappe pas, voit tout ce qu'il y a d'agréable et d'engageant, et il en suit la trace sans s'y méprendre. Ainsi, pour distinguer le caractère de ces deux orateurs par leur véritable différence, il me semble qu'on peut dire que Démosthène, par l'impétuosité de son tempérament, par la

(1) Toutes ces exagérations et ces contre-vérités se réfutent d'elles-mêmes.

force de ses raisonnements et par la véhémence de sa prononciation, était plus pressant que Cicéron, de même que Cicéron, par ses manières tendres et délicates, par ses mouvements doux, pénétrants, passionnés, et par toutes ses grâces naturelles, était plus touchant que Démosthène. Le Grec frappait l'esprit par la force de son expression et par l'ardeur et la violence de sa déclamation : le Romain allait au cœur par de certains charmes et de certains agréments imperceptibles qui lui étaient naturels, et auxquels il avait joint tout l'artifice dont l'éloquence peut être capable. L'un éblouissait l'esprit par l'éclat de ses lumières, et jetait le trouble dans l'âme qui n'était gagnée que par l'entendement; et le génie insinuant de l'autre pénétrait par des douceurs et des complaisances, jusque dans le fond du cœur. Il avait l'art d'entrer dans les intérêts, dans les inclinations, dans les passions et dans les intentions de tous ceux qui l'écoutaient. (*Comparaison de Démosthène et Cicéron.*) (1).

(1) A la suite de ce parallèle qui explique si bien les dissemblances que la nature avait mises entre le génie de Démosthène et celui de Cicéron, il ne saurait être sans intérêt de rappeler quelques-uns des points de conformité qui existèrent entre leurs destinées.

Tous deux s'élevèrent des rangs ordinaires de la société à la puissance et aux honneurs. Leurs débuts dans la carrière oratoire datent à peu près du même âge. L'un et l'autre, pleins d'indépendance et de patriotisme, s'élevèrent avec intrépidité et constance contre les tyrans et les oppresseurs de leur pays. Démosthène ne cessa de démasquer les projets hostiles de Philippe contre sa patrie ; Cicéron dévoila courageusement, en plein sénat, les complots de Catilina. Tous deux subirent les rigueurs de l'exil, et furent rappelés avec acclamations par le peuple. Chacun d'eux périt de mort violente. L'un tendit avec courage et avec une résignation presque chrétienne sa gorge aux brigands apostés par Antoine : l'autre devança, par un suicide qui ne fut pas sans héroïsme, le supplice que lui préparait la vengeance d'Antipater.

DÉMOSTHÈNE ET ESCHINE

PAR TOURREIL

Une énergie qui lui est propre caractérise Démosthène, et le tire du pair. Son discours est un tissu d'instructions, de conséquences et de démonstrations, formé par le sens commun. Son raisonnement, dont la force augmente toujours, monte par degrés et avec précipitation jusqu'où il veut le pousser... Il attaque à découvert; il presse et réduit enfin à ne pouvoir plus reculer. Mais, en cet état, l'auditeur, loin d'avoir honte de sa défaite, sent le plaisir de se rendre à la raison. *Isocrate,* disait Philippe, *s'escrime avec le fleuret, Démosthène se bat avec l'épée...* On voit un homme qui n'a d'autres ennemis que ceux de l'État, ni d'autres passions que l'amour de l'ordre et de la justice; un homme qui ne prétend pas éblouir, mais éclairer; qui ne cherche pas à plaire, mais à servir. Point d'ornements qui ne naissent de son sujet, point de fleurs s'il ne les rencontre sur son chemin. On dirait qu'il n'aspire qu'à se faire entendre, et que, sans dessein, il se fait admirer; non qu'il n'ait des grâces, mais il n'en a que d'austères, que de compatibles avec la candeur et la franchise dont il faisait profession. La vérité, chez lui, n'est point fardée, il ne l'efféminé point sous prétexte de l'embellir... Nulle sorte d'ostentation, nul retour sur lui-même; il ne se montre ni ne se regarde. Il regarde, il montre uniquement sa cause; et sa cause, c'est toujours ou le salut ou l'avantage de sa patrie. (*Préface des Harangues de Démosthène et d'Eschine*, tome 1, p. 261.)

Eschine n'a pas cet air de droiture, ce style impétueux, ce ton de vérité suprême qui entraîne l'esprit par le poids de la conviction, talent qui tire Démosthène du pair, et dont il use d'une façon singulière. Vous calme ou vous agite-t-il, vous ne sentez rien qui vous dérange, vous pensez obéir à la nature ; vous persuade ou vous dissuade-t-il, vous ne sentez rien qui vous violente, vous croyez obéir à la raison ; car il parle toujours comme la raison et la nature ; il n'a proprement que son style. C'est à ce coin qu'il marque tout ce qu'il dit ; il écarte jusqu'à l'ombre du superflu : point d'ornements recherchés, point de fleurs ; il n'aime que le feu et la lumière ; il veut, non des armes brillantes, mais des armes sûres. Voilà, si je ne me trompe, ce qui fonde cette véhémence victorieuse qui domptait les Athéniens, et qui place Démosthène au-dessus de tout ce qu'il y eut jamais d'orateurs. (*Ibid.*, tome 2, p. 41.)

FÉNELON.

Je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais. Il embellit tout ce qu'il touche ; il fait honneur à la parole ; il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire. Il a je ne sais combien de sortes d'esprit ; il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine ; mais on remarque quelque parure dans son discours. L'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas et ne se laisse point oublier. Démosthène paraît sortir de soi et ne voir que la patrie. Il ne

cherche point le beau, il le fait sans y penser ; il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie. C'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer parce qu'on est saisi. On pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue ; on n'est occupé que de Philippe qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs ; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide simplicité de Démosthène. (*Lettre à l'Académie française sur l'éloquence.*)

ROLLIN.

Qu'y a-t-il dans ces harangues de si admirable, et qui ait pu enlever si universellement les suffrages de tous les siècles ? Démosthène est-il un orateur qui s'amuse simplement à flatter l'oreille par le son et l'harmonie des périodes, qui fasse illusion à l'esprit par un style fleuri et des pensées brillantes ? Une telle éloquence peut bien dans le moment même éblouir et charmer, mais l'impression qu'elle fait n'est pas de longue durée. Ce qu'on admire dans Démosthène, c'est le plan, la suite, l'économie du discours ; c'est la force des preuves, la solidité du raisonnement, la grandeur et la noblesse des sentiments et du style, la vivacité des tours et des figures ; enfin, un art merveilleux de mettre dans tout leur jour, et de faire paraître dans toute leur force, les matières qu'il traite... Ce qui caractérise encore plus que tout cela Démosthène, et en quoi il n'a point eu d'imitateurs, est un oubli si parfait de lui-même, une exac-

titude si scrupuleuse à ne jamais faire parade d'esprit, un soin si perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cause et point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échappe une expression, un tour, une pensée qui n'ait pour but simplement que de plaire et de briller. Cette retenue, cette sobriété dans un aussi beau génie qu'était Démosthène, dans des matières si susceptibles de grâce et d'élégance, met le comble à son mérite, et est au-dessus de toutes les louanges. (*Traité des Études, de l'Éloquence du barreau.*)

LE CHANCELIER D'AGUESSEAU

Ce fut dans le premier âge de l'éloquence que la Grèce vit autrefois le plus grand des orateurs jeter les fondements de l'empire de la parole sur la connaissance de l'homme et sur les principes de la morale.

En vain la nature, jalouse de sa gloire, lui refuse ses talents extérieurs, cette éloquence muette, cette autorité visible, qui surprend l'âme des auditeurs, et qui attire les vœux avant que l'orateur ait mérité les suffrages : la sublimité de son discours ne laissera pas à l'auditeur, transporté hors de lui-même, le temps et la liberté de remarquer ses défauts ; ils seront cachés dans l'éclat de ses vertus ; on sentira son impétuosité, mais on ne verra point ses démarches ; on le suivra comme un aigle dans les airs, sans savoir comment il a quitté la terre.

Censeur sévère de la conduite de son peuple, il paraîtra plus populaire que ceux qui le flattent ; il osera présenter à ses yeux la triste image de la vertu pénible et laborieuse;

et il le portera à préférer l'honnête difficile et souvent même malheureux, à l'utile agréable et aux douceurs d'une indigne prospérité.

La puissance du roi de Macédoine redoutera l'éloquence de l'orateur athénien; le destin de la Grèce demeurera suspendu entre Philippe et Démosthène; et, comme il ne peut survivre à la liberté de sa patrie, elle ne pourra jamais expirer qu'avec lui.

D'où sont sortis ces effets surprenants d'une éloquence plus qu'humaine? Quelle est la source de tant de prodiges dont le simple récit fait encore, après tant de siècles, l'objet de notre admiration?

Ce ne sont point des armes préparées dans l'école d'un déclamateur; ces foudres, ces éclairs qui font trembler les rois sur leur trône, sont formés dans une région supérieure. C'est dans le sein de la sagesse qu'il avait puisé cette politique hardie et généreuse, cette liberté constante et intrépide, cet amour invincible de la patrie; c'est dans l'étude de la morale qu'il avait reçu des mains de la raison même cet empire absolu, cette puissance souveraine sur l'âme de ses auditeurs. Il a fallu un Platon pour former un Démosthène, afin que le plus grand des orateurs fît hommage de toute sa réputation au plus grand des philosophe. (*Discours sur la connaissance de l'homme.*)

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON

PAR MIDDLETON

Le génie, l'habileté, le style, le goût, sont dans l'un et l'autre au même degré. Leur éloquence est de ce genre noble, étendu, sublime, qui embellit toujours le sujet, et qui

lui donne toute la forme et tout l'éclat qu'il est capable de recevoir. C'est cette rondeur de langage, pour parler ici comme les anciens, à laquelle on ne peut rien ajouter, rien retrancher ; enfin, leurs perfections sont si transcendantes et si égales sur tous les points, que les critiques ne conviennent pas encore auquel ils doivent donner la préférence. A la vérité, Quintilien, un des plus judicieux, l'attribue entièrement à Cicéron. Mais s'il est vrai, comme d'autres l'ont pensé, que Cicéron n'ait ni la précision, ni l'énergie, ni, suivant son expression, les foudres de Démosthène, il le surpasse par la fécondité et l'élégance de la diction, par la variété et le pathétique des sentiments, et surtout par la vivacité de l'esprit et la finesse des railleries. Démosthène n'a rien d'enjoué ni d'agréable, et, lorsqu'il essaie de plaisanter, la manière dont il le fait montre que ce genre ne lui déplaît pas, mais qu'il lui convient peu ; car, « toutes les fois qu'il affectait la plaisanterie, il ne faisait, dit Longin, que se rendre ridicule ; et s'il lui arrivait de faire rire, c'était presque toujours à ses dépens. » Plus heureux en ce genre, Cicéron, toujours plein de grâce et d'urbanité, était encore sûr de plaire lorsqu'il perdait l'espérance de convaincre, et trouvait le moyen d'inspirer de la gaîté à ses juges aussitôt qu'il commençait à redouter leur sévérité. On sait qu'une plaisanterie bien placée lui servit plus d'une fois à sauver ses clients. (*Histoire de Cicéron par Middleton*, trad. de M. V. Leclerc, 1825.)

VOYER D'ARGENSON

J'ai lu les harangues de Démosthène avec tout le plaisir

possible, et sa vie avec peine (1). J'ai reconnu en lui l'homme du plus grand talent, de la plus belle et de la plus vive éloquence; mais je me suis aperçu que les qualités de son cœur ne répondaient point à celles de son esprit. Quelque temps après sa première cause, n'étant point encore parvenu à débiter parfaitement, il composait du moins pour les autres; et, dans une cause où l'Aréopage se trouva fort embarrassé, parce que les plaidoyers étaient d'égale force (2), on découvrit que c'était Démosthène qui avait fait l'un et l'autre; il était ainsi avocat pour et contre. Quelle opinion peut-on avoir du cœur d'un tel orateur? Enfin il se trouva en état de s'opposer à tout ce que proposait Phocion, qui ne manquait ni d'esprit ni d'éloquence, et dont les opinions étaient plus justes et plus avantageuses aux Athéniens. Démosthène se trouva encore plus de talent que lui; il l'emporta, et ses succès furent cause de la perte de sa patrie. Ne devait-il pas se reprocher un pareil triomphe? Souvent, quand Démosthène manquait de raisons, il se tirait d'affaire par une plaisanterie (3).

Il avait conseillé la guerre; quoique les Athéniens ne fussent pas en état de la faire, on la résolut. Obligé d'y

(1) On se demande dans quelle vie de Démosthène d'Argenson a puisé les imputations calomnieuses répandues dans ce fragment. Malgré la sobriété générale de mes commentaires sur les jugements qui composent ce recueil, je n'ai pas cru devoir laisser passer sans contradiction quelques-uns de ces reproches. Quant à l'opinion en elle-même, j'ai pensé devoir la rapporter, tant à raison de l'originalité toute *voltairienne* du style dans lequel elle est conçue, qu'à cause de la finesse de quelques-unes des réflexions qu'elle présente.

(2) Allusion mal établie, sur la foi d'Eschine, à la conduite de Démosthène dans le procès d'Apollodore et de Phormion. *Voyez* p. 116 et 117 de cette Histoire.

(3) Singulier grief à articuler contre un orateur auquel tous les critiques se sont accordés à reprocher l'austérité si positive de son éloquence, et une négation presque absolue du talent de plaisanter!

marcher comme les autres. il fut le premier à lâcher le pied et à s'enfuir. Il avait harangué en mauvais citoyen, il combattit en lâche soldat. Cependant les Athéniens le rappelèrent dans la tribune aux harangues : ils voulurent entendre encore ce divin orateur (1). Peuple frivole qui ne faisait cas que du choix des mots et de la tournure des phrases, sans s'embarrasser de l'objet du discours !

Philippe étant mort, Démosthène soutint qu'on n'avait rien à craindre de la part du jeune Alexandre, que ce n'était qu'un *sot enfant*. Les beaux esprits d'Athènes sourirent et applaudirent : la suite a fait voir à quel point ce jugement sur Alexandre était hasardé. Le roi de Macédoine ruina Thèbes, et ne pardonna à Athènes que par indulgence pour les arts, les lettres et la philosophie ; mais il demanda qu'on lui livrât les orateurs qui l'avaient insulté. Démosthène était le plus coupable, il eut grand'peur, fit ce qu'il put pour s'épargner le voyage ; il inventa et déclama à merveille la fable des pasteurs que les loups engagèrent à livrer leurs chiens ; mais Démosthène n'était rien moins qu'un homme précieux à conserver pour la république. Cependant, il vint à bout d'engager ses compatriotes à payer une somme considérable, plutôt que de l'abandonner au ressentiment du roi de Macédoine. Alexandre prit l'argent

(1) Il n'est pas bien facile de savoir à quel événement de la vie oratoire de Démosthène, d'Argenson fait ici allusion. On ne connaît de Démosthène, après la bataille de Chéronée, aucun discours politique autre que la harangue de la Couronne. Mais il n'est pas exact de dire que Démosthène fut rappelé à la tribune pour la prononcer : il s'y présenta de lui-même en qualité d'accusé dans la personne de Ctésiphon, pour faire valoir ses droits et la défense de son client. D'Argenson entend-il parler de l'oraison funèbre des Grecs morts à Chéronée ? je ne le pense pas ; car la phrase qui suit n'aurait alors aucun sens.

des Athéniens (1), leur laissa leur orateur, et fit un très-bon marché.

Le conquérant ayant pris Sardes sur le roi de Perse, y trouva la preuve que Démosthène était pensionnaire des ennemis de sa patrie, en un mot, un fripon (2). Il le fit savoir aux Athéniens qui n'en firent que rire; effectivement, cela n'empêchait pas que Démosthène ne fut l'homme de la Grèce qui parlât le mieux, et les Athéniens pardonnaient tout en faveur de l'esprit et des talents.

J'aime bien mieux Cicéron. L'orateur romain avait de grands défauts personnels ; il était faible dans le conseil et dans le gouvernement, et se pliait aux temps et aux circonstances; mais il ne s'échauffait pas du moins pour le mauvais parti (3), et il ne poussait point sa patrie dans le précipice, s'il n'osait l'empêcher d'y tomber. (*Les Loisirs d'un ministre d'État*, 1, 45.) (4).

DÉMOSTHÈNE ET ESCHINE

PAR RICARD

Démosthène et Eschine naquirent à une époque où la gloire d'Athènes commençait à décliner avec ses mœurs, où

(1) Pure allégation, ou, pour mieux dire, erreur qui ne repose sur aucun témoignage. Il n'est pas plus vrai que Démosthène ait engagé les Athéniens à payer à Alexandre une rançon en sa faveur. C'est bien gratuitement que d'Argenson rabaisse ici deux grands hommes.

(2) *Voyez*, p. 226, note 1, quelques détails sur ce fait.

(3) Est-ce bien sérieusement que d'Argenson qualifie ainsi le parti de l'honneur, de la liberté, de la justice, des Athéniens enfin, contre Philippe ?

(4) La première édition de cet ouvrage parut en 1785, sous la rubrique d'Amsterdam, avec le titre d'*Essais dans le goût de ceux de Montaigne*.

les vertus qui avaient formé les Miltiade, les Cimon et les Aristide, ne subsistaient presque plus que dans le souvenir de leurs descendants. L'ambition, l'intérêt et la cupidité avaient pris la place de ce zèle pour le bien public, de ce noble désintéressement, de cet amour généreux de la patrie qui faisait tout sacrifier à la gloire de lui être utile. La plupart des généraux ne briguaient l'honneur de commander les armées, que pour avoir occasion d'élever une fortune odieuse sur les fruits de leurs concussions. Le plus grand nombre des orateurs faisaient un trafic honteux de leurs talents, et les prostituaient aux ennemis de leur patrie. Quelques citoyens seulement conservaient encore un reste précieux de ces vertus antiques qui avaient obtenu aux Athéniens la supériorité sur les autres républiques de la Grèce, et les avaient fait triompher de toutes les forces de l'Asie. Eschine se laissa entraîner à la corruption générale ; et comme il était le plus éloquent des orateurs vendus à Philippe, il fut constamment à la tête de cette faction coupable et avilie. Démosthène s'était déclaré pour le parti de l'honneur et de la vertu. Défenseur intrépide de la liberté de la Grèce, il résista avec une constance inébranlable aux ennemis de sa patrie, et ne se fit pas moins estimer par sa ferme opposition aux vues ambitieuses de Philippe, qu'il était admiré pour son éloquence inimitable.

On sent d'avance combien le caractère de ces deux orateurs, et les motifs si contraires qui les dirigeaient, ont dû mettre de différence dans leur manière d'écrire. C'est dans la noblesse des sentiments, c'est dans l'honnêteté du cœur que la véritable éloquence prend sa source, et c'est surtout

par là que Démosthène se montre si supérieur à son rival. Né avec les plus grands talents, Eschine aurait peut-être balancé l'éloquence de Démosthène, si en lui les qualités du cœur eussent égalé celles de l'esprit. Cicéron et Quintilien s'accordent à reconnaître dans cet orateur la douceur, l'harmonie et la pompe de l'élocution, la pureté, la clarté, l'art de frapper l'auditoire par des images vives, et de rendre sensibles les objets qu'on lui peint, une heureuse abondance d'expressions brillantes et sonores, qui remplissent agréablement l'oreille, et font une vive impression sur la multitude, toujours plus sensible aux grâces séduisantes du langage, qu'aux beautés sévères d'une éloquence mâle et nerveuse. Mais cette abondance, dans Eschine, dégénère quelquefois en un luxe vicieux. Il relève son discours par tous les ornements dont il est susceptible : figures hardies, métaphores brillantes, images riches et variées, traits véhéments et pathétiques, tout est employé pour intéresser l'auditeur, pour lui plaire, pour l'émouvoir. On peut dire, en un mot, qu'Eschine possédait à un très-grand degré toutes les parties de l'orateur. Il s'en faut bien cependant qu'il ait laissé, sous ce rapport, une aussi grande réputation que Démosthène. Il semble même que c'est principalement à la gloire qu'il a eue d'être son adversaire qu'il doit l'intérêt qu'il excite ; et, quelques beaux que soient ses discours, il est encore moins connu par son propre talent que par son fameux procès avec Démosthène. Le désir d'aprécier le rival du plus grand orateur qui ait existé nous rend curieux de connaître l'homme qui se sentit assez de forces pour oser entrer en lice avec lui...

La lutte d'Eschine contre Démosthène nous fait mieux

sentir encore toute la supériorité de celui-ci : les efforts d'un athlète puissant, qui ne rassemble toutes ses forces que pour rendre sa défaite plus sensible, ajoutent au triomphe de son rival. Mais aussi, que Démosthène paraît grand dans cette lutte ! avec quel avantage il y déploie toutes les ressources que des intérêts si grands et un talent plus grand encore doivent naturellement fournir à un orateur de ce mérite ! quelle vigueur, quel nerf, quelle précision il montre dans toutes les parties de sa cause ! avec quelle facilité il passe de la discussion simple des faits au sublime des sentiments, à l'élévation des pensées, à la chaleur des mouvements, à la véhémence des passions, à tout ce que l'éloquence peut inspirer de plus pathétique et de plus animé pour s'emparer des esprits et les maîtriser à son gré ! Sa richesse n'est jamais, comme dans Eschine, une abondance superflue; ses ornements, un luxe recherché; sa santé robuste, s'il m'est permis de le dire, n'est pas un excès d'embompoint pris sur la vigueur du tempérament; tout en lui est force et nerf, chaleur et sentiment. Quel saisissement, quel transport d'admiration n'excite pas encore en nous ce serment sublime par les mânes des citoyens qui avaient péri aux journées mémorables de Marathon et de Salamine! trait plein de véhémence et de majesté, le plus beau peut-être que l'éloquence ait encore inspiré, et qui était pour Démosthène une si noble apologie des conseils qu'il avait donnés, et que la calomnie osait noircir (1) ! Mais ce n'est pas dans ce seul discours que Démosthène se montre le plus grand des orateurs. Ses harangues contre Philippe et tous

(1) *Voyez*, page 247, la citation de ce serment célèbre.

ses autres discours politiques sont pleins de ces traits pathétiques et sublimes qui, comme autant de coups de foudre, étonnent, renversent, subjugent les esprits, et entraînent les volontés. Qu'on joigne à toutes ces parties essentielles, qui constituent un grand orateur, la plus belle déclamation qui fut jamais, qualité qui relève si fort toutes les autres, et qui semble y mettre le sceau de la perfection, et l'on aura plus lieu de s'étonner que le nom de Démosthène nous ait été transmis avec tant de gloire, et que, suivant le témoignage de Cicéron, il réveille dans tous les esprits l'idée de l'orateur le plus parfait, ou plutôt celle de l'éloquence même... Philippe avouait que s'il l'eût entendu parler dans l'assemblée du peuple, il aurait lui-même opiné pour la guerre, et l'aurait nommé général des troupes destinées à marcher contre lui... témoignage le plus honorable qui jamais ait été rendu à l'éloquence, et auquel du moins on ne peut comparer que celui que l'orateur romain sut arracher à César, lorsque, plaidant pour Ligarius en présence du dictateur, l'homme le plus éloquent, le plus versé dans tous les secrets de l'art oratoire, et par conséquent le moins accessible à la séduction, il le fit tressaillir involontairement sur son tribunal, et le força d'absoudre un accusé dont la condamnation était déjà prononcée dans le cœur irrité de son juge. (*Œuvres morales de Plutarque*, tome XI.)

HUGUES BLAIR

Le style de Démosthène est nerveux et concis ; mais on

ne peut se dissimuler qu'il est quelquefois dur et brusque. Sa diction est énergique, son tour est ferme et vigoureux; et quoi qu'il soit loin de manquer d'harmonie, il semble difficile de trouver en lui ce rhythme étudié, mais caché avec art, que plusieurs critiques anciens se plaisent à lui attribuer. On croirait plutôt que, dédaignant ces grâces délicates, il s'est attaché au sublime de sentiment. On rapporte que son action et son débit étaient singulièrement vifs et entraînants; ce que nous sommes naturellement portés à croire, d'après le caractère de sa composition. L'opinion qu'on se forme de lui en lisant ses ouvrages le représente sous des traits plutôt austères qu'aimables. En toute occasion il est grave, sérieux, véhément: il conserve partout un ton élevé, dont il ne descend jamais; il ne se permet rien qui ressemble à une plaisanterie. Si l'on peut reprocher quelque défaut à son admirable éloquence, c'est d'approcher quelquefois de la dureté et de la sécheresse. Il peut être considéré comme dépourvu de grâce et de douceur, ce que Denys d'Halicarnasse attribue à une imitation trop scrupuleuse de la manière de Thucydide, qui était son grand modèle pour le style, et dont il avait, dit-on, copié huit fois l'histoire de sa propre main. Mais ces défauts sont plus que rachetés par la mâle vigueur de son éloquence irrésistible, qui terrassait tous ceux qui l'entendaient, et qui, lorsqu'on le lit aujourd'hui, excite encore une forte impression.....

Outre sa concision, qui produit quelquefois l'obscurité, Démosthène a encore un désavantage; c'est que la langue dans laquelle il écrit est moins familière à la plupart d'entre nous que le latin, et que les antiquités grecques nous sont

moins connues que les antiquités romaines. Nous lisons Cicéron avec plus d'aisance, et par conséquent avec plus de plaisir. Indépendamment de cette circonstance, il est aussi, sans aucun doute, écrivain plus agréable en lui-même que Démosthène; mais, malgré cet avantage, je pense que si l'État était en danger, ou s'il était question de quelque grand intérêt national qui excitât l'attention sérieuse du public, un discours dans le ton et dans le genre de Démosthène, aurait plus de succès, et produirait plus d'effet qu'un discours dans la manière de Cicéron. Si les Philippiques de Démosthène étaient prononcées devant une assemblée anglaise dans des conjonctures semblables, elles convaincraient et persuaderaient encore aujourd'hui. Le style rapide, le raisonnement serré, le dédain, l'indignation, la hardiesse, la liberté qui les anime constamment en rendraient le succès infaillible devant toute assemblée moderne. Je doute qu'on en pût dire autant des discours de Cicéron, dont l'éloquence, quelque belle et quelque conforme qu'elle soit au goût des Romains, approche plus souvent de la déclamation, et s'éloigne davantage du ton avec lequel nous exigeons qu'on traite aujourd'hui les affaires sérieuses et les questions importantes (1). (*Cours de rhétorique,* chap. 25 et 26.)

(1) « Le parallèle de Cicéron et de Démosthène, dit une femme célèbre, se trouve presque entièrement dans la comparaison qu'on peut faire de l'esprit et des mœurs des Grecs avec l'esprit et les mœurs des Romains. La verve injurieuse de Démosthène, l'éloquence imposante de Cicéron, les moyens que Démosthène emploie pour agiter les passions dont il a besoin, les raisonnements dont Cicéron se sert pour repousser celles qu'il veut combattre, ses longs développements, les rapides mouvements de l'orateur grec, la multitude d'arguments que Cicéron croit nécessaires, les coups répétés que Démosthène veut porter, tout a rapport au gouvernement et au caractère des deux peuples. » (Madame de Staël, *de la Littérature, etc.* ch. 5.)

LAHARPE

Raisonnements et mouvements, voilà toute l'éloquence de Démosthène. Jamais homme n'a donné à la raison des armes plus pénétrantes, plus inévitables. La vérité est dans sa main un trait perçant qu'il manie avec autant d'agilité que de force, et dont il redouble sans cesse les atteintes. Il frappe sans donner le temps de respirer ; il pousse, presse, renverse, et ce n'est pas un de ces hommes qui laissent à l'adversaire terrassé le moyen de nier sa chute. Son style est austère et robuste , tel qu'il convient à une âme franche et impétueuse. Il s'occupe rarement à parer sa pensée : ce soin semble au-dessous de lui ; il ne songe qu'à la porter tout entière au fond de votre cœur. Nul n'a moins employé les figures de diction, nul n'a plus négligé les ornements ; mais, dans sa marche rapide, il entraîne l'auditeur où il veut ; et ce qui le distingue de tous les orateurs, c'est que l'espèce de suffrage qu'il arrache est toujours pour l'objet dont il s'agit, et non pas pour lui. On dirait d'un autre : il parle bien ; on dit de Démosthène : il a raison. (*Cours de littérature*, 1re partie, liv. VII, chap. 3.)

LE CARDINAL MAURY

Les gens de lettres n'ont point encore prononcé unanimement entre Cicéron et Démosthène : ces deux orateurs sont l'un et l'autre au premier rang, et, dans l'opinion de

plusieurs rhéteurs, à peu près sur la même ligne. Cicéron a une prééminence incontestable sur son rival en littérature et en philosophie. Mais il ne lui a point arraché le sceptre de l'éloquence : il le regardait lui-même comme son maître; il le louait avec tout l'enthousiasme de la haute admiration; il traduisait ses ouvrages : et si ses traductions officieuses étaient parvenues jusqu'à nous, il est probable qu'en lui rendant un service trop généreux, Cicéron se serait placé pour toujours au-dessous de Démosthène... C'est la force irrésistible du raisonnement, c'est l'enchaînante rapidité des mouvements oratoires qui caractérisent l'éloquence de l'orateur athénien. Il n'écrit que pour donner du nerf, de la chaleur et de la véhémence à ses pensées, qui ne sont que les élans impétueux d'une âme ardente ; il parle, non comme un écrivain élégant qui veut être admiré, mais comme un homme inspiré et passionné que la vérité tourmente, comme un citoyen menacé du plus grand des malheurs, et qui ne peut plus contenir la fougue de son indignation contre les ennemis de sa patrie. L'audace de son style se compose de l'emploi, de l'alliance ou de la simplicité hardie et pittoresque de ses expressions. Son ascendant est irrésistible : tout cède devant lui à la domination de ses paroles, et sa langue s'enrichit des trésors inépuisables de sa verve et de son imagination... C'est l'athlète de la raison ; il la défend de toutes les forces de son âme et de son génie, et la tribune où il parle devient une arène. Il subjugue à la fois ses auditeurs, ses adversaires, ses juges; il ne paraît point chercher à vous attendrir : et cependant il remue, il bouleverse tous les cœurs. Il accable ses concitoyens de reproches : mais alors il n'est que l'interprète de

leurs propres remords. Réfute-t-il un argument, il ne discute point; il propose une simple question pour toute réponse, et l'objection ne reparaîtra jamais. Veut-il soulever les Athéniens contre Philippe, ce n'est plus un orateur qui parle ; c'est un général, c'est un roi, c'est le prophète de l'histoire, c'est l'ange tutélaire de sa patrie ; et, quand il veut semer autour de lui l'épouvante de l'esclavage, on croit entendre au loin, de distance en distance, le bruit des chaînes qu'apporte le tyran. (*Essai sur l'éloquence*, § XV.)

M. VILLEMAIN

Rousseau dit que *Démosthène est un orateur, et Cicéron un avocat* (1). En ôtant au terme d'avocat l'injurieuse acception qui ne lui fut jamais donné plus mal à propos, on peut observer que Démosthène lui-même offre la perfection du talent de l'avocat, la justesse et la vivacité de la discussion, l'adresse du raisonnement, et quelquefois du sophisme, l'art de saisir et d'employer les circonstances. La dialectique paraît d'abord son talent naturel, et l'enthousiasme des passions a pu seul l'en faire sortir pour l'emporter jusqu'au sublime ; mais les procès, les lois, les mœurs des Athéniens sont si loin de nous, que cette lecture devient froide et pénible... Ce qui rendait la brièveté facile à Démosthène, c'est qu'il n'est jamais attentif qu'à sa cause,

(1) « Entraîné par la mâle éloquence de Démosthène, mon élève dira : C'est un orateur ; mais en lisant Cicéron, il dira : C'est un avocat. » (*Émile*, liv. IV.)

qu'il la retourne en tous sens avec une inconcevable rapidité, qu'il accumule les raisons et ménage les phrases, qu'il prouve d'abord et se tait dès qu'il a prouvé... La précision de Démosthène n'ôte jamais rien aux développements, aux tableaux, aux effets de l'éloquence : autrement, serait-il grand orateur ? Mais la première vertu de son style, c'est le mouvement : voilà ce qui le faisait triompher à la tribune; il fallait le suivre et marcher avec lui. A deux mille ans de Philippe et de la liberté, ses paroles entraînent encore. La diction est soignée, énergique, familière, les bienséances adroites et nobles, les raisonnements d'une force incomparable ; mais c'est le discours entier qui est animé d'une vie intérieure et poussé d'un souffle impétueux. Au milieu de cette véhémence, on doit être frappé de la raison supérieure et des connaissances politiques de l'orateur. Ces discours, pleins de verve et de feu, renferment les intructions les plus précises et les plus salutaires sur tous les détails du gouvernement et de la guerre... Démosthène fait un usage fréquent des comparaisons prises dans les objets de la vie commune : et presque toujours il en tire des inductions vives et palpables, qu'il applique à la situation et aux intérêts de la république. On a dit fort mal à propos que l'éloquence de Démosthène aurait mieux réussi dans Rome, et celle de Cicéron dans Athènes. Sans doute ces deux grands hommes n'ignoraient pas que le goût des auditeurs doit être la règle des orateurs. L'éloquence abondante et périodique, les expressions savamment ménagées de Cicéron, qui se prêtèrent si facilement à l'éloge d'un vainqueur et d'un maître, lui furent toujours nécessaires devant le sénat ou devant le peuple. On parlait aux Romains avec respect ; leur fierté

aurait mal accueilli des réprimandes et des leçons : mais l'austère rudesse de Démosthène imposait à la légèreté des Athéniens ; ses reproches amers, ses prédictions sinistres fixaient au moins leur attention, et sa rapide brièveté satisfaisait leur intelligence, aussi prompte à concevoir qu'à se lasser. Enfin Démosthène, dans ses discours politiques, s'adressant toujours au peuple, plus éclairé dans Athènes qu'ailleurs, mais peuple cependant, devait rechercher surtout cette énergie familière et naturelle, qui revêt les plus grandes choses de termes simples. Le bon sens est son arme; mais ce bon sens est sublime, parce qu'il ne s'exerce que sur des projets nobles et des maximes généreuses, et qu'il semble donner à l'héroïsme la forme la plus simple et la plus vulgaire (*Biogr. univ.*, art. DÉMOSTHÈNE.)

M. BECKER

Comme homme, comme citoyen et comme orateur, Démosthène mérite l'estime générale. On ne peut s'empêcher d'éprouver de l'étonnement lorsque l'on compare l'esprit qui règne dans ses discours avec les récits que les anciens écrivains ont faits de quelques circonstances de sa vie. Je trouve dans ses harangues un homme dont l'amour pour la justice et la vérité se montre en toutes choses, un homme auquel l'indépendance de sa patrie est chère par-dessus tout, qui s'arme de toute l'austérité de sa vertu pour exhorter et exciter ses concitoyens à tous les genres d'efforts que leur intérêt exige. Je le vois employer toutes les ressources de son éloquence et de son génie pour atteindre à ce noble

but. Aucun sacrifice n'est assez grand, aucun péril assez imminent pour l'en détourner; mais ses efforts ne sont point couronnés de succès. Athènes est réduite sous la domination de l'étranger. Une partie de ses citoyens et de ses hommes d'État ont conspiré à ce résultat indigne, et acceptent ce joug humiliant. Ainsi s'était formé un parti opposé à l'orateur, parti toujours prêt à calomnier, comme homme et comme citoyen, le noble défenseur de la liberté de ses compatriotes. Ainsi se sont propagés d'un âge à l'autre, une foule de récits mensongers et de faux rapports sur l'éloquence de Démosthène. Il excitait la haine de tous ceux qui avaient des vues opposées aux siennes, ou qui n'étaient point capables de comprendre sa grandeur. Voilà ce qui explique à mes yeux la contradiction frappante que je découvre entre les récits des historiens de Démosthène et l'esprit qui règne dans ses discours. Telle est aussi l'opinion qu'a exprimée M. Heeren (1) dans son savant ouvrage sur le *Commerce* des anciens. (*Préface de l'ouvrage intitulé : Demosthenes als Staatsmann und Redner.*)

M. TOPFFER

Dès les premiers pas de Philippe dans sa carrière, Démosthène avait deviné ses projets, et veillait pour ses compatriotes plongés dans une profonde léthargie. Presque seul

(1) « Jamais homme, dit Heeren, n'a été plus victime de sa propre grandeur que Démosthène. C'est le plus pur et le plus tragique de tous les caractères politiques que nous offre l'histoire. Depuis le moment où il commença à apparaître sur la scène du monde, il semble en lutte continuelle avec le destin dont la rigueur le terrasse sans jamais le dompter.

incorruptible parmi les orateurs d'Athènes, il méprisa les trésors du monarque, et embrassa la cause de la liberté pour lui demeurer constamment fidèle dans les positions les plus difficiles, Dès lors, paraissant s'oublier lui-même, il n'eut plus qu'une seule idée, celle de sauver sa patrie du danger qui la menaçait. Animé d'un zèle infatigable, il se montrait partout, faisait face aux ennemis du dehors, tonnait contre ceux du dedans, se chargeait des entreprises, rédigeait les décrets, proposait les plans de campagne, réconciliait les partis, et, par des efforts inouis, réveillait le sentiment de l'honneur chez un peuple dégénéré.....

La carrière de Démosthène fut difficile, mais remplie des plus glorieux triomphes. S'il eût joint à ses rares talents et à ses éminentes vertus le courage militaire et un entier désintéressement, non seulement on l'eût dit le premier orateur, mais on l'eût placé à côté des plus vertueux citoyens et des plus grands hommes d'État que la Grèce ait produits.

Toutefois il est permis de penser que sa mémoire, liée à celle d'un siècle de décadence, a un peu souffert de cette association. Le nom de Périclès réveille l'idée de la splendeur et de la gloire d'Athènes, et tire plus ou moins d'éclat d'une prospérité qui ne fut pas en tout l'ouvrage de cet illustre citoyen, tandis que le même prestige n'est pas attaché aux vertus sévères de Démosthène. Cependant, si l'on compare entre ces deux grands hommes, il est difficile de souscrire au jugement de Plutarque, qui donne au premier une supériorité décidée. Tous durent à leur éloquence un ascendant puissant sur leurs concitoyens; mais l'usage qu'ils en firent fut aussi différent que les moyens en leur pou-

voir furent inégaux. Périclès, durant le cours d'une longue et pénible administration, dissipant en monuments et en spectacles les deniers de l'État dont il disposait, augmenta le luxe d'Athènes. Démosthène, sans autre ressource que son zèle et son génie, écarta l'opprobre de dessus la Grèce: le premier, flatteur adroit du peuple, accrut son pouvoir aux dépens des principes républicains, et s'en servit pour écarter des rivaux dont les talents lui faisaient ombrage; le second, s'oubliant lui-même, fit entendre à ses compatriotes les vérités les plus dures, et ne voulut perdre que les traîtres qui perdaient l'État. Enfin Périclès n'eut pas de peine à engager un peuple, parvenu au faîte de la puissance et enflé de ses succès, dans une guerre où il perdit la prééminence; Démosthène, luttant à la fois contre l'apathie des Athéniens et contre l'or de Philippe, releva l'honneur d'une nation avilie; et grâce à lui, la Grèce ne succomba pas sans gloire... Les ouvrages de Démosthène ne sont pas du nombre de ceux qui séduisent l'imagination avant de parler à l'esprit. Démosthène, dans son élégante simplicité, a tout donné au sentiment de l'éloquence. Entraîné par une idée dominante, il va droit à son but; et sa plume, avare d'ornements, dédaigne tout ce qui arrêterait sa marche. Ses beautés mâles et nobles frappent moins d'abord qu'elles n'intéressent et n'entraînent; mais en renchérissant les unes sur les autres, elles commandent une admiration d'autant plus vive qu'elle est le fruit d'un examen plus approfondi.

De tous les orateurs, Démosthène est celui qui a le mieux saisi l'ensemble de son art, et qui en a le mieux ménagé les moyens. C'est sans doute de là qu'il tire cette force qui

fait son principal caractère, et qui l'élève au-dessus de tous ses rivaux. Cicéron, dans les parties même où il l'emporte sur Démosthène, est rarement aussi fort que lui, parce qu'il abuse souvent de ses ressources. Quelquefois, après avoir étalé tout ce que le pathétique a de plus touchant, il fait un effort pour renchérir sur ce qu'il a dit, et nous découvre dans sa douleur quelque chose de factice qui nuit à l'impression de l'ensemble. Démosthène, au contraire, ne prodigue jamais rien, et sait user de tout à propos ; mais ce qui le distingue surtout de l'orateur romain, c'est que, se faisant entièrement oublier, il ne perd pas, à nous faire admirer son génie, le temps précieux qu'il emploie à nous entraîner par ses raisons. Son style est remarquable par la simplicité et le naturel. Il est coulant, rapide et animé, rempli de tournures vives, d'expressions heureuses, toujours serré et nerveux ; mais c'est dans la conduite et la marche de ses discours qu'il est surtout admirable. Toutes les questions deviennent claires et faciles à comprendre; toutes les discussions y prennent du mouvement et de la vie : tantôt il leur donne la forme vive et piquante du dialogue, tantôt il développe avec majesté ou il apostrophe avec véhémence, et partout on reconnaît la voix d'un patriotisme ardent et désintéressé. Rien n'est au-dessus de la vigueur de ses raisonnements, de la clarté avec laquelle ils sont conduits et mis à la portée du simple bon sens. Il se place si haut, par la supériorité de ses vues et de ses arguments, que les objections ne l'atteignent pas même; elles sont détruites, sans qu'il ait pris la peine de les réfuter. Ses reproches sont terribles, ses exhortations pressantes, son ironie amère. Mais surtout jamais aucun ora-

teur ne sut, comme Démosthène, s'adresser à tout ce qu'il y a de grand et de beau dans le cœur de l'homme, non par de vaines déclamations, mais par des appels énergiques à des sentiments qu'on rougirait de ne pas avoir. Digne élève de Platon, il avait pris de la philosophie de son maître ce qu'elle a de plus sublime, et savait faire aimer la vertu pour sa seule beauté. (*Introduction aux harangues politiques de Démosthène*, Genève, 1824.)

ARISTOPHANE ET DÉMOSTHÈNE

PAR M. RAOUL-ROCHETTE

Les circonstances où Démosthène et Aristophane parurent à Athènes offraient un égal aiguillon à l'ardeur de signaler du patriotisme. Aristophane trouva les Athéniens livrés à des factions excitées par l'effervescence de quelques jeunes gens, entretenues par leur ambition, et fortifiées par les guerres du dehors. Il vit des citoyens divisés par des philosophes qui se disputaient moins le prix de la vertu, que la prétendue gloire attachée au plus grand nombre des disciples : cet esprit de parti faisait pulluler ces affreux sycophantes, plus connus parmi nous sous le nom de calomniateurs, race impure qui naît de la corruption des mœurs, et qui porte dans le sein des États et des sociétés un poison mille fois plus meurtrier que la guerre et la peste. Athènes, du temps de Démosthène, était plongée dans la dissolution. Il y voyait les citoyens engourdis sur leurs propres intérêts, ouvrant la main à l'or de l'Asie, et ne frémissant déjà plus au seul nom de l'esclavage dont ils

étaient cependant menacés par la présence de Philippe, conquérant plein d'ambition et de moyens pour la satisfaire.

Dans ces conjonctures semblables, Aristophane et Démosthène manifestèrent bien différemment leur attachement à leur patrie. Celui-là voulut corriger les mœurs dépravées en faisant rire à leurs dépens; celui-ci, en tonnant dans la tribune, voulut inspirer l'énergie des vertus. Tous les deux déployèrent, pour le même but, un caractère vif, ardent, opiniâtre même, mais porté jusqu'à l'impudence chez le poète, et modifié, au contraire, chez l'orateur par les bienséances particulières à son art. Tous les deux rencontrèrent des obstacles ; mais le premier les devait à sa bile amère et mordante, et les multipliait à mesure qu'il faisait de nouveaux pas ; et le second ne les devait qu'à la jalousie, et les réduisait au silence par sa propre force. Le poète mulcta des particuliers, immola des victimes; son influence était funeste à celui qu'il s'acharnait à ridiculiser, mais nulle ou presque nulle pour le bien général. L'orateur, au contraire, entraîna toute la nation après lui ; c'était un grand corps, dont il se rendait l'âme, et dont il réglait les mouvements d'après le vif sentiment du bien qui l'animait. (*Développement du discours du P. Brumoy sur la comédie grecque. Théâtre des Grecs,* t. XI, p. 438 et suiv.)

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON

PAR M. CH. DURAND

Leur mérite est immense, mais il est égal ; leurs droits à notre admiration sont les mêmes. Démosthène, parlant

à Rome, devant un peuple plus grave et plus attentif, aurait été moins âpre, moins sévère pour son auditoire, et aurait permis à son génie plus d'abondance et de fécondité; Cicéron, haranguant le peuple grec, aurait resserré ses pensées, diminué ses périodes, supprimé ce que ce peuple si intelligent comprenait sans qu'on le lui dît, et laissé percer quelquefois les mouvements de l'impatience qu'excitait la légèreté de cette multitude volage. L'un à la tribune d'Athènes, l'autre au forum romain, ont été ce qu'ils devaient être; et, puisqu'il faut le dire, se sont montrés plus dignes des peuples que les peuples n'ont été dignes d'eux. Ce qui se faisait de remarquable à Rome retentissait bientôt dans le monde entier; il est donc naturel d'excuser, chez l'orateur romain, une soif de gloire trop immodérée peut-être. La gloire était tout pour Rome; et ces orgueilleux citoyens, dont l'empire était l'univers, ne pouvaient guère connaître d'autre patriotisme qu'un juste orgueil pour l'honneur et pour la gloire du nom romain. Quand ce désir de réputation, cette soif d'immortalité, se lient étroitement aux intérêts de la patrie, l'amour de la gloire est un sentiment noble qu'on peut hautement avouer; et c'est ainsi que l'entendait ce sauveur de la république, ce père immortel de la patrie.

Dans Athènes, d'autres besoins demandaient les mêmes sacrifices; mais il ne s'agissait point de conquêtes à faire, ni de gloire à acquérir. Ce n'était point pour porter le nom grec aux extrémités du monde, que Démosthène engageait le peuple à voler aux armes. Le pays et ses charmes, le foyer, la famille, les droits les plus saints et la liberté, voilà ce que menaçaient les conquérants de la Grèce, et voilà ce

qu'il fallait défendre légitimement contre d'odieux usurpateurs. Ne soyons donc point étonnés si les mêmes sentiments inspirèrent à des génies si semblables un langage différent, alors que, d'une part, il y avait triomphes, puissance et conquêtes, et, d'autre part, avec d'héroïques souvenirs, crainte de l'oppression et approche de la tyrannie. Cicéron et Démosthène ont fait également leur devoir. Le premier, peut-être, a plus aimé la gloire et le second plus aimé la patrie ; mais tous deux eurent en partage le même talent et la même vertu. Orateurs célèbres ! votre gloire, vieille de tant de siècles, augmente et grandit avec eux ; c'est la récompense du génie qui ne voulut pas seulement intéresser les hommes, mais les servir, les défendre, les instruire. Mille fois mon faible esprit médita sur les ressources de votre éloquence, et mille fois, ne pouvant trouver dans le génie de l'homme des forces suffisantes pour l'expliquer, il s'arrêta, surpris et confondu ; mais bientôt, songeant à vos vertus civiques, et soulevant le voile qui cachait aux yeux l'intérieur de vos grandes âmes, j'ai vu, j'ai découvert dans votre sensibilité profonde cette fièvre, ces émotions brûlantes qui éclataient comme des tonnerres, à l'appel de la gloire et de la patrie ! (*Cours d'éloquence,* liv. II, chap. 10.)

DÉMOSTHÈNE ET MIRABEAU

PAR LE MÊME

Que vois-je dans Démosthène ? Des malheurs de famille irritant sa jeune imagination, et son premier succès attaché

à son discours contre des tuteurs avides qui le dépouillent du bien de ses pères. Mirabeau m'apparaît ensuite : le spectacle est le même ; car je vois son esprit, jeune encore, exalté par des rigueurs de famille déployées contre sa liberté. Que d'espérances fonde Démosthène sur cette tribune qui l'appelle ! que de projets nourrit Mirabeau sur cette assemblée de la noblesse qui va l'honorer de la députation ! Des murmures ironiques repoussent Démosthène de la tribune : un dédain aristocratique repousse Mirabeau de l'assemblée des nobles. Quel découragement d'abord, et quelles études profondes dans l'orateur grec ! quelle vive indignation et quel redoublement de courage dans l'orateur français ! Démosthène a reparu à la tribune, et les usurpateurs ont tremblé. Mirabeau, fier de représenter le peuple, a ressuscité parmi nous les mouvements violents de l'éloquence antique ; mais, ici, quelle différence vient s'établir ! L'un veut tout conserver ; l'autre veut tout détruire : l'un défend, contre la tyrannie menaçante, les institutions, les droits des citoyens et le sol sacré de la patrie ; l'autre attaque de front et sans pitié les priviléges et les abus d'un régime de plusieurs siècles. Tous les deux, accusés de concussion, se présentent à la postérité en état de suspicion politique ; le premier, condamné par l'Aréopage, le second par l'opinion publique. Tous les deux, orateurs énergiques, exerçant une haute influence sur la destinée de leur patrie ; tous les deux frappés dans la vigueur de l'âge, expirant, l'un par le poison, l'autre par une maladie cruelle : le premier, quand il ne fallait plus vivre ; le second, quand il fallait vivre encore pour réparer de grandes fautes, fonder des institutions, prévenir les excès populaires, et

enchaîner le lion si imprudemment excité ! (*Cours d'éloquence*, liv. VIII, chap. 2.)

HEEREN

Quoi de plus inutile que d'entreprendre l'éloge de l'orateur que la voix unanime des siècles a proclamé le premier, et à qui ce rang a été assigné par le seul homme que l'antiquité ait mis en parallèle avec lui : distinction signalée, et également honorable pour tous les deux. Nous ne considérons pas ici Démosthène l'orateur, mais l'homme d'État ou plutôt l'union intime de l'homme, de l'orateur et de l'homme d'État. Sa politique venait du fond de son âme ; malgré le changement des circonstances et les dangers les plus imminents, il resta fidèle aux sentiments, à la conviction dont il était pénétré. Il fut l'orateur le plus puissant, parce qu'on n'aperçoit en lui ni capitulation avec sa conscience, ni ménagement, ni trace de faiblesse. Tel est le véritable ressort de son art, tout le reste n'en est que l'enveloppe. Combien en cela il s'élève au-dessus de Cicéron ! Mais aussi, quel autre homme a tant souffert de sa grandeur ! De tous les caractères politiques l'histoire n'en offre pas de plus pur, et de plus tragique que le sien. Lorsque, l'esprit encore ébranlé par l'énergie véhémente de ses discours, on lit sa vie dans Plutarque, lorsqu'on se place à l'époque où il a vécu, dans les positions où il s'est trouvé, on éprouve un intérêt au moins aussi puissant que celui que peut inspirer le héros d'une épopée ou d'une tragédie..... Nous le voyons dans une lutte continuelle contre le destin, qui semble se jouer de lui avec cruauté. Le destin le terrasse à diverses

reprises, jamais il ne le dompte. Quels mouvements tumultueux cette alternative perpétuelle d'espérances tour à tour conçues et déçues n'a-t-elle pas dû exciter dans cette âme forte!... Quels moyens ces hommes d'État de l'antiquité avaient-ils en leur pouvoir, si nous les comparons à ceux des temps modernes? Ils n'avaient point d'ordres de cabinet à expédier, ils ne disposaient pas des trésors du peuple; ils ne pouvaient pas arracher par la force ce qu'on ne voulait pas leur donner librement. La comparaison que l'on serait enclin à établir entre eux et les hommes d'État de la Grande-Bretagne n'est juste, que parce que ceux-ci ont aussi l'empire de l'éloquence et ne produisent d'effet que par son secours. Mais les autres moyens que Pitt pouvait employer pour se conserver un parti, Démosthène ne les avait pas. Il n'avait point de pensions à offrir, point de places à distribuer, point de cordons à promettre. Ses adversaires étaient au contraire des hommes qui avaient à leurs ordres tout ce qui peut exciter l'avidité et l'ambition. Qu'avait-il à leur opposer? ses talents, son activité, son courage. Borné à ses seules ressources, il lutte contre la puissance prépondérante de l'étranger et contre la corruption de ses concitoyens, encore plus dangereuse pour lui. Soutenir un État en décadence fut sa pénible vocation. Il y resta fidèle pendant trente ans, et ne céda que lorsqu'il fut écrasé sous les ruines de l'édifice. (*Idées sur le commerce et la politique des peuples de l'antiquité.*)

M. LÉO JOUBERT

Le génie politique de Démosthène a pu trouver des juges

sévères ou injustes, son génie oratoire n'a trouvé que des admirateurs. Proclamé par le plus redoutable de ses rivaux, loué avec enthousiasme par le grand orateur romain qui l'égale presque sans lui ressembler, consacré par l'admiration unanime de vingt siècles, ce génie défie à la fois la critique et la louange. Le fond de ses discours est un amour passionné d'Athènes, de tout ce qui pouvait raffermir sa liberté au dedans et contribuer à sa puissance au dehors. Le but qu'il montre à ses concitoyens, c'est l'indépendance de la Grèce, se gouvernant librement sous la protection d'Athènes; les moyens qu'il indique pour y atteindre sont toujours conformes à la politique la plus ferme, la plus sensée et ne voilent jamais la justice. Ses arguments, très-forts en eux-mêmes, parce qu'ils s'adressent aux sentiments les plus généreux, reçoivent une force nouvelle de la manière dont ils sont disposés; présentant son sujet sous la forme la plus claire et la plus saisissante, écartant toutes les objections possibles par de courtes et décisives réfutations, enchaînant les preuves de telle sorte qu'elles se fortifient mutuellement et vont toujours en progressant, l'orateur marche à son but avec un calme irrésistible. Cette force suprême, qui pour tout dompter n'a pas besoin d'efforts violents et n'emploie que les mouvements les plus simples et les plus faciles, caractérise éminemment les œuvres de Démosthène comme elle distingue celles de Phidias. Chez l'orateur, comme chez le statuaire, une exécution achevée ajoute encore au mérite de la conception, et la met dans tout son jour; cette dernière qualité est moins facile à apprécier que les autres. Si la force des arguments et leur vigoureux enchaînement nous frappent sans peine, il n'en

est pas ainsi des délicatesses du langage. Démosthène, qui vint après tant de grands hommes, avait une si haute idée du style oratoire, qu'il ne s'attacha à aucun d'eux en particulier : tous lui parurent ou médiocres ou imparfaits; mais, choisissant ce que chacun d'eux avait de meilleur et de plus utile, il en sut composer un tout, dont résultait un style en même temps magnifique et simple, travaillé et naturel, figuré et commun, austère et orné, serré et étendu, gracieux et sévère, affectueux et véhément, tel enfin que le Protée des poètes, qui paraissait sous toutes sortes de formes. (*Biog. générale*, art. DÉMOSTHÈNE.)

T. LELAND

Si Démosthène parut avec tant d'avantage dans ces sortes de lices judiciaires, ses discours dans les délibérations populaires semblent avoir été accompagnés de circonstances plus honorables encore, et de témoignages plus imposants de la puissance de ses talents oratoires. C'était sur un théâtre livré au tumulte et à la confusion publics qu'il était généralement appelé à figurer. Les orateurs appartenant au parti opposé s'étaient appliqués par avance à prévenir le peuple contre les opinions qu'il allait exprimer. Ses inclinations corrompues favorisaient leurs démarches, et des cris de vengeance menaçaient quiconque oserait s'élever contre eux. C'est au milieu de ces clameurs et de cette émotion universelle que l'orateur se présente. Ses adversaires, qui le redoutent, s'efforcent d'étouffer dans le tumulte ses accents réprobateurs. Insensiblement il par-

vient à calmer la multitude qui l'écoute. L'opposition est contenue, étonnée, réduite au silence. Ses concitoyens recueillent ses paroles comme celles d'un oracle qui poursuit la destruction de leurs vices et de leurs errements coupables, et qui leur indique le seul parti qui prépare leur sécurité. Accablés du sentiment de leur faiblesse ou de leur indignité, ils reconnaissent la justice de sa censure, ils s'abandonnent à sa direction, et s'élancent avec enthousiasme vers le champ périlleux de gloire qu'il montre à leurs efforts. Telle était communément la nature des impressions immédiates qu'excitait la voix de l'orateur, impressions souvent plus vives que profondes et durables.

D'autres fois, il se présentait, lorsqu'une épouvante, un saisissement universel s'était emparé de l'assemblée ; quand l'ennemi semblait être aux portes, et que la ruine de la République paraissait inévitable ; lorsque la consternation avait enseveli dans un morne silence les facultés de ces orateurs si ardents à rechercher la direction des affaires publiques, quand le péril était sans importance. Alors la patrie, pour emprunter la description que Démosthène lui-même a tracée d'une de ces scènes imposantes, la patrie appelait ses enfants autour d'elle, afin qu'ils l'assistassent de leurs conseils au sein de cette alarmante détresse. Dans ces cas où un péril extrême menace la patrie, quelle voix ose proposer des mesures dont le résultat est nécessairement incertain, où un mauvais succès peut être imputé au premier conseiller, et rigoureusement puni comme son propre crime ? Ni l'état critique des affaires, ni l'injustice bien connue, ni l'esprit capricieux de ses compatriotes ne découragent Démosthène. On sait qu'en pareille conjonc-

ture (1), il parut dans l'assemblée, et que son seul aspect ranima dans l'esprit de ses concitoyens certaine vague sensation de gloire. Il fait cesser leur désespoir, calme par degrés leurs appréhensions, dissipe le nuage de terreur qui planait sur leurs têtes; de brillantes espérances, d'agréables illusions se répandent à sa voix dans les rangs de cette multitude tout à l'heure éperdue. Confiance et résolution, magnanimité et courage, indignation et ardeur guerrière, vigoureux efforts et mépris du danger, toutes ces impressions se manifestant à la fois, ont pleinement confessé l'énergie entraînante et la puissance irrésistible de l'orateur.

De tels prodiges furent la digne récompenses des efforts laborieux à la faveur desquels Démosthène prépara ses succès oratoires, et se mit en état de diriger les affaires publiques; efforts qui ne consistèrent point à accumuler des phrases pesantes et sonores, à cueillir des fleurs de rhétorique et à arranger des périodes, mais à amasser cet abondant trésor de connaissances politiques qui semble enrichir ses premières productions, à s'habituer à une dialectique solide et pressante, à étudier le cœur humain et les voies qui aident à y pénétrer, à acquérir, par une pratique constante, cette promptitude de conception que les difficultés ne pouvaient embarrasser, cette sagacité qu'aucun obstacle, quelque subtil, quelque imprévu qu'il pût être, ne pouvait déconcerter, cette fécondité prodigieuse qui savait faire face à toutes les circonstances, fécondité constante et toujours alimentée par un excellent et un inépuisable fonds. (Œuvres de Démosthène, *Discours préliminaire,* 1756.)

(1) L'auteur fait évidemment allusion ici à la conduite que tint Démosthène dans l'assemblée du peuple après la prise d'Élatée.

SHERIDAN

Qu'on se représente Démosthène discourant devant une assemblée formée de l'élite de la Grèce, sur une question à laquelle est attachée la destinée d'un des peuples les plus illustres de l'antiquité. Fut-il jamais scène plus imposante et texte plus vaste de délibération !... Mais le tribun possède-t-il un talent proportionné à la hauteur de cette grande situation ? Oui, un talent même supérieur. Par le prestige de son éloquence, l'appareil même de l'assemblée s'efface devant le génie de l'orateur, et l'importance du sujet est momentanément absorbée par l'admiration qu'il fait éprouver à ses auditeurs. Avec quelle force d'argumentation, avec quelle supériorité d'intelligence, avec quelle chaleur d'âme il captive et subjugue tous les esprits auxquels il s'adresse ! Comme il maîtrise la raison, l'imagination, les passions de la multitude ! De tels efforts ne s'expliquent que par la perfection des ressources dont dispose la nature humaine, et Démosthène y consacre l'exercice de toutes les facultés qu'elle lui a départies. Toutes ses excitations intérieures sont à l'œuvre, et son énergie ne se manifeste pas moins par ses mouvements extérieurs : chaque muscle, chaque nerf est mis en jeu par l'action de sa pensée ; il n'est pas un trait de son visage, pas un membre de son corps qui ne parle, pour ainsi dire, avec lui. En dépit des sentiments divers dont elle est animée, la multitude qui l'écoute se transforme, se discipline en quelque sorte en une masse homogène et sympathique par la magie de sa parole, et, sous son impulsion puissante, elle

devient un seul homme et n'a plus qu'une voix. Cette voix ou plutôt ce cri universel est : « Marchons contre Philippe, combattons pour nos libertés, sachons les défendre ou périr avec elles. » (*Elegant extracts*, etc., by Sullivan, 1841.)

M. BROUGHAM

La *Revue britannique*, dans l'un des plus intéressants de ses numéros, contient un article plein de savoir et de talent, dans lequel l'illustre M. Brougham se livre à des considérations tout-à-fait neuves sur l'éloquence politique chez les anciens, et particulièrement sur celle de Démosthène (1). Cet article, trop étendu pour être textuellement transcrit, paraît avoir surtout pour objet de démontrer que l'éloquence ancienne avait d'autant plus de mérite, qu'elle n'était point le fruit de l'improvisation, mais bien d'un labeur opiniâtre, d'études longues et réfléchies. Je vais essayer d'en offrir une analyse exacte.

« Démosthène, dit l'écrivain anglais, détestait l'improvisation. Les soixante-cinq exordes qui nous restent de lui prouvent assez la laborieuse lenteur des procédés qu'il employait. Un témoignage plus irréfragable encore nous fait pénétrer, pour ainsi dire, dans le secret de sa composition. La même idée, d'abord esquissée, puis mise en œuvre, puis élaborée avec un soin nouveau, se reproduit dans plusieurs de ses discours. Les ratures, les additions, les changements,

(1) Dans un discours prononcé le 6 avril 1825, à l'occasion de son inauguration dans la dignité de lord recteur de l'Université de Glascow, discours traduit en français par M. Constantin (1826), M. Brougham avait insisté déjà sur la nécessité pour ceux qui veulent suivre la carrière de l'éloquence, d'apprendre la langue grecque et *de se livrer à l'étude de Démosthène.*

les variantes de l'orateur nous sont aussi parfaitement connus que si, dans son cabinet d'étude, nous avions assisté à son travail. Tantôt il conserve un membre de phrase tout entier, qu'il regarde sans doute comme parfait, et soumet le reste de la même phrase à une transmutation complète; ici, c'est une épithète soumise à trois variantes différentes; là, c'est une pensée présentée sous un nouveau jour; plus loin, c'est une comparaison appliquée à un objet nouveau. Rien ne ressemble moins au jet capricieux de cette imagination irrégulière dont se vantent les poètes modernes, dont ils sont fiers, dont ils augmentent, autant qu'il est en eux, l'extravagant abandon. »

« Le génie, ajoute M. Brougham, n'est que la raison exaltée, et, si l'on peut le dire, *sublimée*. Loin de dédaigner la forme, il s'applique bientôt à la mettre d'accord avec la pensée ; c'est pour atteindre à ce résultat que Démosthène et tous les grands écrivains ont consacré tant de veilles au travail du style. Deux fois, ce grand orateur parle de l'implacable inimitié de Philippe contre les Grecs; il en assigne la cause, il expose les motifs politiques qui l'ont porté à couvrir la Thrace de ses soldats. Ces considérations se reproduisent et dans ses harangues sur la Chersonèse, et dans sa 4e philippique; mais ce n'est que dans la seconde variante que Démosthène se trouve tout entier. Qu'on en juge par cette véhémente et sublime invective : « Philippe est » l'ennemi mortel d'Athènes, et de la ville qui nous enferme, » et du sol qui nous porte, et des dieux même qui nous pro- » tègent... Dieux d'Athènes, anéantissez-le! » Ce trait, si plein de verve et de fougue, n'est que de seconde main. On peut en dire autant de presque tous les traits sublimes : la mé-

ditation, embrasée par un exercice intense de ses facultés, ne les fait jaillir qu'à la longue.

M. Brougham est loin d'interpréter par la négligence les répétitions multipliées des mêmes mots, les pléonasmes assez fréquents que l'on reproche à Démosthène. Il n'y voit qu'un procédé familier au style oriental pour donner au discours plus de force et d'énergie. Ainsi dans la harangue de la Couronne, il parle de ces hommes qui *guerroient la guerre* (πολέμους πολεμήσαντας). Cette locution et beaucoup d'autres analogues rappellent les idiotismes hébreux.

La faiblesse apparente des péroraisons de Démosthène ne justifie pas mieux, suivant M. Brougham, le reproche de négligence. Dans l'esprit des anciens, la passion, au lieu de former la partie essentielle de l'éloquence, de la poésie et de l'art, n'en était qu'une portion très-secondaire. Les péroraisons de Démosthène ne sont point négligées, elles sont simples ; il affecte de reposer son auditeur.

M. Brougham entre dans des détails minutieux pour prouver combien d'efforts et de travail coûtent souvent au prince des orateurs la diction plus simple, le rhythme plus harmonieux, l'expression plus pure, auxquels il est parvenu. « Le premier de tous les orateurs politiques, dit-il, n'a jamais pensé qu'une seule phrase à prononcer fût une œuvre aisée, une saillie d'imagination. Maître de son idiome comme de ses idées, capable, s'il l'eût voulu, de répandre avec grâce et facilité le flot hardi de sa parole, il eût regardé cette extrême facilité comme une espèce de profanation. Il travaillait sans relâche jusqu'à ce qu'il eût obtenu la dernière perfection de son œuvre. Si une période, une compa-

raison, un membre de phrase, longtemps médités, élaborés, lui paraissaient dignes d'être conservés comme parfaits, c'était comme autant de pierres monumentales dont il ne se faisait pas scrupule de réitérer l'emploi. Ces matériaux lui avaient coûté assez cher pour qu'il en usât à plusieurs reprises.

L'opinion de Quintilien qu'il y a chez Cicéron plus de naturel, plus de travail chez Démosthène (1), est loin, continue M. Brougham, d'être paradoxale, comme on l'a cru longtemps. La fluidité cicéronienne annonce un orateur admirablement organisé pour les discours d'apparat ; ceux de Démosthène *sentent l'huile*. Mais quelle puissance! quelle concentration ! Combien Démosthène se rapproche davantage de cette éloquence positive que les modernes apprécient tant, et qui, seule, peut émouvoir aujourd'hui les hommes politiques ! Quiconque se destine à parcourir la carrière politique ne peut donc étudier avec trop d'attention non-seulement les compositions de ce grand écrivain, mais encore sa méthode de composition. »

M. Brougham termine ce savant morceau par la description suivante de l'éloquence de l'orateur athénien : « Il ne procède point par argumentations serrées. Un long enchaînement de preuves logiques ne le conduit pas au résultat qu'il désire. Il vous offre une série naturelle de remarques et d'observations évidentes, mais qui, toutes, se rapportent directement ou indirectement au but qu'il se propose. Point de métaphores puisées dans un ordre d'idées métaphysiques ou éloignées ; point d'abstractions :

(1) *Inst. orator.*, lib. X, cap. I, *de Copiâ verbor.*

nulle recherche. Une intelligence populaire, mais forte, va saisir sans peine chacun des arguments que Démosthène livre à sa méditation. Ces phrases si simples ont leur puissance : elles sont à leur place, frappent l'intelligence, s'y gravent, et concourent à la grande œuvre que l'homme éloquent doit opérer. A ces axiomes sensibles se mêlent quelques appels vifs et brefs à la passion, des mots qui retentissent dans le cœur des citoyens, des idées qui, étant communes à tous les auditeurs, leur semblent leur propriété individuelle, et les pénètrent d'une sorte de joie égoïste et naïve quand ils les entendent émaner de la tribune..... Pour parvenir à cette simplicité irrésistible, Démosthène s'est imposé une contrainte aussi sévère, aussi rigoureuse, que celle dont les sophistes les plus amoureux de la pureté du style ont accepté le joug. » (*Revue britannique*, février 1831.)

M. F. JACOBS

Que de consolation et d'enthousiasme l'âme ne puise-t-elle pas dans la contemplation des caractères héroïques qui s'élèvent et planent au-dessus d'une race dégénérée ! Démosthène fut un de ces caractères : son âme généreuse avait sans cesse présente l'image de l'antique Athènes, dont le courage héroïque traversa les terres et les mers, et éleva partout des monuments impérissables. Et, de même que les trophées de Miltiade ne laissaient aucun repos à Thémistocle, ainsi le souvenir des jours glorieux de sa patrie était pour Démosthène un aiguillon puissant. Animé du noble désir de réveiller la gloire endormie de ses aïeux, il exige

de ses concitoyens le parti le plus difficile, mais aussi le plus noble, et son indignation s'allume lorsqu'il les voit oublier leur ancienne dignité, et préférer leurs plaisirs à leur honneur; aussi, tandis que d'autres orateurs recherchaient les bonnes grâces du peuple, tandis qu'ils lui conseillaient tout ce qui pouvait flatter ses jouissances et ses goûts, Démosthène attaquait en face les passions les plus chères de ses auditeurs, et savait mêler la douceur à la gravité par un art si admirable, qu'il produisait cette magnifique harmonie avec laquelle, dit Plutarque, Dieu gouverne le monde (1). Comme son âme, qui ressemblait tant à l'âme de Périclès, sa parole était grave; elle sacrifiait moins à l'agrément qu'à une grâce austère. Son modèle était Thucydide, plutôt pour les idées que pour le style : aussi, dans sa bouche, le présent paraissait emprunter une âme du passé; et, dans la pensée, dans l'expression, dans l'harmonie de ses harangues, respirait une dignité antique. Démosthène a de la force sans dureté, de la solennité sans pesanteur, de l'éloquence sans exagération, du naturel sans trivialité..... Ce fut avec de pareilles ressources puisées dans le fond de son cœur, qu'il put quelquefois, même au milieu des circonstances les plus malheureuses, éveiller dans l'âme de ses concitoyens de nobles résolutions, et l'alliance de Thèbes avec Athènes sur le champ de bataille de Chéronée fut l'ouvrage de sa victorieuse éloquence..... Telles furent la fermeté et la noblesse des opinions que Démosthène manifesta dans le cours de sa vie et dans ses harangues : il demeura, jusqu'à la mort, attaché à la cause de la liberté

(1) *Vie de Phocion.*

et de la patrie, inébranlable dans ses principes ; et, d'une ardeur qui ne se ralentissait jamais, il dirigea le gouvernement de l'État, dit Plutarque, toujours d'après une seule et même mesure. Une noble ambition le porta, dès son enfance, vers cette carrière séduisante et semée d'épines, qui devait le conduire à la mort ; et les efforts de sa vie entière n'eurent d'autre principe que son amour pour sa patrie, son empressement à surpasser ses concitoyens dans tous les sacrifices qu'elle exigeait. Ces sentiments sont confirmés par l'histoire et par ce témoignage de faits incontestables auxquels ne peuvent être opposés les vains reproches de quelques malveillants adversaires. (*Préface des discours politiques de Démosthène*, 2e édition, Leipzig, 1833, trad. de M. de Sinner.)

ERRATA

Page 23, ligne 2, au lieu de : *est devenue*, lisez : *est demeurée*.
Page 71, ligne 7, au lieu de : *l'établissement de Thespies et de Platée*, lisez *le rétablissement*, etc.

TABLE DES MATIÈRES

—

FIN DE LA TABLE.

Meulan, imprimerie de A. Masson.



